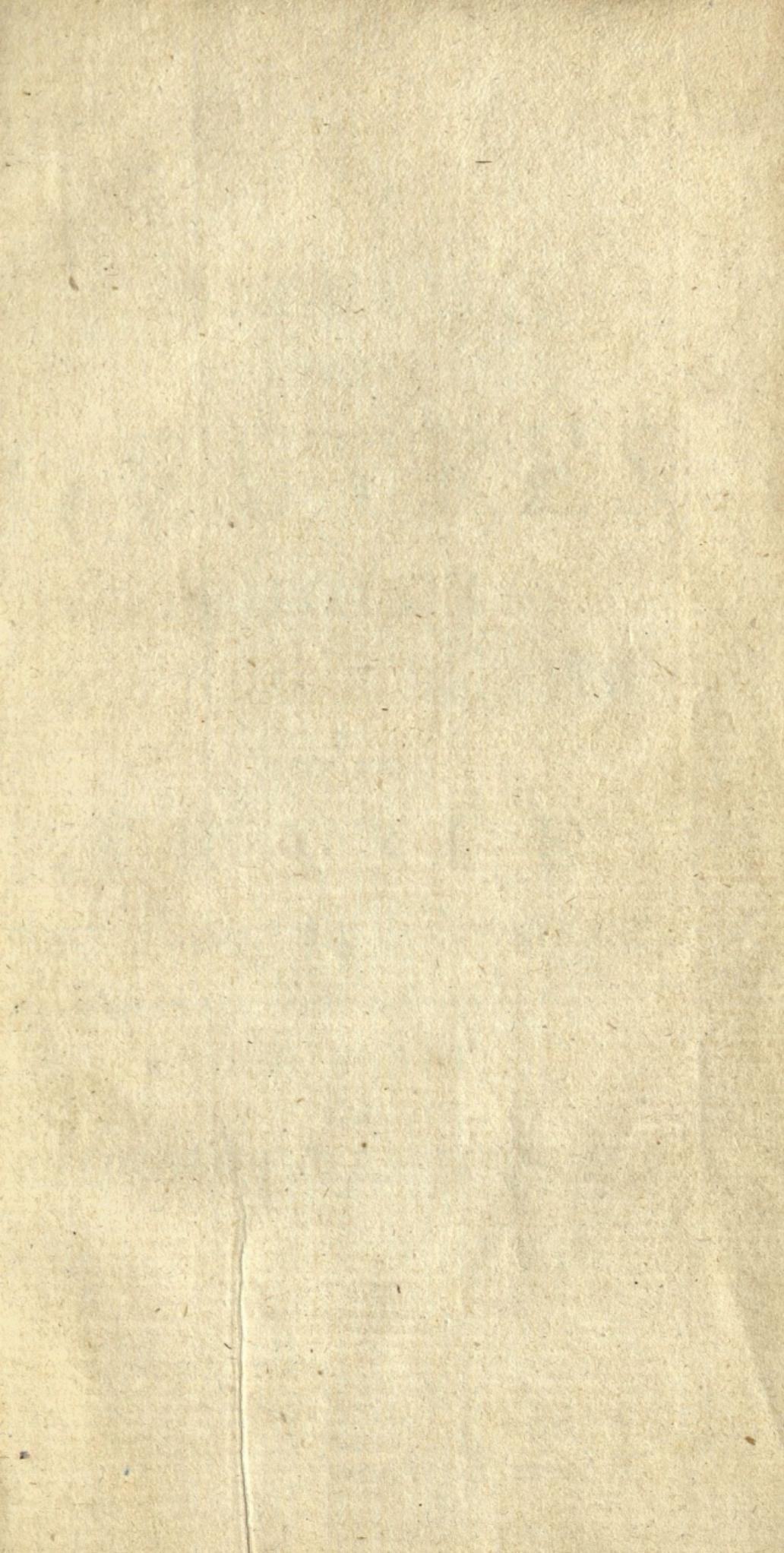
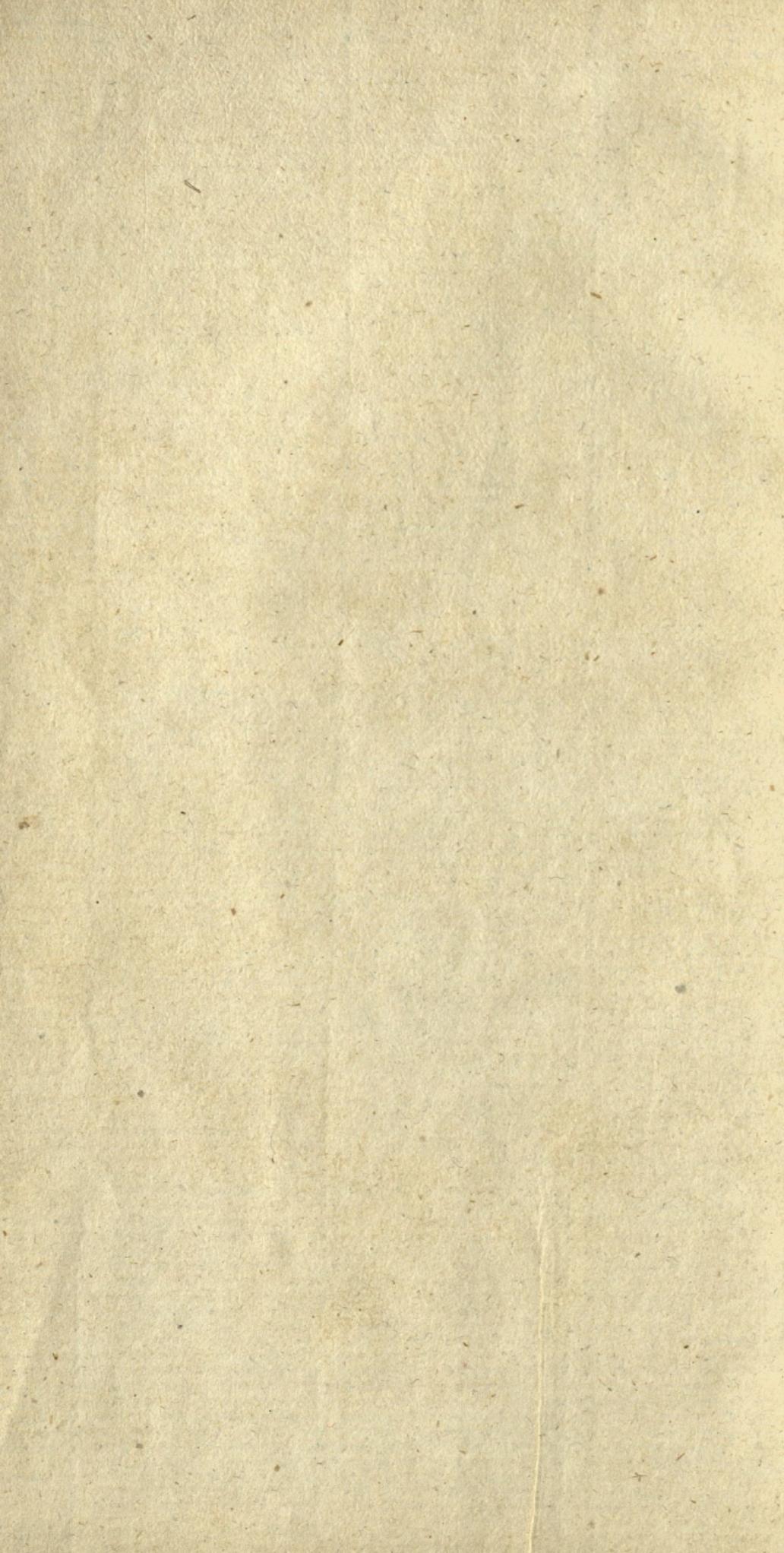


~~2281~~ I. Q. g. 1. d.
235.





RECUEIL
DES
OEUVRES
CHOISIS
DES BEAUX ESPRITS
DE LA
FRANCE
TANT PROSAIQUES QUE POETIQUES.

CONTENANT
LES
OEUVRES DE LA FONTAINE.

RECUEIL

DES

OEUVRES

CHOISIS

DES BEAUX ESPRITS

DE LA

FRANCE

TANT PROSAIQUES QUE POÉTIQUES

CONTENANT

LES

OEUVRES DE LA FONTAINE

C O N T E S

ET

NOUVELLES

EN VERS

PAR MONSIEUR

DE LA FONTAINE.

TOME I.



Avec Privilege de Sa Majesté Imperiale.



A CARLSROUHE,

Chez CHRETIEN THEOPH. SCHMIEDER,

&

A REUTLINGUE,

Chez JEAN GEORGE FLEISCHHAUER.

MDCCLXXIX.

COINTE

ET

NOUVELLES

EN VERS

PAR MONSIEUR

DE LA CHATELAIN

TOME I



Faculté de Médecine de Lyon

M. CARLSON

Chet. Carlsson, Libraire, Schneider,

&

N. BOUTIN

Chet. Jean Georges, Libraire,

MEDICAL

IN=030006868



P R É F A C E

DE

L'AUTEUR,

Sur le premier Tome de ces Contes.

J'avois résolu de ne consentir à l'impression de ces Contes qu'après que j'y pourrois joindre ceux de Bocace, qui sont le plus à mon goût; mais quelques personnes m'ont conseillé de donner dès à présent ce qui me reste de ces bagatelles, afin de ne pas laisser refroidir la curiosité de les voir qui est encore en son premier feu. Je me suis rendu à cet avis sans beaucoup de peine; Et j'ai cru pouvoir profiter de l'occasion. Non-seulement

cela m'est permis, mais ce seroit vanité à moi de mépriser un tel avantage. Il me suffit de ne pas vouloir qu'on impose en ma faveur à qui que ce soit; Et de suivre un chemin contraire à celui de certaines gens, qui ne s'acquierent des amis que pour s'acquérir des suffrages par leur moyen; créatures de la cabale, bien différens de cet Espagnol qui se piquoit d'être fils de ses propres œuvres. Quoique j'aye autant de besoin de ces artifices que pas un autre, je ne saurois me résoudre à les employer: seulement je m'accommoderai, s'il m'est possible, au goût de mon siècle, instruit que je suis par ma propre expérience qu'il n'y a rien de plus nécessaire. En effet, on ne peut pas dire que toutes saisons soient favorables pour toutes sortes de livres. Nous avons vu les Rondeaux, les Métamorphoses, les Bouts-rimés régner tour-à-tour: maintenant ces galanteries sont hors de mode, Et personne ne s'en soucie: tant il est certain que ce qui plaît en un temps, peut ne pas plaire en un autre. Il n'appartient qu'aux ouvrages vraiment solides, Et d'une souveraine beauté, d'être bien reçus de tous les esprits, Et dans tous les siècles, sans avoir d'autre passeport que
le

le seul mérite dont ils sont pleins. Comme les miens sont fort éloignés d'un si haut degré de perfection, la prudence veut que je les garde en mon cabinet, à moins que de bien prendre mon temps pour les en tirer. C'est ce que j'ai fait, ou que j'ai cru faire dans cette édition, où je n'ai ajouté de nouveaux Contes, que parce qu'il m'a semblé qu'on étoit en train d'y prendre plaisir. Il y en a que j'ai étendus, & d'autres que j'ai accourcis; seulement pour diversifier & me rendre moins ennuyeux. Mais je m'amuse à des choses auxquelles on ne prendra peut-être pas garde, tandis que j'ai lieu d'appréhender des objections bien plus importantes. On m'en peut faire deux principales: l'une, que ce livre est licentieux; l'autre qu'il n'épargne pas assez le beau sexe. Quant à la première, je dis hardiment que la nature du Conte le vouloit ainsi; étant une loi indispensable selon Horace, ou plutôt selon la raison & le sens commun de se conformer aux choses dont on écrit. Or qu'il ne m'ait été permis d'écrire de celle-ci, comme tant d'autres l'ont fait, & avec succès, je ne crois pas qu'on le mette en doute: & l'on ne me sauroit condamner que l'on ne condamne aussi

l'Arioste devant moi, & les anciens devant *l'Arioste*. On me dira que j'eusse mieux fait de supprimer quelques circonstances, ou tout au moins de les déguiser. Il n'y avoit rien de plus facile; mais cela auroit affoibli le Conte, & lui auroit ôté de sa grace. Tant de circonspection n'est nécessaire que dans les ouvrages qui promettent beaucoup de retenue dès l'abord, ou par leur sujet, ou par la maniere dont on les traite. Je confesse qu'il faut garder en cela des bornes, & que les plus étroites sont les meilleures: Aussi faut-il m'avouer que trop de scrupule gâteroit tout. Qui voudroit reduire *Bocace* à la même pudeur que *Virgile*, ne feroit assurément rien qui vaille, & pécheroit contre les loix & la bienséance en prenant à tâche de les observer. Car afin que l'on ne s'y trompe pas, en matiere de vers & de prose, l'extrême pudeur & la bienséance sont deux choses bien différentes. *Ciceron* fait consister la dernière à dire ce qu'il est à propos qu'on dise, eu égard au lieu, au temps, & aux personnes qu'on entretient. Ce principe une fois posé, ce n'est pas une faute de jugement que d'entretenir les gens d'aujourd'hui de Contes un peu libres. Je ne pêche pas non plus en cela

contre

contre la morale. *Si* y a quelque chose dans nos *Ecrits* qui puisse faire impression sur les ames, ce n'est nullement la gayeté de ces Contes, elle passe légèrement: je craindrois plutôt une douce mélancolie, où les *Romans* les plus chastes & les plus modestes sont très capables de nous plonger, & qui est une grande préparation pour l'amour. Quant à la seconde objection, par laquelle on me reproche que ce livre fait tort aux femmes; on auroit raison si je parlois sérieusement, mais qui ne voit que ceci est jeu, & par conséquent ne peut porter coup? Il ne faut pas avoir peur que les mariages en soient à l'avenir moins fréquens, & les maris plut fort sur leurs gardes. On me peut encore objecter que ces Contes ne sont pas fondés, ou qu'ils ont partout un fondement aisé à détruire; enfin qu'il y a des absurdités, & pas la moindre teinture de vraisemblance. Je répons en peu de mots que j'ai mes garants: & puis ce n'est ni le vrai, ni le vraisemblable, qui font la beauté & la grace de ces choses-ci; c'est seulement la maniere de les conter. Voilà les principaux points sur quoi j'ai cru être obligé de me défendre. J'abandonne le reste aux censeurs; aussi-bien seroit-ce une entreprise infinie que de

X PREFACE DE L'AUTEUR.

prétendre répondre à tout. Jamais la critique ne demeure court, ni ne manque de sujets de s'exercer : quant ceux que je puis prévoir lui seroient ôtés, elle en auroit bien-tôt trouvé d'autres.



V I E

DE

LA FONTAINE.

Cette courte vie de la Fontaine sera dégagée des contes populaires, finon faux, du moins infipides & même indécens, dont l'histoire des hommes célèbres n'est que trop souvent défigurée. Ne peut-on pas les caractériser, sans entrer dans des détails puérils, qui deshonnorent également & le pinceau & le portrait. On ne dira donc ici de la personne de la Fontaine, que ce qu'on a cru vrai & digne d'être rapporté. L'éloge singulier, ou plutôt la fatyre en forme d'éloge, qu'on en trouve dans la continuation de l'histoire de l'Académie Françoisse par M. l'abbé d'Olivet, n'est ni l'unique, ni même la principale source où l'on a puisé ce qu'on en va lire. On s'est plutôt fié à un mémoire, fourni par le petit-fils de la Fontaine même, où l'on a trouvé des particularités qui ne se rencontrent point ail-

ailleurs, & qui font moins de tort à l'esprit & au bon sens de ce Poëte respectable, qui certains petits faits qu'on a inconfidérément racontés.

Jean de la Fontaine naquit à Château-Thierry le 8 de Juillet 1621. (c'est-à-dire un an après Molière) de Jean de la Fontaine, Maître des Eaux & Forêts, & de Françoise Pidoux, fille du Bailli de Coulommiers. On croit qu'il fit ses premières études à Reims, ville qu'il a toujours extrêmement chérie. A l'âge de dix-neuf ans il entra chez les PP. de l'Oratoire, qu'il quitta dix-huit mois après. Cette congrégation, rivale d'une Société féconde en gens d'esprit & de goût, a été l'école de plusieurs Ecrivains célèbres, & elle a donné, comme l'autre, des Membres à l'Académie Françoise.

La Fontaine ignoroit encore a vingt-deux ans ses talens singuliers pour la Poësie, lorsqu'on lut devant lui une Ode de Malherbe. Il l'écouta avec une surprise & une admiration, égales à celle d'un homme qui a l'imagination frappée d'un objet confus qu'il cherche sans le connoître : s'il vient par hasard à le rencontrer, ses regards le dévorent, & son esprit satisfait le fait avec transport. Telle fut l'impression que fit sur la Fontaine la lecture de cette Ode. Son goût se déclara, & son génie se développa aussi-tôt. Il se reconnut en quelque sorte dans l'entoufiasme lyrique, dont les vers, qu'il venoit d'entendre, étoient

étoient animés; & le feu poétique, qu'il renfermoit en lui-même, sembla s'allumer à celui de Malherbe. Il se mit à lire ce Poëte, à le méditer, à l'apprendre par cœur, à le déclamer, & enfin à l'imiter. Il confia les premiers essais de sa plume à un de ses parens, nommé Pintrel, Procureur du Roi au Prédial de Château-Thierry. Celui-ci applaudit aux productions naissantes du jeune Poëte; il l'encouragea, & lui fit lire les meilleurs Auteurs Latins, Horace, Virgile, Térence & Quintilien. Pintrel fut donc par rapport à la Fontaine, ce que le grand-pere de Molière avoit été à l'égard de cet illustre Auteur: car tout le monde fait que c'est au goût de l'Ayeul pour la Comédie, que nous devons les charmantes pièces du petit-fils.

Nourri de la lecture des Auteurs Latins, la Fontaine passa à celle des Auteurs François & Italiens. Il fit ses délices de Rabelais, de Marot & de d'Urfé. Le premier le divertissoit par son burlesque enjouement; il choisit le second pour son modele en fait de style, comme celui qui avoit attrapé le vrai tour du genre naïf. Il tiroit de l'Astrée de d'Urfé ces images champêtres, qui lui sont si familières. L'Arioste & Bocace, où il a puisé la matiere de bien des contes, étoient encore au nombre de ses Auteurs favoris; & ce qu'on ne croira peut-être pas, c'est que Platon & Plutarque faisoient un des principaux

paux ornemens de sa Bibliothèque. Ils lui fournissoient ces belles maximes de Morale & de Politique qu'il a semées dans ses fables. Car, à l'exemple des grands maîtres, il n'y avoit point de livre qu'il ne mît à profit; semblable à l'Abelle qui tire du suc de toutes les fleurs, & bien différent de ces Poètes paresseux & ignorans, qui nés avec un heureux génie, sont médiocres & stériles par leur propre faute. L'esprit le plus fécond s'épuise bien-tôt, s'il n'est soutenu par la lecture réfléchie des bons Ecrivains.

Quoique toute sorte de liens fussent contraires au goût de la Fontaine, & que le mariage en particulier dût lui paroître un engagement bien pénible, il s'y détermina par complaisance pour ses parens, & il se laissa marier. On lui fit épouser Marie Hericard, fille d'un Lieutenant-Général de la Ferté-Milon, patrie du grand Racine, dont il fut toujours l'ami. Sa femme avoit de la beauté, & un esprit supérieur, qui la rendoient estimable aux yeux même de son mari. Il ne composoit aucun Ouvrage qu'il ne la consultât. Cependant son goût pour la capitale du Royaume, & son éloignement pour tout ce qui sentoit la gêne, ne lui permirent pas de vivre long-temps en ménage. La fameuse Duchesse de Bouillon, nièce du Cardinal Mazarin, ayant été exilée à Château-Thierry, voulut connoître la Fontaine. On le lui presenta, & il en fut goûté.

goûté. Comme elle avoit l'esprit badin & enjoué, elle l'engagea à composer des pieces dans le genre qui la flattoit le plus. Telle fut, dit-on, l'origine des contes. Rappelée à Paris, elle y amena la Fontaine, qui trouva dans cette ville un de ses parens, nommé Jannart, substitut & favori de M. Fouquet. Cette rencontre attacha naturellement le Poëte à M. Fouquet, qui lui fit une pension. La Fontaine lui présentoit à chaque quartier son reçu, qui consistoit en une piece de vers. On a conservé ces quittances poétiques dans l'édition trop ample de ses Oeuvres posthumes.

Jannart ayant été enveloppé dans la disgrâce de M. Fouquet, il fut exilé à Limoges, où la Fontaine le suivit. Il nous a laissé la relation de ce voyage en douze lettres écrites à sa femme. De retour de Limoges, d'où Jannart fut bien-tôt rappelé, la Fontaine entra chez la célèbre Henriette d'Angleterre, première femme de Monsieur, en qualité de Gentilhomme. La mort précipitée de cette Princesse fit évanouir les grandes espérances de fortune, dont d'autres à sa place se feroient flattés. Il trouva de généreux protecteurs dans M. le Prince, M. le Prince de Conti, M. de Vendôme & M. le Duc de Bourgogne. Mesdames de Bouillon & Mazarin furent aussi du nombre de ses bienfaitrices. Madame de la Sabliere, cette femme si célèbre

pour

pour qui Bernier fit l'abregé de Gaffendi, se chargea pour lui des soins domestiques, en le retirant chez elle.

Attaché à Paris par les agrémens qu'il y trouvoit, & par ses liaisons avec tous les beaux esprits de son siecle, il alloit néanmoins tous les ans, au mois de Septembre, rendre une visite à sa femme, & il menoit avec lui Racine, Despréaux, Chapelle ou quelques autres écrivains de ce nom. Mais comme il ne vouloit pas que ces visites fussent stériles pour lui, il vendoit à chaque voyage quelque portion de son bien, qui se trouva entièrement dissipé, autant par sa négligence que par sa prodigalité. Il ne passa jamais de bail de maison, & il ne renouvela jamais celui d'une ferme. Sa femme, qui ne s'entendoit pas mieux que lui à faire valoir leurs terres, contribua beaucoup à la perte d'un patrimoine assez considérable, dont une partie tomba par usurpation dans des mains étrangères.

Le même esprit de simplicité, de candeur & de naïveté, que nous admirons dans les Ouvrages de la Fontaine, le caractérisoit lui-même, & jamais Auteur ne s'est mieux peint dans ses Livres. Il étoit plein de probité & de droiture, doux, ingénu, naturel, sincere, crédule, facile, sans ambition, sans fiel, prenant tout en bonne part; &, ce qui est plus rare, estimant ses confreres

freres les Auteurs, & vivant bien avec eux. Il parloit peu, & à moins qu'il ne se trouvât avec des amis familiers, ou que le discours ne roulât sur quelque matiere qui fût de son goût, il ne paroiffoit qu'un homme fort ordinaire. On a toujours remarqué que la plupart des favans & des fameux écrivains ne font pas les plus brillans dans la fociété, & une conversation enjouée, toujours femée de traits d'esprit & de faillies, n'est pas, comme on fait une marque infaillible du génie, ni même du véritable esprit. L'illustre Rousseau avoit aussi peu de talent que la Fontaine pour la conversation, à moins qu'on ne lui parlât de Belles-Lettres, ou que son imagination ne fût échauffée par quelque dispute agréable. Voici un trait qui peint bien le caractère naïf & filentieux de notre célèbre Auteur. Ayant été invité à dîner dans une maison, comme pour amuser les convives, il mangea, & ne parla point. Il se leva de table de fort bonne heure, sous prétexte de se rendre à l'Académie, où on l'avoit fait entrer. On lui représenta en vain qu'il n'étoit pas encore temps : il répondit : *Je prendrai le plus long.* Ce fut chez un Fermier-Général * qu'il fit si bonne chere, avec si peu de dépense d'esprit.

Ce qui est bien digne de remarque, c'est que malgré l'idée que doivent donner de lui
ses

*) *M. Laugeois d'Imbercourt.*

ses contes , il avoit les mœurs pures ; & on pourroit lui appliquer ce vers d'un ancien Poète :

Lasciva est nobis pagina , vita proba est.

Il ne laissoit même rien échapper de libre ni d'équivoque dans les conversations. On avoit beau l'agacer sur ces matieres ; il étoit toujours plein de respect pour les femmes , & ne médisoit d'elles que dans ses écrits , & en général. Ce qu'il y a même de singulier , c'est que des meres le consultoient sur l'éducation de leurs filles , & de jeunes personnes sur la maniere de se conduire dans le monde. Il donnoit d'excellens conseils , qui s'éloignoient également de la farouche austérité d'un Directeur peu éclairé , & du relâchement d'un mondain peu scrupuleux.

Il eut un fils en 1660. qu'il garda fort peu de temps auprès de lui. A l'âge de quatorze ans , il le mit entre les mains de Monsieur de Harlay , depuis Premier Président , & lui recommanda son éducation & sa fortune. On rapporte que la Fontaine se rendit un jour dans une maison , où devoit venir son fils , qu'il n'avoit pas vu depuis long-temps. Il ne le reconnut point , & témoigna cependant à la compagnie qu'il lui trouvoit de l'esprit & du goût. Quand on lui eut

eut dit que c'étoit son fils, il répondit tranquillement: *Ah! j'en suis bien aise.*

Cette Apathie, si recherchée par les anciens Philosophes, influoit sur toute sa conduite, & le rendoit quelquefois insensible aux injures même du temps. Comme il étoit né avec un esprit aisé, à qui rien ne coûtoit, il n'eut jamais de Cabinet, & travailloit par-tout où il se sentoit inspiré. Madame de Bouillon allant un jour à Versailles le matin, le vit rêvant sous un arbre du Cours. Le soir, en revenant, elle le retrouva dans le même endroit & dans la même attitude, quoi qu'il fût assez froid, & qu'il eût tombé de la pluye toute la journée. La Fontaine étoit le seul qui ne s'en apperçût pas, semblable en quelque sorte au fameux Archimede, qui travailloit tranquillement, tandis que les ennemis saccoageoient la ville où il étoit, & avoient pénétré jusqu'à son logis. C'est à ces poétiques rêveries, qu'on doit attribuer toutes les histoires vraies ou fausses des distractions de notre Auteur.

Madame de la Sabliere, chez qui il demeuroit depuis vingt ans, étant morte, il fut invité à se retirer en Angleterre par Madame Mazarin & par Saint Evremond, qui lui promirent toutes les aises & toutes les douceurs de la vie. Il y eut même plusieurs Seigneurs Anglois, qui jaloux

que la France possédât un si grand homme, lui offrirent une fortune brillante, dans l'espérance de l'attirer dans leur Isle. La Fontaine ne fut point fourd à leurs sollicitations, & il se mit à apprendre l'Anglois; mais son génie indolent & ennemi d'un travail pénible se dégoûta bientôt de l'étude d'une langue sèche & épineuse. Il renonça donc au voyage d'Angleterre. Les bienfaits de Monsieur le Duc de Bourgogne ne contribuerent pas peu à le retenir à Paris, & ce jeune Mécene, déjà héritier du goût de son Ayeul pour les Lettres, épargna à sa Patrie la douleur de perdre un de ses plus beaux esprits, & la honte de ne l'avoir pas retenu dans son sein.

Il tomba malade sur la fin de l'année 1662. Le Pere Pouget, de l'Oratoire, alla lui rendre visite, & lui parla au sujet de la Religion. La Fontaine avoit vécu dans une grande indolence sur cet article, comme sur tout le reste, se laissant guider par une simple lumiere, qui ne lui découvroit que la loi naturelle. Il n'étoit ni incrédule, ni impie, & jamais il ne chercha dans des paradoxes philosophiques des principes suspects, pour justifier son irréligion ou son indifférence. Le Pere Pouget réussit à le convaincre des preuves du Christianisme. Il fit une confession générale de toute sa vie; & prêt à recevoir le Viatique, il détesta la source de sa gloire & de son immortalité, & demanda pardon à Dieu,

Dieu , en présence de Messieurs de l'Académie Française, qu'il avoit priés de se rendre chez lui par députés ; protestant que s'il recouvroit la santé , il n'emploieroit son talent qu'à écrire sur des matieres de morale ou de piété.

Il vécut encore deux ans après sa conversion, & il entreprit de traduire les Hymnes de l'Eglise. Mais il n'alla pas loin , & quand même le cours de sa vie eût été prolongé, il est probable qu'il n'y auroit pas beaucoup réussi. Outre la difficulté d'exceller en ce genre, son feu poétique étoit éteint par l'âge, par le régime, & plus encore par la vie austere & pénitente qu'il s'étoit imposée à lui-même. Si dans la vigueur de son âge & de son génie , il s'étoit appliqué aux choses sacrées, il s'y feroit sans doute distingué, comme notre illustre Rousseau, qui n'a pas attendu ses dernieres années, pour chanter les louanges divines. La Fontaine mourut à Paris, rue Plâtriere, le 13 de Mars 1695, âgé de soixante-quatorze ans. Il fut enterré dans le Cimetiere de Saint Joseph, à l'endroit même où son ami Moliere avoit été inhumé vingt-deux ans auparavant. On le trouva couvert d'un cilice, lorsqu'on le deshabilla; ce qui a fait dire à l'illustre fils du grand Racine :

La Fontaine en gémit : à ses remords rebelle
Sa main fert malgré lui sa plume criminelle :

Vrai dans tous ses écrits , vrai dans tous ses discours ,
 Vrai dans sa pénitence à la fin de ses jours ,
 Du Maître qui s'approche , il prévient la justice ,
 Et l'Auteur de Joconde est armé d'un cilice.

Il me reste à caractériser le style de la Fontaine, & à dire un mot de ses compositions. Jamais homme n'écrivit avec plus de graces, plus de douceur, plus de naturel, plus de finesse & plus de facilité. C'est véritablement le Poète de la nature. Vous ne sentez nulle part le travail ni la gêne: il voyoit éclore sous sa main ces fleurs, qui coûtoient des veilles aux Boileaux & aux Racines. La Fontaine, plongé dans les douceurs d'un tranquille délire, n'éprouva certainement jamais ni fureurs, ni transports, ni fougueux enthousiasme. On diroit que ses Fables sont tombées de sa plume. Il a surpassé l'ingénieux Inventeur de l'Apologue & son admirable Copiste. Aussi élégant, aussi naturel, moins pur à la vérité, mais aussi moins froid & moins nud que Phédre, il a attrapé le point de perfection dans ce genre; & ceux qui ont couru la même carrière, quoiqu'avec beaucoup de mérite, sont restés bien loin derrière lui. Ses Contes sont un parfait modèle de style historique dans le genre familier. Quelle exactitude, quelle aisance, quelle vivacité dans la narration! On est cependant obligé de dire qu'il ne met pas toujours la dernière main à un ouvrage, qu'il est quelquefois négligé, & qu'il se trouve dans cet excellent Auteur des vices de construction & quelques défauts de

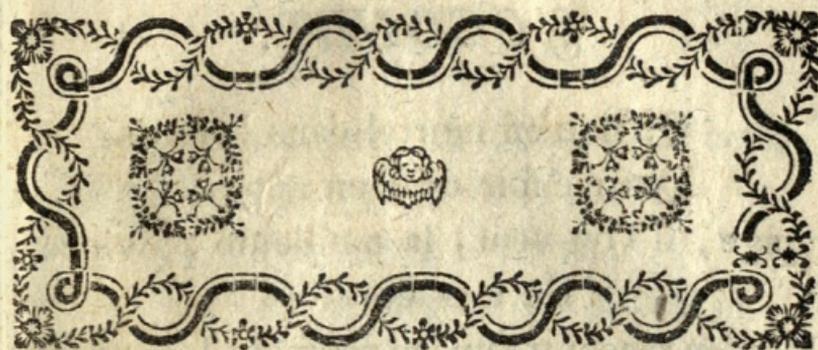
de langage. Il faut que ceux qui le lisent, sachent discerner ces petites fautes, & ne les prennent pas pour des autorités. Mais sa poésie seroit peut-être moins admirable, si elle étoit plus travaillée, & cette molle négligence décele le grand Maître, & l'Ecrivain original. C'est le caractère des esprits faciles d'être ainsi peu châtiés, & comme indépendans des règles; à l'exemple de plusieurs grands Peintres, dont nous n'avons aucun Tableau, où il n'y ait quelque petite partie négligée. Chapelles & Chaulieu ne sont pas sur la langue plus exacts & plus scrupuleux que la Fontaine. Peut-être aussi que si ce dernier n'avoit pas essayé trop des genres indifférens, il auroit mis plus de correction dans ses Ecrits. C'est lui-même qui nous le dit, & voici comme il peint son inconstance :

Papillon du Parnasse, & semblable aux Abeilles,
 A qui le bon Platon compare nos merveilles;
 Je suis chose légère, & vole à tout sujet;
 Je vais de fleur en fleur, & d'objet en objet:
 A beaucoup de plaisir je mêle un peu de gloire.
 J'irois plus haut peut-être au Temple de Mémoire,
 Si dans un genre seul j'avois usé mes jours.
 Mais quoi! je suis volage en vers comme en amours.

Madame de Sevigné étoit fort courroucée de cette légèreté de la Fontaine. „Je voudrois, dit-elle dans une de ses Lettres, faire une Fable qui „lui fît entendre combien cela est misérable, de „forcer son esprit à sortir de son genre, & combien „la folie de vouloir chanter sur tous les tons, fait

„fait une mauvaise musique.“ Quelle vivacité cette Dame n'eût-elle donc pas montrée, si de son temps il y avoit eu un Poëte assez téméraire pour essayer non-seulement tous les genres de Poësie, mais tous les genres de Littérature! La Fontaine du moins n'a écrit ni sur la Physique ni sur l'Histoire. Son ambition se bornoit à exceller dans son art, se mettant peu en peine de tous les progrès qu'on pouvoit faire dans les autres.

La postérité de la Fontaine subsiste encore aujourd'hui. Le fils qu'il avoit eu de Marie Héricard en 1660, est mort en 1722, & a laissé un fils & trois filles. La famille jouit d'un privilège bien honorable pour la mémoire du Poëte, & pour celle du Magistrat qui l'accorda. La femme de la Fontaine ayant été inquiété après la mort de son mari, pour le payement de quelques charges publiques, Monsieur d'Armenonville, alors Intendant de Soissons, écrivit à son Subdélégué, qu'il vouloit que la famille de la Fontaine fût exempte à l'avenir de toute taxe & de toute imposition. Tous les Intendans de Soisson se sont fait depuis un honneur de confirmer cette grace, & les descendans de notre Poëte conservent précieusement la Lettre de M. d'Armenonville, aussi glorieuse pour ce grand Magistrat qui protégeoit les Lettres, que, &c.



CONTES

DE

LA FONTAINE.

JOCONDE.

Nouvelle tirée de l'Arioste.

JADIS régnoit en Lombardie
Un Prince aussi beau que le jour,
Et tel que des beautés qui régnoient à sa
Cour,

La moitié lui portoit envie,

L'autre moitié brûloit pour lui d'amour.

Un jour en se mirant : Je fais , dit-il , gageure ,

Tome I.

A

Qu'il

Qu'il n'est mortel dans la nature
 Qui me foit égal en appas ;
 Et gage, si l'on veut, la meilleure province
 De mes états ;

Et s'il s'en rencontre un, je promets, foi de Prince,
 De le traiter si bien, qu'il ne s'en plaindra pas.

A ce propos s'avance un certain Gentilhomme
 D'auprès de Rome.

Sire, dit-il, si votre Majesté

Est curieuse de beauté,

Qu'elle fasse venir mon frere ;

Aux plus charmans il n'en doit guere :

Je m'y connois un peu, foit dit sans vanité.

Toutefois en cela pouvant m'être flatté,

Que je n'en fois pas crû, mais les cœurs de vos

Dames :

Du soin de guérir leurs flammes
 Il vous soulagera, si vous le trouvez bon :
 Car de pourvoir vous seul au tourment de chacune,
 Outre que tant d'amour vous seroit importune,
 Vous n'auriez jamais fait ; il vous faut un second.

Là-dessus Astolphe répond :

(C'est ainsi qu'on nommoit ce Roi de Lombardie)

Votre discours me donne une terrible envie

De connoître ce frere : amenez-le nous donc.

Voyons si nos beautés en feront amoureuses,

Si ses appas le mettront en crédit ;

Nous en croirons les connoisseuses,

Comme très-bien vous avez dit.

Le Gentilhomme part , & va querir Joconde.

(C'est le nom que ce frere avoit)

A la campagne il vivoit ,

Loin du commerce du monde ,

Marié depuis peu ; content , je n'en fais rien.

Sa femme avoit de la jeunesse ,

De la beauté , de la délicatesse ;

Il ne tenoit qu'à lui qu'il ne s'en trouvât bien.

Son frere arrive , & lui fait l'ambassade ,

Enfin il le persuade.

Joconde d'une part regardoit l'amitié

D'un Roi puissant , & d'ailleurs fort aimable ,

Et d'autre part aussi sa charmante moitié

Triumphoit d'être inconsolable ,

Et de lui faire des adieux ,

A tirer les larmes des yeux.

Quoi , tu me quittes , disoit-elle !

As-tu bien l'ame assez cruelle ,

Pour préférer à ma constante amour

Les faveurs de la Cour ?

Tu fais qu'à peine , elles durent un jour ;

Qu'on les conserve avec inquiétude ,

Pour les perdre avec désespoir.

Si tu te lasses de me voir ,

Songes au moins qu'en ta solitude

Le repos regne jour & nuit ,

Que les ruisseaux n'y font du bruit

Qu'afin de t'inviter à fermer la paupiere.

Croi-moi, ne quitte point les hôtes de tes bois,
 Ces fertiles vallons, ces ombrages si cois,
 Enfin moi, qui devois me nommer la première.
 Mais ce n'est plus le temps, tu ris de mon amour :
 Va, cruel, va montrer ta beauté singulière ;
 Je mourrai, je l'espère, avant la fin du jour.

L'histoire ne dit point, ni de quelle manière
 Joconde put partir, ni ce qu'il répondit,
 Ni ce qu'il fit, ni ce qu'il dit ;
 Je m'en tais donc aussi, de crainte de pis faire.
 Disons que la douleur l'empêcha de parler :
 C'est un fort bon moyen de se tirer d'affaire.
 Sa femme le voyant tout prêt de s'en aller,
 L'accable de baisers, & pour comble lui donne
 Un brasselet de façon fort mignonne,
 En lui disant : ne le perds pas,
 Et qu'il soit toujours à ton bras,
 Pour de ressouvenir de mon amour extrême ;
 Il est de mes cheveux, je l'ai tissé moi-même :
 Et voilà de plus mon portrait,
 Que j'attache à ce brasselet.

Vous autres bonnes gens, eussiez crû que la Dame
 Une heure après eût rendu l'ame ;
 Moi, qui fais ce que c'est que l'esprit d'une femme,
 Je m'en ferois à bon droit défié.
 Joconde partit donc ; mais ayant oublié
 Le brasselet & la peinture :
 Par je ne fais quelle aventure,

Le matin même il s'en fouvient.

Au grand galop sur ses pas il revient,
 Ne sachant quelle excuse il feroit à sa femme.
 Sans rencontrer personne, & sans être entendu,
 Il monte dans sa chambre, & voit près de la Dame
 Un lourdaut de valet sur son sein étendu.

Tous deux dormoient : dans cet abord Joconde
 Voulut les envoyer dormir en l'autre monde,

Mais cependant il n'en fit rien :

Et mon avis est qu'il fit bien.

Le moins de bruit que l'on peut faire

En telle affaire,

Est le plus sûr de la moitié.

Soit par prudence, ou par pitié,

Le Romain ne tua personne.

D'éveiller ces amans il ne le falloit pas ;

Car son honneur l'obligeoit en ce cas,

De leur donner le trépas.

Vis, méchante, dit-il tout bas,

A ton remords je t'abandonne.

Joconde là-dessus se remet en chemin,

Révant à son malheur tout le long du voyage.

Bien souvent il s'écrie, au fort de son chagrin :

Encor si c'étoit un blondin ;

Je me consolerois d'un si sensible outrage ;

Mais un gros lourdaut de valet !

C'est à quoi j'ai plus de regret ;

Plus j'y pense, & plus j'en enrage.

Ou l'amour est aveugle, ou bien il n'est pas sage,

D'avoir assemblé ces amans.

Ce font, hélas ! ses divertiffemens ;
 Et possible est-ce par gageure
 Qu'il a caufé cette aventure.

Le fouvenir fâcheux d'un fi perfide tour
 Altéroit fort la beauté de Joconde :
 Ce n'étoit plus ce miracle d'amour ,
 Qui devoit charmer tout le monde.
 Les Dames le voyant arriver à la Cour,
 Dirent d'abord : Est-ce là ce Narciffe ,
 Qui prétendoit tous nos cœurs enchaînés ?
 Quoi, le pauvre homme a la jauniffe :
 Ce n'est pas pour nous la donner.
 A quel propos nous amener
 Un galant, qui vient de jeûner
 La quarantaine ?

On fe fût bien paffé de prendre tant de peine,
 Aftolphe étoit ravi ; le frere étoit confus,
 Et ne favoit que penfer là-deffus :
 Car Joconde cachoit avec un foin extrême,
 La cause de fon ennui.

On remarquoit pourtant en lui,
 Malgré fes yeux cavés & fon vilage blême,
 De fort beaux traits, mais qui ne plaifoient point,
 Faute d'éclat & d'embonpoint.

Amour en eut pitié ; d'ailleurs, cette triffefse
 Faifoit perdre à ce Dieu trop d'encens & de vœux.
 L'un des plus grands fuppôts de l'Empire amoureux
 Confumoit en regrets la fleur de fa jeunefse.

Le Romain se vit donc à la fin foulagé
 Par le même pouvoir qui l'avoit affligé :
 Car un jour étant seul en une galerie,
 Lieu folitaire & tenu fort fecret,
 Il entendit en certain cabinet,
 Dont la Cloifon n'étoit que de menuiferie,
 Le propre discours que voici.
 Mon cher Curtade, mon fouci.
 J'ai beau t'aimer, tu n'es pour moi que glace ;
 Je ne vois pourtant, Dieu merci,
 Pas une beauté qui m'efface :
 Cent Conquérans voudroient avoir ta place,
 Et tu fembles la méprifer ;
 Aimant beaucoup mieux t'amuser
 A jouer avec quelque Page
 Au lansquenet,
 Que me venir trouver feule en ce cabinet.
 Dorimene tantôt t'en a fait le meffage ;
 Tu t'es mis contr'elle à jurer,
 A la maudire, à murmurer,
 Et n'as quitté le jeu que ta main étant faite,
 Sans te mettre en fouci de ce que je fouhaite.
 Qui fut bien étonné, ce fut notre Romain :
 Je donnerois jufqu'à demain,
 Pour deviner qui tenoit ce langage,
 Et quel étoit le personnage
 Qui gardoit tant fon quant à moi.
 Ce bel Adon étoit le Nain du Roi,
 Et fon amante étoit la Reine.
 Le Romain fans beaucoup de peine,

Les vit, en approchant les yeux
Des fentes que le bois laissoit en divers lieux.
Ces amans se fioient au soin de Dorimene;

Seule elle avoit toujours la clef de ce lieu-là.
Mais la laissant tomber, Joconde la trouva;

Puis s'en servit, puis en tira

Consolation non petite,

Car voici comme il raisonna.

Je ne suis pas le seul : & puis que même on quitte

Un Prince si charmant pour un Nain contrefait,

Il ne faut pas que je m'irrite

D'être quitté pour un valet.

Ce penser le console ; il reprend tous ses charmes,

Il devient plus beau que jamais :

Telle pour lui verse des larmes

Qui se moquoit de ses attraits.

C'est à qui l'aimera ; la plus prude s'en pique :

Astolphe y perd mainte pratique.

Cela n'en fut que mieux ; il en avoit assez.

Retournons aux amans que nous avons laissez.

Après avoir tout vu, le Romain se retire,

Bien empêché de ce secret.

Il ne faut à la Cour ni trop voir, ni trop dire :

Et peu se font vantés du don qu'on leur a fait,

Pour une semblable nouvelle.

Mais quoi ! Joconde aimoit avecque trop de zele

Un prince libéral qui le favorisoit,

Pour ne pas l'avertir du tort qu'on lui faisoit.

Or comme avec les Rois il faut plus de mystere

Qu'avec-

Qu'avecque d'autres gens, sans doute, il n'en
faudroit,

Et que de but en blanc leur parler d'une affaire,
Dont le discours doit leur déplaire,
Ce feroit être mal-adroit;

Pour adoucir la chose, il fallut que Joconde
Depuis l'origine du Monde

Fît un dénombrement des Rois & des Césars,
Qui, sujets comme nous à ces communs hazards,
Malgré les soins dont leur grandeur se pique,
Avoient vu leurs femmes tomber
En telle ou semblable pratique,
Et l'avoient vu, sans succomber
A la douleur, sans se mettre en colere,
Et sans en faire pire chere.

Moi, qui vous parle, Sire, ajouta le Romain,
Le jour que pour vous voir jeme mis en chemin,
Je fus forcé par mon destin
De reconnoître cocuage, /
Pour un des Dieux du mariage;
Et comme tel de lui sacrifier.

Là-dessus il conta, sans en rien oublier,
Tout sa déconvenue;
Puis vint à celle du Roi.

Je vous tiens, dit Astolphe, homme digne de foi;
Mais la chose, pour être crue,
Mérite bien d'être vue.

Menez-moi donc sur les lieux.

Cela fut fait, & de ses propres yeux
Astolphe vit des merveilles

Comme il en entendit de ses propres oreilles.
 L'énormité du fait le rendit si confus,
 Que d'abord tous ses sens demeurèrent perclus :
 Il fut comme accablé de ce cruel outrage ;
 Mais bientôt il le prit en homme de courage,
 En galant homme, & pour le faire court,
 En véritable homme de Cour.
 Nos femmes, ce dit-il, nous en ont donné d'une ;
 Nous voici lâchement trahis :
 Vengeons-nous-en, & courons le pays ;
 Cherchons par-tout notre fortune.
 Pour réussir dans ce dessein,
 Nous changerons nos noms, je laisserai mon train ;
 Je me dirai votre cousin,
 Et vous ne me rendrez aucune déférence :
 Nous en ferons l'amour avec plus d'affurance,
 Plus de plaisir, plus de commodité,
 Que si j'étois suivi selon ma qualité.
 Joconde approuve fort le dessein du voyage,
 Il nous faut dans notre équipage,
 Continua le Prince, avoir un livre blanc,
 Pour mettre le nom de celles
 Qui ne seront pas rebelles,
 Chacune selon son rang.
 Je consens de perdre la vie,
 Si devant que fortir des confins d'Italie,
 Tout notre livre ne s'emplit ;
 Et si la plus sévère à nos vœux ne se range.
 Nous sommes beaux, nous avons de l'esprit :
 Avec cela bonnes lettres de change :

Il faudroit être bien étrange,
 Pour résister à tant d'appas,
 Et ne pas tomber dans les lacs
 De gens qui sèmeront l'argent & la fleurette,
 Et dont la personne est bien faite.
 Leur bagage étant prêt, & le livre sur-tout,
 Nos galans se mettent en voie.
 Je ne viendrois jamais à bout
 De nombrer les faveurs que l'amour leur envoie :
 Nouveaux objets, nouvelle proie :
 Heureuses les beautés qui s'offrent à leurs yeux !
 Et plus heureuse encor celle qui peut leur plaire !
 Il n'est en la plûpart des lieux
 Femme d'Echevin ni de Maire,
 De Podestat, de Gouverneur,
 Qui ne tienne à fort grand honneur,
 D'avoir en leur registre place,
 Les cœurs que l'on croyoit de glace
 Se fondent tous à leur abord.
 J'entens déjà maint esprit fort
 M'objecter que la vraisemblance
 N'est pas en ceci tout-à-fait.
 Car, dira-t-on, quelque parfait
 Que puisse être un galant dedans cette science,
 Encor faut-il du temps pour mettre un cœur à bien,
 S'il en faut, je n'en fais rien :
 Ce n'est pas mon métier de cajoler personne ;
 Je le rens comme on me le donne ;
 Et l'Arioste ne ment pas.
 Si l'on vouloit à chaque pas

Car fans se donner de la peine,
Et fans qu'aux bals on la promene,
On en vient aisément à bout ;

En lui dit ce qu'on veut, bien souvent rien du tout.

Le point est d'en trouver une qui soit fidelle,
Choisiflons-la toute nouvelle,

Qui ne connoisse encor ni le mal, ni le bien.

Tirons, dit le Romain, la fille de notre hôte ;

Je la tiens pucelle fans faute,

Et si pucelle, qu'il n'est rien

De plus puceau que cette belle ;

Sa poupée en fait autant qu'elle.

Y songeois, dit le Roi, parlons lui dès ce soir ;

Il ne s'agit que de savoir,

Qui de nous doit donner à cette Jouvencelle,

Si son cœur se rend à nos vœux,

La première leçon du plaisir amoureux.

Je fais que cet honneur est pure fantaisie ;

Moutefois étant Roi, l'on me le doit céder :

Du reste il est aisé de s'en accommoder.

Si c'étoit, dit Joconde, une cérémonie,

Vous auriez droit de prétendre le pas ;

Mais il s'agit d'un autre cas.

Tirons au fort, c'est la justice ;

Deux pailles en feront l'office.

De la chappe à l'Evêque, hélas, ils se battoient,

Les bonnes gens qu'ils étoient.

Quoi qu'il en soit, Joconde eut l'avantage

Du prétendu pucelage.

La belle étant venue en leur chambre le soir

Pour

Car sans se donner de la peine,
Et sans qu'aux bals on la promene,
On en vient aisément à bout;

On lui dit ce qu'on veut, bien souvent rien du tout.
Le point est d'en trouver une qui soit fidelle,
Choisifflons-la toute nouvelle,

Qui ne connoisse encor ni le mal, ni le bien.
Prenons, dit le Romain, la fille de notre hôte;
Je la tiens pucelle sans faute,
Et si pucelle, qu'il n'est rien
De plus puceau que cette belle;
Sa poupée en fait autant qu'elle.

J'y songeois, dit le Roi, parlons lui dès ce soir;
Il ne s'agit que de savoir,

Qui de nous doit donner à cette Jouvencelle,
Si son cœur se rend à nos vœux,

La première leçon du plaisir amoureux.
Je fais que cet honneur est pure fantaisie;
Toutefois étant Roi, l'on me le doit céder:
Du reste il est aisé de s'en accommoder.

Si c'étoit, dit Joconde, une cérémonie,
Vous auriez droit de prétendre le pas;
Mais il s'agit d'un autre cas.

Tirons au fort, c'est la justice;
Deux pailles en feront l'office.

De la chappe à l'Evêque, hélas, ils se battoient,
Les bonnes gens qu'ils étoient.

Quoi qu'il en soit, Joconde eut l'avantage
Du prétendu pucelage.

La belle étant venue en leur chambre le soir

Pour

Pour quelque petite affaire,
 Nos deux aventuriers près d'eux la firent féoir,
 Louerent sa beauté, tâcherent de lui plaire,
 Firent briller une bague à ses yeux.

A cet objet si précieux

Son cœur fit peu de résistance:

Le marché se conclut; & dès la même nuit,
 Toute l'hôtellerie étant dans le silence,
 Elle les vient trouver sans bruit.

Au milieu d'eux ils lui font prendre place,
 Tant qu'enfin la chose se passe

Au grand plaisir des trois, & sur tout du Romain,
 Qui crut avoir rompu la glace.

Je lui pardonne, & c'est en vain

Que de ce point on s'embarrasse;

Car il n'est si sotte après tout

Qui ne puisse venir à bout

De tromper à ce jeu le plus sage du monde:

Salomon qui grand-clerc étoit,

Le reconnoît en quelque endroit,

Dont il ne souvint pas au bon homme Joconde.

Il se tint content pour le coup,

Crut qu'Astolphe y perdoit beaucoup.

Tout alla bien, & maître pucelage

Joua des mieux son personnage.

Un jeune gars pourtant en avoit essayé.

Le temps à cela près fut très-bien employé;

Et si bien, que la fille en demeura contente.

Le lendemain elle le fut encor,

Et même encor la nuit suivante.

Le jeune gars s'étonna fort

Du refroidissement qu'il remarquoit en elle :

Il se douta du fait, la guéta, la surprit,

Et lui fit fort grosse querelle.

Afin de l'appaiser, la belle lui promit,

Foi de fille de bien, que sans aucune faute,

Leurs hôtes délogés, elle lui donneroit

Autant de rendez-vous qu'il en demanderoit.

Je n'ai fouci, dit-il, ni d'hôteffe ni d'hôte :

Je veux cette nuit même, ou bien je dirai tout.

Comment en viendrons-nous à bout,

Dit la fille fort affligée?

De les aller trouver je me suis engagée :

Si j'y manque, adieu l'anneau,

Que j'ai gagné bien & beau.

Faisons que l'anneau vous demeure,

Reprit le garçon tout à l'heure.

Dites-moi seulement, dorment-ils fort tous deux?

Oui, reprit-elle, mais entr'eux

Il faut que toute nuit je demeure couchée,

Et tandis que je suis avec l'un empêchée,

L'autre attend sans mot dire, & s'endort bien sou-

vent

Tant que le fiége soit vacant :

C'est là leur mot. Le gars dit à l'instant,

Je vous irai trouver pendant leur premier somme.

Elle reprit. Ah ! gardez-vous-en bien,

Vous seriez un mauvais homme.

Non, non, dit-il, ne craignez rien,

Et laissez ouverte la porte,

La porte ouverte elle laissa :
 Le galant vint, & s'approcha
 Des pieds du lit ; puis fit en forte,
 Qu'entre les draps il se gliffa :
 Et Dieu fait comme il se plaça,
 Et comme enfin tout se passa :
 Et de ceci, ni de cela
 Ni se doute le moins du monde
 Ni le Roi Lombard, ni Joconde.
 Chacun d'eux pourtant s'éveilla,
 Bien étonné de telle aubade.
 Le Roi Lombard dit à part foi,
 Qu'à donc mangé mon camarade ?
 Il en prend trop, & sur ma foi,
 C'est bien fait s'il devient malade.

Autant en dit de sa part le Romain.

Et le garçon ayant repris haleine,
 S'en donna pour le jour, & pour le lendemain ;
 Enfin pour toute la semaine.

Puis les voyant tous deux rendormis, à la fin
 Il s'en alla de grand matin,
 Toujours par le même chemin ;
 Et fut suivi de la Donzelle,
 Qui craignoit fatigue nouvelle.

Eux éveillés, le Roi dit au Romain,
 Frere, dormez jusqu'à demain :
 Vous en devez avoir envie,

Et n'avez à présent besoin que de repos.

Comment, dit le Romain : mais vous-même,
 à propos,

Vous

Vous avez fait tantôt une terrible vie.

Moi, dit le Roi, j'ai toujours attendu,
Et puis voyant que c'étoit temps perdu,
Que sans pitié ni conscience

Vous vouliez jusqu'au bout tourmenter ce tendron
Sans en avoir d'autre raison,
Que d'éprouver ma patience ;

Je me fuis, malgré moi, jusqu'au jour endormi.

Que s'il vous eût plu, notre ami,
J'aurois couru volontiers quelque poste.

C'eût été tout, n'ayant pas la rispoſte
Ainsi que vous : qu'y feroit-on ?

Pour Dieu, reprit son compagnon,

Cessez de vous railler, & changeons de matiere :

Je suis votre vassal, vous l'avez bien fait voir.

C'est assez que tantôt il vous ait plu d'avoir
La fillette tout entiere.

Disposez-en ainsi qu'il vous plaira ;

Nous verrons si ce feu toujours vous durera.

Il pourra, dit le Roi, durer toute ma vie,

Si j'ai beaucoup de nuits telles que celle-ci.

Sire, dit le Romain, trêve de raillerie ;

Donnez-moi mon congé, qu'il vous plaît ainsi.

Astolphe se piqua de cette repartie ;

Et leurs propos s'alloient de plus en plus aigrir,

Si le Roi n'eût fait venir

Tout incontinent la belle.

Ils lui dirent : Jugez-nous,

En lui contant leur querelle.

Elle rougit, & se mit à genoux ;

Leur confessa tout le mystere.
 Loin de lui faire pire chere,
 Ils en rirent tous deux : l'anneau lui fut donné,
 Et maint bel écu couronné,
 Dont peu de temps après on la vit mariée,
 Et pour pucelle employée.

Ce fut par là que nos aventuriers
 Mirent fin à leurs aventures,
 Se voyant chargés de lauriers,
 Qui les rendront fameux chez les races futures.
 Lauriers d'autant plus beaux, qu'il ne leur en coûta
 Qu'un peu d'adresse, & quelques feintes larmes :
 Et que loin des dangers & du bruit des alarmes
 L'un & l'autre les remporta.

Tout fiers d'avoir conquis les cœurs de tant de
 belles,
 Et leur livre étant plus que plein,
 Le Roi Lombard dit au Romain :
 Retournons au logis par le plus court chemin :
 Si nos femmes sont infidelles,
 Consolons-nous ; bien d'autres le font qu'elles.
 La constellation changera quelque jour :
 Un temps viendra, que le flambeau d'amour
 Ne brûlera les cœurs que de pudiques
 flammes :
 A présent on diroit que quelque astre malin
 Prend plaisir aux bons tours des maris & des
 femmes.

D'ail-

D'ailleurs, tout l'Univers est plein
 De maudits enchanteurs, qui des corps & des ames
 Font tout ce qui leur plaît: savons-nous si ces gens
 (Comme ils font traîtres & mechans,
 Et toujours ennemis, soit de l'un, soit de l'autre)
 N'ont point enforcélé, mon épouse & la vôtre,
 Et si par quelque étrange cas,
 Nous n'avons point cru voir chose qui n'étoit
 pas ?

Ainsi que bons bourgeois achevons notre vie,
 Chacun près de sa femme, & demeurons-en là,
 Peut-être que l'absence, ou bien la jalousie
 Nous ont rendu leurs cœurs, que l'hymen nous ôta.
 Astolphe rencontra dans cette prophétie.
 Nos deux aventuriers au logis retournés
 Furent très-bien reçus, pourtant un peu grondés,
 Mais seulement par bienfiance.
 L'un & l'autre se vit de baisers régale.
 On se récompensa des pertes de l'absence.
 Il fut dansé, fauté, ballé :
 Et du Nain nullement parlé,
 Ni du valet, comme je pense.

Chaque époux s'attachant auprès de sa moitié
 Vécut en grand foulas, en paix, en amitié,
 Le plus heureux, le plus content du monde.
 La Reine à son devoir ne manqua d'un seul point :
 Autant en fit la femme de Joconde :
 Autant en font d'autres qu'on ne fait point.





LE COCU BATTU,

E T C O N T E N T.

Nouvelle tirée de Bocace,

N'a pas long-temps de Rome revenoit
 Certain Cadet qui n'y profita guere;
 Et volontiers en chemin séjournoit,
 Quand par hazard le galant rencontroit
 Bon vin, bon gîte, & belle chambriere.
 Avint qu'un jour en un bourg arrêté,
 Il vit passer une Dame jolie,
 Leste, pimpante, & d'un Page suivie,
 Et la voyant, il en fut enchanté,
 La convoita, comme bien favoit faire.
 Prou de pardons il avoit rapporté,
 De vertu peu; chose assez ordinaire.
 La Dame étoit de gracieux maintien,
 De doux regards, jeune, fringante, & belle,
 Somme qu'enfin il ne lui manquoit rien,
 Fors que d'avoir un ami digne d'elle,
 Tant se la mit le drôle en la cervelle,
 Que dans sa peau peu ne point ne duroit:
 Et s'informant comment on l'appelloit,

C'est,

C'est, lui dit-on, la Dame du village;
 Messire Bon l'a prise en mariage,
 Quoiqu'il n'ait plus que quatre cheveux gris.
 Mais comme il est des premiers du pays,
 Son bien supplée au défaut de son âge.

Notre Cadet tout ce détail apprit,
 Dont il conçut espérance certaine.
 Voici comment le Pèlerin s'y prit.
 Il renvoya dans la ville prochaine
 Tous ses valets, puis s'en fut au château;
 Dit qu'il étoit un jeune jouvenceau,
 Qui cherchoit maître, & qui savoit tout faire.
 Messire Bon, fort content de l'affaire,
 Pour Fauconnier le loua bien & beau;
 Non toutefois sans l'avis de sa femme.
 Le Fauconnier plut très-fort à la Dame,
 Et n'étant homme en tel pourchas nouveau,
 Guere ne mit à déclarer sa flamme.
 Ce fut beaucoup; car le vieillard étoit
 Fou de sa femme, & fort peu la quittoit,
 Sinon les jours qu'il alloit à la chasse.
 Son Fauconnier, qui pour lors le suivoit,
 Eût demeuré volontiers en sa place.
 La jeune Dame en étoit bien d'accord:
 Ils n'attendoient que le temps de mieux faire.
 Quand je dirai qu'il leur en tarde fort,
 Nul n'osera soutenir le contraire.
 Amour enfin, qui prit à cœur l'affaire,
 Leur inspira la ruse que voici.

La Dame dit un soir à son mari :
Qui croyez-vous le plus rempli de zele
De tous vos gens ? Ce propos entendu,
Messire Bon lui dit : J'ai toujours cru
Le Fauconnier garçon sage & fidele,
Et c'est à lui que plus je me fierois.
Vous auriez tort, repartit cette belle ;
C'est un méchant : il me tint l'autre fois
Propos d'amour, dont je fus si surprise,
Que je pensai tomber tout de mon haut ;
Car qui croiroit une telle entreprise ?
Dedans l'esprit il me vint aussi-tôt
De l'étrangler, de lui manger la vue :
Il tint à peu ; je n'en fus retenue,
Que pour n'oser un tel cas publier ;
Même, à dessein qu'il ne le pût nier,
Je fis semblant d'y vouloir condescendre ;
Et cette nuit, sous un certain poirier,
Dans le jardin je lui dis de m'attendre.
Mon mari, dis-je, est toujours avec moi :
Plus par amour que doutant de ma foi ;
Je ne me puis dépêtrer de cet homme,
Sinon la nuit, pendant son premier somme.
D'après de lui tâchant de me lever,
Dans le jardin je vous irai trouver.
Voilà l'état où j'ai laissé l'affaire,
Messire Bon se mit fort en colere.
Sa femme dit : Mon mari, mon époux,
Jusqu'à tantôt cachez votre courroux ;
Dans le jardin attrapez-le vous-même :

Vous

Vous le pourrez trouver fort aisément :
 Le poirier est à main gauche en entrant.
 Mais il vous faut user de stratagème :
 Prenez ma jupe , & contrefaites-vous ;
 Vous entendrez son insolence extrême :
 Lors d'un bâton donnez-lui tant de coups ,
 Que le galant demeure sur la place.
 Je suis d'avis que le friponneau fasse
 Tel compliment à des femmes d'honneur.
 L'époux retint cette leçon par cœur.

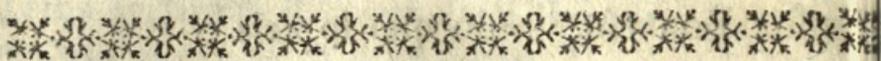
Onc il ne fut une plus forte dupe
 Que ce vieillard , bon homme au demeurant.
 Le temps venu d'attraper le galant ,
 Messire Bon se couvrit d'une jupe ,
 S'encorneta , courut incontinent
 Dans le jardin , où ne trouva personne :
 Garde n'avoit ; car tandis qu'il frissonne ,
 Claque des dents , & meurt quasi de froid ,
 Le pelerin , qui le tout observoit ,
 Va voir la Dame , avec elle se donne
 Tout le bon temps qu'on a , comme je crois ,
 Lors qu'amour seul étant de la partie ,
 Entre deux draps on tient femme jolie ,
 Femme jolie , & qui n'est point à foi.

Quand le galant un assez bon espace
 Avec la Dame eut été dans ce lieu ,
 Force lui fut d'abandonner la place :
 Ce ne fut pas sans le vin de l'adieu.

Dans le jardin il court en diligence.
Messire Bon, rempli d'impatience,
A tous momens sa paresse maudit.
Le pèlerin, d'aussi loin qu'il le vit,
Feignit de croire appercevoir la Dame;
Et lui cria: Quoi donc, méchante femme,
A ton mari tu brassois un tel tour!
Est-ce le fruit de son parfait amour?
Dieu soit témoin que pour toi j'en ai honte;
Et de venir ne tenois quasi compte,
Ne te croyant le cœur si perverti,
Que de vouloir tromper un tel mari.
Or bien, je vois qu'il te faut un ami:
Trouvé ne l'as en moi, je t'en assure;
Si j'ai tiré ce rendez-vous de toi,
C'est seulement pour éprouver ta foi;
Et ne t'attens de m'induire à luxure:
Grand pécheur suis; mais j'ai là, Dieu merci,
De ton honneur encor quelque souci.
A Monseigneur ferois-je un tel outrage?
Mais, foi de Dieu, ce bras te châtiara,
Et Monseigneur puis après le saura.
Pendant ces mots l'époux pleuroit de joie,
Et tout ravi disoit entre ses dents:
Loué soit Dieu, dont la bonté m'envoie
Femme & valet si chastes, si prudens.
Ce ne fut tout: car à grands coups de gaule
Le pèlerin vous lui froissa une épaule,
De horions laidement l'accoûtra.
Jusqu'au logis ainsi le convoya.

Meffire Bon eût voulu que le zele
De fon valet n'eût été jusques-là;
Mais le voyant si sage & si fidele,
Le bon hommeau des coups se consola.
Dedans le lit fa femme il retrouva,
Lui conta tout, en lui difant: Ma mie,
Quand nous pourrions vivre cent ans encor,
Ni vous ni moi n'aurions de notre vie
Un tel valet: c'est fans doute un trésor.
Dans notre bourg je veux qu'il prenne femme:
A l'avenir traitez-le ainfi que moi.
Pas n'y faudrai, lui repartit la Dame;
Et de ceci je vous donne ma foi.





LE MARI CONFESSEUR.

Conte tiré des cent Nouvelles nouvelles.

MESSIRE Artus, sous le Grand Roi François,
 Alla servir aux guerres d'Italie,
 Tant qu'il se vit, après maints beaux exploits,
 Fait chevalier en grand' cérémonie.
 Son général lui chauffa l'épéron,
 Dont il croyoit que le plus haut baron
 Ne lui dût plus contester le passage.
 Si s'en revient tout fier en son village,
 Où ne surprit sa femme en oraison.
 Seule il l'avoit laissée à la maison :
 Il la retrouve en bonne compagnie,
 Dansant, sautant, menant joyeuse vie,
 Et des muguetts avec elle à foison.
 Messire Artus ne prit goût à l'affaire,
 Et ruminant sur ce qu'il devoit faire :
 Depuis que j'ai mon village quitté
 Si j'étois crû, dit-il, en dignité
 De cocuage & de chevalerie :
 C'est moitié trop : sachons la vérité.
 Pour ce s'avise un jour de confrerie,
 De se vêtir en prêtre, & confesser.
 Sa femme vint à ses pieds se placer.
 De prime abord font par la bonne Dame

Expé-

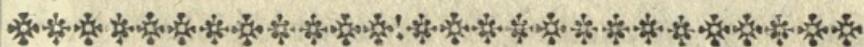
Expédiés tous les péchés menus ;
Puis à leur tour les grands étant venus ,
Force lui fut qu'elle changeât de gamme.
Pere, dit-elle, en mon lit font reçus
Un gentilhomme, un chevalier, un prêtre.
Si le mari ne se fut fait connoître,
Elle en alloit enfiler beaucoup plus :
Courte n'étoit pour fûr la Kyrielle.
Son mari donc l'interrompt là-dessus ;
Dont bien lui prit. Ah, dit-il, infidelle !
Un prêtre même ! A qui crois-tu parler ?
A mon mari, dit la fausse femelle,
Qui d'un tel pas se fût bien démêler.
Je vous ai vu dans ce lieu vous couler ;
Ce qui m'a fait douter du badinage.
C'est un grand cas, qu'étant homme si sage,
Vous n'avez fû l'énigme débrouiller.
On vous a fait, dites-vous chevalier :
Auparavant vous étiez gentilhomme :
Vous êtes prêtre avecque ces habits.
Beni soit Dieu, dit alors le bon-homme :
Je suis un sot, de l'avoir si mal pris.

LE SAVETIER.

Un favetier, que nous nommerons Blaise,
 Prit belle femme, & fut très-avisé.
 Les bonnes gens qui n'étoient à leur aise,
 S'en vont prier un marchand peu rusé,
 Qu'il leur prêtât, dessous bonne promesse,
 Mi-muid de grain; ce que le marchand fait.
 Le terme échu, ce créancier les presse;
 Dieu fait pourquoi: le galant, en effet,
 Crut que par là baiseroit la commere.
 Vous avez trop de quoi me satisfaire,
 (Ce lui dit-il) & sans déboursier rien:
 Accordez-moi ce que vous savez bien.
 Je songerai, répond-elle, à la chose.
 Puis vient troubler Blaise tout aussi-tôt,
 L'avertissant de ce qu'on lui propose.
 Blaise lui dit: Parbieu, femme, il nous faut
 Sans coup férir, rattraper notre somme
 Tout de ce pas allez dire à cet homme
 Qu'il peut venir, & que je n'y suis point.
 Avant le coup demandez la cédule.
 De la donner je ne crois qu'il recule:
 Puis toufferez, afin de m'avertir;
 Mais haut & clair, & plutôt deux fois qu'une.
 Lors de mon coin vous me verrez fortir
 Incontinent, de crainte de fortune.

Ainsi

Ainsi fut dit, ainsi s'exécuta;
 Dont le mari puis après se vanta;
 Si que chacun glosoit sur ce mystere.
 Mieux eût valu touffier après l'affaire,
 (Dit à la belle un des plus gros bourgeois)
 Vous eussiez eu votre compte tous trois.
 N'y manquez plus, fauf après de se taire.
 Mais qu'en est-il, orça, belle, entre nous?
 Elle répond: Ah, Monsieur! croyez-vous
 Que nous ayons tant d'esprit que vos Dames?
 (Notez qu'illec avec deux autres femmes
 Du gros bourgeois l'épouse étoit aussi)
 Je pense bien, continua la belle,
 Qu'en pareil cas Madame en use ainsi:
 Mais quoi, chacun n'est pas si sage qu'elle.



LE PAYSAN.

Qui avoit offensé son Seigneur.

Un paysan son seigneur offensa.
 L'histoire dit que c'étoit bagatelle:
 Et toutefois ce seigneur le tença
 Fort rudement; ce n'est chose nouvelle:
 Coquin, dit-il, tu mérites la hard:
 Fais ton calcul d'y venir tôt ou tard;
 C'est une fin à tes pareils commune.
 Mais je suis bon; & de trois peines l'une

Tu

Tu peux choisir : ou de manger trente auls ,
 J'entens sans boire , & sans prendre repos ;
 Ou de souffrir trente bons coups de gaules
 Bien appliqués sur tes larges épaules ,
 Ou de payer sur le champ cent écus.

Le payfan consultant là-dessus :

Trente auls sans boire ! Ah , dit-il , en soi-même :

Je n'appris onc à les manger ainsi.

Je ne le puis sans un péril extrême.

Les cent écus , c'est le pire de tous.

Incertain donc il se mit à genoux ,

Et s'écria : Pour Dieu , miséricorde :

Son seigneur dit : Qu'on apporte une corde.

Quoi le galant m'ose répondre encor ?

Le payfan , de peur qu'on ne le pende ,

Fait choix de l'ail : & le seigneur commande

Que l'on en cueille , & sur-tout du plus fort.

Un après un , lui-même il fait le compte :

Puis quand il voit que son calcul se monte

A la trentaine , il les mit dans un plat ;

Et cela fait , le malheureux pied-plat

Prend le plus gros , en pitié le regarde ,

Mange ; & rechigne , ainsi que fait un chat ,

Dont les morceaux sont frottés de moutarde.

Il n'oseroit de la langue y toucher.

Son seigneur rit , & sur-tout il prend garde

Que le galant n'avale sans mâcher.

Le premier passe , aussi fait le deuxième ,

Au tiers il dit : Que le diable y ait part.

Bref il en fut à grand'peine au douzième ,

Que

Que s'écriant, Haro, la gorge m'ard ;
Tôt, tôt, dit-il, que l'on m'apporte à boire ;
Son seigneur dit : Ah, ah, si Gregoire,
Vous avez soif ! Je vois qu'en vos repas
Vous humectez volontiers le lampas ;
Or bûvez donc & bûvez à votre aise :
Bon prou vous fasse : holà, du vin, holà.
Mais mon ami, qu'il ne vous en déplaise,
Il vous faudra choisir après cela
Des cent écus, ou de la bastonnade,
Pour suppléer au défaut de l'aillade.
Qu'il plaise donc, dit l'autre, à vos bontés,
Que les aulx soient sur les coups précomptés :
Car pour l'argent, par trop grosse est la somme :
Où la trouver, moi qui suis un pauvre homme ?
Hé bien, souffrez les trente horions,
Dit le Seigneur : mais laissons les oignons.
Pour prendre cœur le vassal en sa panse
Loge un long trait, se munit le dedans :
Puis souffre un coup avec grande constance.
Au deux il dit : Donnez-moi patience,
Mon doux Jesus, en tous ces accidens.
Le tiers est rude : il en grince les dents,
Se courbe tout, & faute de sa place.
Au quart il fait une horrible grimace,
Au cinq un cri : mais il n'est pas au bout ;
Et c'est grand cas s'il peut digérer tout.
On ne vit onc si cruelle aventure.
Deux forts gaillards ont chacun un bâton,
Qu'ils font tomber par poids & par mesure,

En observant la cadence & le ton :
 Le malheureux n'a rien qu'une chançon.
 Grace, dit-il : mais, las ! point de nouvelle ;
 Car le seigneur fait frapper de plus belle ,
 Juge des coups, & tient sa gravité,
 Disant toujours qu'il a trop de bonté.
 Le pauvre diable enfin craint pour sa vie.
 Après vingt coups, d'un ton piteux il crie :
 Pour Dieu cessez ; hélas ! je n'en puis plus.
 Son seigneur dit : Payez donc cent écus,
 Net & comptant : je fais qu'à la desferre
 Vous êtes dur ; j'en suis fâché pour vous.
 Si tout n'est prêt, votre compere Pierre
 Vous en peut bien assister entre nous.
 Mais pour si peu vous ne vous feriez tondre.
 Le malheureux n'osant presque répondre
 Court au magot, & dit : C'est tout mon fait.
 On examine, on prend un trebuchet.
 L'eau cependant lui coule de la face :
 Il n'a point fait encor telle grimace,
 Mais que lui sert ? Il convient tout payer,
 C'est grand' pitié quand on fâche son maître.
 Ce payfan eut beau s'humilier,
 Et pour un fait assez léger peut-être ;
 Il se sentit enflammer le gosier,
 Vuider la bourse, émoucher les épaules ;
 Sans qu'il lui fût dessus les cent écus,
 Ni pour les aulx, ni pour les coups de gaules,
 Fait seulement grace d'un carolus.



LE MULETIER.

Nouvelle tirée de Bocace.

Un Roi Lombard (les Rois de ce pays
Viennent souvent s'offrir à ma mémoire)
Ce dernier-ci, dont parle en ses écrits
Maître Bocace auteur de cette histoire,
Portoit le nom d'Agiluf en son temps.
Il épousa Teudelingue la belle,
Veuve du Roi, dernier mort sans enfans,
Lequel laissa l'état sous la tutelle
De celui-ci, Prince sage & prudent.
Nulle beauté n'étoit alors égale
A Teudelingue ; & la couche royale
De part & d'autre étoit assurément
Aussi complete, autant bien assortie
Qu'elle fut onc : quand Messer Cupidon
En badinant, fit chéoir de son brandon
Chez Agiluf, droit dessus l'écurie,
Sans prendre garde, & sans se soucier
En quel endroit ; donc avecque furie
Le feu se prit au cœur d'un muletier.
Ce muletier étoit homme de mine,
Et démentoit en tout son origine,
Bien fait & beau, même ayant du bon sens,
Bien le montra : car s'étant de la Reine
Amouraché, quand il eut quelque temps

Fait ses efforts, & mis toute sa peine
Pour se guérir, sans pouvoir rien gagner;
Le compagnon fit un tour d'homme habile.
Maître ne fais meilleur pour enseigner
Que Cupidon : l'ame la moins subtile
Sous sa férule apprend plus en un jour,
Qu'un maître ès Arts en dix ans aux écoles.
Aux plus grossiers par un chemin bien court,
Il fait montrer les tours & les paroles.
Le présent Conte en est un bon témoin.
Notre amoureux ne songeoit près ni loin,
Dedans l'abord à jouir de sa mie.
Se déclarer de bouche ou par écrit
N'étoit pas sûr. Si se mit dans l'esprit,
Mourût ou non, d'en passer son envie,
Puisqu'aussi bien plus vivre ne pouvoit;
Et mort pour mort toujours mieux lui valoit,
Auparavant que fortir de la vie,
Eprouver tout, & tenter le hazard.
L'usage étoit chez le peuple Lombard,
Que quand le Roi, qui faisoit lit à part,
Comme tous font, vouloit avec sa femme
Aller coucher, seul il se presentoit
Presque en chemise, & sur son dos n'avoit
Qu'une fimarre : à la porte il frappoit
Tout doucement; aussi-tôt une Dame
Ouvroit sans bruit, & le Roi lui mettoit
Entre les mains la clarté qu'il portoit;
Clarté n'ayant grand' lueur ni grand' flamme.
D'abord la Dame éteignoit en sortant

Cette clarté: c'étoit le plus souvent
Une lanterne ou de simples bougies:
Chaque Royaume a ses cérémonies.
Le muletier remarqua celle-ci;
Ne manqua pas de s'ajuster ainsi;
Se présenta comme c'étoit l'usage,
S'étant caché quelque peu le visage.
La Dame ouvrit, dormant plus d'à demi.
Nul cas n'étoit à craindre en l'aventure,
Fors que le Roi ne vînt pareillement.
Mais ce jour-là s'étant heureusement
Mis à chasser, force étoit que nature
Pendant la nuit cherchât quelque repos.
Le muletier frais, gaillard, & dispos,
Et parfumé, se coucha sans rien dire.
Un autre point, outre ce qu'avons dit,
C'est qu'Agiluf, s'il avoit en l'esprit
Quelque chagrin, soit touchant son Empire,
Ou sa famille, ou pour quelque autre cas,
Ne sonnoit mot en prenant ses ébats.
A tout cela Teudelingue étoit faite.
Notre amoureux fournit plus d'une traite:
Un muletier à ce jeu vaut trois Rois.
Dont Teudelingue entra par plusieurs fois
En pensément; & crut que la colere
Rendoit le Prince, outre son ordinaire,
Plein de transport & qu'il n'y songeoit pas.
En ses présens le ciel est toujours juste:
Il ne départ à gens de tous états
Mêmes talens. Un Empereur Auguste

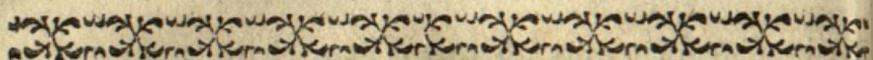
A les vertus propres pour commander :
 Un Avocat fait les points décider :
 Au jeu d'amour le muletier fait rage :
 Chacun son fait; nul n'a tout en partage.

Notre galant s'étant diligenté,
 Se retira sans bruit & sans clarté
 Devant l'Aurore. Il en fortoit à peine,
 Lors qu'Agiluf alla trouver la Reine :
 Voulut s'ébattre, & l'étonna bien fort.
 Certes, Monsieur, je fais bien, lui dit-elle,
 Que vous avez pour moi beaucoup de zele :
 Mais de ce lieu vous ne faites encor
 Que de sortir: même outre l'ordinaire
 En avez pris, & beaucoup plus qu'allez.
 Pour Dieu, Monsieur, je vous prie, avifez
 Que ne soit trop: votre santé m'est chere.
 Le Roi fut sage, & se douta du tour;
 Ne sonna mot, descendit dans la cour,
 Puis de la cour entra dans l'écurie;
 Jugeant en lui que le cas provenoit
 D'un muletier, comme l'on lui parloit.
 Toute la troupe étoit lors endormie,
 Fors le galant qui trembloit pour sa vie.
 Le Roi n'avoit lanterne ni bougie.
 En tâtonnant il s'approcha de tous;
 Crut que l'auteur de cette tromperie
 Se connoîtroit au battement du poulx.
 Pas ne faillit dedans sa conjecture :
 Et le second qu'il tâta d'aventure,

Étoit

Etoit son homme, à qui d'émotion,
Soit pour la peur, ou soit pour l'action,
Le cœur battoit, & le poulx tout ensemble;
Ne sachant pas où devoit aboutir
Tout ce mystere, il feignoit de dormir.
Mais quel sommeil! Le Roi, pendant qu'il tremble,
En certain coin va prendre des ciseaux,
Dont on coupoit le crin à ses chevaux.
Faisons, dit-il, au galant une marque,
Pour le pouvoir demain connoître mieux,
Incontinent de la main du Monarque
Il se sent tondre. Un toupet de cheveux
Lui fut coupé, droit vers le front du sire;
Et cela fait, le Prince se retire.
Il oublia de ferrer le toupet;
Dont le galant s'avisa d'un secret,
Qui d'Agiluf gâta le stratagême.
Le muletier alla sur l'heure même
En pareil lieu tondre ses compagnons.
Le jour venu, le Roi vit ces garçons
Sans poil au front. Lors le Prince en son ame:
Qu'est ceci donc! Qui croiroit que ma femme
Auroit été si vaillante au déduit?
Quoi Teudelingue a-t-elle cette nuit
Fourni d'ébat à plus de quinze ou seize?
Autant en vit vers le front de tondus.
Or bien, dit-il, qui l'a fait si se taïse:
Au demeurant, qu'il n'y retourne plus.





LA SERVANTE

JUSTIFIÉE.

Nouvelle tirée des Contes de la Reine de Navarre.

BOCACE n'est le seul qui me fournit :
 Je vas par fois en une autre boutique.
 Il est bien vrai que ce divin esprit
 Plus que pas un me donne de pratique.
 Mais comme il faut manger de plus d'un pain,
 Je puis encore en un vieux magasin ;
 Vieux, des plus vieux, ou Nouvelles nouvelles
 Sont jusqu'à cent, bien déduites & belles
 Pour la plûpart, & de très-bonne main.
 Pour cette fois la Reine de Navarre
 D'un c'étoit moi, naïf autant que rare,
 Entretiendra dans ces Vers le lecteur.
 Voici le fait, quiconque en soit l'auteur.
 J'y mets du mien selon les occurences :
 C'est ma coûtume ; & sans telles licences,
 Je quitterois la charge de conteur.

Un homme donc avoit belle servante :
 Il la rendit au jeu d'amour savante.
 Elle étoit fille à bien armer un lit,
 Pleine de fuc, & donnant appétit ;

Ce qu'on appelle en François bonne robe.
 Par un beau jour cet homme se dérobe
 D'avec sa femme; & d'un très-grand matin
 S'en va trouver sa servante au jardin;
 Elle faisoit un bouquet pour Madame:
 C'étoit sa fête. Ayant donc de la femme
 Vû le bouquet, il commence à louer
 L'affortiment, tâche à s'insinuer:
 S'insinuer en fait de chambriere,
 C'est proprement couler sa main au sein.
 Ce qui fut fait. La servante soudain
 Se défendit: mais de quelle maniere?
 Sans rien gêter: c'étoit une façon
 Sur le marché: bien favoit sa leçon.
 La belle prend les fleurs, qu'elle avoit mises
 En un monceau, les jette au compaignon.
 Il la baïsa pour en avoir raison,
 Tant & si bien, qu'ils en vinrent aux prises:
 En cet étrif la servante tomba.
 Lui d'en tirer aussi-tôt avantage.
 Le malheur fut que tout ce beau ménage
 Fut découvert d'un logis près de là:
 Nos gens n'avoient pris garde à cette affaire.
 Une voisine apperçut le mystere.
 L'époux la vit, je ne fais pas comment:
 Nous voilà pris, dit-il, à sa servante.
 Notre voisine est languarde & méchante:
 Mais ne foyez en crainte aucunement.
 Il va trouver sa femme en ce moment:
 Puis fait si bien que s'étant éveillée,

Elle se leve; & sur l'heure habillée,
 Il continue à jouer son rollet:
 Tant qu'à dessein d'aller faire un bouquet,
 La pauvre épouse au jardin est menée.
 Là fut par lui procédé de nouveau.
 Même débat, même jeu se commence.
 Fleurs de voler; tetons d'entrer en danse.
 Elle y prit goût; le jeu lui sembla beau.
 Somme que l'herbe en fut encor froiffée.
 La pauvre Dame alla l'après dinée
 Voir sa voisine, à qui ce secret-là
 Chargeoit le cœur: elle se soulagea
 Tout dès l'abord. Je ne puis, ma commere,
 Dit cette femme avec un front sévere,
 Laisser passer, sans vous en avertir,
 Ce que j'ai vu. Voulez-vous vous servir
 Encor long-temps d'une fille perdue?
 A coups de pieds, si j'étois que de vous,
 Je l'envoyerois ainsi qu'elle est venue.
 Comment! Est-elle aussi brave que nous,
 Or bien; je fais celui de qui procede
 Cette piafe, apportez-y remede,
 Tout au plutôt: car je vous avertis
 Que ce matin étant à la fenêtre,
 Ne fais pourquoi, j'ai vu de mon logis
 Dans son jardin votre mari paroître,
 Puis la galante; & tous deux se font mis
 A se jetter quelques fleurs à la tête.
 Sur ce propos l'autre l'arrêta, coi:
 Je vous entens, dit-elle, c'étoit moi.

La voisine.

Voire! Ecoutez le reste de la fête:
 Vous ne savez où je veux en venir,
 Les bonnes gens se font pris à cueillir
 Certaines fleurs que baisers on appelle.

La femme.

C'est encor moi que vous preniez pour elle.

La voisine.

Du jeu des fleurs à celui des tetons
 Ils sont passés, après quelques façons:
 A pleine main on les a laissé prendre.

La femme.

Et pourquoi non? C'étoit moi. Votre époux
 N'a-t-il pas donc les mêmes droits sur vous?

La voisine.

Cette personne enfin sur l'herbe tendre
 Est trébuchée, & comme je le crois,
 Sans se blesser. Vous riez?

La femme.

C'étoit moi.

La voisine.

Un cotillon a paré la verdure.

La femme.

C'étoit le mien.

La voisine.

Sans vous mettre en courroux,

Qui le portoit de la fille ou de vous ?
C'est-là le point ; car Monsieur votre époux
Jusques au bout a pouffé l'aventure.

La femme.

Qui ? C'étoit moi. Votre tête est bien dure.

La voisine.

Ah ! c'est assez. Je ne m'informe plus :
J'ai pourtant l'œil assez bon : ce me semble :
J'aurois juré que je les avois vûs
En ce lieu-là se divertir ensemble :
Mais excusez, & ne la chassez pas.

La femme.

Pourquoi chasser ? J'en suis très-bien servie.

La voisine.

Tant pis pour vous : c'est justement le cas.
Vous en tenez, ma commere ma mie.



LA GAGEURE

DES

TROIS COMMÈRES.

Où sont deux Nouvelles tirées de Bocace.

Après bon vin, trois commères un jour
 S'entretenoient de leurs tours & prouesses,
 Toutes avoient un ami par amour,
 Et deux étoient au logis les maîtresses.
 L'une disoit: J'ai le Roi des maris:
 Il n'en est point de meilleur dans Paris.
 Sans son congé je vas par tout m'ébattre.
 Avec ce tronc j'en ferois un plus fin.
 Il ne faut pas se lever trop matin,
 Pour lui prouver que trois & deux font quatre.
 Par mon ferment, dit une autre aussi-tôt,
 Si je l'avois, j'en ferois une étreine;
 Car quant à moi, du plaisir ne me chaut,
 A moins qu'il soit mêlé d'un peu de peine.
 Votre époux va tout ainsi qu'on le mène:
 Le mien n'est tel, j'en rends graces à Dieu.
 Bien fauroit prendre & le temps & le lieu,
 Qui tromperoit à son aise un tel homme.
 Pour tout cela ne croyez que je chomme.

Le

Le passe-temps en est d'autant plus doux :
 Plus grand en est l'amour des deux parties,
 Je ne voudrois contre aucune de vous,
 Qui vous vantez d'être si bien loties,
 Avoir troqué de galant ni d'époux.
 Sur ce débat la troisieme commere
 Les mit d'accord : car elle fut d'avis
 Qu'amour se plaît avec les bons maris,
 Et veut aussi quelque peine légère.

Ce point vuide, le propos s'échauffant,
 Et d'en conter toutes trois triomphant,
 Celle-ci dit : Pourquoi tant de paroles ?
 Voulez-vous voir qui l'emporte de nous ?
 Laissons à part les disputes frivoles ;
 Sur nouveaux frais attrapons nos époux.
 Le moins bon tour payera quelque amende.
 Nous le voulons : c'est ce que l'on demande :
 Dirent les deux. Il faut faire serment,
 Que toutes trois, sans nul déguisement,
 Rapportérons, l'affaire étant passée,
 Le cas au vrai : puis pour le jugement
 On en croira la commere Macée.
 Ainsi fut dit, ainsi l'on s'accorda.
 Voici comment chacune y procéda.
 Celle des trois qui plus étoit contrainte,
 Aimoit alors un beau jeune garçon,
 Frais, délicat, & sans poil au menton ;
 Ce qui leur fit mettre en jeu cette feinte.
 Les pauvres gens n'avoient de leurs amours

Encor joui, finon par échappées :
 Toujours falloit forger de nouveaux tours,
 Toujours chercher des maisons empruntées.
 Pour plus à l'aïse ensemble se jouer,
 La bonne Dame habille en chambrière,
 Le jouvenceau, qui vient pour se louer,
 D'un air modeste, & baissant la paupière.
 Du coin de l'œil l'époux la regardoit,
 Et dans son cœur déjà se proposoit
 De rehausser le linge de la fille.
 Bien lui sembloit, en la considérant,
 N'en avoir vu jamais de si gentille.
 On la retient, avec peine pourtant :
 Belle servante, & mari vert galant,
 C'étoit matière à feindre du scrupule.
 Les premiers jours le mari dissimule,
 Détourne l'œil, & ne fait pas semblant
 De regarder sa servante nouvelle.
 Mais tôt après il tourna tant la belle,
 Tant lui donna, tant encor lui promit,
 Qu'elle feignit à la fin de se rendre ;
 Et de jeu fait, à dessein de le prendre,
 Un certain soir la galante lui dit :
 Madame est mal, & seule elle veut être
 Pour cette nuit : incontinent le maître
 Et la servante ayant fait leur marché,
 S'en vont au lit, & le drôle couché,
 Elle en cornette, & dégrafant sa jupe,
 Madame vient. Qui fut bien empêché ;
 Ce fut l'époux, cette fois pris pour dupe.

Oh,

Oh, oh, lui dit la commere en riant,
Votre ordinaire est donc trop peu friant
A votre goût ; & par saint Jean, beau sire,
Un peu plutôt vous me le deviez dire:
J'aurois chez moi toujours eu des tendrons.
De celle-ci pour certaines raisons
Vous faut passer, cherchez autre aventure.
Et vous, la belle, au dessein si gaillard,
Merci de moi, chambriere d'un liard,
Je vous rendrai plus noire qu'une mûre.
Il vous faut donc du même pain qu'à moi :
J'en suis d'avis, non pourtant qu'il m'en chaille,
Ni qu'on ne puisse en trouver qui le vaille :
Graces à Dieu, je crois avoir de quoi
Donner encore à quelqu'un dans la vue ;
Je ne suis pas à jeter dans la rue.
Laiïsons ce point ; je fais un bon moyen :
Vous n'aurez plus d'autre lit que le mien.
Voyez un peu, diroit-on qu'elle y touche ?
Vîte, marchons, que du lit où je couche,
Sans marchander, on prenne le chemin.
Vous chercherez vos besognes demain.
Si ce n'étoit le scandale & la honte,
Je vous mettrois dehors en cet état.
Mais je suis bonne, & ne veux point d'éclat :
Puis je rendrai de vous un très-bon compte
A l'avenir, & vous jure ma foi,
Que nuit & jour vous serez près de moi.
Qu'ai-je besoin de me mettre en alarmes,
Puis que je puis empêcher tous vos tours ?

La chambrière écoutant ce discours ,
 Fait la honteuse , & jette une ou deux larmes ,
 Prend son paquet , & fort sans consulter ;
 Ne se le fait pas deux fois répéter ,
 S'en va jouer un autre personnage ,
 Fait au logis deux métiers tour à tour :
 Galant de nuit , chambrière de jour ,
 En deux façons elle a soin du ménage .
 Le pauvre époux se trouve tout heureux ,
 Qu'à si bon compte il en ait été quitte .
 Lui couché seul , notre couple amoureux
 D'un temps si doux à son aise profite :
 Rien ne s'en perd , & des moindres momens
 Bons ménagers furent nos deux amans ,
 Sachant très-bien que l'on n'y revient guères .
 Voilà le tour de l'une des commères .

L'autre de qui le mari croyoit tout ,
 Avecque lui sous un poirier assise ,
 De son dessein vint aisément à bout .
 En peu de mots j'en vas conter la guise .
 Leur grand valet près d'eux étoit debout ,
 Garçon bien fait , beau parleur & de mise ,
 Et qui faisoit les servantes trotter .
 La Dame dit : Je voudrois bien goûter
 De ce fruit-là : Guillot monte & secoue
 Notre poirier . Guillot monte à l'instant .
 Grimpé qu'il est , le drôle fait semblant
 Qu'il lui paroît que le mari se joue
 Avec la femme : aussi-tôt le valet
 Frottant ses yeux , comme étonné du fait ,
 Vrai-

Vraiment, Monsieur, commence-t'il à dire,
 Si vous vouliez Madame caresser,
 Un peu plus loin, vous pouviez aller rire,
 Et moi présent, du moins vous en passer.
 Ceci me cause une surprise extrême:
 Devant les gens prendre ainsi vos ébats!
 Si d'un valet vous ne faites nul cas,
 Vous vous devez du respect à vous-même.
 Quel taon vous point? Attendez à tantôt,
 Ces privautés en feront plus friandes:
 Tout aussi-bien pour le temps qu'il vous faut,
 Les nuits d'Eté sont encore assez grandes.
 Pourquoi ce lieu? Vous avez pour cela
 Tant de bons lits, tant de chambres si belles.
 La Dame dit: Que conte celui-là?
 Je crois qu'il rêve: Où prend-il ces nouvelles?
 Qu'entend ce fol avecque ces ébats?
 Descend, descend, mon ami, tu verras.
 Guillot descend. Hé bien, lui dit son maître,
 Nous jouons-nous?

Guillot.

Non pas pour le présent.

Le mari.

Pour le présent!

Guillot.

Oui, Monsieur, je veux être
 Ecorché vif, si tout incontinent
 Vous ne baisiez Madame sur l'herbette.

La femme.

Mieux te faudroit laisser cette fornette,
Je te le dis, car elle sent les coups.

Le mari.

Non, non, ma mie, il faut qu'avec les fous
Tout de ce pas par mon ordre on le mette.

Guillot.

Est-ce être fou, que de voir ce qu'on voit ?

La femme.

Et qu'as-tu vu ?

Guillot.

J'ai vu, je le répète,
Vous & Monsieur, qui dans ce même endroit
Jouiez tous deux au doux jeu d'amourette,
Si ce poirier n'est peut-être charmé.

La femme.

Voire, charmé, Tu nous fais un beau conte.

Le mari.

Je le veux voir vraiment ; faut que j'y monte :
Vous en faurez bientôt la vérité.

Le maître à peine est sur l'arbre monté,

Que le valet embrasse la maîtresse.

L'époux, qui voit comme l'on se careffe

Crie, & descend en grand' hâte aussi-tôt.

Il se rompit le col, ou peu s'en faut,

Pour empêcher la suite de l'affaire :

Et toutefois il ne put si bien faire,

Que son honneur ne reçût quelque échec.

Comment, dit-il, quoi même à mon aspect!
Devant mon nez! A mes yeux! Sainte Dame!
Que vous faut-il? Qu'avez-vous? dit la femme.

Le mari.

Oses-tu bien le demander encor?

La femme.

Et pourquoi non?

Le mari.

Pourquoi? N'ai-je pas tort
De t'accuser de cette éffronterie?

La femme.

Ah! C'en est trop. Parlez mieux, je vous prie.

Le mari.

Quoi, ce coquin ne te caraissoit pas?

La femme.

Moi? Vous rêvez.

Le mari.

D'où viendrait donc ce cas?
Ai-je perdu la raison, ou la vue?

La femme.

Me croyez-vous de sens si dépourvue,
Que devant vous je commisse un tel tour!
Ne trouverois-je assez d'heures au jour
Pour m'égayer, si j'en avois envie?

Le mari.

Je ne fais plus ce qu'il faut que je die.
Notre poirier m'abuse assurément.
Voyons encor. Dans le même moment

L'époux

L'époux remonte, & Guillot recommence.
Pour cette fois le mari voit la danse
Sans se fâcher, & descend doucement.
Ne cherchez plus, leur dit-il, d'autres causes,
C'est ce poirier, il est enforcélé.
Puis qu'il fait voir de si vilaines choses,
Reprit la femme, il faut qu'il soit brûlé.
Cours au logis, dis qu'on le vienne abattre :
Je ne veux plus que cet arbre maudit
Trompe les gens. Le valet obéit.
Sur le pauvre arbre ils se mettent à quatre,
Se demandant l'un l'autre fourdement,
Quel si grand crime à ce poirier pu faire.
La Dame dit: Abattez seulement;
Quant au surplus ce n'est pas votre affaire,
Par ce moyen la seconde commere
Vint au-dessus de ce qu'elle entreprit.
Passons au tour que la troisième fit.

Les rendez-vous chez quelque bonne amie
Ne lui manquoient, non plus que l'eau du puits.
Là tous les jours étoient nouveau déduits :
Notre Donzelle y tenoit sa partie.
Un sien amant étant lors de quartier,
Ne croyant pas qu'un plaisir fût entier,
S'il n'étoit libre, à la Dame propose
De se trouver seuls ensemble une nuit.
Deux, lui dit-elle, & pour si peu de chose
Vous ne ferez nullement éconduit :
Ni de par moi ne manquera l'affaire.

De mon mari je saurai me défaire
Pendant ce temps. Aussi-tôt fait que dit.
Bon besoin eut d'être femme d'esprit:
Car pour époux elle avoit pris un homme
Qui ne faisoit en voyages grands frais.
Il n'alloit pas querir pardons à Rome,
Quand il pouvoit en rencontrer plus près.
Tout au rebours de la bonne Donzelle,
Qui pour montrer sa ferveur & son zele,
Toujours alloit au plus loin s'en pourvoir.
Pèlerinage avoit fait son devoir
Plus d'une fois; mais c'étoit le vieux style:
Il lui falloit, pour se faire valoir,
Chose qui fût plus rare & moins facile.
Elle s'attache à l'orteil, dès le soir,
Un brin de fil, qui tendoit à la porte
De la maison: & puis se va coucher
Droit au côté d'Henriet Berlinguier.
(On appelloit son mari de la forte)
Elle fit tant qu'Henriet se tournant,
Sentit le fil. Aussi-tôt il soupçonne
Quelque dessein, & sans faire semblant
D'être éveillé, sur ce fait il raisonne:
Se leve enfin, & fort tout doucement:
De bonne foi son épouse dormant,
Ce lui sembloit: fuit le fil dans la rue,
Conclut de-là que l'on le trahissoit;
Que quelque amant que la Donzelle avoit,
Avec ce fil par le pied la tiroit,
L'avertissant ainsi de sa venue:

Que la galante aussi-tôt descendoit,
Tandis que lui pauvre mari dormoit.
Car autrement, pourquoi ce badinage ?
Il falloit bien que Messier cocuage
Le visitât : honneur dont à son sens
Il se seroit passé le mieux du monde.
Dans ce penser il s'arme jusqu'aux dents ;
Hors la maison fait le guet & la ronde,
Pour attraper quiconque tirera
Le brin de fil. Or le lecteur saura
Que ce logis avoit sur le derrière
Dequoi pouvoir introduire l'ami :
Il le fut donc par une chambrière.
Tout domestique en trompant un mari
Pense gagner indulgence plénier.
Tandis qu'ainsi Berlinguier fait le guet,
La bonne Dame, & le jeune muguet
En font aux mains, & Dieu fait la manière.
En grand foulas cette nuit se passa ;
Dans leurs plaisirs rien ne les traversa :
Tout fut des mieux ; graces à la servante,
Qui fit si bien devoir de surveillante,
Que le galant tout à temps délogea.
L'époux revint quand le jour approcha ;
Reprit sa place, & dit que la migraine
L'avoit contraint d'aller coucher en haut,
Deux jours après la commere ne faut
De mettre un fil : Berlinguier aussi-tôt
L'ayant senti, rentre en la même peine,
Court à son poste, & notre amant au sien.

Renfort de joie : on s'en trouva si bien,
 Qu'encore un coup on pratiqua la ruse ;
 Et Berlinguier, prenant la même excuse,
 Sortit encore, & fit place à l'amant.
 Autre renfort de tout contentement.
 On s'en tint là. Leur ardeur refroidie,
 Il en fallut venir au dénouement ;
 Trois actes eut, sans plus, la comédie.
 Sur le minuit l'amant s'étant sauvé,
 Le brin de fil aussi-tôt fut tiré
 Par un des liens, sur qui l'époux se rue,
 Et le contraint en occupant la rue,
 D'entrer chez lui, le tenant au collet,
 Et ne sachant que ce fût un valet.
 Bien à propos lui fut donné le change.
 Dans le logis est un vacarme étrange.
 La femme accourt au bruit que fait l'époux.
 Le compagnon se jette à leurs genoux ;
 Dit qu'il venoit trouver la chambrière ;
 Qu'avec ce fil il la tiroit à foi,
 Pour faire ouvrir ; & que depuis n'aguere
 Tous deux s'étoient entredonnés la foi.
 C'est donc cela, poursuivit la commere ;
 En s'adressant à la fille, en colere,
 Que l'autre jour je vous vis à l'orteil
 Un brin de fil : je m'en mis un pareil
 Pour attraper, avec ce stratagème,
 Votre galant. Or bien, c'est votre époux.
 A la bonne heure : il faut cette nuit même
 Sortir d'ici. Berlinguier fut plus doux,

Dit qu'il falloit au lendemain attendre.
 On les dota l'un & l'autre amplement ;
 L'époux, la fille, & le valet, l'amant :
 Puis au moûtier le couple s'alla rendre ;
 Se connoissant tous deux de plus d'un jour.
 Ce fut la fin qu'eût le troisieme tour.
 Lequel vaut mieux ? Pour moi, je m'en rapporte.
 Macée ayant pouvoir de décider,
 Ne fut à qui la victoire accorder ;
 Tant cette affaire à résoudre étoit forte.
 Toutes avoient eu raison de gager :
 Le procès pend, & pendra de la sorte
 Encor long-temps, comme l'on peut juger.



LE CALENDRIER

DES VIEILLARDS.

Nouvelle tirée de Bocace.

Dès que l'on met une fille en ménage,
 Les pere & mere ont pour objet le bien ;
 Tout le surplus, ils le comptent pour rien ;
 Jeunes tendrons à vieillards appariens :
 Et cependant je vois qu'ils se soucient

D'avoir chevaux à leur char attelés
De même taille, & même chiens couplés;
Ainsi des bœufs, qui de force pareille
Sont toujours pris : car ce feroit merveille,
Si fans cela la charruë alloit bien.
Comment pourroit celle du mariage
Ne mal aller, étant un attelage
Qui bien souvent ne se rapporte en rien?
J'en vas conter un exemple notable.

On fait qui fut Richard de Quinzica,
Qui mainte fête à sa femme allégua,
Mainte vigile, & maint jour fériable,
Et du devoir crut s'échapper par-là.
Très-lourdement il erroit en cela.
Cetui Richard étoit Juge dans Pise,
Homme savant en l'étude des loix,
Riche d'ailleurs; mais dont la barbe grise
Montroit assez qu'il devoit faire choix
De quelque femme à peu près de même âge:
Ce qu'il ne fit, prenant en mariage
La mieux féante, & la plus jeune d'ans
De la cité, fille bien alliée,
Belle sur-tout: c'étoit Bartholomé
De Galandi, qui parmi ses parens
Pouvoit compter les plus gros de la ville.
En ce ne fit Richard tour d'homme habile;
Et l'on disoit communément de lui,
Que ses enfans ne manqueroient de peres.
Tel fait métier de conseiller autrui,

Qui

Qui ne voit goutte en ses propres affaires.
Quinzica donc n'ayant de quoi servir
Un tel oiseau qu'étoit Bartholomée,
Pour s'excuser, & pour la contenir,
Ne rencontroit point de jour en l'année,
Selon son compte & son calendrier,
Où l'on se pût sans scrupule appliquer
Au fait d'hymen: chose aux vieillards commode
Mais dont le sexe abhorre la méthode.
Quand je dis, point, je veux dire, très-peu:
Encor ce peu lui donnoit de la peine.
Toute en férie il mettoit la semaine;
Et bien souvent faisoit venir en jeu
Saint qui ne fut jamais dans la légende.
Le vendredi, disoit-il, nous demande
D'autres penfers, ainsi que chacun fait:
Pareillement il faut que l'on retranche
Le samedi, non sans juste sujet,
D'autant que c'est la veille du dimanche.
Pour ce dernier, c'est un jour de repos.
Quant au lundi, je ne trouve à propos
De commencer par ce point la semaine;
Ce n'est le fait d'une ame bien chrétienne.
Les autres jours autrement s'excusoit:
Et quand venoit aux fêtes solempnelles,
C'étoit alors que Richard triomphoit,
Et qu'il donnoit les leçons les plus belles.
Long-temps devant toujours il s'abstenoit;
Long-temps après il en usoit de même;
Aux quatre-temps autant il en faisoit;

Sans oublier l'avent ni le carême.
Cette saison pour le vieillard étoit
Un temps de Dieu, jamais ne s'en lassoit :
De Patrons même il avoit une liste.
Point de quartier pour un Evangeliste,
Pour un Apôtre, ou bien pour un Docteur :
Vierge n'étoit, Martyr & Confesseur
Qu'il ne chommât : tous les favoit par cœur.
Que s'il étoit au bout de son scrupule,
Il alléguoit les jours malencontreux,
Puis les brouillards, & puis la canicule,
De s'excuser n'étant jamais honteux.
La chose ainsi presque toujours égale ;
Quatre fois l'an de grace spéciale,
Notre Docteur régaloit sa moitié
Petitement ; enfin c'étoit pitié :
A cela près, il traitoit bien sa femme.
Les affiquets, les habits à changer,
Joyaux, bijoux, ne manquoient à la Dame ;
Mais tout cela n'est que pour amuser
Un peu de temps des esprits de poupée ;
Droit au solide alloit Bartholomé.
Son seul plaisir dans la belle saison,
C'étoit d'aller à certaine maison,
Que son mari possédoit sur la côte :
Ils y couchoient tous les huit jours sans faute.
Là quelquefois sur la mer ils montoient,
Et le plaisir de la pêche goûtoient,
Sans s'éloigner que bien peu de la rade.
Arrive donc qu'un jour de promenade

Bartholomé & Meffier le Docteur,
Prennent chacun une barque à pêcheur,
Sortent fur mer. Ils avoient fait gageure,
A qui des deux auroit plus de bonheur,
Et trouveroit la meilleure aventure
Dedans sa pêche, & n'avoient avec eux
Dans chaque barque en tout qu'un homme ou
deux.

Certain corsaire apperçut la chaloupe
De notre épouse, & vint avec sa troupe
Fondre dessus ; l'emmena bien & beau ;
Laiſſa Richard : soit que près du rivage,
Il n'osa pas hazarder davantage ;
Soit qu'il craignît, qu'ayant dans son vaisseau
Notre vieillard : il ne pût de sa proie
Si bien jouir : car il aimoit la joie
Plus que l'argent, & toujours avoit fait
Avec honneur son métier de corsaire ;
Au jeu d'amour étoit homme d'effet,
Ainsi que sont gens de pareille affaire.
Gens de mer sont toujours prêts à bien faire ;
Ce qu'on appelle autrement bons garçons.
On n'en voit point qui les fêtes alléguent.
Or tel étoit celui dont nous parlons,
Ayant pour nom Pagamin de Monégue.
La belle fit son devoir de pleurer
Un demi jour, tant qu'il se put étendre :
Et Pagamin de la reconforter ;
Et notre épouse à la fin de se rendre.

Il la gagna : bien favoit fon métier.
Amour s'en mit, Amour ce bon Apôtre,
Dix mille fois plus corfaire que l'autre,
Vivant de rapt, faisant peu de quartier.
La belle avoit sa rançon toute prête :
Très-bien lui prit d'avoir de quoi payer :
Car là n'étoit ni vigile ni fête.
Elle oublia ce beau calendrier
Rouge par tout, & fans nul jour ouvrable :
De la ceinture on le lui fit tomber ;
Plus n'en fut fait mention qu'à la table.
Notre legifte eût mis son doigt au feu,
Que son épouse étoit toujours fidelle ;
Entiere, & chaste ; & que moyennant Dieu,
Pour de l'argent on lui rendroit la belle.
De Pagamin il prit un fauf-conduit,
L'alla trouver, lui mit la carte blanche.
Pagamin dit : Si je n'ai pas bon bruit,
C'est à grand tort : je veux vous rendre franche,
Et fans rançon votre chere moitié.
Ne plaife à Dieu, que si belle amitié
Soit par mon fait de désastre ainfi pleine.
Celle pour qui vous prenez tant de peine,
Vous reviendra selon votre defir ;
Je ne veux point vous vendre ce plaisir.
Faites-moi voir seulement qu'elle est vôtre.
Car si j'allois vous en rendre quelqu'autre,
Comme il m'en tombe assez entre les mains,
Ce me feroit une espece de blâme.
Ces jours passés je pris certaine Dame,

Dont

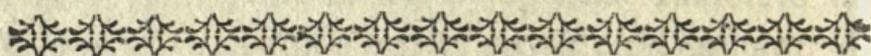
Dont les cheveux font quelque peu châains,
Grande de taille, en bon point, jeune, & fraîche.
Si cette belle, après vous avoir vu,
Dit être à vous, c'est autant de conclu:
Reprenez-là; rien ne vous en empêche.
Richard reprit: vous parlez fagement,
Et me traitez trop généreusement.
De son métier il faut que chacun vive.
Mettez un prix à la pauvre captive,
Je le payerai comptant, sans hésiter:
Le compliment n'est ici nécessaire;
Voilà ma bourse: il ne faut que compter.
Ne me traitez que comme on pourroit faire
En pareil cas l'homme le moins connu.
Seroit-il dit que vous m'eussiez vaincu
D'honnêteté? Non fera sur mon ame;
Vous le verrez. Car, quant à cette Dame,
Ne doutez point qu'elle ne soit à moi.
Je ne veux pas que vous m'ajoutiez foi;
Mais aux baisers que de la pauvre femme
Je recevrai, ne craignant qu'un seul point;
C'est qu'à me voir de joie elle ne meure.
On fait venir l'épouse toute à l'heure,
Qui froidement, & ne s'émouvant point,
Devant ses yeux voit son mari paroître,
Sans témoigner seulement le connoître
Non plus qu'un homme arrivé du Perou.
Voyez, dit-il, la pauvre est honteuse.
Devant les gens; & sa joie amoureuse
N'ose éclater, foyez sûr qu'à mon cou,

Si j'étois feul, elle feroit fautée.
 Pagamin dit: Qu'il ne tienne à cela;
 Dedans fa chambre allez, conduifez-la.
 Ce qui fut fait: & la chambre fermée,
 Richard commence: Eh là, Bartholomée,
 Comme tu fais? Je fuis ton Quinzica,
 Toujours le même à l'endroit de fa femme.
 Regarde-moi. Trouves-tu, ma chere ame,
 En mon vifage un fi grand changement;
 C'eft la douleur de ton enlevement
 Qui me rend tel; & toi feule en es caufe.
 T'ai-je jamais refusé nulle chofe,
 Soit pour ton jeu, foit pour tes vêtemens?
 En étoit-il quelqu'une de plus brave?
 De ton vouloir ne me rendois-je efclave?
 Tu le feras étant avec ces gens;
 Et ton honneur, que crois-tu qu'il devienne?
 Ce qu'il pourra, répondit brusquement
 Bartholomée. Est-il temps maintenant
 D'en avoir foin? S'en eft-on mis en peine,
 Quand malgré moi l'on m'a jointe avec vous,
 Vous, vieux penard, moi fille jeune & drue,
 Qui méritois d'être un peu mieux pourvue,
 Et de goûter ce qu'hymen a de doux.
 Pour cet effet j'étois affez aimable;
 Et me trouvois auffi digne, entre nous,
 De ces plaiſirs que j'en étois capable.
 Or eft le cas allé d'autre façon.
 J'ai pris mari, qui, pour toute chanſon,
 N'a jamais eu que ſes jours de férie:

Mais

Mais Pagamin, si-tôt qu'il m'eut ravie,
Me fût donner bien une autre leçon.
J'ai plus appris des choses de la vie
Depuis deux jours, qu'en quatre ans avec vous.
Laissez-moi donc, Monsieur, mon cher époux ?
Sur mon retour n'insistez davantage.
Calendriers ne font point en usage
Chez Pagamin : je vous en avertis.
Vous & les miens avez mérité pis ;
Vous, pour avoir mal mesuré vos forces
En m'épousant ; eux pour s'être mépris,
En préférant les légères amorces
De quelque bien à cet autre point-là.
Mais Pagamin pour tous y pourvoira :
Il ne fait loi, ni digeste, ni code ;
Et cependant très-bonne est sa méthode.
De ce matin lui-même il vous dira
Du quart en sus comme la chose en va.
Un tel aveu vous surprend & vous touche :
Mais faire ici de la petite bouche
Ne sert de rien : l'on n'en croira pas moins.
Et puis qu'enfin nous voici sans témoins,
Adieu vous dis, vous, & vos jours de fête.
Je suis de chair, les habits rien n'y font.
Vous savez bien, Monsieur, qu'entre la tête
Et le talon d'autres affaires font.
A tant se tut. Richard tombe des nuës,
Fut tout heureux de pouvoir s'en aller.
Bartholomée ayant ses hontes buës,
Ne se fit pas tenir pour demeurer.

Le pauvre époux en eut tant de tristesse,
 Outre les maux qui suivent la vieillesse,
 Qu'il en mourut à quelques jours de là.
 Et Pagamin prit à femme sa veuve.
 Ce fut bien-fait: nul des deux ne tomba
 Dans l'accident du pauvre Quinzica,
 S'étant choisis l'un & l'autre à l'épreuve.
 Belle leçon pour gens à cheveux gris;
 Sinon qu'ils soient d'humeur accommodante:
 Car en ce cas Messieurs les favoris
 Font leur ouvrage, & la Dame est contente.



A FEMME AVARE,

GALANT ESCROC.

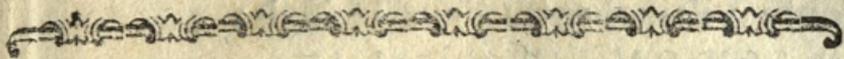
Nouvelle tirée de Bocace.

Qu'un homme soit plumé par des coquettes,
 Ce n'est pour faire au miracle crier.
 Gratis est mort: plus d'amour sans payer:
 En beaux Louis se content les fleurettes.
 Ce que je dis des coquettes s'entend.
 Pour notre honneur si me faut-il pourtant
 Montrer qu'on peut, nonobstant leur adresse,
 En attraper au moins une entre cent,
 Et lui jouer quelque tour de souplesse.
 Je choisirai pour exemple Gulphar.
 Le drôle fit un trait de franc Soudar:

Car

Car aux faveurs d'une belle il eut part
Sans déboursfer, escroquant la chrétienne,
Ceci notez, & qu'il vous en souvienne,
Galants d'épée; encor bien que ce tour
Pour vous stiler soit fort peu nécessaire.
Je trouverois maintenant à la Cour
Plus d'un Gulphar, si j'en avois affaire.
Celui-ci donc chez Sire Gasparin
Tant fréquenta, qu'il devint à la fin
De son épouse amoureux sans mesure.
Elle étoit jeune & belle créature;
Plaisoit beaucoup; fors un point, qui gâtoit
Toute l'affaire, & qui seul rebutoit
Les plus ardens: c'est qu'elle étoit avare.
Ce n'est pas chose en ce siecle fort rare.
Je l'ai ja dit: rien n'y font les soupirs.
Celui-là parle une langue barbare,
Qui l'or en main n'explique ses désirs
Le jeu, la jupe, & l'amour des plaisirs
Sont les ressorts que Cupidon emploie:
De leur boutique il sort chez les François
Plus de cocus, que du cheval de Troie
Il ne fortit de héros autrefois.
Pour revenir à l'humeur de la belle,
Le compagnon ne put rien tirer d'elle,
Qu'il ne parlât. Chacun fait ce que c'est
Que de parler: le lecteur, s'il lui plaît,
Me permettra de dire ainsi la chose.
Gulphar donc parle, & si bien, qu'il propose
Deux cens écus. La belle l'écouta,

Et Gasparin à Gulphar les prêta ;
 Ce fut le bon : puis aux champs s'en alla,
 Ne soupçonnant aucunement sa femme.
 Gulphar les donne en présence des gens.
 Voilà, dit-il, doux cens écus comptans,
 Qu'à votre époux, vous donnerez, Madame.
 La belle crut qu'il avoit dit cela
 Par politique, & pour jouer son rôle.
 Le lendemain elle le régala
 Tout de son mieux, en femme de parole.
 Le drôle en prit ce jour & les suivans
 Pour son argent, & même avec usure :
 A bon payeur on fait bonne mesure.
 Quand Gasparin fut de retour des champs,
 Gulphar lui dit, son épouse présente,
 J'ai votre argent à Madame rendu,
 N'en ayant eu pour une affaire urgente
 Aucun besoin, comme je l'avois cru :
 Déchargez-en votre livre, de grace.
 A ce propos aussi froide que glace
 Notre galante avoua le reçu.
 Qu'eût-elle fait ? On eût prouvé la chose.
 Son regret fut d'avoir enflé la dose
 De ses faveurs : c'est ce qui la fâchoit.
 Voyez un peu la perte que c'étoit !
 En la quittant Gulphar alla tout droit
 Conter ce cas, le corner par la ville,
 Le publier, le prêcher sur les toits.
 De l'en blâmer, il seroit inutile :
 Ainsi vit-on chez nous autres François.



O N N E S' A V I S E
J A M A I S D E T O U T.

Conte tiré des cent Nouvelles nouvelles.

Certain jaloux ne dormant que d'un œil,
 Interdisoit tout commerce à sa femme.
 Dans le dessein de prévenir la Dame,
 Il avoit fait un fort ample recueil
 De tous les tours que le sexe fait faire.
 Pauvre ignorant ! Comme si cette affaire
 N'étoit une hydre, à parler franchement
 Il captivoit sa femme cependant ;
 De ses cheveux vouloit savoir le nombre ,
 La faisoit suivre, à toute heure , en tous lieux,
 Par une vieille au corps tout rempli d'yeux,
 Qui la quittoit aussi peu que son ombre.
 Ce fou tenoit son recueil fort entier :
 Il le portoit en guise de Pseautier,
 Croyant par là les galants hors de gamme.
 Un jour de fête arrive que la Dame,
 En revenant de l'Eglise, passa
 Près d'un logis, d'où quelqu'un lui jetta,
 Fort à propos, plein un panier d'ordure.
 On s'excusa : la pauvre créature,

Toute vilaine entra dans le logis ;
 Il lui fallut dépouiller ses habits.
 Elle envoya querir une autre jupe ,
 Dès en entrant, par cette douagna,
 Qui hors d'haleine à Monsieur raconta
 Tout l'accident. Foin, dit-il, celui-là
 N'est dans mon livre, & je suis pris pour dupe :
 Que le recueil au diable soit donné.
 Il disoit bien : car on n'avoit jetté
 Cette immondice, & la Dame gâté,
 Qu'afin qu'elle eût quelque valable excuse
 Pour éloigner son dragon quelque temps.
 Un sien galant ami de là dedans
 Tout aussi-tôt profita de la ruse.

Nous avons beau sur ce sexe avoir l'œil :
 Ce n'est coup sûr encontre tous esclandres,
 Maris jaloux, brûlez votre recueil,
 Sur ma parole, & faites-en des cendres.





LE GASCON PUNI.

N O U V E L L E.

U n Gascon, pour s'être vanté
 De posséder certaine belle,
 Fut puni de sa vanité
 D'une façon assez nouvelle.

Il se vantoit à faux, & ne possédoit rien.
 Mais quoi! Tout médifant est prophète en ce
 monde :

On croit le mal d'abord; mais à l'égard du bien,
 Il faut que la vue en réponde.

La Dame cependant du Gascon se moquoit,
 Même au logis pour lui rarement elle étoit :

Et bien souvent qu'il la traitoit
 D'incomparable & de divine,
 La belle aussi-tôt s'enfuyoit,
 S'allant fauver chez sa voisine.

Elle avoit nom Philis, son voisin Eurilas,
 La voisine Cloris, le Gascon Dorilas,
 Un sien ami Damon, c'est tout, si j'ai mémoire.
 Ce Damon, de Cloris, à ce que dit l'histoire,
 Etoit amant aimé, galant, comme on voudra,
 Quelque chose de plus encor que tout cela.
 Pour Philis, son humeur libre, gaye, & sincere
 Montroit qu'elle étoit sans affaire,

Sans secret, & sans passion.

On ignoroit le prix de sa possession :

Seulement à l'user chacun la croyoit bonne.

Elle approchoit vingt ans, & venoit d'enterrer

Un mari, de ceux-là que l'on perd sans pleurer,

Vieux barbon, qui laissoit d'écus plein une tonne.

En mille endroits de sa personne

La belle avoit de quoi mettre un Gascon aux cieux ;

Des attraits par-dessus les yeux,

Je ne fais quel air de pucelle,

Mais le cœur tant soit peu rebelle,

Rebelle toutefois de la bonne façon.

Voilà Philis. Quant au Gascon,

Il étoit Gascon, c'est tout dire.

Je laisse à penser, si le fire

Importuna la veuve, & s'il fit des fermens.

Ceux des Gascons & des Normands

Passent peu pour mots d'Évangile.

C'étoit pourtant chose facile

De croire Dorilas, de Philis amoureux ;

Mais il vouloit aussi que l'on le crût heureux.

Philis dissimulant, dit un jour à cet homme :

Je veux un service de vous ;

Ce n'est pas d'aller jusqu'à Rome ;

C'est que vous nous aidiez à tromper un jaloux,

La chose est sans péril, & même fort aisée.

Nous voulons que cette nuit-ci

Vous couchiez avec le mari

De Cloris, qui m'en a priée.

Avec Damon s'étant brouillée,

Il leur faut une nuit entiere, & par delà,
Pour démêler entr'eux tout ce différend-là ?

Notre but est qu'Eurilas pense,
Vous sentant près de lui, que ce soit sa moitié.
Il ne lui touche point, vit dedans l'abstinence,
Et soit par jalousie, ou bien par impuissance,
A retranché d'hymen certains droits d'amitié;

Roufle toujours; fait la nuit d'une traite:
C'est assez qu'en son lit il trouve une cornette.
Nous vous ajusterons: enfin, ne craignez rien:

Je vous récompenserai bien.

Pour se rendre Philis un peu plus favorable,
Le Gascon eût couché, dit-il, avec le diable.
La nuit vient, on le coëffe, on le met au grand lit,
On éteint les flambeaux, Eurilas prend sa place.

Du Gascon, la peur se faitit;

Il devient aussi froid que glace;

N'oseroit touffier ni cracher,

Beaucoup moins encor s'approcher;

Se fait petit, se ferre, au bord se va nicher,
Et ne tient que moitié de la rive occupée:
Je crois qu'on l'auroit mis dans un foureau d'épée.
Son coucheur cette nuit se retourna cent fois,
Et jusques sur le nez lui porta certains doigts,
Que la peur lui fit trouver rudes.

Le pis de ses inquiétudes,

C'est qu'il craignoit qu'enfin un caprice amoureux
Ne prit à ce mari: tels cas sont dangereux,
Lorsqu'un des conjoints se sent privé du somme.
Toujours nouveaux sujets alarmoient le pauvre
homme, E 4 L'on

L'on étendoit un pied ; l'on approchoit un bras :
Il crut même sentir la barbe d'Eurilas.

Mais voici quelque chose à mon sens de terrible.

Une sonnette étoit près du chevet du lit :

Eurilas de sonner, & faire un bruit horrible.

Le Gascon se pâme à ce bruit :

Cette fois-là se croit détruit :

Fait un vœu, renonce à sa Dame,

Et songe au salut de son ame.

Personne ne venant, Eurilas s'endormit.

Avant qu'il fût jour on ouvrit.

Philis l'avoit promis ; quand voici de plus belle

Un flambeau, comble de tous maux.

Le Gascon, après ces travaux,

Se fut bien levé sans chandelle.

Sa perte étoit alors un point tout assuré.

On approche du lit. Le pauvre homme éclairé

Prie Eurilas qu'il lui pardonne.

Je le veux, dit une personne,

D'un ton de voix rempli d'appas.

C'étoit Philis, qui d'Eurilas

Avoit tenu la place, & qui sans trop attendre

Tout en chemise s'alla rendre

Dans les bras de Cloris, qu'accompagnoit Damon.

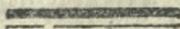
C'étoit, dis-je, Philis, qui conta du Gascon

La peine, & la frayeur extrême ;

Et qui pour l'obliger à se tuer soi-même,

En lui montrant ce qu'il avoit perdu,

Laissoit son sein à demi nu.



LA FIANCÉE
DU ROI DE GARBE.

N O U V E L L E.

Il n'est rien qu'on ne conte en diverses façons :
On abuse du vrai, comme on fait de la feinte :
Je le souffre aux récits qui passent pour chansons ;
Chacun y met du sien sans scrupule & sans crainte.
Mais aux événemens, de qui la vérité
 Importe à la postérité,
 Tels abus méritent censure.

Le fait d'Alaciel est d'une autre nature.
Je me suis écarté de mon original.
On en pourra gloser ; on pourra me mécroire :
 Tout cela n'est pas un grand mal.
 Alaciel & sa mémoire

Ne fauroient guere perdre à tout ce changement.
J'ai suivi mon auteur en deux points seulement :
 Points, qui font véritablement
 Le plus important de l'histoire.
L'un est que par huit mains Alaciel passa,
 Avant que d'entrer dans la bonne :
L'autre que son fiancé ne s'en embarrassa,
 Ayant peut-être en sa personne
 De quoi négliger ce point-là.

Quoi qu'il en soit, la belle en ses traverses,
 Accidens, fortunes diverses,

Eut beaucoup à souffrir, beaucoup à travailler;

Changea huit fois de chevalier :

Il ne faut pas pour cela qu'on l'accuse :

Ce n'étoit après tout que bonne intention,

Gratitude, ou compassion,

Crainte de pis, honnête excuse.

Elle n'en plut pas moins aux yeux de son fiancé,

Veuve de huit galants, il la prit pour pucelle;

Et dans son erreur par la belle

Apparemment il fut laissé.

Qu'on n'y puisse être pris, la chose est toute claire;

Mais après huit, c'est une étrange affaire,

Je me rapporte de cela

A quiconque a passé par là.

Zaïr Soudan d'Alexandrie

Aima sa fille Alaciel

Un peu plus que sa propre vie.

Aussi ce qu'on se peut figurer sous le ciel

De bon, de beau, de charmant & d'aimable,

D'accommodant (j'y mets encor ce point)

La rendoit d'autant estimable;

En cela je n'augmente point.

Au bruit qui couroit d'elle en toutes ces provinces,

Mamolin Roi de Garbe en devint amoureux;

Il la fit demander, & fut assez heureux

Pour l'emporter sur d'autres Princes.

La belle aimoit déjà : mais on n'en favoit rien.

Filles de Sang royal ne se déclarent guères;

Tout

Tout se passe en leur cœur ; cela les fâche bien :
Car elles font de chair ainsi que les Bergeres.

Hispal, jeune seigneur de la Cour du Soudan,
Bien fait, plein de mérite, honneur de l'Alcoran,
Plaisoit fort à la Dame, & d'un commun martyre

Tous deux brûloient, sans oser se le dire ;
Ou s'ils se le disoient, ce n'étoit que des yeux.
Comme ils en étoient là, l'on accorda la belle.
Il fallut se résoudre à partir de ces lieux.

Zair fit embarquer son amant avec elle.
S'en fier à quelqu'autre eût peut-être été mieux.

Après huit jours de traite, un vaisseau de cor-
faires,

Ayant pris le dessus du vent,

Les attaqua : le combat fut sanglant ;
Chacun des deux partis y fit mal ses affaires.

Les assaillans, faits aux combats de mer,
Étoient les plus experts en l'art de massacrer ;
Joignoient l'adresse au nombre. Hispal par sa
vaillance

Tenoit les choses en balance.

Vingt corsaires pourtant monterent sur son bord.

Grifonio le gigantesque

Conduisoit l'horreur & la mort

Avecque cette soldatesque.

Hispal en un moment se vit environné.

Maint corsaire sentit son bras déterminé :

De ses yeux il sortoit des éclairs & des flammes.

Cependant qu'il étoit au combat acharné,

Gri-

Grifonio courut à la chambre des femmes.
 Il favoit que l'Infante étoit dans ce vaisseau;
 Et l'ayant destinée à ses plaisirs infâmes,
 Il l'emportoit comme un moineau.
 Mais la charge pour lui n'étant pas suffisante;
 Il prit aussi la cassette aux bijoux,
 Aux diamans, aux témoignages doux
 Que reçoit & garde une amante.
 Car quelqu'un m'a dit, entre nous,
 Qu'Hispal en ce voyage avoit fait à l'Infante
 Un aveu, dont d'abord elle parut contente,
 Faute d'avoir le temps de s'en mettre en courroux.

Le malheureux corsaire emportant cette proie
 N'en eut pas long-temps de la joie.
 Un des vaisseaux, quoiqu'il fût accroché,
 S'étant quelque peu détaché,
 Comme Grifonio passoit d'un bord à l'autre,
 Un pied sur son navire, un sur celui d'Hispal,
 Le Héros, d'un revers, coupe en deux l'animal:
 Part du tronc tombe en l'eau, disant sa patenôtre.
 Et reniant Mahom, Jupin, & Tarvagant,
 Avec maint autre Dieu non moins extravagant:
 Part demeure sur pieds en la même posture.
 On auroit ri de l'aventure,
 Si la belle avec lui n'eût tombé dedans l'eau.
 Hispal se jette après. L'un & l'autre vaisseau
 Mal-mené du combat, & privé de pilote
 Au gré d'Eole, & de Neptune flotte.

La mort fit lâcher prise au géant pourfendu :
L'Infante par sa robe en tombant secourue.

Fut bien-tôt d'Hispal soutenue.

Nager vers les vaisseaux eût été temps perdu :
Ils étoient presque à demi mille.

Ce qu'il jugea de plus facile,

Fut de gagner certains rochers,

Qui d'ordinaire étoient la perte des nochers,

Et furent le salut d'Hispal & de l'Infante :

Aucuns ont assuré comme chose constante,

Que même du péril la cassette échappa ;

Qu'à des cordons étant pendue

La belle après foi la tira ;

Autrement elle étoit perdue.

Notre nageur avoit l'Infante sur son dos.

Le premier roc gagné, non pas sans quelque
peine ;

La crainte de la faim suivit celle des flots.

Nul vaisseau ne parut sur la liquide plaine.

Le jour s'acheve, il se passe une nuit ;

Point de vaisseau près d'eux par le hazard conduit ;

Point de quoi manger sur ces roches :

Voilà notre couple réduit

A sentir de la faim les premières approches.

Tous deux privés d'espoir, d'autant plus mal-
heureux,

Qu'aimés aussi-bien qu'amoureux,

Ils perdoient doublement en leur mésaventure.

Après s'être long-temps regardés sans parler,

Hispal,

Hispal, dit la Princesse, il se faut consoler.
 Les pleurs ne peuvent rien près de la Parque dure;
 Nous n'en mourrons pas moins; mais il dépend de nous

D'adoucir l'aigreur de ses coups;

C'est tout ce qui nous reste en ce malheur extrême.
 Se consoler! dit-il, le peut-on quand on aime?
 Ah si.... Mais non, Madame, il n'est pas à propos

Que vous aimiez: vous feriez trop à plaindre.
 Je brave à mon égard & la faim & les flots:
 Mais jettant l'œil sur vous, je trouve tout à craindre,

La Princesse à ces mots ne se pût plus contraindre.

Pleurs de couler, soupirs d'être pouffés,

Regards d'être au ciel adressés,

Et puis sanglots & puis soupirs encore:

En ce même langage Hispal lui repartit;

Tant qu'enfin un baiser suivit:

S'il fut pris ou donné, c'est ce que l'on ignore.

Après force vœux impuissans,

Le Héros dit: Puisqu'en cette aventure

Mourir nous est chose si sûre,

Qu'importe que nos corps des oiseaux ravissans

Ou de monstres marins deviennent la pâture?

Sépulture pour sépulture,

La mer est égale à mon sens.

Qu'attendons-nous ici qu'une fin languissante?

Seroit-il point plus à propos

De nous abandonner aux flots;

J'ai de la force encor; la côte est peu distante;

Le

Le vent y pousse; essayons d'approcher;
 Passons de rocher en rocher:
 J'en vois beaucoup où je puis prendre haleine.
 Alaciel s'y résolut sans peine.

Les revoilà sur l'onde ainsi qu'auparavant,
 La cassette en lesse suivant,
 Et le nageur poussé du vent,
 De roc en roc portant la belle:
 Façon de naviger nouvelle.

Avec l'aide du ciel, & de ses reposoirs,
 Et du Dieu qui préside aux liquides manoirs,
 Hispal n'en pouvant plus de faim, de lassitude,
 De travail, & d'inquiétude,
 (Non pour lui, mais pour ses amours)
 Prit terre à la dixième traite,
 Lui, la Princesse, & la cassette.

Pourquoi, me dira-t-on, nous ramener toujours
 Cette cassette? Est-ce une circonstance,
 Qui soit de si grande importance?

Oui, selon mon avis: on va voir si j'ai tort.
 Je ne prends point ici l'effort,
 Ni n'affecte de railleries.

Si j'avois mis nos gens à bord
 Sans argent & sans pierreries,
 Seroient-ils pas demeurés court?

On ne vit ni d'air ni d'amour;
 Les amans ont beau dire & faire,

Il en faut revenir toujours au nécessaire.
 La cassette y pourvut avec maint diamant.

Hispal vendit les uns, mit les autres en gages;
 Fit

Fit achat d'un château le long de ces rivages ;
 Ce château, dit l'histoire, avoit un parc fort grand,
 Ce parc un bois, ce bois de beaux ombrages,
 Sous ces ombrages nos amans
 Passoient d'agréables momens.
 Voyez combien voilà de choses enchaînées,
 Et par la cassette amenées.

Or au fond de ce bois un certain antre étoit,
 Sourd & muet, & d'amoureuse affaire ;
 Sombre sur-tout : la nature sembloit
 L'avoir mis là non pour autre mystère.
 Nos deux amans se promenant un jour,
 Il arriva que ce fripon d'Amour
 Guida leurs pas vers ce lieu solitaire.
 Chemin faisant, Hispal expliquoit ses desirs,
 Moitié par ses discours, moitié par ses soupirs,
 Plein d'une ardeur impatiente,
 La Princesse écoutoit incertaine & tremblante.

Nous voici, disoit-il, en un bord étranger,
 Ignorés du reste des hommes ;
 Profitons-en : nous n'avons à songer
 Qu'aux douceurs de l'amour en l'état où nous
 sommes.

Qui vous retient ? On ne fait seulement
 Si nous vivons : peut-être en ce moment
 Tout le monde nous croit au corps d'une Baleine.
 Ou favorisez votre amant,
 Ou qu'à votre époux il vous mene.

Mais

Mais pourquoi vous mener? vous pouvez rendre heureux

Celui dont vous avez éprouvé la constance.

Qu'attendez-vous pour soulager ses feux?

N'est-il pas assez amoureux?

Et n'avez-vous point fait assez de résistance?

Hispal haranguoit de façon

Qu'il auroit échauffé des marbres,

Tandis qu'Alaciel, à l'aide d'un poinçon,

Faisoit semblant d'écrire sur les arbres.

Mais l'amour la faisoit rêver,

A d'autres choses qu'à graver

Des caractères sur l'écorce.

Son amant & le lieu l'affuroient du secret :

C'étoit une puissante amorce.

Elle résistoit à regret.

Le printemps par malheur étoit lors en sa force,

Jeunes cœurs sont bien empêchés

A tenir leurs desirs cachés,

Etant pris par tant de manières.

Combien en voyons-nous se laisser pas à pas

Ravir jusqu'aux faveurs dernières,

Qui, dans l'abord ne croyoient pas

Pouvoir accorder les premières;

Amour, sans qu'on y pense, amène ces instans,

Mainte fille a perdu ses gants,

Et femme au partir s'est trouvée,

Qui ne fait la plûpart du temps

Comme la chose est arrivée.

Près de l'autre venus, notre amant proposa
 D'entrer dedans : la belle s'excusa ;
 Mais malgré foi déjà presque vaincue,
 Les services d'Hispal en ce même moment
 Lui reviennent devant la vue,
 Ses jours sauvés des flots, son honneur d'un
 géant :

Que lui demandoit son amant ?

Un bien dont elle étoit à sa valeur tenue.
 Il vaut mieux, disoit-il, vous en faire un ami,
 Que d'attendre qu'un homme à la mine hagarde
 Vous le vienne enlever. • Madame, songez-y,
 L'on ne fait pour qui l'on le garde.

L'Infante à ces raisons se rendant à demi,
 Une pluie acheva l'affaire :
 Il fallut se mettre à l'abri :

Je laisse à penser où. Le reste du mystère
 Au fond de l'autre est demeuré.

Que l'on la blâme ou non, je fais plus d'une belle
 A qui ce fait est arrivé,
 Sans en avoir moitié d'autant d'excuses qu'elle.

L'autre ne les vit seul de ces douceurs jouir :
 Rien ne coûte en amour que la première peine.
 Si les arbres parloient, il feroit bel ouïr
 Ceux de ce bois ; car la forêt n'est pleine
 Que de monumens amoureux

Qu'Hispal nous a laissés, glorieux de sa proie :
 On y verroit écrit. *Ici pâma de joie*

Des mortels le plus heureux ;

La mourut un amant sur le sein de sa Dame :

En cet endroit, mille baisers de flamme

Furent donnés, & mille autres rendus.

Le parc diroit beaucoup, le château beaucoup plus,
Si châteaux avoient une langue.

La chose en vint au point, que las de tant d'amour
Nos amans à la fin regretterent la Cour.

La belle s'en ouvrit, & voici sa harangue.

Vous m'êtes cher, Hispal ; j'aurois du déplaisir,
Si vous ne pensiez pas que toujours je vous aime ;
Mais qu'est-ce qu'un amour sans crainte & sans
desir ?

Je vous le demande à vous même.

Ce sont des feux bien-tôt passés

Que ceux qui ne sont point dans leur cours
traversés ;

Il y faut un peu de contrainte.

Je crains fort qu'à la fin ce séjour si charmant
Ne nous soit un désert, & puis un monument :

Hispal, ôtez-moi cette crainte.

Allez-vous en voir promptement

Ce qu'on croira de moi dedans Alexandrie,
Quand on saura que nous sommes en vie.

Déguifez bien notre séjour :

Dites que vous venez préparer mon retour,
Et faire qu'on m'envoie une escorte si sûre,
Qu'il n'arrive plus d'aventure.

Croyez moi, vous n'y perdrez rien,
Trouvez seulement le moyen

Témoigner en tel cas un peu de désespoir

Est quelquefois une bonne recette.

C'est ce que fait notre homme, il forme le dessein

De se laisser mourir de faim;

Car de se poignarder, la chose est trop tôt faite:

On n'a pas le temps d'en venir

Au repentir.

D'abord Alaciel rioit de sa sottise.

Un jour se passe entier, lui sans cesse jeûnant;

Elle toujours le détournant

D'une si terrible entreprise.

Le second jour commence à la toucher.

Elle rêve à cette aventure.

Laisser mourir un homme, & pouvoir l'empêcher,

C'est avoir l'ame un peu trop dure.

Par pitié donc elle condescendit

Aux volontés du capitaine;

Et cet office lui rendit

Gayement, de bonne grace, & sans montrer
de peine,

Autrement le remede eût été sans effet.

Tandis que le galant se trouve satisfait,

Et remet les autres affaires,

Disant tantôt que les vents sont contraires,

Tantôt qu'il faut radouber ses galeres,

Pour être en état de partir;

Tantôt qu'on vient de l'avertir

Qu'il est attendu des corsaires.

Un corsaire en effet arrive, & surprenant

Ses gens demeurés à la rade,

Les tue, & va donner au château l'escalade;
Du fier Grifonio c'étoit le lieutenant.

Il prend le château d'emblée.
Voilà la fête troublée.
Le jeûneur maudit son fort.
Le corsaire apprend d'abord,
L'aventure de la belle,
Et la tirant à l'écart,
Il en veut avoir sa part.
Elle fit fort la rebelle.
Il ne s'en étonna pas,
N'étant novice en tels cas.
Le mieux que vous puissiez faire,
Lui dit tout franc ce corsaire,
C'est de m'avoir pour ami;
Je suis corsaire & demi.

Vous avez fait jeûner un pauvre misérable
Qui se mouroit pour vous d'amour;
Vous jeûnerez à votre tour,
Ou vous me ferez favorable.

La justice le veut. Nous autres gens de mer
Savons rendre à chacun selon ce qu'il mérite.

Attendez-vous de n'avoir à manger,
Que quand de ce côté vous aurez été quitte.
Ne marchandez point tant, Madame, & croyez-
moi.

Qu'eût fait Alaciel! Force n'a point de loi.
S'accommoder à tout est chose nécessaire.
Ce qu'on ne voudroit pas souvent il le faut faire,
Quand

Quand il plaît au destin que l'on en vienne là,
 Augmenter sa souffrance est une erreur extrême.
 Si par pitié d'autrui la belle se força,
 Que ne point essayer par pitié de soi-même ?
 Elle se force donc, & prend en gré le tout.
 Il n'est affliction dont on ne vienne à bout.

Si le corsaire eût été sage,
 Il eût mené l'Infante en un autre rivage.

Sage en amour ? Hélas ! il n'en est point.
 Tandis que celui-ci croit avoir tout à point,
 Vent pour partir, lieu propre pour attendre,
 Fortune, qui ne dort que lorsque nous veillons,
 Et veille quand nous sommeillons,
 Lui trame en secret cet esclandre.

Le Seigneur d'un château voisin de celui-ci,
 Homme fort ami de la joie,
 Sans nulle attache, & sans souci
 Que de chercher toujours quelque nouvelle proie,
 Ayant eu le vent des beautés,
 Perfections, commodités,
 Qu'en sa voisine on disoit être,

Ne songeoit nuit & jour qu'à s'en rendre le maître.
 Il avoit des amis, de l'argent, du crédit ;

Pouvoit assembler deux mille hommes :
 Il les assemble donc un beau jour, & leur dit :
 Souffrirons-nous, braves gens que nous sommes,
 Qu'un pirate à nos yeux se gorge de butin ?
 Qu'il traite comme esclave une beauté divine ?

Allons tirer notre voisine

D'entre les griffes du matin,
 Que de soir chacun soit en armes,
 Mais doucement & sans donner d'alarmes,
 Sous les auspices de la nuit,
 Nous pourrons nous rendre sans bruit
 Au pied de ce château, dès la petite pointe
 Du jour.

La surprise à l'ombre étant jointe,
 Nous rendra sans hazard maîtres de ce séjour.
 Pour ma part du butin je ne veux que la Dame;
 Non pas pour en user ainsi que ce voleur ;
 Je me fens un desir en l'ame,
 De lui restituer ses biens & son honneur.
 Tout le reste est à vous, hommes, chevaux, bagage,
 Vivres, munitions, enfin tout l'équipage,
 Dont ces brigands ont rempli la maison.
 Je vous demande encore un don ;
 C'est qu'on pende aux créneaux haut & court
 le corsaire.

Cette harangue militaire
 Leur fut tant d'ardeur inspirer,
 Qu'il en fallut une autre, afin de modérer
 Le trop grand desir de bien faire.
 Chacun repâit, le soir étant venu :
 L'on mange peu ; l'on boit en recompense :
 Quelques tonneaux sont mis sur cu.
 Pour avoir fait cette dépense,
 Il s'est gagné plusieurs combats,
 Tant en Allemagne qu'en France.
 Ce seigneur donc n'y manqua pas ;

Et ce fut un trait de prudence.

Mainte échelle est portée, & point d'autre em-
barras.

Point de tambours; force bons coutelas.

On part sans bruit, on arrive en silence.

L'Orient venoit de s'ouvrir:

C'est un temps où le fomme est dans sa violence,

Et qui par sa fraîcheur nous contraint de dormir.

Presque tout le peuple corsaire

Du sommeil à la mort n'ayant qu'un pas à faire,

Fut assommé sans le sentir.

Le chef pendu, l'on amene l'Infante.

Son peu d'amour pour le voleur,

Sa surprise & son épouvante,

Et les civilités de son libérateur

Ne lui permirent pas de répandre des larmes.

Sa priere sauva la vie à quelques gens.

Elle plaignit les morts, consola les mourans,

Puis quitta sans regret ces lieux remplis d'alarmes.

On dit même qu'en peu de temps

Elle perdit la mémoire

De ses deux derniers galants:

Je n'ai pas peine à le croire.

Son voisin la reçut dans un appartement

Tout brillant d'or, & meublé richement.

On peut s'imaginer l'ordre qu'il y fit mettre.

Nouvel hôte, & nouvel amant,

Ce n'étoit pas pour rien omettre.

Grande chere sur-tout, & des vins fort exquis.

Les Dieux ne font pas mieux servis.

Alaciel, qui de sa vie

Selon sa loi n'avoit bu vin,

Goûta ce soir par compagnie

De ce breuvage si divin.

Elle ignoroit l'effet d'une liqueur si douce :

Insensiblement fit carrouffe;

Et comme amour jadis, lui troubla la raison;

Ce fut lors un autre poison.

Tous deux font à craindre des Dames.

Alaciel mise au lit par ses femmes,

Ce bon Seigneur s'en fut la trouver tout d'un pas.

Quoi trouver, dira-t-on, d'immobiles appas?

Si j'en trouvois autant, je saurois bien qu'en faire,

Disoit l'autre jour un certain :

Qu'il me vienne une même affaire,

On verra si j'aurai recours à mon voisin.

Bacchus donc, & Morphée, & l'hôte de la belle,

Cette nuit disposerent d'elle.

Les charmes des premiers dissipés à la fin,

La Princeffe au sortir du somme

Se trouva dans les bras d'un homme.

La frayeur lui glaça la voix :

Elle ne put crier, & de crainte faisie,

Permit tout à son hôte, & pour une autre fois

Lui laissa lier la partie.

Une nuit, lui dit-il, est de même que cent;

Ce n'est que la premiere à quoi l'on trouve à

dire:

Alaciel

Alaciel le crut. L'hôte enfin se lassant
Pour d'autres conquêtes soupire.

Il part un soir, prie un de ses amis
De faire cette nuit les honneurs du logis,
Prendre sa place, aller trouver la belle,
Pendant l'obscurité se coucher auprès d'elle,
Ne point parler; qu'il étoit fort aisé,
Et qu'en s'acquittant bien de l'emploi proposé,
L'Infante assurément agréeroit son service.
L'autre bien volontiers lui rendit cet office.
Le moyen qu'un ami puisse être refusé;
A ce nouveau venu la voilà donc en proie.
Il ne put sans parler contenir cette joie.
La belle se plaignit d'être ainsi leur jouet.

Comment l'entend Monsieur mon hôte ?

Dit-elle, & de quel droit me donner comme il fait ?

L'autre confessa qu'en effet

Ils avoient tort; mais que toute la faute
Étoit au maître du logis.

Pour vous venger de son mépris,
Poursuivit-il, comblez-moi de caresses.

Encherissez sur les tendresses

Que vous eûtes pour lui tant qu'il fut votre
amant :

Aimez-moi par dépit, & par ressentiment,
Si vous ne pouvez autrement.

Son conseil fut suivi: l'on poussa les affaires.

L'on se vengea, l'on n'omit rien.

Que si l'ami s'en trouva bien,

L'hôte

L'hôte ne s'en tourmenta guères,
 Et de cinq, si j'ai bien compté.
 Le sixième incident des travaux de l'Infante
 Par quelques-uns est rapporté
 D'une manière différente.
 Force gens concluront de-là,
 Que d'un galant au moins je fais grace à la belle,
 C'est médifance que cela :
 Je ne voudrois mentir pour elle.
 Son époux n'eut assurément
 Que huit précurseurs seulement.
 Pour suivons donc notre nouvelle.

L'hôte revint, quand l'ami fut content.
 Alaciel lui pardonnant,
 Fit entr'eux les choses égales :
 La clémence sied bien aux personnes royales.

Ainsi de main en main Alaciel passoit,
 Et souvent se divertissoit
 Aux menus ouvrages des filles
 Qui la servoient, toutes assez gentilles.
 Elle en aimoit fort une, à qui l'on en contoit :
 Et le conteur étoit un certain gentilhomme
 De ce logis, bien fait & galant homme ;
 Mais violent dans ses desirs,
 Et grand ménager de soupirs,
 Jusques à commencer près de la plus sévère
 Par où l'on finit d'ordinaire.
 Un jour au bout du parc le galant rencontra
 Cette fillette ;

Et dans un pavillon fit tant qu'il l'attira
Toute seulette.

L'Infante étoit fort près de là :

Mais il ne la vit point, & crut en assurance
Pouvoir user de violence.

Se médifante humeur, grand obstacle aux faveurs,
Peste d'amour & des douceurs
Dont il tire sa subsistance,

Avoit de ce galant souvent grélé l'espoir.

La crainte lui nuisoit autant que le devoir.

Cette fille l'auroit, selon toute apparence,
Favorisé,

Si la belle eût osé.

Se voyant craint de cette forte,

Il fit tant, qu'en ce pavillon

Elle entra par occasion;

Puis le galant ferme la porte :

Mais en vain, car l'Infante avoit de quoi l'ouvrir.

La fille voit sa faute, & tâche de sortir.

Il la retient : elle crie, elle appelle;

L'Infante vient, & vient comme il falloit;

Quand sur ses fins la Demoiselle étoit.

Le galant indigné de le manquer si belle,

Perd tout respect, & jure par les Dieux,

Qu'avant que sortir de ces lieux,

L'une ou l'autre payera sa peine;

Quand il devroit leur attacher les mains.

Si loin de tous secours humains,

Dit-il, la résistance est vaine.

Tirez au sort sans marchander;

Je ne saurois vous accorder
Que cette grace :

Il faut que l'une ou l'autre passe
Pour aujourd'hui.

Qu'a fait Madame ? dit la belle,
Pâtira-t-elle pour autrui ?

Oui si le fort tombe sur elle,
Dit le galant, prenez-vous-en à lui.

Non, non, reprit alors l'Infante,
Il ne fera pas dit que l'on ait, moi présente,
Violenté cette innocente.

Je me résous plutôt à toute extrémité.

Ce combat plein de charité
Fut par le fort à la fin terminé.

L'Infante en eut toute la gloire :
Il lui donna sa voix, à ce que dit l'histoire.

L'autre fortit, & l'on jura
De ne rien dire de cela :

Mais le galant se seroit laissé pendre,
Plutôt que de cacher un secret si plaisant ;
Et pour le divulguer il ne voulut attendre
Que le temps qu'il falloit pour trouver seulement
Quelqu'un qui le voulut entendre.

Ce changement de favoris
Devint à l'Infante une peine ;
Elle eut regret d'être l'Hélène
D'un si grand nombre de Paris.
Aussi l'amour se jouoit d'elle.
Un jour entr'autres que la belle

Dans un bois dormoit à l'écart,
Il s'y rencontra par hazard

Un chevalier errant, grand chercheur d'aventures,
De ces fortes de gens que sur des palefrois,
Les belles suivoient autrefois,
Et passioient pour chastes & pures.

Celui-ci qui donnoit à ses desirs l'effor,
Comme faisoient jadis Roger & Galaor,
N'eût vu la Princesse endormie,
Que de prendre un baiser il forma le dessein :
Tout prêt à faire choix de la bouche ou du sein,
Il étoit sur le point d'en passer son envie,
Quand tout d'un coup il se souvint
Des loix de la chevalerie.

A ce penser il se retint,
Priant toutefois en son ame
Toutes les puissances d'amour,
Qu'il pût courir en ce séjour
Quelque aventure avec la Dame.

L'Infante s'éveilla, surprise au dernier point.
Non, non, dit-il, ne craignez point ;
Je ne suis géant ni sauvage ;

Mais chevalier errant, qui rens graces aux Dieux,
D'avoir trouvé dans ce boccage
Ce qu'à peine on pourroit rencontrer dans les
cieux.

Après ce compliment, sans plus longue demeure,
Il lui dit en deux mots l'ardeur qui l'embrasoit ;
C'étoit un homme qui faisoit
Beaucoup de chemin en peu d'heure.

Le

Le refrain fut d'offrir sa personne & son bras,
 Et tout ce qu'en semblable cas
 On a de coûtume de dire
 A celles pour qui l'on soupire.
 Son offre fut reçue, & la belle lui fit
 Un long roman de son histoire,
 Supprimant, comme l'on peut croire,
 Les six galants. L'aventurier en prit
 Ce qu'il crut à propos d'en prendre,
 Et comme Alaciel de son fort se plaignit,
 Cet inconnu s'engagea de la rendre
 Chez Zaïr ou dans Garbe, avant qu'il fût un mois.
 Dans Garbe ? Non, reprit-elle, & pour cause ;
 Si les Dieux avoient mis la chose
 Jusques à présent à mon choix,
 J'aurois voulu revoir Zaïr & ma patrie.
 Pourvu qu'amour me prête vie,
 Vous les verrez, dit-il. C'est seulement à vous
 D'apporter remede à vos coups,
 Et consentir que mon ardeur s'apaise :
 Si j'en mourois (à vos bontés ne plaise)
 Vous demeureriez seule, & pour vous parler franc
 Je tiens ce service assez grand,
 Pour me flatter d'une espérance
 De recompense.
 Elle en tomba d'accord, promit quelques dou-
 ceurs,
 Convint d'un nombre de faveurs ;
 Qu'afin que la chose fût sûre,
 Cette Princesse lui payeroit,

Non tout d'un coup , mais à mesure
 Que le voyage se feroit ;
 Tant chaque jour , sans nulle faute ,
 Le marche s'étant ainsi fait ,
 La Princesse en croupe se met ,
 Sans prendre conge de son hôte.
 L'Inconnu , qui pour quelque temps
 S'étoit defait de tous ses gens ,

Les rencontra bien-tôt. Il avoit dans sa troupe
 Un sien neveu fort jeune , avec son gouverneur.
 Notre héroïne prend , en descendant de croupe ,
 Un palefroi. Cependant le seigneur
 Marche toujours à côté d'elle ,
 Tantôt lui conte une nouvelle ,
 Et tantôt lui parle d'amour ,
 Pour rendre le chemin plus court.

Avec beaucoup de foi le traité s'exécute ;
 Pas la moindre ombre de dispute ;
 Point de faute au calcul , non plus qu'entre
 marchands.

De faveur en faveur , (ainsi comptoient ces gens)
 Jusqu'au bord de la mer enfin ils arriverent ,
 Et s'embarquerent.

Cet élément ne leur fut pas moins doux
 Que l'autre avoit été : certain calme au contraire
 Prolongeant le chemin , augmenta le salaire.

Sains & gaillards ils débarquerent tous
 Au port de Joppe , & là se refraîchirent ;
 Au bout de deux jours en partirent

Sans autre escorte que leur train :
 Ce fut aux brigands une amorce :
 Un gros d'Arabes en chemin
 Les ayant rencontrés, ils cédoient à la force,
 Quand notre aventurier fit un dernier effort,
 Répouffa les brigands, reçut une blessure
 Qui le mit dans la sépulture ;
 Non sur le champ : devant sa mort
 Il pourvut à la belle, ordonna du voyage,
 En chargea son neveu, jeune homme de courage,
 Lui léguant par même moyen
 Le surplus des faveurs avec son équipage,
 Et tout le reste de son bien.
 Quand on fut revenu de toutes ces alarmes,
 Et que l'on eut versé certain nombre de larmes,
 On satisfit au testament du mort ;
 On paya les faveurs, dont enfin la dernière
 Echût justement sur le bord
 De la frontière.
 En cet endroit le neveu la quitta,
 Pour ne donner aucun ombrage ;
 Et le gouverneur la guida
 Pendant le reste du voyage.
 Au Soudan il la présenta.
 D'exprimer ici la tendresse,
 Ou pour mieux dire les transports,
 Que témoigna Zair en voyant la Princesse,
 Il faudroit de nouveaux efforts ;
 Et je n'en puis plus faire : il est bon que j'imite
 Phœbus, qui, sur la fin du jour,
Tombe

Tombe d'ordinaire si court,
Qu'on diroit qu'il se précipite.
gouverneur aimoit à se faire écouter,
fut un passe-temps de l'entendre conter
Monts & merveilles de la Dame,
Qui rioit sans doute en son ame.

igneur, dit le bon homme, en parlant au Soudan,
spal étant parti, Madame incontinent,
ur fuir oisiveté, principe de tout vice,
esolut de vacquer nuit & jour au service
un Dieu qui chez ces gens a beaucoup de crédit.

Je ne vous aurois jamais dit
Tous ses Temples & ses Chapelles,
ommés pour la plûpart alcoves & ruelles.
, les gens pour Idole ont un certain oiseau,
Qui dans ses portraits est fort beau,
Quoiqu'il n'ait des plumes qu'aux aîles.
Au contraire des autres Dieux,
Qu'on ne fert que quand on est vieux,
La jeunesse lui sacrifie.

Si vous saviez l'honnête vie
u'en le servant menoit Madame Alaciel,
Vous beniriez cent fois le ciel
e vous avoir donné fille tant accomplie.
u reste, en ces pays on vit d'autre façon
ue parmi vous; les belles vont & viennent:

Point d'eunuques qui les retiennent:
es hommes en ces lieux ont tous barbe au
menton,

Sans autre escorte que leur train :
 Ce fut aux brigands une amorce :
 Un gros d'Arabes en chemin

Les ayant rencontrés, ils cédoient à la force,
 Quand notre aventurier fit un dernier effort,
 Répoussa les brigands, reçut une blessure

Qui le mit dans la sépulture ;

Non sur le champ : devant sa mort

Il pourvut à la belle, ordonna du voyage,
 En chargea son neveu, jeune homme de courage

Lui léguant par même moyen

Le surplus des faveurs avec son équipage,

Et tout le reste de son bien.

Quand on fut revenu de toutes ces alarmes,
 Et que l'on eut versé certain nombre de larmes

On satisfit au testament du mort ;

On paya les faveurs, dont enfin la dernière

Echût justement sur le bord

De la frontière.

En cet endroit le neveu la quitta,

Pour ne donner aucun ombrage ;

Et le gouverneur la guida

Pendant le reste du voyage.

Au Soudan il la présenta.

D'exprimer ici la tendresse,

Ou pour mieux dire les transports,

Que témoigna Zair en voyant la Princesse,

Il faudroit de nouveaux efforts ;

Et je n'en puis plus faire : il est bon que j'imites

Phœbus, qui, sur la fin du jour,

Tombe

Tombe d'ordinaire si court,
Qu'on diroit qu'il se précipite.

Le gouverneur aimoit à se faire écouter,
Ce fut un passe-temps de l'entendre conter
Monts & merveilles de la Dame,
Qui rioit sans doute en son ame.

Seigneur, dit le bon homme, en parlant au Soudan,
Hispal étant parti, Madame incontinent,
Pour fuir oisiveté, principe de tout vice,
Résolus de vacquer nuit & jour au service
D'un Dieu qui chez ces gens a beaucoup de crédit.

Je ne vous aurois jamais dit

Tous ses Temples & ses Chapelles,
Nommés pour la plûpart alcoves & ruelles.

Là, les gens pour Idole ont un certain oiseau,
Qui dans ses portraits est fort beau,
Quoiqu'il n'ait des plumes qu'aux aîles.

Au contraire des autres Dieux,

Qu'on ne sert que quand on est vieux,
La jeunesse lui sacrifie.

Si vous saviez l'honnête vie

Qu'en le servant menoit Madame Alaciel,
Vous beniriez cent fois le ciel

De vous avoir donné fille tant accomplie.

Au reste, en ces pays on vit d'autre façon
Que parmi vous; les belles vont & viennent:

Point d'eunuques qui les retiennent:

Les hommes en ces lieux ont tous barbe au
menton,

Madame dès l'abord s'est faite à leur méthode ;
 Tant elle est de facile humeur ;
 Et je puis dire à son honneur ,
 Que de tout elle s'accommode.

Zaïr étoit ravi. Quelques jours écoulés
 La Princesse partit pour Garbe en grande escorte.
 Les gens qui la suivoient furent tous régalez
 De beaux présens ; & d'une amour si forte
 Cette belle toucha le cœur de Mamolin ;
 Qu'il ne se tenoit pas. On fit un grand festin ,
 Pendant lequel , ayant belle audience ,
 Alaciel conta tout ce qu'elle voulut ;

Dit les mensonges qu'il lui plut.
 Mamolin & sa Cour écoutoient en silence.
 La nuit vint : on porta la Reine dans son lit.
 A son honneur elle en fortit :
 Le Prince en rendit témoignage.
 Alaciel , à ce qu'on dit ,
 N'en demandoit pas davantage.

Ce conte nous apprend que beaucoup de maris ,
 Qui se vantent de voir fort clair en leurs affaires ,
 N'y viennent bien souvent qu'après les favoris ,
 Et tous savans qu'ils sont , ne s'y connoissent
 guères.

Le plus sûr toutefois est de se bien garder ,
 Craindre tout , ne rien hasarder.

Filles, maintenez-vous ; l'affaire est d'importance ,
 Rois de Garbe ne sont oiseaux communs en France ,
 Vous voyez que l'hymen y suit l'accord de près :

C'est

C'est là l'un des plus grands secrets
Pour empêcher les aventures.

Je tiens vos amitiés fort chastes & fort pures ;
Mais Cupidon alors fait d'étranges leçons :

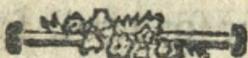
Rompez-lui toutes ses mesures :

Pourvoyez à la chose aussi bien qu'aux soupçons.
Ne m'allez point conter, c'est le droit des
garçons ;

Les garçons sans ce droit ont assez où se prendre.
Si quelqu'une pourtant ne s'en pouvoit défendre,
Le remede fera de rire en son malheur.

Il est bon de garder sa fleur ;

Mais pour l'avoir perdue, il ne se faut pas
pendre.



LA COUPE
ENCHANTÉE.

Nouvelle tirée de l'Arioste.

Les maux les plus cruels ne font que des
 chansons,
 Près de ceux qu'aux maris cause la jalousie.
 Figurez-vous un fou, chez qui tous les soupçons
 Sont bien venus, quoi qu'on lui die.
 Il n'a pas un moment de repos en sa vie.
 Si l'oreille lui tinte, ô Dieux! tout est perdu.
 Ses songes font toujours que l'on le fait cocu:
 Pourvû qu'il songe, c'est l'affaire.
 Je ne vous voudrois pas un tel point garantir;
 Car pour songer il faut dormir,
 Et les jaloux ne dorment guère.
 Le moindre bruit éveille un mari soupçonneux;
 Qu'alentour de sa femme une mouche bourdonne,
 C'est cocuage qu'en personne
 Il a vu de ses propres yeux:
 Si bien vu, que l'erreur n'en peut être effacée.
 Il veut à toute force être au nombre des fots.
 Il se maintient cocu, du moins de la pensée,
 S'il ne l'est en chair & en os.
 Pauvres gens, dites-moi, qu'est-ce que cocuage?
 Quel tort vous fait-il? Quel dommage?
 Qu'est-

Qu'est-ce enfin que ce mal, dont tant de gens de bien
Se moquent avec juste cause ?
Quand on l'ignore, ce n'est rien,
Quand on le fait, c'est peu de chose.

Vous croyez cependant que c'est un fort grand cas :
Tâchez donc d'en douter, & ne ressemblez pas
A celui-là qui but dans la coupe enchantée.

Profitez du malheur d'autrui.

Si cette histoire peut soulager votre ennui,
Je vous l'aurai bientôt contée.

Mais je vous veux premièrement
Prouver par bon raisonnement,

Que ce mal dont la peur vous mine & vous
consume,

N'est mal qu'en votre idée, & non point dans l'effet.

En mettez-vous votre bonnet

Moins aisément que de coûtume ?

Cela s'en va-t-il pas tout net ?

Voyez-vous qu'il en reste une seule apparence ?

Une tache qui nuise à vos plaisirs secrets ?

Ne retrouvez-vous pas toujours les mêmes
traits ?

Vous appercevez-vous d'aucune différence ?

Je tire donc ma conséquence,

Et dis, malgré le peuple ignorant & brutal;

Cocuage n'est point un mal.

Oui; mais l'honneur est une étrange affaire!
Qui vous soutient que non ? Ai-je dit le contraire ?

Et bien l'honneur, l'honneur; je n'entens que
ce mot.

Apprenez qu'à Paris ce n'est pas comme à Rome:
Le cocu qui s'afflige y passe pour un sot;
Et le cocu qui rit, pour un fort honnête homme.
Quand on prend comme il faut cet accident fatal,
Cocuage n'est point un mal.

Prouvons que c'est un bien : la chose est fort facile.
Tout vous rit, votre femme est souple comme
un gand;

Et vous pourriez avoir vingt mignonnes en ville,
Qu'on n'en sonneroit pas deux mots en tout un an.

Quand vous parlez, c'est dit notable,
On vous met le premier à table,
C'est pour vous la place d'honneur,
Pour vous le morceau du seigneur :

Heureux qui vous le fert! La blondine chiorme,
Afin de vous gagner, n'épargne aucun moyen:
Vous êtes le Patron; donc je conclus en forme,
Cocuage est un bien.

Quand vous perdez au jeu, l'on vous donne
revanche;

Même votre homme écarte & ses as & ses Rois.
Avez-vous sur les bras quelque Monsieur Di-
manche,

Mille bourses vous sont ouvertes à la fois.
Ajoutez que l'on tient votre femme en haleine,
Elle n'en vaut que mieux, n'en a que plus d'appas:
Menelas rencontra des charmes dans Helene,
Qu'avant qu'être à Paris la belle n'avoit pas.

Ainsi

Ainsi de votre épouse : on veut qu'elle vous plaise.
 Qui dit prude au contraire, il dit laide ou mauvaise,
 Incapable en amour d'apprendre jamais rien ;
 Par toutes ces raisons je persiste en ma thèse,
 Cocuage est un bien.

Si ce Prologue est long, la matière en est cause ;
 Ce n'est pas en passant qu'on traite cette chose.
 Venons à notre histoire. Il étoit un Quidam,
 Dont je tairai le nom, l'état, & la patrie :

Celui-ci, de peur d'accident,

Avoit juré que de sa vie

Femme ne lui feroit autre que bonne amie,

Nymphes si vous voulez, bergère & cetera,

Pour épouse, jamais il n'en vint jusques-là.

S'il eut tort ou raison, c'est un point que je passe.

Quoi qu'il en soit, hymen n'ayant pu trouver grâce

Devant cet homme, il fallut que l'amour

Se mêlât seul de ses affaires,

Eût soin de le fournir des choses nécessaires,

Soit pour la nuit, soit pour le jour.

Il lui procura donc les faveurs d'une belle,

Qui d'une fille naturelle

Le fit père, & mourut : le pauvre homme en pleura,

Se plaignit, gémit, soupira,

Non comme qui perdrait sa femme :

Tel deuil n'est bien souvent que changement

d'habits,

Mais comme qui perdrait tous ses meilleurs amis,

Son plaisir, son cœur & son âme.

La fille crut, se fit; on pouvoit déjà voir
 Hauffer & baiffer son mouchoir.
 Le temps coule, on n'est pas si-tôt à la bavette
 Qu'on trotte, qu'on raisonne, on devient gran-

delette,
 Puis grande tout-à-fait, & puis le serviteur.

Le pere avec raison eut peur
 Que sa fille chassant de race
 Ne le prévînt, & ne prévînt encor
 Prêtre, notaire, hymen, accord;
 Choses qui d'ordinaire ôtent toute la grace
 Au présent que l'on fait de foi.

La laisser sur sa bonne foi
 Ce n'étoit pas chose trop sûre.

Il vous mit donc la créature
 Dans un Couvent: là cette belle apprit
 Ce qu'on apprend, à manier l'éguille.

Point de ces livres qu'une fille
 Ne lit qu'avec danger & qui gâtent l'esprit:
 Le langage d'amour étoit jargon pour elle.

On n'eût su tirer de la belle
 Un seul mot que de fainteté
 En spiritualité.

Elle auroit confondu le plus grand personnage.
 Si l'une des Nonains la louoit de beauté,
 Mon Dieu si, disoit-elle, ah! ma sœur, foyez sage.
 Ne considérez point des traits qui périront:
 C'est terre que cela; les vers le mangeront.
 Au reste, elle n'avoit au monde sa pareille

A manier un canevas,

Filoit mieux que Cloton, brodoit mieux que Pallas,
 Tapissoit mieux qu'Arachne, & mainte autre
 merveille.

Sa sageffe, son bien, le bruit de ses beautés,
 Mais le bien plus que tout, y fit mettre la presse :
 Car la belle étoit là comme en lieux empruntés,
 Attendant mieux, ainsi que l'on y laisse
 Les bons partis, qui vont souvent
 Au Moutier fortant du Couvent.

Vous saurez que le pere avoit long-temps devant
 Cette fille légitimée ;

Caliste (c'est le nom de notre renfermée)
 N'eut pas la clef des champs, qu'adieu les li-
 vres saints.

Il se présenta des blondins,

De bons bourgeois, des paladins,

Des gens de tous états, de tout poil, de tout âge,
 La belle en choisit un, bien fait, beau personnage ;

D'humeur commode, à ce qu'il lui sembla,

Et pour gendre aussi-tôt le pere l'agréa.

La dot fut ample, ample fut le douaire :

La fille étoit unique & le garçon aussi :

Mais ce ne fut pas là le meilleur de l'affaire ;

Les mariés n'avoient fouci

Que de s'aimer & de se plaire.

Deux ans de Paradis s'étant passés ainsi,

L'enfer des enfers vint ensuite.

Une jalouse humeur faisit soudainement

Notre époux, qui fort sottement

S'alla

S'alla mettre en l'esprit de craindre la poursuite
D'un amant, qui sans lui se feroit morfondu.

Sans lui le pauvre homme eût perdu
Son temps à l'entour de la Dame :
Quoi que pour la gagner il tentât tout moyen,

Que doit faire un mari quand on aime sa femme ?

Rien.

Voici pourquoi je lui conseille
De dormir, s'il se peut, d'un & d'autre côté.

Si le galant est écouté,
Vos soins ne feront pas qu'on lui ferme l'oreille,
Quant à l'occasion, cent pour une. Mais si
Des discours du blondin la belle n'a souci,
Vous les lui faites naître, & la chance se tourne.

Volontiers où soupçon séjourne,
Cocuage séjourne aussi.

Damon, c'est notre époux, ne comprit pas ceci.
Je l'excuse & le plains; d'autant plus que l'ombrage

Lui vint par conseil seulement.

Il eût fait un trait d'homme sage,
S'il n'eût cru que son mouvement.

Vous allez entendre comment.

L'enchanteresse Nérie

Fleurissoit lors; & Circé

Au prix d'elle en diablerie

N'eût été qu'à l'A. B. C.

Car Nérie eut à ses gages

Les intendans des orages,
 Et tint le destin lié,
 Les Zéphirs étoient ses pages ;
 Quant à ses valets de pied,
 C'étoient Messieurs les Borées,
 Qui portoient par les contrées
 Ses mandats fouventesfois,
 Gens dispos, mais peu courtois.
 Avec toute sa science

Elle ne pût trouver de remede à l'amour :
 Damon la captiva. Celle, dont la puissance
 Eût arrêté l'astre du jour,
 Brûle pour un mortel, qu'en vain elle souhaite
 Posséder une nuit à son contentement.
 Si Nérie eût voulu des baisers seulement,
 C'étoit une affaire faite :
 Mais elle alloit au point : & ne marchandoit pas.
 Damon, quoiqu'elle eût des appas,
 Ne pouvoit se résoudre à fausser la promesse
 D'être fidele à sa moitié ;
 Et vouloit que l'enchanteresse
 Se tint aux marques d'amitié.

Où font-ils ces maris ? La race en est cessée ;
 Et même je ne fais si jamais on en vît.
 L'histoire en cet endroit est selon ma pensée
 Un peu sujette à contredit :
 L'hippogrife n'a rien qui me choque l'esprit,
 Non plus que la lance enchantée :
 Mais ceci, c'est un point qui d'abord me surprit :

Il passera pourtant, j'en ai fait passer d'autres,
Les gens d'alors étoient d'autres gens que les
nôtres :

On ne vivoit pas comme on vit.

Pour venir à ses fins l'amoureuse Nérie
Employa philtres & brevets,
Eut recours aux regards remplis d'afféterie,
Enfin n'omit aucuns secrets.

Damon à ces ressorts opposoit l'hymenée.

Nérie en fut fort étonnée.

Elle lui dit un jour : Votre fidélité

Vous paroît héroïque & digne de louange ;

Mais je voudrois savoir comment de son côté

Caliste en use, & lui rendre le change.

Quoi donc, si votre femme avoit un favori,

Vous feriez l'homme chaste auprès d'une maî-
tresse ;

Et pendant que Caliste attrapant son mari

Pousseroit jusqu'au bout ce qu'on nomme ten-
dresse,

Vous n'iriez qu'à moitié chemin ?

Je vous croyois beaucoup plus fin,

Et ne vous tenois pas homme de mariage.

Laissez les bons bourgeois se plaire en leur ménage ;

C'est pour eux seuls qu'hymen fit les plaisirs
permis.

Mais vous ! ne pas chercher ce qu'amour a
d'exquis !

Les plaisirs défendus n'auront rien qui vous pique !

Et

Et vous les bannirez de votre République !
Non non, je veux qu'ils soient désormais vos amis.

Faites-en seulement l'épreuve ;

Ils vous feront trouver Caliste toute neuve ,
Quand vous reviendrez au logis.

Apprenez tout au moins si votre femme est chaste.

Je trouve qu'un certain Erasfe

Va chez vous fort assidument.

Seroit-ce en qualité d'amant

Reprit Damon , qu'Erasfe nous visite ?

Il est trop mon ami pour toucher ce point-là.

Votre ami tant qu'il vous plaira ,

Dit Nérie honteuse & dépîte ,

Caliste a des appas , Erasfe a du mérite ;

Du côté de l'adresse il ne leur manque rien ;

Tout cela s'accommode bien.

Ce discours porta coup, & fit songer notre homme.

Une épouse fringante, & jeune, & dans son feu,

Et prenant plaisir à ce jeu ,

Qu'il n'est pas besoin que je nomme :

Un personnage expert aux choses de l'amour ,

Hardi comme un homme de Cour ,

Bien fait, & promettant beaucoup de sa personne.

Où Damon jusqu'alors avoit-il mis ses yeux ?

Car d'amis, moquez-vous, c'est une bagatelle,

En est-il de religieux,

Jusqu'à désenparer, alors que la donzelle

Montre à demi son sein, sort du lit un bras blanc,

Se tourne, s'inquiète, & regarde un galant

En

En cent façons, de qui la moins friponne,
 Veut dire, il y fait bon, l'heure du berger sonne;
 Etes-vous sourd? Damon a dans l'esprit
 Que tout cela s'est fait, du moins qu'il s'est pu faire.
 Sur ce beau fondement le pauvre homme bâtit

Maint ombrage & mainte chimere.

Nerie en a bien-tôt le vent,

Et pour tourner en certitude

Le soupçon & l'inquietude

Dont Damon s'est coëffé si malheureusement,

L'enchanteresse lui propose

Une chose;

C'est de se frotter le poignet

D'une eau, dont les forciers ont trouvé le secret,

Et qu'ils appellent l'eau de la métamorphose,

Ou des miracles autrement.

Cette drogue en moins d'un moment,

Lui donneroit d'Erasme & l'air, & le visage,

Et le maintien, & le corsage,

Et la voix: Et Damon sous ce feint personnage

Pourroit voir si Caliste en viendroit à l'effet.

Damon n'attend pas davantage;

Il se frotte, il devient l'Erasme le mieux fait

Que la nature ait jamais fait.

En cet état il va trouver sa femme:

Met la fleurette au vent; & cachant son en-

nui,

Que vous êtes belle aujourd'hui!

Lui dit-il: Qu'avez-vous, Madame,

Qui

Qui vous donne cet air d'un vrai jour de Prin-
temps :

Caliste qui favoit les propos des amans ,
Tourna la chose en raillerie.
Damon changea de batterie.
Pleurs & soupirs furent tentés ;
Et pleurs & soupirs rebutés.

Caliste étoit un roc ; rien n'émouvoit la belle.
Pour dernière machine , à la fin notre époux
Proposa de l'argent ; & la somme fut telle
Qu'on ne s'en mit point en courroux.
La quantité rend excusable.
Caliste enfin l'inexpugnable
Commença d'écouter raison.

Sa chasteté plia : car comment tenir bon
Contre ce dernier adverfaire ?

Si tout ne s'ensuivit , il ne tint qu'à Damon.
L'argent en auroit fait l'affaire.
Et quelle affaire ne fait point

Ce bien-heureux métal , l'argent maître du monde.
Soyez beau , bien disant , ayez perruque blonde,
N'omettez un seul petit point :

Un Financier viendra , qui sur votre moustache
Enleva la belle ; & , dès le premier jour,
Il fera présent du panache :

Vous languirez encore après un an d'amour.

L'argent fut dont fléchir ce cœur inexorable,
Le rocher disparut : un mouton succéda ;
Un mouton qui s'accommoda

A tout ce qu'on voulut, mouton doux & traitable ;

Mouton, qui sur le point de ne rien refuser
Donna pour arrhes un baiser.

L'époux ne voulut pas pouffier plus loin la chose,
Ni de sa propre honte être lui-même cause.
Il reprit donc sa forme, & dit à sa moitié :
Ah ! Caliste, autrefois de Damon si chérie,
Caliste, que j'aimai cent fois plus que ma vie,
Caliste, qui m'aimas d'une ardente amitié,
L'argent t'est-il plus cher qu'une union si belle ?
Je devrois dans ton sang éteindre ce forfait :
Je ne puis ; & je t'aime encor toute infidelle :
Ma mort seule expiera le tort que tu m'as fait.

Notre épouse voyant cette métamorphose
Demeura bien surprise : elle dit peu de chose ;

Les pleurs furent son seul recours.

Le mari passa quelques jours

A raisonner sur cette affaire :

Un cocu se pouvoit-il faire

Par la volonté seule, & sans venir au point ?

L'étoit-il, ne l'étoit-il point ?

Cette difficulté fut encore éclaircie

Par Nérie.

Si vous êtes, dit-elle, en doute de cela,

Buvez dans cette coupe-là.

On la fit par tel art, que dès qu'un personnage

Dûement atteint du cocuage

Y veut porter la levre, aussi-tôt tout s'en va ;

Il n'en avale rien, & répand le breuvage
Sur son sein, sur sa barbe, & sur son vêtement.

Que s'il n'est point censé cocu suffisamment,
Il boit tout sans répandre goutte.

Damon, pour éclaircir son doute,
Porte la levre au vase : il ne se répand rien.
C'est, dit-il, réconfort; & pourtant je fais bien
Qu'il n'a tenu qu'à moi. Qu'ai-je affaire de
coupe ?

Faites-moi place en votre troupe,
Messieurs de la grand'bande. Ainsi disoit Damon ?
Faisant à sa femelle un étrange sermon.
Misérables humains, si pour des cocuages
Il faut en ces pays faire tant de façon,
Allons-nous-en chez les Sauvages.

Damon de peur de pis établit des Argus
A l'entour de sa femme, & la rendit coquette;
Quand les galants sont défendus,
C'est alors que l'on les fouhaite.

Le malheureux époux s'informe, s'inquiète,
Et de tout son pouvoir court au devant d'un mal,
Que la peur bien souvent rend aux hommes fatal.
De quart d'heure en quart d'heure il consulte
la tasse.

Il y boit huit jours sans disgrâce;
Mais à la fin il y boit tant,
Que le breuvage se répand.

Ce fut bien là le comble. O science fatale!
Science, que Damon eût bien fait d'éviter!

Il jette de fureur cette coupe infernale.
 Lui-même est sur le point de se précipiter.
 Il enferme sa femme en une tour quarrée;
 Lui va soir & matin reprocher son forfait.
 Cette honte qu'auroit le silence enterrée,
 Court le pays, & vit du vacarme qu'il fait.

Caliste cependant mene une triste vie.
 Comme on ne lui laissoit argent ni pierrerie,
 Le géolier fut fidele; elle eut beau le tenter.

Enfin la pauvre malheureuse
 Prend son temps que Damon plein d'ardeur amou-
 reuse,

Etoit d'humeur à l'écouter.

J'ai, dit-elle, commis un crime inexcusable;
 Mais quoi, suis-je la seule? Hélas, non! Peu
 d'époux

Sont exempts, ce dit-on, d'un accident semblable:
 Que le moins entaché se moque un peu de vous:
 Pourquoi donc être inconsolable?

Hé bien, reprit Damon, je me consolerais,
 Et même vous pardonnerais,
 Tout incontinent que j'aurai

Trouvé de mes pareils une telle légende,
 Qu'il s'en puisse former une armée assez grande
 Pour s'appeller royale. Il ne faut qu'employer
 Le vase qui me fut vos secrets révéler.

Le mari sans tarder exécutant la chose,
 Attire les passans; tient table en son château.
 Sur la fin des repas à chacun il propose

L'essai de cette coupe, essai rare & nouveau.
Ma femme, leur dit-il, m'a quitté pour un autre;

Voulez-vous savoir si la vôtre

Vous est fidelle? il est quelquefois bon

D'apprendre comme tout se passe à la maison.

En voici le moyen; buvez dans cette tasse.

Si votre femme, de sa grace,

Ne vous donne aucun suffragant,

Vous ne répandrez nullement.

Mais si du Dieu nommé Vulcan

Vous suivez la bannière, étant de nos confreres

En ces redoutables mysteres,

De part & d'autre la boisson

Coulera sur votre menton.

Autant qu'il s'en rencontre à qui Damon propose

Cette pernicieuse chose,

Autant en font l'essai: presque tous y sont pris.

Tel en rit, tel en pleure; & selon les esprits

Cocuage en plus d'une forte

Tient sa morgue parmi ses gens;

Déjà l'armée est assez forte

Pour faire corps, & battre aux champs.

La voilà tantôt qui menace

Gouverneurs de petite place,

Et leur dit qu'ils seront pendus,

Si de tenir ils ont l'audace;

Car pour être royale il ne lui manque plus

Que peu de gens: c'est une affaire

Que deux ou trois mois peuvent faire.

Le nombre croît de jour en jour ,
 Sans que l'on batte le tambour.
 Les différens degrés où monte cocuage
 Régilent le pas & les emplois :
 Ceux qu'il n'a visités seulement qu'une fois
 Sont fantassins pour tout potage.
 On fait les autres cavaliers.
 Quiconque est de ses familiers,
 On ne manque pas de l'élire
 Ou capitaine, ou lieutenant,
 Ou l'on lui donne un régiment ;
 Selon qu'entre les mains du sire
 Ou plus ou moins subitement
 La liqueur du vase s'épand.
 Un versa tout en un moment ;
 Il fut fait général, & croyez que l'armée
 De hauts officiers ne manqua :
 Plus d'un intendant se trouva ;
 Cette charge fut partagée.
 Le nombre des soldats étant presque complet,
 Et plus que suffisant pour se mettre en campagne,
 Renaud, neveu de Charlemagne,
 Passe par ce château : l'on l'y traite à souhait :
 Puis le seigneur du lieu lui fait
 Même harangue qu'à la troupe.
 Renaud dit à Damon : Grand merci de la coupe.
 Je crois ma femme chaste ; & cette fois suffit.
 Quand la coupe me l'aura dit,
 Que m'en reviendra't-il ? Cela fera-t-il cause
 De me faire dormir de plus que de deux yeux ?

Je dors d'autant, graces aux Dieux :

Puis-je demander autre chose ?

Que fais-je ? Par hazard si le vin s'épandoit ?

Si je ne tenois pas votre vase assez droit ?

Je suis quelquefois mal adroit :

Si cette coupe enfin me prenoit pour un autre ?

Messire Damon, je suis vôtre :

Commandez-moi tout, hors ce point.

Ainsi Renaud partit, & ne hazarda point.

Damon dit : Celui-ci, Messieurs, est bien plus sage

Que nous n'avons été. Consolons-nous pourtant :

Nous avons des pareils ; c'est un grand avantage.

Il s'en rencontra tant & tant,

Que l'armée à la fin royale devenue,

Caliste eut liberté, selon le convenant ;

Par son mari chere tenue

Tout de même qu'auparavant.

Epoux, Renaud vous montre à vivre,

Pour Damon, gardez de le suivre.

Peut-être le premier eût eu charge de l'ost,

Que fait-on ? Nul mortel, soit Roland, soit

Renaud,

Du danger de répandre exempt ne se peut croire.

Charlemagne lui-même auroit eu tort de boire.





LE FAUCON.

Nouvelle tirée de Bocace.

Je me souviens d'avoir damné jadis
 L'amant avare, & je ne m'en dédis.
 Si la raison des contraires est bonne,
 Le libéral doit être en Paradis ;
 Je m'en rapporte à Messieurs de Sorbonne.

Il étoit donc autrefois un amant
 Qui dans Florence aima certaine femme.
 Comment aimer ? c'étoit si follement,
 Que pour lui plaire il eût vendu son ame.
 S'agissoit-il de divertir la Dame ;
 A pleines mains il vous jettoit l'argent :
 Sachant très-bien qu'en amour, comme en
 guerre,
 On ne doit plaindre un métal qui fait tout,
 Renverse murs, jette portes par terre,
 N'entreprend rien dont il ne vienne à bout ;
 Fait taire chiens ; & quand il veut, servantes,
 Et quand il veut, les rends plus éloquentes
 Que Ciceron, & mieux persuadantes :
 Bref ne voudroit avoir laissé debout
 Aucune place, & tant forte fut-elle,
 Si laissa-t-il sur ses pieds notre belle,

Elle tint bon ; Frédéric échoua
 Près de ce roc, & le nez s'y cassa ;
 Sans fruit aucun vendit & fricassa
 Tout son avoir ; comme l'on pourroit dire
 Belles comtés, beaux marquisats de Dieu,
 Qu'il possédoit en plus & plus d'un lieu.
 Avant qu'aimer on l'appelloit Messire
 A longue queue ; enfin grace à l'amour
 Il ne fut plus que Messire tout court.
 Rien ne resta qu'une ferme au pauvre homme,
 Et peu d'amis ; même amis, Dieu fait comme.
 Le plus zélé de tous se contenta,
 Comme chacun, de dire, c'est dommage.
 Chacun le dit, & chacun s'en tint là :
 Car de prêter, à moins que sur bon gage,
 Point de nouvelle : on oublia les dons,
 Et le mérite, & les belles raisons
 De Frédéric, & sa première vie.
 Le protestant de Madame Clitie
 N'eut du crédit qu'autant qu'il eut du fonds,
 Tant qu'il dura, le bal, la comédie
 Ne manqua point à cet heureux objet :
 De maints tournois elle fut le sujet ;
 Faisant gagner marchands de toutes guises,
 Faiseurs d'habits, & faiseurs de devises,
 Musiciens, gens du sacré vallon,
 Frédéric eut à sa table Apollon.
 Femme n'étoit ni fille dans Florence,
 Qui n'employât pour débaucher le cœur
 Du cavalier, l'une un mot suborneur,

L'autre un coup d'œil, l'autre quelqu'autre
avance :

Mais tout cela ne faisoit que blanchir.
Il aimoit mieux Clitie inexorable,
Qu'il n'auroit fait Hélène favorable;
Conclusion, qu'il ne la put fléchir.

Or en ce train de dépense effroyable,
Il envoya les marquisats au diable
Premièrement; puis en vint aux comtés;
Titres par lui plus qu'aucuns regrettés,
Et dont alors on faisoit plus de compte,
De-là les monts chacun veut être comte,
Ici marquis, baron peut-être ailleurs.
Je ne fais pas lesquels font les meilleurs :
Mais je fais bien qu'avecque la patente
De ces beaux noms on s'en aille au marché,
L'on reviendra comme on étoit allé;
Prenez le titre, & laissez-moi la rente.
Clitie avoit aussi beaucoup de bien :
Son mari même étoit grand terrien.
Ainsi jamais la belle ne prit rien,
Argent ni dons; mais souffrit la dépense,
Et les cadeaux; sans croire pour cela
Etre obligée à nulle récompense.
S'il m'en souvient, j'ai dit qu'il ne resta
Au pauvre amant rien qu'une métairie,
Chétive encore, & pauvrement bâtie.
Là Frédéric alla se confiner,
Honteux qu'on vit sa misere à Florence;

Honteux encor de n'avoir su gagner
Ni par amour, ni par magnificence,
Ni par fix ans de devoirs & de soins,
Une beauté qu'il n'en aimoit pas moins,
Il s'en prenoit à son peu de mérite,
Non à Clitie; elle n'ouit jamais,
Ni pour froideurs, ni pour autres sujets,
Plainte de lui ni grande ni petite.
Notre amoureux subsista comme il put
Dans sa retraite, où le pauvre homme n'eut
Pour le servir qu'une vieille édentée;
Cuisine froide & fort peu fréquentée;
A l'écurie un cheval assez bon,
Mais non pas fin : sur la perche un Faucon,
Dont à l'entour de cette métairie
Défunt Marquis s'en alloit sans valets
Sacrifiant à sa mélancolie
Maintes perdrix, qui, las! ne pouvoient mais
Des cruautés de Madame Clitie.
Ainsi vivoit le malheureux amant;
Sage s'il eût, en perdant sa fortune,
Perdu l'amour qui l'alloit consumant,
Mais de ses feux la mémoire importune
Le talonnoit: toujours un double ennui
Alloit en croupe à la chasse avec lui,
Mort vint saisir le mari de Clitie;
Comme ils n'avoient qu'un fils pour tous enfans,
Fils n'ayant pas pour un pouce de vie,
Et que l'époux, dont les biens étoient grands,
Avoit toujours considéré sa femme;

Par testament il déclare la Dame
Son héritière , arrivant le décès
De l'enfançon , qui peu de temps après
Devint malade. On fait que d'ordinaire
A ses enfans mere ne fait que faire ,
Pour leur montrer l'amour qu'elle a pour eux :
Zele souvent aux enfans dangereux.
Celle-ci tendre & fort passionnée ,
Autour du sien est toute la journée ,
Lui demandant ce qu'il veut , ce qu'il a ,
S'il mangeroit volontiers de cela ,
Si ce jouët , enfin si cette chose
Est à son gré. Quoique l'on lui propose ,
Il le refuse , & pour toute raison
Il dit qu'il veut seulement le Faucon
De Frédéric ; pleure & mene une vie
A faire gens de bon cœur détester :
Ce qu'un enfant a dans la fantaisie ,
Incontinent il faut l'exécuter ,
Si l'on ne veut Pour toujours crier.
Or il est bon de savoir que Clitie ,
A cinq cens pas de gette métairie ,
Avoit du bien , possédoit un château :
Ainsi l'enfant avoit pu de l'oiseau
Ouir parler. On en disoit merveilles :
On en contoit des choses nompareilles :
Que devant lui jamais une perdrix
Ne se fauvoit , & qu'il en avoit pris
Tant ce matin , tant cette après-dinée :
Son maître n'eût donné pour un trésor

Un tel Faucon. Qui fut bien empêchée,
Ce fut Clitie. Aller ôter encor
A Frédéric l'unique & seule chose
Qui lui restoit; & supposé qu'elle ose
Lui demander ce qu'il a pour tout bien:
Après de lui méritoit-elle rien?
Elle l'avoit payé d'ingratitude,
Point de faveurs, toujours hautaine & rude
En son endroit. De quel front s'en aller
Après cela le voir & lui parler,
Ayant été cause de sa ruine?
D'autre côté l'enfant s'en va mourir:
Refuse tout; tient tout pour médecine:
Afin qu'il mange il faut l'entretenir
De ce Faucon; il se tourmente, il crie:
S'il n'a l'oiseau c'est fait que de sa vie.
Ces raisons-ci l'emportèrent enfin.
Chez Frédéric la Dame un beau matin
S'en va sans suite & sans nul équipage.
Frédéric prend pour un ange des cieux
Celle qui vient d'apparoître à ses yeux.
Mais cependant il a honte, il enrage,
De n'avoir pas chez soi pour lui donner
Tant seulement un malheureux dîner,
Le pauvre état où sa Dame le trouve
Le rend confus. Il dit donc à la veuve:
Quoi venir voir le plus humble de ceux
Que vos beautés ont rendu amoureux!
Un villageois, un haire, un misérable!
C'est trop d'honneur; votre bonté m'accable.

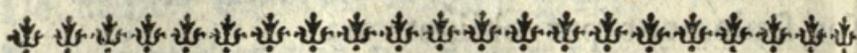
Affurément vous alliez autre part.
 A ce propos notre veuve repart :
 Non, non, Seigneur, c'est pour vous la visite :
 Je viens manger avec vous ce matin.
 Je n'ai, dit-il, cuisinier ni marmite :
 Que vous donner ? N'avez-vous pas du pain ?
 Reprit la Dame. Incontinent lui-même
 Il va chercher quelque œuf au poulaillier,
 Quelque morceau de lard en son grénier.
 Le pauvre amant en ce besoin extrême
 Voit son Faucon, sans raisonner le prend,
 Lui tord le cou, le plume, le fricassé,
 Et l'affaisonne, & court de place en place.
 Tandis la vieille a soin du demeurant ;
 Fouille au bahu, choisit pour cette fête
 Ce qu'ils avoient de linge plus honnête ;
 Met le couvert ; va cueillir au jardin
 Du serpolet, un peu de romarin,
 Cinq ou six fleurs, dont la table est jonchée.
 Pour abréger, on sert la fricassée.
 La Dame en mange, & feint d'y prendre goût.
 Le repas fait, cette femme résout
 De hazarder l'incivile requête,
 Et parle ainsi : Je suis folle, Seigneur,
 De m'en venir vous arracher le cœur.
 Encore un coup : il ne m'est guere honnête
 De demander à mon défunt amant
 L'oiseau qui fait son seul contentement.
 Doit-il pour moi s'en priver un moment ?
 Mais excusez une mere affligée ;

Mon fils se meurt : il veut votre Faucon :
Mon procédé ne mérite un tel don ;
La raison veut que je sois refusée.
Je ne vous ai jamais accordé rien.
Votre repos, votre honneur, votre bien,
S'en font allés aux plaisirs de Clitie.
Vous m'aimiez plus que votre propre vie.
A cet amour j'ai très-mal répondu :
Et je m'en viens pour comble d'injustice
Vous demander . . . & quoi ? c'est temps perdu ;
Votre Faucon. Mais non, plutôt périsse
L'enfant, la mere, avec le demeurant,
Que de vous faire un déplaisir si grand.
Souffrez sans plus que cette triste mere,
Aimant d'amour la chose la plus chere
Que jamais femme au monde puisse avoir,
Un fils unique, une unique espérance,
S'en vienne au moins s'acquitter du devoir
De la nature ; & pour toute allégeance
En votre sein décharge sa douleur.
Vous savez bien par votre expérience
Que c'est d'aimer : vous le savez, seigneur ;
Ainsi je crois trouver chez vous excuse.
Hélas ! reprit l'amant infortuné,
L'oiseau n'est plus ; vous en avez dîné.
L'oiseau n'est plus ! dit la veuve confuse.
Non, reprit-il, plutôt au ciel vous avoir
Servi mon cœur, & qu'il eut pris la place
De ce Faucon ! mais le sort me fait voir
Qu'il ne fera jamais en mon pouvoir

De mériter de vous aucune grace.
Et mon paillier rien ne m'étoit resté :
Depuis deux jours la bête a tout mangé.
J'ai vu l'oiseau ; je l'ai tué sans peine :
Rien coûte-t-il, quand on reçoit sa Reine ?
Ce que je puis pour vous est de chercher
Un bon Faucon ; ce n'est chose si rare
Que dès demain nous n'en puissions trouver.
Non Frédéric, dit-elle, je déclare
Que c'est assez. Vous ne m'avez jamais
De votre amour donné plus grande marque :
Que mon fils soit enlevé par la Parque,
Ou que le ciel le rende à mes souhaits,
J'aurai pour vous de la reconnoissance.
Venez me voir, donnez-m'en l'espérance.
Encore un coup, venez nous visiter.
Elle partit, non sans lui présenter
Une main blanche, unique témoignage
Qu'amour avoit amolli ce courage.
Le pauvre amant prit la main, la baisa :
Et de ses pleurs quelque temps l'arrosa.
Deux jours après l'enfant suivit le pere,
Le deuil fut grand : la trop dolente mere
Fit dans l'abord force larmes couler.
Mais comme il n'est peine d'ame si forte
Qu'il ne s'en faille à la fin consoler ;
Deux médecins la traiterent de forte
Que sa douleur eut un terme assez court,
L'un fut le temps, & l'autre fut l'amour.
On épousa Frédéric en grand pompe ;

Non seulement par obligation ;
Mais qui plus est, par inclination,
Par amour même. Il ne faut qu'on se trompe
A cet exemple : & qu'un pareil espoir
Nous fasse ainsi consumer notre avoir.
Femmes ne sont toutes reconnoissantes.
A cela près, ce sont choses charmantes.
Sous le ciel n'est un plus bel animal.
Je n'y comprends le sexe en général.
Loin de cela j'en vois peu d'avenantes.
Pour celles-ci quand elles sont aimantes,
J'ai les desseins du monde les meilleurs,
Les autres n'ont qu'à se pourvoir ailleurs.





LE PETIT CHIEN.

Qui secoue de l'argent & des pierreries.

La clef du coffre fort & des cœurs c'est la même.

Que si ce n'est celle des cœurs,

C'est du moins celle des faveurs.

Amour doit à ce stratagème

La plus grand'part de ses exploits :

A-t-il épuisé son carquois,

Il met tout son salut en ce charme suprême.

Je tiens qu'il a raison : car qui haït les présens ?

Tous les humains en sont friands,

Princes, Rois, magistrats : ainsi quand une belle

En croira l'usage permis,

Quand Venus ne fera que ce que fait Themis,

Je ne m'écrierai pas contre elle.

On a bien plus d'une querelle

A lui faire sans celle-là.

Un juge Mantoüan belle femme épousa.

Il s'appelloit Anselme ; on la nommoit Argie :

Lui déjà vieux barbon, elle jeune & jolie,

Et de tous charmes affortie.

L'époux non content de cela,

Fit si bien par sa jalousie,

Qu'il rehaussa de prix celle-là, qui d'ailleurs

Méritoit de se voir servie
 Par les plus beaux & les meilleurs.

Elle le fut aussi : d'en dire la maniere,

Et comment s'y prit chaque amant,
 Il seroit long : suffit que cet objet charmant
 Les laissa soupirer, & ne s'en émût guere.

Amour établissoit chez le juge ses loix,
 Quand l'Etat Mantoüan, pour chose de grand
 poids,

Résolut d'envoyer ambassade au saint Pere.

Comme Anselme étoit juge & de plus magistrat,

Vivoit avec assez d'éclat,

Et ne manquoit pas de prudence,

On le députe en diligence.

Ce ne fut pas sans résister

Qu'au choix qu'on fit de lui consentit le bon
 homme;

L'affaire étoit longue à traiter;

Il devoit demeurer dans Rome

Six mois, & plus encor; que savoit-il combien?

Tant d'honneur pouvoit nuire au conjugal lien:

Longue ambassade & long voyage

Aboutissent à cocuage.

Dans cette crainte notre époux

Fit cette harangue à la belle.

On nous sépare Argie; adieu, soyez fidelle

A celui qui n'aime que vous.

Jurez-le moi; car, entre nous,

J'ai sujet d'être un peu jaloux.

Que fait autour de notre porte
 Cette soupirante cohorte ?
 Vous me direz que jusqu'ici
 La cohorte a mal réusfi :
 Je le crois ; cependant pour plus grande affurance,
 Je vous confeille en mon abfence
 De prendre pour féjour notre maifon des champs :
 Fuyez la ville & les amans ,
 Et leurs préfens ;
 L'invention en eft damnable ;
 Des machines d'amour c'eft la plus redoutable ;
 De tout temps le monde a vu don
 Etre le pere d'abandon.
 Déclarez-lui la guerre ; & foyez fourde , Argie,
 A fa fœur la cajolerie.
 Dès que vous fentirez approcher les blondins ,
 Fermez vîte vos yeux , vos oreilles , vos mains.
 Rien ne vous manquera : je vous fais la maîtrefle
 De tout ce que le ciel m'a donné de richeffe :
 Tenez , voilà les clefs de l'argent , des papiers ;
 Faites-vous payer des fermiers ;
 Je ne vous demande aucun compte :
 Suffit que je puiffe fans honte
 Apprendre vos plaifirs ; je vous les permets tous,
 Hors ceux d'amour , qu'à votre époux
 Vous garderez entiers pour fon retour de Rome.
 C'en étoit trop pour le bon homme :
 Hélas ! il permettoit tous plaifirs , hors un point
 Sans lequel feul il n'en eft point.
 Son époufe lui fit promeffe folemnelle

D'être sourde, aveugle, & cruelle;

Et de ne prendre aucun présent;

Il la retrouveroit au retour toute telle,

Qu'il la laissoit en s'en allant,

Sans nul vestige de galant.

Anselme étant parti, tout aussi-tôt Argie

S'en alla demeurer aux champs :

Et tout aussi-tôt les amans

De l'aller voir firent partie.

Elle les renvoya : ces gens l'embarraffoient,

L'atiédiffoient, l'affadiffoient,

L'endormoient en contant leur flamme :

Ils déplaisoient tous à la Dame,

Hormis certain jeune blondin,

Bien fait, & beau par excellence;

Mais qui ne put par sa souffrance

Amener à son but cet objet inhumain.

Son nom étoit Atis, son métier paladin :

Il ne plaignit en son dessein

Ni les soupirs ni la dépense :

Tout moyen par lui fût tenté.

Encor si des soupirs il se fût contenté;

La source en est inépuisable;

Mais de la dépense c'est trop.

Le bien de notre amant s'en va le grand galop :

Voilà mon homme misérable.

Que fait-il ? Il s'éclipse, il part, il va chercher

Quelque desert pour se cacher.

En chemin il rencontre un homme,
Un manant, qui fouillant avecque son bâton,
Vouloit faire fortir un serpent d'un buisson;

Atis s'enquit de la raison.

C'est, reprit le manant, afin que je l'affomme.

Quand j'en rencontre sur mes pas,

Je leur faits de pareilles fêtes.

Ami, reprit Atis, laissez-le; n'est-il pas

Créature de Dieu, comme les autres bêtes ?

Il est à remarquer que notre paladin

N'avoit pas cette horreur commune au genre hu-
main

Contre la gent reptile, & toute son espece :

Dans ses armes il en portoit,

Et de Cadmus il descendoit,

Celui-là qui devint serpent sur sa vieillesse.

Force fut au manant de quitter son dessein.

Le serpent se sauva. Notre amant à la fin,

S'établit dans un bois écarté, solitaire :

Le silence y faisoit sa demeure ordinaire,

Hors quelque oiseau qu'on entendoit,

Et quelque Echo qui répondoit.

Là le bonheur & la misere

Ne se distinguoient point, égaux en dignité

Chez les loups qu'hébergeoit ce lieu peu fré-
quenté.

Atis n'y rencontra nulle tranquillité.

Son amour l'y suivit; & cette solitude,

Bien loin d'être un remede à son inquiétude,

En devint même l'aliment,

Par le loisir qu'il eut d'y plaindre son tourment.
Il s'ennuya bien-tôt de ne plus voir sa belle.

Retournons, ce dit-il, puisque c'est notre fort :

Atis, il t'est plus doux encor

De la voir ingrate & cruelle,

Que d'être privé de ses traits.

Adieu ruisseaux, ombrages frais,

Chants amoureux de Philomele ;

Mon inhumaine seule attire à soi mes sens :

Eloigné de ses yeux je ne vois ni n'entens.

L'esclave fugitif se va remettre encore

En ses fers, quoique durs, mais hélas ! trop
chérés.

Il approchoit des murs qu'une Fée a bâtis,

Quand sur les bords du Mince, à l'heure que
l'Aurore

Commence à s'éloigner du séjour de Thétis,

Une nymphe en habit de Reine,

Belle, majestueuse, & d'un regard charmant,

Vint s'offrir tout d'un coup aux yeux du pau-
vre amant

Qui rêvoit alors à sa peine.

Je veux, dit-elle, Atis, que vous soyez heureux :

Je le veux, je le puis, étant Manto la Fée,

Votre amie & votre obligée ;

Vous connoissez ce nom fameux.

Mantouë en tient le sien ; jadis en cette terre,

J'ai posé la première pierre

De ces murs, en durée égaux aux bâtimens

Dont Memphis voit le Nil laver les fondemens,
La parque est inconnue à toutes mes pareilles :

Nous opérons mille merveilles :

Malheureuses pourtant de ne pouvoir mourir ;

Car nous sommes d'ailleurs capables de souffrir

Toute l'infirmité de la nature humaine :

Nous devenons serpens un jour de la semaine.

Vous souvient-il qu'en ce lieu-ci

Vous en tirâtes un de peine ?

C'étoit moi qu'un manant s'en alloit affommer :

Vous me donnâtes assistance :

Atis, je veux, pour récompense,

Vous procurer la jouissance

De celle qui vous fait aimer.

Allons-nous-en la voir, je vous donne assurance

Qu'avant qu'il soit deux jours de temps,

Vous gagnerez par vos présens

Argie & tous ses surveillans.

Dépensez, dissipez, donnez à tout le monde,

A pleines mains répandez l'or,

Vous n'en manquerez point : c'est pour vous
le trésor

Que lucifer me garde en sa grotte profonde.

Votre belle saura quel est notre pouvoir.

Même pour m'approcher de cette inexorable,

Et vous la rendre favorable,

En petit chien vous m'allez voir

Faisant mille tours sur l'herbette ;

Et vous en pèlerin jotant de la mufette,

Me pourrez à ce son mener chez la beauté,
Qui tient votre cœur enchanté.

Aussi-tôt fait que dit; nôtre amant & la Fée,
Changent de forme en un instant:

Le voilà pèlerin chantant comme un Orphée,
Et Manto petit chien, faisant tours & sautant.

Ils vont au château de la belle.

Valets & gens du lieu s'assemblent autour d'eux.

Le petit chien fait rage; aussi fait l'amoureux:
Chacun danse, & Guillot fait sauter Perronelle.

Madame entend ce bruit, & sa nourrice y court.

On lui dit qu'elle vienne admirer à son tour

Le Roi des épagneuls, charmante créature,

Et vrai miracle de nature.

Il entend tout, il parle, il danse, il fait cent tours:

Madame en fera ses amours;

Le veuille ou non son maître, il faut qu'il le

lui vende,

S'il n'aime mieux le lui donner.

La nourrice fait la demande.

Le pèlerin, sans tant tourner,

Lui dit tout bas le prix qu'il veut mettre à la

chose;

Et voici ce qu'il lui propose.

Mon chien n'est point à vendre, à donner en-

cor moins,

Il fournit à tous mes besoins:

Je n'ai qu'à dire trois paroles,

Sa pate entre mes mains fait tomber à l'instant

Au lieu de puces des pistoles ,

Des perles , des rubis , avec maint diamant.

C'est un prodige enfin. Madame cependant

En a , comme on dit , la monnoye.

Pourvu que j'aye cette joye

De coucher avec elle une nuit seulement ,

Favori fera sien dès le même moment.

La proposition surprit fort la nourrice.

Quoi Madame l'ambassadrice !

Un simple pélerin ! Madame à son chevet

Pourroit voir un bourdon ! Et si l'on le savoit ,

Si cette même nuit quelque hôpital avoit

Hébergé le chien & son maître !

Mais ce maître est bien fait , & beau comme

le jour :

Cela fait passer en amour

Quelque bourdon que ce puisse être.

Atis avoit changé de visage & de traits :

On ne le connut pas , c'étoient d'autres attrails.

La nourrice ajoutoit : A gens de cette mine

Comment peut-on refuser rien ?

Puis celui-ci possède un chien

Que le Royaume de la Chine

Ne payroit pas de tout son or :

Une nuit de madame aussi c'est un trésor.

J'avois oublié de vous dire

Que le drôle à son chien feignoit de parler bas :

Il tombe aussi-tôt dix ducats

Qu'à

Qu'à la nourrice offre le fire.

Il tombe encore un diamant :

Atis en riant le ramasse.

C'est, dit-il, pour madame ; obligez-moi, de grace,
De le lui présenter avec mon compliment.

Vous direz à son excellence

Que je lui suis acquis. La nourrice, à ces mots,

Court annoncer en diligence

Le petit chien & sa science,

Le pélerin & son propos.

Il ne s'en fallut rien qu'Argie

Ne battît sa nourrice. Avoir l'effronterie

De lui mettre en l'esprit une telle infamie !

Avec qui ? Si c'étoit encor le pauvre Atis !

Hélas ! mes cruautés sont cause de sa perte.

Il ne me proposa jamais de tels partis.

Je n'aurois pas d'un roi cette chose soufferte,

Quelque don que l'on pût m'offrir ;

Et d'un porte-bourdon je la pourrois souffrir,

Moi qui suis une ambassadrice !

Madame, reprit la nourrice,

Quand vous seriez Impératrice,

Je vous dis que ce pélerin

A de quoi marchander, non pas une mortelle,

Mais la Déesse la plus belle.

Atis votre beau paladin

Ne vaut pas seulement un doigt du personnage.

Mais mon mari m'a fait jurer !

Eh quoi ? De lui garder la foi du mariage.

Bon, jurer ? Ce ferment vous lie-t-il davantage

Que

Que le premier n'a fait? Qui l'ira déclarer?
 Qui le fera? J'en vois marcher tête levée,
 Qui n'iroient pas ainsi, j'ose vous l'affurer,
 Si sur le bout du nez tache pouvoit montrer,
 Que telle chose est arrivée.

Cela nous fait-il empirer

D'un ongle ou d'un cheveu? Non, madame, il
 faut être

Bien habile pour reconnoître

Bouche ayant employé son temps & ses appas,
 D'avec bouche, qui s'est tenue à ne rien faire:

Donnez-vous, ne vous donnez pas,
 Ce sera toujours même affaire.

Pour qui ménagez-vous les trésors de l'amour?

Pour celui qui je crois ne s'en servira guere;

Vous n'aurez pas grand peine à fêter son retour.

La fausse vieille fut tant dire,
 Que tout se réduisit seulement à douter
 Des merveilles du chien, & des charmes du fire:

Pour cela l'on les fit monter.

La belle étoit au lit encore.

L'Univers n'eut jamais d'Aurore

Plus paresseuse à se lever.

Notre heureux pelerin traversa la ruelle,

Comme un homme ayant vu d'autres gens que
 des Saints.

Son compliment parut galant, & des plus fins:

Il surprit & charma la belle.

Vous n'avez pas, ce lui dit-elle,

La mine de vous en aller

A S. Jacques de Compostelle.

Cependant pour la régaler,

Le chien à son tour entre en lice.

On eût vu sauter favori

Pour la Dame & pour la nourrice,

Mais point du tout pour le mari.

Ce n'est pas tout ; il se secoue :

Aussi-tôt perles de tomber,

Nourrice de les ramasser,

Soubrettes de les enfiler,

Pélerin de les attacher

A de certains bras, dont il loue

La blancheur & le reste. Enfin il fait si bien,

Qu'avant que partir de la place

On traite avec lui de son chien.

On lui donne un baiser pour arrhes de la grace

Qu'il demandoit ; & la nuit vint.

Aussi-tôt que le drôle tint

Entre ses bras Madame Argie,

Il redevint Atis : la Dame en fut ravie ;

C'étoit avec bien plus d'honneur

Traiter Monsieur l'ambassadeur.

Cette nuit eut des sœurs, & même en très-bon
nombre.

Chacun s'en apperçut ; car d'enfermer sous l'ombre

Une telle aise, le moyen ?

Jeunes gens font-ils jamais rien

Que le plus aveugle ne voie ?

A quel-

A quelques moi de là le saint Pere renvoie
 Anselme avec force pardons,
 Et beaucoup d'autres menus dons.
 Les biens & les honneurs pleuvoient sur sa
 personne.
 De son vicegerent il apprend tous les soins :
 Bons certificats des voisins :
 Pour les valets, nul ne lui donne
 D'éclaircissement sur cela.
 Monsieur le juge interrogea
 La nourrice avec les foubrettes,
 Sages personnes & discrettes ;
 Il n'en put tirer ce secret.
 Mais comme parmi les femelles
 Volontiers le diable se met,
 Il survint de telles querelles,
 La Dame & la nourrice eurent de tels débats,
 Que celle-ci ne manqua pas
 A se venger de l'autre, & déclarer l'affaire.
 Dût-elle aussi se perdre, il fallut tout conter.
 D'exprimer jusqu'ou la colere
 Ou plutôt la fureur de l'époux pût monter,
 Je ne tiens pas qu'il soit possible ;
 Ainsi je m'en tairai : l'on peut par les effets
 Juger combien Anselme étoit homme sensible.
 Il choisit un de ses valets,
 Le charge d'un billet, & mande que Madame
 Vienne voir son mari malade en la cité :
 La belle n'avoit point son village quitté :
 L'époux alloit, venoit, & laissoit là sa femme.

Il te faut en chemin écarter tous les gens,
 Dit Anselme au porteur de ses ordres pressans :
 La perfide a couvert mon front d'ignominie,
 Pour satisfaction je veux avoir sa vie.

Poignarde là ; mais prend ton temps :
 Tâche de te sauver ; voilà pour ta retraite ;
 Prend cet or : si tu fais ce qu'Anselme souhaite,
 Et punis cette offense-là,
 Quelque part que tu ferois, rien ne te manquera.

Le valet va trouver Argie,
 Qui par son chien est avertie.

Si vous me demandez comme un chien avertit ;
 Je crois que par la jupe il tire,
 Il se plaint, il jappe, il soupire,
 Il en veut à chacun ; pour peu qu'on ait d'esprit,
 On entend bien ce qu'il veut dire.

Favori fit bien plus ; & tout bas il apprit
 Un tel péril à sa maîtresse.

Partez pourtant, dit-il, on ne vous fera rien :
 Reposez-vous sur moi ; j'en empêcherai bien
 Ce valet à l'ame traîtresse.

Ils étoient en chemin, près d'un bois qui servoit
 Souvent aux voleurs de refuge.

Le ministre cruel des vengeances du juge
 Envoie un peu devant le train qui les suivoit ;
 Puis il dit l'ordre qu'il avoit.

La Dame disparôit aux yeux du personnage ;
 Manto la cache en un nuage.

Le valet étonné retourne vers l'époux,

Lui

Lui conte le miracle ; & son maître en courroux
 Va lui-même à l'endroit. O prodige ! O merveille !
 Il y trouve un palais de beauté sans pareille :
 Une heure auparavant c'étoit un champ tout nud.

Anselme à son tour éperdu ,
 Admire ce palais bâti, non pour des hommes,
 Mais apparemment pour des Dieux :
 Appartemens dorés, meubles très-précieux ,

Jardins & bois délicieux :
 On auroit peine à voir en ce siècle où nous sommes
 Chose si magnifique & si riante aux yeux.

Toutes les portes font ouvertes ;
 Les chambres sans hôte, & désertes :
 Pas une ame en ce louvre, excepté qu'à la fin
 Un more très-lippu, très-hideux, très-vilain,
 S'offre aux regards du juge, & semble la copie
 D'un Esope d'Ethiopie.

Notre magistrat l'ayant pris
 Pour le balayeur du logis,
 Et croyant l'honorer lui donnant cet office :
 Cher ami, lui dit-il, apprend-nous à quel Dieu
 Appartient un tel édifice :

Car de dire un roi, c'est trop peu.

Il est à moi, reprit le more.

Notre juge à ces mots, se prosterne, l'adore,
 Lui demande pardon de sa témérité.

Seigneur, ajouta-t-il, que votre Dêité
 Excuse un peu mon ignorance.

Certes tout l'Univers ne vaut pas la chevance,
 Que je rencontre ici. Le more lui répond :

Veux-

Veux-tu que je t'en fasse un don ?
De ces lieux enchantés je te rendrai le maître ,
A certaine condition.
Je ne ris point ; tu pourras être
De ces lieux absolu seigneur ,
Si tu me veux servir deux jours d'enfant d'hon-
neur.

. . . Entens-tu ce langage ,
Et fais-tu quel est cet usage ?
Il te le faut expliquer mieux.

Tu connois l'échanfon du monarque des Dieux ?

Anselme.

Ganimede ?

Le more.

Celui-là même.

Prend que je fois Jupin, le Monarque suprême,
Et que tu fois le jouvenceau :
Tu n'es pas tout-à-fait si jeune ni si beau.

Anselme.

Ah ! Seigneur, vous raillez ; c'est chose par
trop fûre :
Regardez la vieilleffe, & la magistrature.

Le more.

Moi railler ? Point du tout.

Anselme.

Seigneur.

Le more.

Ne veux-tu point ?

Anselme.

Seigneur . . . Anselme ayant examiné ce point
Consent à la fin au mystère.

Maudit amour des dons , que ne fais-tu pas faire !
En page incontinent son habit est changé :
Toque au lieu de chapeau , haut-de-chaussée
trouffé :

La barbe seulement demeure au personnage.
L'enfant d'honneur Anselme avec cet équipage
Suit le more par tout. Argie avoit oui
Le dialogue entier , en certain coin cachée.
Pour le more lippu , c'étoit Manto la Fée ,
Par son art métamorphosée ;
Et par son art ayant bâti

Ce louvre en un moment , par son art fait un page
Sexagenaire & grave. A la fin au passage
D'une chambre en une autre , Argie à son mari
Se montre tout d'un coup. Est-ce Anselme , dit-
elle ,

Que je vois ainsi déguisé ?

Anselme ? Il ne se peut ; mon œil s'est abusé.

Le vertueux Anselme à la sage cervelle

Me voudroit-il donner une telle leçon ?

C'est lui pourtant. Oh , oh ! Monsieur notre
barbon ,

Notre législateur , notre homme d'ambassade ,

Vous êtes à cet âge homme de mascarade ?

Homme de . . . La pudeur me défend d'achever.

Quoi vous jugez les gens à mort pour mon affaire ,

Vous qu'Argie a pensé trouver

En

En un fort plaifant adultere!

Du moins n'ai-je pas pris un more pour galant :
 Tout me rend excufable; Atis, & fon merite,
 Et la qualité du préfent.

Vous verrez tout incontinent

Si femme qu'un tel don à l'amour follicite
 Peut réfifter un feul moment.

More, devenez chien. Tout auffi-tôt le more
 Redevint petit chien encore.

Favori, que l'on danfe: à ces mots favori
 Danfe, & tend la pate au mari.

Qu'on faffe tomber des piftoles:
 Piftoles tombent à foifon.

Eh bien, qu'en dites-vous? Sont-ce chofes fri-
 voles!

C'est de ce chien qu'on m'a fait don.

Il a bâti cette maifon.

Puis faites-moi trouver au monde une excellence,
 Une Alteffe, une Majefté,
 Qui refuse fa jouiffance
 A dons de cette qualité;

Sur-tout quand le donneur eft bien fait, & qu'il
 aime,

Et qu'il mérite d'être aimé.

En échange du chien l'on me vouloit moi-même,
 Ce que vous poffédez de trop je l'ai donné;

Bien entendu, Monsieur, fuis-je chofe fi chere?

Vraiment vous me croiriez bien pauvre ménagere,

Si je laiffois aller tel chien à ce prix-là.

Savez-vous qu'il a fait le louvre que voilà?

Le louvre pour lequel . . . mais oublions cela
 Et n'ordonnez plus qu'on me tue,
 Moi, qu'Atis seulement en ses lacs a fait chéoir.
 Je le donne à Lucrece, & voudrois bien la voir
 Des mêmes armes combattue.
 Touchez-là, mon mari; la paix; car aussi-bien
 Je vous défie ayant ce chien :
 Le fer, ni le poison pour moi ne font à craindre.
 Il m'avertit de tout, il confond les jaloux;
 Ne le foyez donc point: plus on veut nous
 contraindre,
 Moins on doit s'affurer de nous.

Anselme accorda tout: qu'eût fait le pauvre fire?
 On lui promit de ne pas dire
 Qu'il avoit été page. Un tel cas étant tû,
 Cocuage, s'il eût voulu,
 Auroit eu ses franches coudées.
 Argie en rendit grace; & compensations
 D'une & d'autre part accordées,
 On quitta la campagne à ces conditions.
 Que devint le palais? dira quelque critique.
 Le palais? Que m'importe? Il devint ce qu'il put.
 A moi ces questions! Suis-je homme qui se pique
 D'être si régulier? Le palais disparut.
 Et le chien? Le chien fit ce que l'amant voulut.
 Mais que voulut l'amant? Censeur, tu m'im-
 portunes.
 Il voulut par ce chien tenter d'autres fortunes.
 D'une seule conquête est-on jamais content?

Favori se perdoit souvent :

Mais chez sa première maîtresse

Il revenoit toujours. Pour elle , sa tendresse

Devint bonne amitié. Sur ce pied notre amant

L'alloit voir fort affidûment :

Et même en l'accommodement

Argie à son époux fit un serment sincere

De n'avoir plus aucune affaire.

L'époux jura de son côté

Qu'il n'auroit plus aucun ombrage ;

Et qu'il vouloit être fouetté

Si jamais on le voyoit page.



PATÉ D'ANGUILLE.

Même beauté, tant soit exquise,
Rassasie, & soule à la fin.

Il me faut d'un & d'autre pain;
Diversité c'est ma devise.

Cette maîtresse un tantet bise
Rit à mes yeux; pourquoi cela?
C'est qu'elle est neuve: & celle-là
Qui depuis long-temps m'est acquise,
Blanche qu'elle est, en nulle guise
Ne me cause d'émotion.

Son cœur dit oui, le mien dit non;
D'où vient? En voici la raison:
Diversité c'est ma devise.

Je l'ai ja dit d'autre façon,
Car il est bon que l'on déguise,
Suivant la loi de ce dicton,
Diversité c'est ma devise.

Ce fut celle aussi d'un mari
De qui la femme étoit fort belle,
Il se trouva bien-tôt guéri
De l'amour qu'il avoit pour elle.
L'hymen, & la possession
Eteignirent sa passion.

Un sien valet avoit pour femme

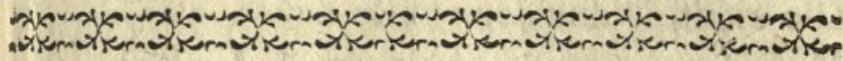
Un petit bec assez mignon :
 Le maître étant bon compagnon,
 Eut bien-tôt empaumé la Dame.
 Cela ne plût pas au valet,
 Qui les ayant pris sur le fait,
 Vendiqua son bien de couchette,
 A sa moitié chanta goguette,
 L'appella tout net & tout franc . . .
 Bien sot de faire un bruit si grand
 Pour une chose si commune ;
 Dieu nous gard de plus grand' fortune.
 Il fit à son maître un sermon.
 Monsieur, dit-il, chacun la sienne,
 Ce n'est pas trop ; Dieu & raison
 Vous recommandent cette antienne.
 Direz-vous, je suis sans chrétienne ?
 Vous en avez à la maison
 Une qui vaut cent fois la mienne.
 Ne prenez donc plus tant de peine ;
 C'est pour ma femme trop d'honneur ;
 Il ne lui faut si gros Monsieur.
 Tenons-nous chacun à la nôtre ;
 N'allez point à l'eau chez un autre,
 Ayant plein puits de ces douceurs :
 Je m'en rapporte aux connoisseurs.
 Si Dieu m'avoit fait tant de grace,
 Qu'ainsi que vous je disposasse
 De Madame, je m'y tiendrois,
 Et d'une Reine ne voudrois.
 Mais puis qu'on ne sauroit défaire

Ce qui s'est fait, je voudrois bien,
 (Ceci soit dit sans vous déplaire)
 Que content de votre ordinaire
 Vous ne goûtassiez plus du mien.
 Le patron ne voulut lui dire
 Ni oui ni non sur ce discours;
 Et commanda que tous les jours
 On mît au repas, près du fire,
 Un pâté d'anguille: ce mets
 Lui chatoüilloit fort le palais.
 Avec un appétit extrême
 Une & deux fois il en mangea;
 Mais quand ce vint à la troisieme,
 La seule odeur le dégoûta.
 Il voulut sur une autre viande
 Mettre la main; on l'empêcha:
 Monsieur, dit-on, nous le commande:
 Tenez-vous-en à ce mets-là,
 Vous l'aimez, qu'avez-vous à dire?
 M'en voilà fou, reprit le fire;
 Et quoi toujours pâtés au bec!
 Pas une anguille de rôtie!
 Pâtés tous les jours de ma vie!
 J'aimerois mieux du pain tout sec.
 Laissez-moi prendre un peu du vôtre,
 Pain de par Dieu, ou de par l'autre:
 Au diable ces pâtés maudits;
 Ils me suivront en Paradis,
 Et par de-là, Dieu me pardonne.
 Le maître accourt soudain au bruit,

Et prenant sa part du déduit,
 Mon ami, dit-il, je m'étonne,
 Que d'un mets si plein de bonté
 Vous foyez si-tôt dégoûté.
 Ne vous ai-je pas oui dire
 Que c'étoit votre grand ragoût?
 Il faut qu'en peu de temps, beau Sire,
 Vous ayez bien changé de goût.
 Qu'ai-je fait qui fût plus étrange?
 Vous me blâmez, lorsque je change
 Un mets que vous croyez friand,
 Et vous en faites tout autant.
 Mon doux ami, je vous apprens
 Que ce n'est pas une sottise,
 En fait de certains appétits,
 De changer son pain blanc en bis :
 Diversité c'est ma devise.
 Quand le maître eut ainsi parlé,
 Le valet fut tout consolé.
 Non que ce dernier n'eût à dire
 Quelque chose encor là-dessus :
 Car après tout, doit-il suffire
 D'alléguer son plaisir sans plus?
 J'aime le change à la bonne heure,
 On vous l'accorde : mais gagnez,
 S'il se peut, les intéressés :
 Cette voie est bien la meilleure :
 Suivez-la donc. A dire vrai,
 Je crois que l'amateur du change
 De ce conseil tenta l'essai.

On dit^o qu'il parloit comme un Ange,
 De mots dorés usant toujours,
 Mots dorés font tout en amours,
 C'est une maxime constante.
 Chacun fait quelle est mon entente:
 J'ai rebattu cent & cent fois,
 Ceci dans cent & cent endroits,
 Mais la chose est si nécessaire,
 Que je ne puis jamais m'en taire,
 Et redirai jusques au bout:
 Mots dorés en amour font tout.
 Ils persuadent la Donzelle,
 Son petit chien, sa Demoiselle,
 Son époux quelquefois aussi.
 C'est le seul qu'il falloit ici
 Persuader; il n'avoit l'ame
 Sourde à cette éloquence; & Dame
 Les orateurs du temps jadis
 N'en ont de telle en leurs écrits.
 Notre jaloux devint commode:
 Même on dit qu'il suivit la mode
 De son maître, & toujours depuis
 Changea d'objets en ses déduits.
 Il n'étoit bruit que d'aventures
 Du chrétien & des créatures.
 Les plus nouvelles sans manquer
 Etoient pour lui les plus gentilles,
 Par où le drôle en put croquer,
 Il en croqua, femmes & filles,
 Nymphes, grisettes, ce qu'il pût:

Toutes étoient de bonne prise:
 Et sur ce point, tant qu'il vécut,
 Diversité fut sa devise.



LE MAGNIFIQUE.

Un peu d'esprit, beaucoup de bonne mine,
 Et plus encor de libéralité,
 C'est en amour une triple machine
 Par qui maint fort est bien-tôt emporté;
 Rocher fut-il; rochers aussi se prennent.
 Qu'on soit bien fait, qu'on ait quelque talent,
 Que les cordons de la bourse ne tiennent;
 Je vous le dis, la place est au galant.
 On la prend bien quelquefois sans ces choses.
 Bon fait avoir néanmoins quelques doses
 D'entendement, & n'être pas un sot:
 Quant à l'avare, on le haït: le magot
 A grand besoin de bonne rhétorique;
 La meilleure est celle du libéral.

Un Florentin, nommé le Magnifique,
 La possédoit en propre original.
 Le Magnifique étoit un nom de guerre
 Qu'on lui donna; bien l'avoit mérité:
 Son train de vivre, & son honnêteté,
 Se dons sur-tout, l'avoient par toute terre

Déclaré

Déclaré tel: propre, bien fait, bien mis,
 L'esprit galant, & l'air des plus polis,
 Il se piqua pour certaine femelle
 De haut état. La conquête étoit belle:
 Elle excitoit doublement le desir:
 Rien n'y manquoit, la gloire & le plaisir.
 Aldobrandin étoit de cette Dame
 Mari jaloux, non comme d'une femme,
 Mais comme qui depuis peu jouiroit
 D'une Philis. Cet homme la veilloit
 De tous ses yeux; s'il en eût eu dix mille,
 Il les eût tous à ce soin occupés.
 Amour le rend, quand il veut inutile;
 Ces Argus là font fort souvent trompés.
 Aldobrandin ne croyoit pas possible
 Qu'il le fût onc: il défioit les gens.
 Au demeurant il étoit fort sensible
 A l'intérêt, aimoit fort les présens.
 Son concurrent n'avoit encor su dire
 Le moindre mot à l'objet de ses vœux:
 On ignoroit, ce lui sembloit, ses feux,
 Et le surplus de l'amoureux martyre;
 (Car c'est toujours une même chanson)
 Si l'on l'eût su, qu'eût-on fait? Que fait-on?
 Ja n'est besoin qu'au lecteur je le die.
 Pour revenir à notre pauvre amant,
 Il n'avoit su dire un mot seulement
 Au médecin touchant sa maladie.
 Or le voilà qui tourmente sa vie,
 Qui va, qui vient, qui court, qui perd ses pas:

Point de fenêtré, & point de jalousie
Ne lui permet d'entrevoir les appas,
Ni d'entr'ouïr la voix de sa maîtresse.
Il ne fut onc semblable forteresse.
Si faudra-t'il qu'elle y vienne pourtant.
Voici comment s'y prit notre assiégeant.
Je pense avoir déjà dit, ce me semble,
Qu'Aldobrandin homme à présent étoit;
Non qu'il en fût, mais il en recevoit.
Le Magnifique avoit un cheval d'amble,
Beau, bien taillé, dont il faisoit grand cas;
Il l'appelloit, à cause de son pas,
La haquenée. Aldobrandin le loue;
Ce fut assez: notre amant proposa
De le troquer: l'époux s'en excusa:
Non pas, dit-il, que je ne vous avoue
Qu'il me plaît fort; mais à de tels marchés
Je perds toujours. Alors le Magnifique,
Qui voit le but de cette politique,
Reprit: Eh bien, faisons-mieux, ne troquez;
Mais pour le prix du cheval permettez
Que, vous présent, j'entretienne Madame.
C'est un desir curieux qui m'a pris.
Encor faut-il que vos meilleurs amis
Sachent un peu ce qu'elle a dedans l'ame.
Je vous demande un quart d'heure sans plus.
Aldobrandin, l'arrêtant là-dessus:
J'en suis d'avis; je livrerai ma femme;
Ma foi, mon cher, gardez votre cheval.
Quoi, vous présent? Moi présent! Et quel mal
Encore

Encore un coup peut-il, en la présence
 D'un mari fin comme vous, arriver ?
 Aldobrandin commence d'y rêver :
 Et raisonnant en foi : quelle apparence,
 Qu'il en méviennne en effet moi présent ?
 C'est marché fûr, il est fol ; à son dam :
 Que prétend-il ? Pour plus grande assurance,
 Sans qu'il le fache, il faut faire défense
 A ma moitié de répondre au galant.
 Sus, dit l'époux, j'y consens. La distance
 De vous à nous, poursuivit notre amant,
 Sera réglée, afin qu'aucunement
 Vous n'entendiez. Il y consent encore ;
 Puis va querir sa femme en ce moment.
 Quand l'autre voit celle-là qu'il adore,
 Il se croit être en un enchantement.
 Les saluts faits, en un coin de la salle
 Ils se vont seoir. Notre galant n'étale
 Un long narré ; mais vient d'abord au fait.
 Je n'ai le lieu ni le temps à souhait,
 Commença-t-il ? puis je tiens inutile
 De tant tourner, il n'est que d'aller droit.
 Partant, Madame, en un mot comme en mille,
 Votre beauté jusqu'au vif m'a touché.
 Penseriez-vous que ce fût un péché
 Que d'y répondre ? Ah ! je vous crois, Madame,
 De trop bon sens. Si j'avois le loisir,
 Je ferois voir par les formes ma flamme,
 Et vous dirois de cet ardent desir
 Tout le menu, mais que je brûle, meure,

Et m'en tourmente, & me dise aux abois,
Tout ce chemin que l'on fait en six mois,
Il me convient le faire en un quart d'heure:
Et plus encor, car ce n'est pas le tout.
Froid est l'amant qui ne va jusqu'au bout,
Et par sottise en si beau train demeure.
Vous vous taisez! Pas un mot! Qu'est-ce là?
Renvoyriez-vous de la sorte un pauvre homme?
Le ciel vous fit, il est vrai, ce qu'on nomme
Divinité; mais faut-il pour cela
Ne point répondre, alors que l'on vous prie?
Je vois, je vois, c'est une tricherie
De votre époux: il m'a joué ce trait;
Et ne prétend qu'aucune repartie
Soit du marché: mais j'y fais un secret:
Rien n'y fera pour le sûr sa défense.
Je saurai bien me répondre pour vous:
Puis ce coin d'œil, par son langage doux,
Rompt à mon sens quelque peu le silence.
J'y lis ceci: Ne croyez pas, Monsieur,
Que la nature ait composé mon cœur
De marbre dur. Vos fréquentes passades,
Joûtes, tournois, devises, sérénades
M'ont avant vous déclaré votre amour.
Bien loin qu'il m'ait en nul point offensée;
Je vous dirai que dès le premier jour
J'y répondis; & me sentis blessée
Du même trait; mais que nous sert ceci?
Ce qu'il nous sert? Je m'en vais vous le dire:
Etant d'accord, il faut cette nuit-ci

Goûter le fruit de ce commun martyre ;
 De votre époux nous venger & nous rire ;
 Bref le payer du soin qu'il prend ici ;
 De ces fruits-là le dernier n'est le pire.
 Votre jardin viendra comme de cire :
 Descendez-y ; ne doutez du succès :
 Votre mari ne se tiendra jamais
 Qu'à sa maison des champs, je vous l'affure ,
 Tantôt il n'aille éprouver sa monture.
 Vos douâgnas en leur premier sommeil ,
 Vous descendrez, sans nul autre appareil
 Que de jeter une robe fourrée
 Sur votre dos, & viendrez au jardin.
 De mon côté l'échelle est préparée.
 Je monterai par la cour du voisin ;
 Je l'ai gagné : la rue est trop publique.
 Ne craignez rien. Ah ! mon cher Magnifique,
 Que je vous aime ! & que je vous fai gré
 De ce dessein ! Venez, je descendrai.
 C'est vous qui parle ; & plût au ciel, Madame,
 Qu'on vous osât embrasser les genoux !
 Mon Magnifique, à tantôt ; votre flamme
 Ne craindra point les regards d'un jaloux.
 L'amant la quitte, & feint d'être en courroux ;
 Puis tout grondant : vous me la donnez bonne,
 Aldobrandin ; je n'entendois cela.
 Autant vaudroit n'être avecque personne
 Que d'être avec Madame que voilà.
 Si vous trouvez chevaux à ce prix là,
 Vous le devez prendre sur ma parole.

Le mien hennit du moins ; mais cette idole
Est proprement un fort joli poisson.
Or fus, j'en tiens ; ce m'est une leçon.
Quiconque veut le reste du quart d'heure
N'a qu'à parler ; j'en ferai juste prix.
Aldobrandin rit si fort, qu'il en pleure.
Ces jeunes gens, dit-il, en leurs esprits
Mettent toujours quelque haute entreprise.
Notre féal, vous lâchez trop tôt prise :
Avec le temps on en viendrait à bout.
J'y tiendrai l'œil ; car ce n'est pas là tout ;
Nous y favons encor quelque rubrique :
Et cependant, Monsieur le Magnifique,
La haquenée est nettement à nous :
Plus ne fera de dépense chez vous.
Dès aujourd'hui, qu'il ne vous en déplaise,
Vous me verrez dessus fort à mon aise,
Dans le chemin de ma maison des champs.
Il n'y manqua sur le soir ; & nos gens
Au rendez-vous tout aussi peu manquèrent.
Dire comment les choses s'y passèrent,
C'est un détail trop long. Lecteur prudent,
Je m'en remets à ton bon jugement,
La Dame étoit, jeune, fringante & belle,
L'amant bien fait, & tous deux fort épris.
Trois rendez-vous coup sur coup furent pris :
Moins n'en valoit si gentille femelle.
Aucun péril, nul mauvais accident,
Bons dormitifs en or comme en argent,
Aux douïagnas, & bonne sentinelle.

Un pavillon vers le bout du jardin
Vint à propos ; Messire Aldobrandin
Ne l'avoit fait bâtir pour cet usage.
Conclusion, qu'il prit en cocuage
Tous ses degrés ; un seul ne lui manqua ;
Tant fût jouer son jeu la haquenée ;
Content ne fut d'une seul journée
Pour l'éprouver aux champs il demeura
Trois jours entiers, sans doute ni scrupule.
J'en connois bien qui ne sont si chanceux ;
Car ils ont femme, & n'ont cheval ni mule,
Sachant de plus tout ce qu'on fait chez eux.



LA MATRONE
D'ÉPHESE.

Si'il est un conte usé, commun & rebattu,
C'est celui qu'en ces vers j'accommode à ma guise.

Et pourquoi donc le chois-tu ?

Qui t'engage à cette entreprise ?

N'a-t-elle point déjà produit assez d'écrits ?

Quelle grace aura ta Matrone

Au prix de celle de Pétrone ?

Comment la rendras-tu nouvelle à nos esprits ?

Sans répondre aux censeurs, car c'est chose infinie,

Voyons si dans mes vers je l'aurai rajeunie.

Dans Ephese il fut autrefois

Une Dame en sagesse & vertu sans égale,

Et selon la commune voix,

Ayant su raffiner sur l'amour conjugale.

Il n'étoit bruit que d'elle & de sa chasteté :

On l'alloit voir par rareté :

C'étoit l'honneur du sexe. Heureuse sa patrie !

Chaque mere à sa brû l'alléguoit pour patron,

Chaque époux la prônoit à sa femme chérie.

D'elle descendent ceux de la Prudoterie,

Antique & célèbre maison.

Son mari l'aimoit d'amour folle.
 Il mourut. De dire comment;
 Ce feroit un détail frivole;
 Il mourut, & son testament
 N'étoit plein que de legs qui l'auroient consolée,
 Si les biens réparoient la perte d'un mari
 Amoureux autant que cheri.
 Mainte veuve pourtant fait la déchevelée,
 Qui n'abandonne pas le foin du demeurant,
 Et du bien qu'elle aura fait le compte en pleurant.
 Celle-ci par ses cris mettoit tout en alarme,
 Celle-ci faisoit un vacarme,
 Un bruit & des regrets à percer tous les cœurs;
 Bien qu'on fache qu'en ces malheurs,
 De quelque désespoir qu'une ame soit atteinte,
 La douleur est toujours moins forte que la plainte,
 Toujours un peu de faste entre parmi les pleurs.
 Chacun fit son devoir de dire à l'affligée
 Que tout a sa mesure, & que de tels regrets
 Pourroient pécher par leur excès :
 Chacun rendit par-là sa douleur rengrégée.
 Enfin ne voulant plus jouir de la clarté
 Que son époux avoit perdue,
 Elle entre dans sa tombe, en ferme volonté
 D'accompagner cette ombre aux enfers descendue.
 Et voyez ce que peut l'excessive amitié;
 (Ce mouvement aussi va jusqu'à la folie)
 Une esclave en ce lieu la suivit par pitié,
 Prête à mourir de compagnie.
 Prête, je m'entens bien; c'est-à-dire, en un mot,
 N'ayant

N'ayant examiné qu'à demi ce complot,
Et jusques à l'effet courageuse & hardie.
L'esclave avec la Dame avoit été nourrie :
Toutes deux s'entraimoient, & cette passion
Étoit crûe avec l'âge au cœur des deux femelles :
Le monde entier à peine eût fourni deux modèles
D'une telle inclination.

Comme l'esclave avoit plus de sens que la Dame,
Elle laissa passer les premiers mouvemens ;
Puis tâcha, mais en vain, de remettre cette ame
Dans l'ordinaire train des communs sentimens.
Aux consolations la veuve inaccessible
S'appliquoit seulement à tout moyen possible
De suivre le défunt aux noirs & tristes lieux.
Le fer auroit été le plus court & le mieux,
Mais la Dame vouloit paître encore ses yeux
Du trésor qu'enfermoit la biere,
Froide dépouille & pourtant chere.
C'étoit-là le seul aliment
Qu'elle prit en ce monument.
La faim donc fut celle des portes
Qu'entre d'autres de tant de sortes,
Notre veuve choisit pour fortir d'ici bas.
Un jour se passe & deux sans d'autre nourriture
Que ses profonds soupirs, que ses fréquens hélas !
Qu'un inutile & long murmure
Contre les Dieux, le sort, & toute la nature.
Enfin sa douleur n'omit rien,
Si la douleur doit s'exprimer si bien.

Encore un autre mort faisoit sa résidence
 Non loin de ce tombeau, mais bien différemment
 Car il n'avoit pour monument
 Que le dessous d'une potence,
 Pour exemple aux voleurs on l'avoit là laissé,
 Un soldat bien récompensé
 Le gardoit avec vigilance.
 Il étoit dit par ordonnance
 Que si d'autres voleurs, un parent, un ami
 L'enlevoient, le soldat nonchalant, endormi
 Rempliroit aussi-tôt sa place.
 C'étoit trop de sévérité:
 Mais la publique utilité
 Défendoit que l'on fit au garde aucune grâce.
 Pendant la nuit il vit aux fentes du tombeau
 Briller quelque clarté, spectacle assez nouveau.
 Curieux il y court, entend de loin la Dame
 Remplissant l'air de ses clameurs:
 Il entre, est étonné, demande à cette femme,
 Pourquoi ces cris, pourquoi ces pleurs?
 Pourquoi cette triste musique?
 Pourquoi cette maison noire & mélancolique?
 Occupée à ses pleurs, à peine elle entendit
 Toutes ces demandes frivoles,
 Le mort pour elle y répondit;
 Cet objet sans autres paroles,
 Disoit assez par quel malheur
 La Dame s'enterroit ainsi toute vivante.
 Nous avons fait serment, ajouta la suivante,
 De nous laisser mourir de faim & de douleur.

Encor que le foldat fût mauvais orateur,
Il leur fit concevoir ce que c'est que la vie.

La Dame cette fois eut de l'attention ;

Et déjà l'autre passion

Se trouvoit un peu ralentie :

Le temps avoit agi. Si la foi du ferment,
Poursuivit le foldat, vous défend l'aliment,

Voyez-moi manger seulement :

Vous n'en mourrez pas moins. Un tel tempé-
rament

Ne déplut pas aux deux femelles.

Conclusion qu'il obtint d'elles

Une permission d'apporter son foupé ;

Ce qu'il fit ; & l'esclave eut le cœur fort tenté

De renoncer dès-lors à la cruelle envie

De tenir au mort compagnie.

Madame, ce dit-elle, un penser m'est venu :

Qu'importe à votre époux que vous cessiez de
vivre ?

Croyez-vous que lui-même il fût homme à vous
fuivre,

Si par votre trépas vous l'aviez prévenu.

Non, Madame, il voudroit achever sa carrière.

La notre sera longue encor, si nous voulons.

Se faut-il à vingt ans enfermer dans la biere ?

Nous aurons tout loisir d'habiter ces maisons.

On ne meurt que trop tôt : qui nous presse ?

Attendons.

Quant à moi, je voudrois ne mourir que ridée.

Voulez-vous emporter vos appas chez les morts ?

Que vous servira-t-il d'en être regardée?

Tantôt en voyant les trésors
Dont le ciel prit plaisir d'orner votre visage,
Je disois, hélas! c'est dommage;
Nous-mêmes nous allons enterrer tout cela.

A ce discours flatteur la Dame s'éveilla.

Le Dieu qui fait aimer prit son temps; il tira
Deux traits de son carquois: de l'un il entama
Le soldat jusqu'au vif; l'autre effleura la Dame:
Jeune & belle, elle avoit sous ses pleurs de l'éclat,
Et des gens de goût délicat

Auroient bien pu l'aimer, & même étant leur
femme.

Le garde fut épris, les pleurs & la pitié,
Sorte d'amours ayant ses charmes:

Tout y fit. Une belle, alors qu'elle est en larmes
En est plus belle de moitié.

Voilà donc notre veuve écoutant la louange,
Poison qui de l'amour est le premier degré;

La voilà qui trouve à son gré
Celui qui le lui donne. Il fait tant qu'elle mange;
Il fait tant que de plaire, & se rend en effet
Plus digne d'être aimé que le mort le mieux fait.

Il fait tant enfin qu'elle change;
Et toujours par degrés, comme l'on peut penser,
De l'un à l'autre il fait cette femme passer;

Je ne le trouve pas étrange:
Elle écoute un amant, elle en fait un mari;
Le tout au nez du mort qu'elle avoit tant chéri.

Pendant

Pendant cette hymenée un voleur se hazarde
D'enlever le dépôt commis aux foins du garde.

Il en entend le bruit ; il y court à grands pas ;

Mais en vain, la chose étoit faite.

Il revint au tombeau conter son embarras ,

Ne sachant où trouver retraite.

L'esclave alors lui dit, le voyant éperdu :

L'on vous a pris votre pendu ?

Les loix ne vous feront, dites-vous, nulle grace ?

Si Madame y consent, j'y rémedierai bien.

Mettons notre mort en la place ,

Les passans n'y connoîtront rien.

La Dame y consentit. O volages fémelles !

La femme est toujours femme. Il en est qui

font belles ,

Il en est qui ne le font pas :

S'il en étoit d'assez fidelles ,

Elles auroient assez d'appas.

Prudes, vous vous devez défier de vos forces :

Ne vous vantez de rien. Si votre intention

Est de résister aux amorces ,

La notre est bonne aussi : mais l'exécution

Nous trompe également ; témoin cette Matrone,

Et n'en déplaise au bon Pétrone ,

Ce n'étoit pas un fait tellement merveilleux ,

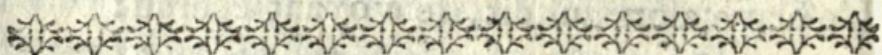
Qu'il en dût proposer l'exemple à nos neveux.

Cette veuve n'eut tort qu'au bruit qu'on lui

vit faire ,

Qu'au dessein de mourir mal conçu, mal formé ;

Car de mettre au patibulaire
 Le corps d'un mari tant aimé,
 Ce n'étoit pas peut-être une si grande affaire :
 Cela lui fauvoit l'autre : &, tout considéré,
 Mieux vaut goujat debout, qu'Empereur enterré.



BELPHEGOR.

Nouvelle tirée de Machiavel.

A MADEMOISELLE
 DE CHAMMELAT.

De votre nom j'orne le frontispice
 Des derniers vers que ma muse a polis,
 Puisle le tout, ô charmante Philis,
 Aller si loin que notre los franchisse
 La nuit des temps: nous la saurons domter,
 Moi par écrire, & vous par reciter.
 Nos noms unis perceront l'ombre noire;
 Vous regnerez long-temps dans la mémoire,
 Après avoir régné jusques ici
 Dans les esprits, dans les cœurs même aussi.
 Qui ne connoît l'initimable actrice
 Représentant ou Phedre, ou Bérénice,
 Chimene en pleurs, ou Camille en fureur?
 Est-il quelqu'un que votre voix n'enchanté?
 S'en trouve-t-il une autre aussi touchante?

Une

Une autre enfin allant si droit au cœur ?
 N'attendez pas que je fasse l'éloge
 De ce qu'en vous on trouve de parfait ;
 Comme il n'est point de grace qui n'y loge,
 Ce seroit trop, je n'aurois jamais fait.
 De mes Philis, vous feriez la première,
 Vous auriez eu mon ame toute entière,
 Si de mes vœux j'eusse plus présumé ;
 Mais en aimant qui ne veut être aimé ?
 Par ces transports n'espérant pas vous plaire,
 Je me suis dit seulement votre ami ;
 De ceux qui sont amans plus d'à demi :
 Et plût au sort que j'eusse pu mieux faire !
 Ceci soit dit : venons à notre affaire.

Un jour Satan, monarque des enfers,
 Faisoit passer ses sujets en revue.
 Là confondus tous les états divers,
 Princes & Rois, & la tourbe menue,
 Jettoient maints pleurs, pouffoient maint &
 maint cri,
 Tant que Satan en étoit étourdi.
 Il demandoit en passant à chaque ame :
 Qui t'a jettée en l'éternelle flamme ?
 L'une disoit, hélas ! c'est mon mari ;
 L'autre aussi-tôt répondoit, c'est ma femme.
 Tant & tant fut ce discours répété,
 Qu'enfin Satan dit en plein confistoire :
 Si ces gens-ci disent la vérité,
 Il est aisé d'augmenter notre gloire.

Nous

Nous n'avons donc qu'à le vérifier.
Pour cet effet il nous faut envoyer
Quelque démon plein d'art & de prudence,
Qui non content d'observer avec soin
Tous les hymens dont il fera témoin,
Y joigne aussi sa propre expérience.
Le Prince ayant proposé sa sentence,
Le noir sénat suivit tout d'une voix.
De Belphegor aussi-tôt on fit choix.
Ce diable étoit tout yeux & tout oreilles,
Grand épilucheur, clair-voyant à merveilles,
Capable enfin de pénétrer dans tout,
Et de pousser l'examen jusqu'au bout.
Pour subvenir aux frais de l'entreprise,
On lui donna mainte & mainte remise,
Toutes à vue, & qu'en lieux différens
Il pût toucher par des correspondans.
Quant au surplus, les fortunes humaines,
Les biens, les maux, les plaisirs, & les peines,
Bref ce qui suit notre condition,
Fut une annexe à sa légation :
Il se pouvoit tirer d'affliction,
Par ses bons tours, & par son industrie,
Mais, non mourir, ni revoir sa patrie,
Qu'il n'eût ici consumé certain temps :
Sa mission devoit durer dix ans.
Le voilà donc qui traverse & qui passe
Ce que le ciel voulut mettre d'espace
Entre ce monde & l'éternelle nuit ;
Il n'en mit guere, un moment y conduit.

Notre démon, s'établit à Florence,
Ville pour lors de luxe & de dépense:
Même il la crut propre pour le trafic.
Là, sous le nom du seigneur Roderic,
Il se logea, meubla, comme un riche homme;
Grosse maison, grand train, nombre de gens;
Anticipant tous les jours sur la somme
Qu'il ne devoit consumer qu'en dix ans.
On s'étonnoit d'une telle bombance.
Il tenoit table, avoit de tous côtés
Gens à ses frais, soit pour ses voluptés,
Soit pour le faste & la magnificence.
L'un des plaisirs où plus il dépensa
Fut la louange. Apollon l'encensa
Car il est maître en l'art de flatterie.
Diable n'eut onc tant d'honneurs en sa vie.
Son cœur devint le but de tous les traits
Qu'amour lançoit: il n'étoit point de belle
Qui n'employât ce qu'elle avoit d'attraits
Pour le gagner, tant sauvage fût-elle:
Car de trouver une seule rebelle,
Ce n'est la mode à gens, de qui la main
Par les présens s'applanit tout chemin.
C'est un ressort en tous desseins utile,
Je l'ai jà dit, & le redis encor;
Je ne connois d'autre premier mobile
Dans l'Univers, que l'argent & que l'or.
Notre envoyé cependant tenoit compte
De chaque hymen, en journaux différens;
L'un, des époux satisfaits & contens,

Et lui falloit quelque simple bourgeoise,
 Ce disoit-elle: un petit trafiquant
 Traiter ainsi les filles de mon rang!
 Méritoit-il femme si vertueuse?
 Sur mon devoir je suis trop scrupuleuse,
 J'en ai regret, & si je faisois bien. . .
 Il n'est pas sûr qu'Honestà ne fît rien:
 Ces prudes-là nous en font bien accroire.
 Nos deux époux, à ce que dit l'histoire,
 Sans disputer n'étoient pas un moment.
 Souvent leur guerre avoit pour fondement
 Le jeu, la jupe, ou quelque ameublement
 D'été, d'hyver, d'entre-temps, bref un monde
 D'inventions propres à tout gêner.
 Le pauvre diable eut lieu de regretter
 De l'autre enfer la demeure profonde.
 Pour comble enfin Roderic épousa
 La parenté de Madame Honestà,
 Ayant sans cesse & le pere & la mere,
 Et la grand' sœur, avec le petit frere;
 De ses deniers mariant la grand' sœur,
 Et du petit payant le précepteur.
 Je n'ai pas dit la principale cause
 De sa ruine, infaillible accident;
 Et j'oubliois qu'il eût un intendant.
 Un intendant! Qu'est-ce que cette chose?
 Je définis cet être un animal
 Qui, comme on dit, fait pêcher en eau trouble,
 Et plus le bien de son maître va mal,
 Plus le sien croît, plus son profit redouble:

Tant

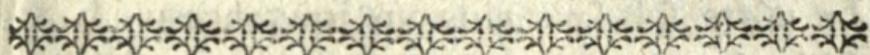
Tant qu'aisément lui-même acheteroit
Ce qui de net au seigneur resteroit:
Donc par raison bien & dûment déduite,
On pourroit voir chaque chose réduite
En son état, s'il arrivoit qu'un jour
L'autre devînt l'intendant à son tour;
Car regagnant ce qu'il eut, étant maître,
Ils reprendroient tous deux leur premier être.
Le seul recours du pauvre Roderic,
Son seul espoir, étoit certain trafic
Qu'il prétendoit devoir remplir sa bourse,
Espoir douteux, incertaine ressource.
Il étoit dit que tout seroit fatal
A notre époux; ainsi tout alla mal.
Ses agens, tels que la plûpart des nôtres,
En abusoient: il perdit un vaisseau,
Et vit aller le commerce à vau-l'eau,
Trompé des uns, mal servi par les autres.
Il emprunta. Quand ce vint à payer,
Et qu'à sa porte il vit le créancier,
Force lui fut d'esquiver par la fuite,
Gagnant les champs, où de l'âpre poursuite
Il se sauva chez un certain fermier,
En certain coin réparé du fumier.
A Mathéo c'étoit le nom du sire,
Sans tant tourner, il dit ce qu'il étoit;
Qu'un double mal chez lui le tourmentoit,
Ses créanciers, & sa femme encor pire;
Qu'il n'y savoit remede que d'entrer
Au corps des gens, & de s'y réparer,

D'y tenir bon : iroit-on là de prendre ?
 Dame Honesta viendroit-elle y prôner
 Qu'elle a regret de se bien gouverner ?
 Chose ennuyeuse, & qu'il est las d'entendre,
 Que de ces corps trois fois il fortiroit,
 Si-tôt que lui Mathéo l'en prieroit ;
 Trois fois fans plus, & ce pour récompense
 De l'avoir mis à couvert des fergens.
 Tout aussi-tôt l'embassadeur commence,
 Avec grand bruit d'entrer au corps des gens,
 Ce que le sien, ouvrage fantastique,
 Devint alors, l'histoire n'en dit rien.
 Son coup d'essai fut une fille unique
 Où le galant se trouvoit assez bien ;
 Mais Mathéo, moyennant grosse somme,
 L'en fit sortir au premier mot qu'il dit.
 C'étoit à Naple : il se transporte à Rome,
 Saisit un corps : Mathéo l'en bannit,
 Le chasse encore : autre somme nouvelle.
 Trois fois enfin, toujours d'un corps femelle,
 Remarquez bien, notre diable fortit.
 Le Roi de Naple avoit lors une fille,
 Honneur du sexe, espoir de sa famille :
 Maint jeune Prince étoit son poursuivant.
 Là, d'Honesta Belphegor se sauvant,
 On ne le put tirer de cet asile.
 Il n'étoit bruit, aux champs comme à la ville
 Que d'un manant qui chassoit les esprits.
 Cent mille écus d'abord lui font promis.
 Bien affligé de manquer cette somme,
 (Car les trois fois l'empêchoient d'espérer
 Que

Que Belphegor se laissât conjurer)
Il la refuse; il se dit un pauvre homme,
Pauvre pécheur, qui sans savoir comment,
Sans dons du ciel, par hazard seulement,
De quelque corps a chassé quelque diable,
Apparemment chétif, & misérable,
Et ne connoît celui-ci nullement.
Il a beau dire, on le force, on l'amene,
On le menace, on lui dit que sous peine
D'être pendu, d'être mis haut & court
En un gibet, il faut que sa puissance
Se manifeste avant la fin du jour.
Dès l'heure même on vous met en présence
Notre démon & son conjurateur.
D'un tel combat le Prince est spectateur.
Chacun y court; n'est fils de bonne mere
Qui pour le voir ne quitte toute affaire.
D'un côté sont le gibet & la hart,
Cent mille écus bien comptés d'autre part.
Mathéo tremble, & lorgne la finance.
L'esprit malin voyant sa contenance
Rioit sous cape, alléguoit les trois fois;
Dont Mathéo suoit dans son harnois,
Pressoit, prioit, conjuroit avec larmes.
Le tout en vain. Plus il est en alarmes,
Plus l'autre rit. Enfin le manant dit
Que sur ce diable il n'avoit nul crédit.
On vous le hape, & mene à la potence.
Comme il alloit haranguer l'assistance,
Nécessité lui suggera ce tour:

Il dit tout bas qu'on battît le tambour,
 Ce qui fut fait: dequoi l'esprit immonde
 Un peu surpris au manant demanda:
 Pourquoi ce bruit? Coquin, qu'entens-je là?
 L'autre répond: C'est madame Honesta
 Qui vous réclame, & va par tout le monde,
 Cherchant l'époux que le ciel lui donna.
 Incontinent le diable décampa,
 S'enfuit au fond des enfers, & conta
 Tout le succès qu'avoit eu son voyage.
 Sire, dit-il, le nœud du mariage
 Damne aussi dru qu'aucuns autres états,
 Votre grandeur voit tomber ici bas,
 Non par flocons, mais menu comme pluie,
 Ceux que l'hymen fait de sa confrerie,
 J'ai par moi-même examiné le cas.
 Non que de foi la chose ne soit bonne;
 Elle eut jadis un plus heureux destin;
 Mais comme tout se corrompt à la fin,
 Plus beau fleuron n'est en votre couronne.
 Satan le crut: il fut récompensé,
 Encor qu'il eût son retour avancé;
 Car qu'eût-il fait? Ce n'étoient pas merveilles,
 Qu'ayant sans cesse un diable à ses oreilles,
 Toujours le même, & toujours sur un ton,
 Il fut contraint d'enfiler la venelle:
 Dans les enfers encore en change-t-on.
 L'autre peine est à mon sens plus cruelle.
 Je voudrois voir quelque saint y durer;
 Elle eût à Job fait tourner la cervelle.

De tout ceci que prétens-je inférer ?
 Premièrement je ne fais pire chose,
 Que de changer son logis en prison ;
 En second lieu , si par quelque raison
 Votre ascendant à l'hymen vous expose ,
 N'épousez point d'Honestà , s'il se peut ;
 N'a pas pourtant une Honestà qui veut.



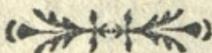
LA CLOCHETTE.

C O N T E.

○ combien l'homme est inconstant, divers,
 Foible, léger, tenant mal sa parole !
 J'avois juré, même en assez beaux vers,
 De renoncer à tout conte frivole ;
 Et quand juré ? C'est ce qui me confond.
 Depuis deux jours j'ai fait cette promesse.
 Puis fiez-vous à rimeur qui répond
 D'un sel moment. Dieu ne fit la sagesse
 Pour les cerveaux qui hantent les neuf sœurs :
 Trop bien ont-ils quelque art qui vous peut plaire,
 Quelque jargon plein d'assez de douceurs ;
 Mais d'être sûrs, ce n'est là leur affaire.
 Si me faut-il trouver, n'en fût-il point,
 Tempérament pour accorder ce point ;
 Et supposé que quant à la matière

J'eusse failli , du moins pourrois-je pas
Le réparer par la forme en tout cas ?
Voyons ceci. Vous saurez que naguere
Dans la Touraine un jeune bachelier
(Interprétez ce mot à votre guise :
L'usage en fut autrefois familier
Pour dire ceux qui n'ont la barbe grise :
Ores ce sont suppôts de Sainte Eglise)
Le nôtre soit sans plus un jouvenceau ,
Qui , dans les prés , sur le bord d'un ruisseau ,
Vous cajeoloit la jeune bachelette ,
Aux blanches dents, aux pieds nus, au corps gent,
Pendant qu'lo portant une clochette
Aux environs alloit l'herbe mangeant.
Notre galant vous lorgne une fillette,
De celles-là que je viens d'exprimer.
Le malheur fut qu'elle étoit trop jeunette,
Et d'âge encore incapable d'aimer.
Non qu'à treize ans on y soit inhabile ;
Même les loix ont avancé ce temps :
Les loix songeoient aux personnes de ville ,
Bien que l'amour semble né pour les champs.
Le bachelier déploya sa science ,
Ce fut en vain : le peu d'expérience ,
L'humeur farouche, ou bien l'averfion ,
Ou tous les trois firent que la bergere ,
Pour qui l'amour étoit langue étrangere ,
Repondit mal à tant de passion.
Que fit l'amant ? croyant tout artifice
Libre en amours , sur le coi de la nuit ,

Le compagnon détourne une genisse
De ce bétail par la fille conduit.
Le demeurant non compté par la belle
(Jeunesse n'a les soins qui sont requis)
Prit aussi-tôt le chemin du logis.
Sa mere étant moins oublieuse qu'elle,
Vit qu'il manquoit une piece au troupeau.
Dieu fait la vie ; elle tance Isabeau,
Vous la renvoie ; & la jeune pucelle
S'en va pleurant, & demande aux échos,
Si pas un d'eux ne fait nulle nouvelle
De celle-là, dont le drôle à propos
Avoit d'abord étouppé la clochette ;
Puis il la prit, puis la faisant sonner,
Il se fit suivre, & tant que la fillette
Au fond du bois se laissa détourner.
Jugez, lecteur, quelle fut sa surprise
Quand elle ouit la voix de son amant.
Belle, dit-il, toute chose est permise
Pour se tirer de l'amoureux tourment.
A ce discours la fille toute en transe
Remplit de cris ces lieux peu fréquentés.
Nul n'accourut. O belles, évitez
Le fond des bois, & leur vaste silence.





LE GLOUTON.

Conte tiré d'Athénée.

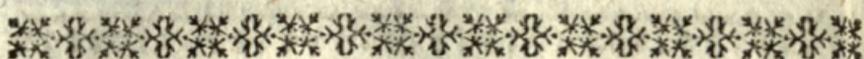
A son souper un glouton
Commande que l'on apprête
Pour lui seul un Esturgeon,
Sans en laisser que la tête.
Il soupe; il creve; on y court;
On lui donne maints clisteres.
On lui dit, pour faire court,
Qu'il mette ordre à ses affaires.
Mes amis, dit le goulu,
M'y voilà tout résolu;
Et puisqu'il faut que je meure,
Sans faire tant de façon,
Qu'on m'apporte tout à l'heure
Le reste de mon poisson.



LES DEUX AMIS.

ALXIOCUS avec Alcibiades

Jeunes, bien faits, galants, & vigoureux
 Par bon accord, comme grands camarades,
 En même nid furent pondre tous deux.
 Qu'arrive-t-il? L'un de ces amoureux
 Tant bien exploite autour de la Donzelle,
 Qu'il en naquit une fille si belle,
 Qu'ils s'en vantoient tous deux également.
 Le temps venu que cet objet charmant
 Put pratiquer les leçons de sa mere,
 Chacun des deux en voulut être amant;
 Plus n'en voulut l'un ni l'autre être pere.
 Frere, dit l'un, ah! vous ne sauriez faire
 Que cet enfant ne soit vous tout craché.
 Parbieu, dit l'autre, il est à vous, compere,
 Je prens sur moi le hazard du péché.



LE JUGÉ DE MESLE.

Deux avocats, qui ne s'accordoient point,
 Rendoient perplex un juge de province :
 Si ne pût onc découvrir le vrai point ;
 Tant lui sembloit que fût obscur & mince.
 Deux pailles prend d'inégale grandeur,
 Du doigt les ferre, il avoit bonne pince.
 La longue échet sans faute au défendeur,
 Dont renvoyé s'en va gai comme un Prince.
 La Cour s'en plaint, & le juge repart :
 Ne me blâmez, Messieurs, pour cet égard,
 De nouveauté dans mon fait il n'est maille :
 Maint d'entre vous souvent juge au hazard,
 Sans que pour ce tire à la courte-paille.



ALIX MALADE.

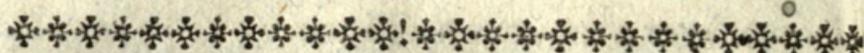
ALIX malade, & se sentant presser,
 Quelqu'un lui dit : Il se faut confesser ;
 Voulez-vous pas mettre en repos votre ame ?
 Oui je le veux, lui répondit la Dame ;
 Qu'à pere André on aille de ce pas ;
 Car il entend d'ordinaire mon cas.

Un messager y court en diligence,
 Sonne au couvent de toute sa puissance.
 Qui venez-vous demander? lui dit-on.
 C'est pere André, celui qui d'ordinaire
 Entend Alix dans sa confession.
 Vous demandez, reprit alors un frere,
 Le pere André, le confesseur d'Alix?
 Il est bien loin: Hélas! le pauvre pere
 Depuis dix ans confesse en Paradis.



LE BAISER RENDU.

GUILLOT passoit avec sa mariée;
 Un gentilhomme à son gré la trouvant,
 Qui t'a, dit-il donné telle épousée?
 Que je la baise à la charge d'autant.
 Bien volontiers, dit Guillot à l'instant;
 Elle est, Monsieur, fort à votre service.
 Le Monsieur donc fait alors son office,
 En appuyant: Perronnelle en rougit.
 Huit jours après ce gentilhomme prit.
 Femme à son tour: à Guillot il permit
 Même faveur. Guillot tout plein de zele,
 Puisque Monsieur, dit-il, est si fidele,
 J'ai grand regret, & je suis bien fâché
 Qu'ayant baisé seulement Perronnelle,
 Il n'ait encore avec elle couché.



SOEUR JEANNE.

SOEUR Jeanne ayant fait un poupon,
 Jeûnoit, vivoit en sainte fille,
 Toujours étoit en oraison,
 Et toujours ses sœurs à la grille.
 Un jour donc l'abbessè leur dit:
 Vivez comme sœur Jeanne vit,
 Fuyez le monde & sa sequelle.
 Toutes reprirent à l'instant;
 Nous ferons aussi sages qu'elle,
 Quand nous en aurons fait autant.



IMITATION D'ANACREON.

○ toi qui peins d'une façon galante,
 Maître passé dans Cythere & Paphos,
 Fais un effort: peins-nous Iris absente.
 Tu n'as point vu cette beauté charmante,
 Me diras-tu; tant mieux pour ton repos.
 Je m'en vais donc t'instruire en peu de mots.
 Premièrement mets des lys & des roses,
 Après cela des Amours & des Ris;
 Mais à quoi bon le détail de ces choses?
 D'une Vénus tu peux faire une Iris.
 Nul ne sauroit découvrir le mystere:
 Traits si pareils jamais ne se font vus:

Et

Et tu pourras à Paphos & Cythere
De cette Iris refaire une Vénus.

AUTRE IMITATION
D'ANACREON.

J'étois couché mollement,
Et contre mon ordinaire,
Je dormois tranquillement;
Quand un enfant s'en vint faire
A ma porte quelque bruit.
Il pleuvoit fort cette nuit;
Le vent, le froid, & l'orage
Contre l'enfant faisoient rage.
Ouvrez, dit-il, je suis nud.
Moi charitable & bon homme
J'ouvre au pauvre morfondu;
Et m'enquiers comme il se nomme.
Je te le dirai tantôt,
Repartit-il; car il faut
Qu'auparavant je m'essuie.
J'allume aussi-tôt du feu.
Il regarde si la pluie
N'a point gâté quelque peu
Un arc, dont je me méfie.
Je m'approche toutefois,
Et de l'enfant prens les doigts,
Les réchauffe, & dans moi-même

Je

Je dis: Pourquoi craindre tant ?
 Que peut-il ? C'est un enfant :
 Ma couardise est extrême
 D'avoir eu le moindre effroi :
 Que seroit-ce si chez moi
 J'avois reçu Poliphême ?
 L'enfant, d'un air enjoué,
 Ayant un peu secoué
 Les pieces de son armure,
 Et sa blonde chevelure,
 Prend un trait, un trait vainqueur,
 Qu'il me lance au fond du cœur.
 Voilà, dit-il, pour ta peine.
 Souviens-toi bien de Climéne,
 Et de l'amour: c'est mon nom.
 Ah! je vous connois, lui dis-je,
 Ingrat & cruel garçon:
 Faut-il que qui vous oblige
 Soit traité de la façon?
 Amour fit une gambade ;
 Et le petit scélérat
 Me dit: pauvre camarade,
 Mon arc est en bon état ;
 Mais ton cœur est bien malade.



DISSERTATION
 SUR
 LA JOCONDE.

*A Monsieur B***.*

Par M. BOILEAU DESPRÉAUX.

MONSIEUR,

VOTRE gageure est fans doute fort plaisante, & j'ai ri de tout mon cœur de la bonne foi avec laquelle votre ami soutient une opinion aussi peu raisonnable que la sienne. Mais cela ne m'a point du tout surpris : ce n'est pas d'aujourd'hui que les plus méchants ouvrages ont trouvé de sinceres protecteurs, & que des opiniâtres ont entrepris de combattre la raison à force ouverte. Et pour ne vous point citer ici d'exemples du commun, il n'est pas que vous n'avez oui parler du goût bizarre de cet Empereur, qui préfera les écrits d'un je ne fai quel poëte aux ouvrages d'Homere, & qui ne vouloit pas que tous les hom-

hommes ensemble , pendant près de vingt siècles, eussent eu le sens commun.

Le sentiment de votre ami a quelque chose d'aussi monstrueux. Et certainement quand je songe à la chaleur avec laquelle il va, le livre à la main, défendre la Joconde de Monsieur Bouillon, il me semble voir Marfise dans l'Arioste (puis qu'Arioste il y a) qui veut faire confesser à tous les chevaliers, que cette vieille qu'il a en croupe, est un chef-d'œuvre de beauté. Quoiqu'il en soit, s'il n'y prend garde, son opiniâtreté lui coutera un peu cher, & quelque mauvais passe-tems qu'il y ait pour lui à perdre cent pistoles, je le plains encore plus de la perte qu'il va faire de sa réputation dans l'esprit des habiles gens.

Il a raison de dire qu'il n'y a point de comparaison entre les deux ouvrages dont vous êtes en dispute, puisqu'il n'y a point de comparaison entre un conte plaisant & une narration froide; entre une invention fleurie & enjouée, & une traduction sèche & triste. Voilà en effet; la proportion qui est entre ces deux ouvrages. Monsieur de la Fontaine a pris à la vérité son sujet d'Arioste; mais en même tems il s'est rendu maître de sa matière: ce n'est point une copie qu'il ait tirée un trait après l'autre sur l'original; c'est un original qu'il a formé sur l'idée qu'Arioste lui a fournie. C'est ainsi que Virgile a imité Homere;

Térence, Ménandre; & le Tasse, Virgile. Au contraire, on peut dire de Monsieur Bouillon, que c'est un valet timide qui n'oseroit faire un pas sans le congé de son maître, & qui ne le quitte jamais que quand il ne le peut plus suivre. C'est un traducteur maigre & décharné: les plus belles fleurs qu'Arioste lui fournit deviennent seches entre ses mains, & à tous momens quittant le François pour s'attacher à l'Italien, il n'est ni Italien ni François.

Voilà, à mon avis, ce qu'on doit penser de ces deux pieces. Mais je passe plus avant, & je soutiens que non-seulement la nouvelle de Monsieur de la Fontaine est infiniment meilleure que celle de ce Monsieur mais qu'elle est même plus agréablement contée que celle d'Arioste. C'est beaucoup dire, sans doute, & je vois bien que par-là je vais m'attifer sur les bras tous les amateurs de ce poëte. C'est pourquoi vous trouverez bon que je n'avance pas cette opinion, sans l'appuyer de quelques raisons.

Premierement, je ne vois pas par quelle licence poëtique Arioste a pû, dans un poëme héroïque & sérieux, mêler une fable & un conte de vieille, pour ainsi dire, aussi burlesque qu'est l'histoire de Joconde. *Je sai bien*, dit un poëte, grand critique, *qu'il y a beaucoup de choses permises aux poëtes & aux peintres; qu'ils peuvent quelquefois donner carrière à leur imagination, &*

qu'il ne faut pas toujours les resserrer dans les bornes de la raison étroite & rigoureuse. Bien loin de leur vouloir ravir ce privilege, je le leur accorde pour eux, & je le demande pour moi. Ce n'est pas à dire toutefois qu'il leur soit permis pour cela de confondre toutes choses, de renfermer dans un même corps mille especes différentes, aussi confuses que les rêveries d'un malade, de mêler ensemble des choses incompatibles; d'accoupler les oiseaux avec les serpens, les tigres avec les agneaux. Comme vous voyez, Monsieur, ce poëte avoit fait le procès à Arioste, plus de mille ans avant qu'Arioste eût écrit. En effet, ce corps composé de mille especes différentes, n'est-ce pas proprement l'image du poëme de Roland le furieux? Qu'y a-t-il de plus grave & de plus héroïque que certains endroits de ce poëme? Qu'y a-t-il de plus bas & de plus bouffon que d'autres? Et sans chercher si loin, peut-on rien voir de moins sérieux que l'histoire de Joconde & d'Astolphe? Les aventures de Buscon & de Lazarille, ont-elles quelque chose de plus extravagant? Sans mentir, une telle bassesse est bien éloignée du goût de l'antiquité; & qu'auroit-on dit de Virgile, bon Dieu! si à la descente d'Enée dans l'Italie, il lui avoit fait conter par un hôtelier, l'histoire de Peau-d'Ane, ou les contes de ma mere l'Oye, car l'histoire de Joconde n'est gueres d'un autre rang. Que si Homere a été blâmé dans son Odyssée (qui est pourtant un ouvrage tout comique,

mique, comme l'a remarqué Arioste) si, dis-je, il a été repris par de fort habiles critiques, pour avoir mêlé dans cet ouvrage l'histoire des compagnons d'Ulisse changés en pourceaux, comme étant indigne de la majesté de son sujet: que diroient ces critiques, s'ils voyoient celle de Joconde dans un poëme héroïque? N'auroient-ils pas raison de s'écrier, que si cela est reçu, le bon sens ne doit plus avoir de juridiction sur les ouvrages d'esprit, & qu'il ne faut plus parler d'art ni de regles? Ainsi, Monsieur, quelque bonne que soit d'ailleurs la Joconde de l'Arioste, il faut tomber d'accord qu'elle n'est pas en son lieu.

Mais examinons un peu cette histoire en elle-même. Sans mentir, j'ai de la peine à souffrir le sérieux avec lequel Arioste écrit un conte si bouffon. Vous diriez que non-seulement c'est une histoire très-véritable, mais que c'est une chose très-noble, & très-héroïque, qu'il va raconter, & certes s'il vouloit décrire les exploits d'un Alexandre, ou d'un Charlemagne, il ne débuteroit pas plus gravement.

*Astolfo Re de' Longobardi, quello
A cui lascio il fratel monaco il regno,
Fù ne la giovanenza sua sì bello
Che mai poch' altri giunfero à quel segno.
N'havria à fatica un tal fato a pennello
Appelle, Zeusi, o se v'è alcun più degno.*

Le bon Meffer Ludovico ne se fouvenoit pas, ou plutôt ne se foucioit pas du précepte de son Horace :

Verfibus exponi tragicis res comica non vult.

Cependant il est certain que ce precepte est fondé sur la pure raison ; & que comme il n'y a rien de plus froid que de conter une chose grande en style bas, aussi n'y a-t-il rien de plus ridicule, que de raconter une histoire comique & absurde en termes graves & sérieux, à moins que ce sérieux ne soit affecté tout exprès pour rendre la chose encore plus burlesque. Le secret donc en contant une chose absurde, est de s'énoncer d'une telle maniere, que vous fassiez concevoir au lecteur que vous ne croyez pas vous-même la chose que vous lui contez. Car alors il aide lui-même à se décevoir, & ne songe qu'à rire de la plaisanterie agréable d'un auteur qui se joue & ne lui parle pas tout de bon. Et cela est si véritable, qu'on dit même assez souvent des choses qui choquent directement la raison, & qui ne laissent pas néanmoins de passer, à cause qu'elles excitent à rire. Telle est cette hyperbole d'un ancien poëte comique, pour se moquer d'un homme qui avoit une terre de fort petite étendue : *Il possédoit*, dit ce poëte, *une terre à la campagne, qui n'étoit pas plus grande qu'une épître de Lacédémonien.* Y a-t-il rien, ajoute un ancien rhéteur, de plus absurde que cette pensée ?

Cepen-

Cependant elle ne laisse pas de passer pour vraisemblable, parce qu'elle touche la passion, je veux dire qu'elle excite à rire. Et n'est-ce pas en effet ce qui a rendu si agréables certaines lettres de Voiture, comme celle du Brochet & de la Carpe, dont l'invention est absurde d'elle-même, mais dont il a caché les absurdités par l'enjouement de sa narration, & par la maniere plaisante dont il dit toutes choses? C'est ce que M. de la Fontaine a observé dans sa nouvelle; il a crû que dans un conte comme celui de Joconde, il ne falloit pas badiner sérieusement. Il rapporte à la vérité des aventures extravagantes: mais il les donne pour telles; par-tout il rit & il joue; & si le lecteur lui veut faire un procès sur le peu de vraisemblance qu'il y a aux choses qu'il raconte, il ne va pas comme Arioste, les appuyer par des raisons forcées & plus absurdes encore que la chose même: mais il s'en fauve en riant & en se jouant du lecteur, qui est la route qu'on doit tenir en ces rencontres.

Ridiculum acri

Fortius & melius magnas plerumque secat res.

Ainsi lorsque Joconde, par exemple, trouve sa femme couchée entre les bras d'un valet, il n'y a pas d'apparence que dans la fureur il n'éclate contre elle, ou du moins contre ce valet. Comment est-ce donc qu'Arioste fauve cela? Il

dit que la violence de l'amour ne lui permit pas de faire ce déplaisir à sa femme.

*Ma, da l'amor che porta al suo dispetto,
A l'ingrata moglier, li fu interdetto.*

Voilà, sans mentir un amant bien parfait, & Céladon ni Silvandre ne font jamais parvenus à ce haut degré de perfection. Si je ne me trompe, c'étoit bien plutôt là une raison, non-seulement pour obliger Joconde à éclater, mais c'en étoit assez pour lui faire poignarder dans la rage sa femme, son valet, & soi-même, puisqu'il n'y a point de passion plus tragique & plus violente que la jalousie qui naît d'un extrême amour. Et certainement, si les hommes les plus sages & les plus modérés, ne sont pas maîtres d'eux-mêmes dans la chaleur de cette passion, & ne peuvent s'empêcher quelquefois de s'emporter jusqu'à l'excès pour des sujets fort légers: que devoit faire un jeune homme comme Joconde, dans les premiers accès d'une jalousie aussi bien fondée que la sienne? Etoit-il en état de garder encore des mesures avec une perfide, pour qui il ne pouvoit plus avoir que des sentimens d'horreur & de mépris? Monsieur de la Fontaine a bien vû l'absurdité qui s'ensuivoit de-là: il s'est donc bien gardé de faire Joconde amoureux d'un amour romanesque & extravagant; cela ne serviroit de rien, & une passion comme celle-là n'a point

point de rapport avec le caractère dont Joconde nous est dépeint, ni avec ses aventures amoureuses. Il l'a donc représenté seulement comme un homme persuadé à fonds de la vertu & de l'honnêteté de sa femme. Ainsi quand il vient à reconnoître l'infidélité de cette femme, il peut fort bien, par un sentiment d'honneur, comme le suppose M. de la Fontaine, n'en rien témoigner, puisqu'il n'y a rien qui fasse plus de tort à un homme d'honneur en ces sortes de rencontres, que l'éclat.

*Tous deux dormoient : dans cet abord Joconde
Voulut les envoyer dormir en l'autre monde :*

Mais cependant il n'en fit rien,

Et mon avis est qu'il fit bien.

Le moindre bruit que l'on peut faire

En telle affaire,

Est le plus sûr de la moitié.

Soit par prudence ou par pitié,

Le Romain ne tua personne.

Que si Arioste n'a supposé l'extrême amour de Joconde, que pour fonder la maladie & la maigreur qui lui vint ensuite, cela n'étoit point nécessaire, puisque la seule pensée d'un affront n'est que trop suffisante pour faire tomber malade un homme de cœur. Ajoûtez à toutes ces raisons, que l'image d'un honnête homme lâchement trahi par une ingrate qu'il aime, tel que

Joconde nous est représenté dans l'Arioste, a quelque chose de tragique, qui ne vaut rien dans un conte pour rire: au lieu que la peinture d'un mari qui se résout à souffrir discrettement les plaisirs de sa femme, comme l'a dépeint Monsieur de la Fontaine, n'a rien que de plaisant & d'agréable, & c'est le sujet ordinaire de nos comédies.

Arioste n'a pas mieux réussi dans cet autre endroit, où Joconde apprend au Roi l'abandonnement de sa femme avec le plus laid monstre de sa Cour. Il n'est pas vraisemblable que le Roi n'en témoigne rien. Que fait donc l'Arioste pour fonder cela? Il dit que Joconde, avant que de découvrir ce secret au Roi, le fit jurer sur le Saint Sacrement, ou sur l'*Agnus Dei*, ce sont ses termes, qu'il ne s'en ressentiroit point. Ne voilà-t-il pas une invention bien agreable? Et le Saint Sacrement n'est-il pas-là bien placé? Il n'ya que la licence Italienne qui puisse mettre une semblable impertinence à couvert, & de pareilles sottises ne se souffrent point en latin ni en françois. Mais comment est-ce qu'Arioste sauvera toutes les autres absurdités qui s'en suivent de-à? Où est-ce que Joconde trouve si vite une hodie sacrée pour faire jurer le Roi? Et quelle apparence qu'un Roi s'engage ainsi légèrement à un simple gentilhomme, par un ferment si exécrationnel? Avouons que Monsieur de la Fontaine, s'est bien plus sagement tiré de ce pas, par la plaisanterie

de Joconde, qui propose au Roi, pour le consoler de cet accident, l'exemple des Rois & des Césars, qui avoient souffert un semblable malheur avec une constance toute héroïque: & peut-on en sortir plus agréablement qu'il ne fait par ces vers?

*Mais enfin il le prit en homme de courage,
En galant homme; & pour le faire court,
En véritable homme de Cour.*

Ce trait ne vaut-il pas mieux lui seul que tout le sérieux de l'Arioste? Ce n'est pas pourtant qu'Arioste n'ait cherché le plaisant autant qu'il a pû. Et on peut dire de lui ce que Quintilien dit de Démosthène: *Non displicuisse illi jocos, sed non contigisse*: qu'il ne fuyoit pas les bons mots, mais qu'il ne les trouvoit pas: car quelquefois de la plus hante gravité de son style, il tombe dans des bassesses à peine dignes du burlesque. En effet: qu'y a-t-il de plus ridicule que cette longue généalogie qu'il fait du reliquaire que Joconde reçut de sa femme en partant? Cette raillerie contre la religion n'est-elle pas bien en son lieu? Que peut-on voir de plus sale que cette métaphore ennuyeuse, prise de l'exercice des chevaux de laquelle Astolfe & Joconde se servent pour se reprocher l'un à l'autre leur lubricité? Que peut-on imaginer de plus froid que cette équivoque qu'il employe à propos du retour de Jo-

conde à Rome ? On croyoit, dit-il, qu'il étoit allé à Rome, & il étoit à Cornetto.

Credeano che da lor si fosse tolto

Per gire à Roma, è gito era à Cornetto.

Si M. de la Fontaine avoit mis une semblable sottise dans toute sa piece, trouveroit-il grace auprès de ses censeurs ? Et une impertinence de cette force n'auroit-elle pas été capable de décrier tout son ouvrage, quelques beautés qu'il eût eues d'ailleurs ? Mais certes il ne falloit pas appréhender cela de lui. Un homme formé comme je vois bien qu'il l'est, au goût de Térence & de Virgile, ne se laisse pas emporter à ces extravagances Italiennes, & ne s'écarte pas ainsi de la route du bon sens. Tout ce qu'il dit est simple & naturel, & ce que j'estime sur-tout en lui, c'est une certaine naïveté de langage, que peu de gens connoissent, & qui fait pourtant tout l'agrément du discours. C'est cette naïveté inimitable qui a été tant estimée dans les écrits d'Horace & de Térence, à laquelle ils se sont étudiés particulièrement, jusqu'à rompre pour cela la mesure de leurs vers, comme a fait M. de la Fontaine en beaucoup d'endroits. En effet, c'est ce *molle* & ce *facetum* qu'Horace a attribué à Virgile, & qu'Apollon ne donne qu'à ses favoris. En voulez-vous des exemples ?

Marie depuis peu ; Content , je n'en sai rien.

Sa femme avoit de le jeunesse ,

De la beauté , de la délicatesse ;

Il ne tenoit qu'à lui qu'il ne s'en trouvât bien.

S'il eût dit simplement, que Joconde vivoit content avec sa femme, son discours auroit été assez froid : mais par ce doute où il s'embarrasse lui-même, & qui ne veut pourtant dire que la même chose, il enjoue sa narration, & occupe agréablement le lecteur. C'est ainsi qu'il faut juger de ces vers de Virgile dans une de ses églogues, à propos de Médée, à qui une fureur d'amour & de jalousie avoit fait tuer ses enfans.

Crudelis mater magis , an puer improbus ille ?

Improbus ille puer ; crudelis tu quoque mater.

Il en est de même encore de cette reflexion que fait M. de la Fontaine, à propos de la désolation que fait paroître la femme de Joconde, quand son mari est prêt à partir.

Vous autres bonnes gens auriez crû que la dame

Une heure après eût rendu l'ame.

Moi qui fais ce que c'est que l'esprit d'une femme, &c.

Je pourrois vous montrer beaucoup d'endroits de la même force, mais cela ne serviroit de rien pour convaincre votre ami. Ces sortes de beautés sont de celles qu'il faut sentir, & qui ne se prou-

prouvent point. C'est ce je ne fai quoi qui nous charme & sans lequel la beauté même n'auroit ni grace ni beauté. Mais après tout, c'est un je ne fai quoi; & si votre ami est aveugle, je ne m'engage pas à lui faire voir clair: & c'est aussi pourquoi vous me dispenserez, s'il vous plaît, de répondre à toutes les vaines objections qu'il vous a faites. Ce seroit combattre des fantômes qui s'évanouissent d'eux-mêmes; & je n'ai pas entrepris de dissiper toutes les chimères qu'il est d'humeur à se former dans l'esprit.

Mais il y a deux difficultés, dites-vous, qui vous ont été proposées par un fort galant homme, & qui sont capables de vous embarrasser. La premiere regarde l'endroit où ce valet d'hôtellerie trouve le moyen de coucher avec la commune maîtresse d'Astolphe & de Joconde, au milieu de ces deux galants. Cette aventure, dit-on, paroît mieux fondée dans l'original, parce qu'elle se passe dans une hôtellerie où Astolphe & Joconde viennent d'arriver fraîchement, & d'où ils doivent partir le lendemain: ce qui est une raison suffisante pour obliger ce valet à ne point perdre de tems, & à tenter ce moyen, quelque dangereux qu'il puisse être, pour jouir de sa maîtresse; parce que s'il laisse échapper cette occasion, il ne pourra plus la retrouver: au lieu que dans la nouvelle de M. de la Fontaine, tout ce mystere arrive chez un hôte où

Astolphe

Astolfe & Joconde font un assez long féjour. Ainfi ce valet logeant avec celle qu'il aime , & étant avec elle tous les jours, vraisemblablement il pouvoit trouver d'autres voies plus sûres pour coucher avec elle, que celle dont il se fert.

A cela je répons, que si ce valet a recours à celle-ci, c'est qu'il n'en peut imaginer de meilleure, & qu'un gros brutal, tel qu'il nous est représenté par M. de la Fontaine, & tel qu'il devoit l'être en effet, pour faire une entreprise comme celle-là, est fort capable de hasarder tout pour se satisfaire, & n'a pas toute la prudence que pourroit avoir un honnête homme. Il y auroit quelque chose à dire si M. de la Fontaine nous l'avoit représenté comme un amoureux de Roman, tel qu'il est dépeint dans Arioste, qui n'a pas pris garde que ces paroles de tendresse & de passion qu'il lui met dans la bouche, sont fort bonnes pour un Tircis, mais ne conviennent pas trop bien à un muletier. Je soutiens en second lieu, que la même raison qui dans Arioste empêche tout un jour ce valet & cette fille de pouvoir exécuter leur volonté; cette même raison, dis-je, a pû subsister plusieurs jours; & qu'ainsi étant continuellement observés l'un & l'autre par les gens d'Astolfe & de Joconde, & par les autres valets de l'hôtellerie, il n'est pas dans leur pouvoir d'accomplir leur dessein, si ce n'est la nuit. Pourquoi donc, me
direz

direz-vous, Monsieur de la Fontaine n'a-t-il point exprimé cela? Je soutiens qu'il n'étoit point obligé de le faire, parce que cela se suppose aisément de soi-même, & que tout l'artifice de la narration consiste à ne marquer que les circonstances qui sont absolument nécessaires. Ainsi, par exemple, quand je dis qu'un tel est de retour de Rome, je n'ai que faire de dire qu'il y étoit allé, puisque cela s'ensuit de-là nécessairement. De même, lorsque dans la nouvelle de M. de la Fontaine, la fille dit au valet qu'elle ne lui peut pas accorder sa demande, parce que si elle le faisoit, elle perdrait infailliblement l'anneau qu'Astolfe & Joconde lui avoient promis; il s'ensuit de-là qu'elle ne lui pouvoit accorder cette demande sans être découverte, autrement l'anneau n'auroit couru aucun risque.

Qu'étoit-il donc besoin que M. de la Fontaine allât perdre en paroles inutiles, le tems qui est si cher dans une narration? On me dira peut-être que M. de la Fontaine après tout n'avoit que faire de changer ici Arioste. Mais qui ne voit au contraire, que par-là il a évité une absurdité manifeste, c'est à savoir ce marché qu'Astolfe & Joconde font avec leur hôte, par lequel ce pere vend sa fille à beaux deniers comptans. En effet ce marché n'a-t-il pas quelque chose de choquant, ou plutôt d'horrible? Ajoutez que dans la nouvelle de M. de la Fontaine,

Astolfe

Astolfe & Joconde font trompés bien plus plaifamment, parce qu'ils regardent tous deux cette fille, qu'ils ont abufée, comme une jeune innocente à qui ils ont donné, comme il dit,

La premiere leçon du plaifir amoureux.

Au lieu que dans *Ariofte*, c'est une infame qui va courir le pays avec eux, & qu'ils ne feroient regarder que comme une abandonnée.

Je viens à la feconde objection. Il n'est pas vraifemblable, vous a-t-on dit, que quand *Astolfe* & *Joconde* prennent réfolution de courir enfemble le pays, le Roi, dans la douleur où il eft, foit le premier qui s'avife d'en faire la propofition; & il femble qu'*Ariofte* ait mieux réuffi de la faire faire par *Joconde*. Je dis que c'est tout le contraire; & qu'il n'y a point d'apparence qu'un fimple gentilhomme faffe à un Roi une propofition fi étrange, que celle d'abandonner fon royaume, & d'aller expofer fa perfonne en des pays éloignés, puiſque même la feule penſée en eft coupable: au lieu qu'il peut fort bien tomber dans l'eſprit d'un Roi qui ſe voit ſenſiblement outragé en fon honneur, & qui ne feroit plus voir ſa femme qu'avec chagrin, d'abandonner ſa Cour pour quelque tems, afin de s'ôter de devant les yeux un objet qui ne lui peut cauſer que de l'ennui.

Si je ne me trompe, Monsieur, voilà vos doutes assez bien résolus. Ce n'est pas pourtant que de là je veuille inférer que M. de la Fontaine ait sauvé toutes les absurdités qui sont dans l'histoire de Joconde: il y auroit eu de l'absurdité à lui-même d'y penser. Ce seroit vouloir extravaguer sagement, puisqu'en effet toute cette histoire n'est autre chose qu'une extravagance assez ingénieuse, continuée depuis un bout jusqu'à l'autre. Ce que j'en dis n'est seulement que pour vous faire voir qu'aux endroits où il s'est écarté de l'Arioste, bien loin d'avoir fait de nouvelles fautes, il a rectifié celles de cet auteur. Après tout néanmoins, il faut avouer que c'est à l'Arioste qu'il doit sa principale invention. Ce n'est pas que les choses qu'il a ajoutées de lui-même, ne pussent entrer en parallèle avec tout ce qu'il y a de plus ingénieux dans l'histoire de Joconde. Telle est l'invention du livre blanc que nos deux aventuriers emportèrent pour mettre les noms de celles qui ne seroient pas rebelles à leurs vœux: car cette badinerie me semble bien aussi agréable que tout le reste du conte. Il n'en faut pas moins dire de cette plaisante contestation qui s'émeut entre Astolfe & Joconde, pour le pucelage de leur commune maîtresse, qui n'étoit pourtant que les restes d'un valet. Mais, Monsieur, je ne veux point chicaner mal-à-propos. Donnons, si vous voulez, à Arioste toute la gloire de l'invention, ne lui déniions pas

pas le prix qui lui est justement dû pour l'élégance, la netteté & la brièveté inimitable avec laquelle il dit tant de choses en si peu de mots; ne rabaifsons point malicieusement, en faveur de notre nation, le plus ingénieux auteur des derniers siècles. Mais que les graces, & les charmes de son esprit ne nous enchantent pas de telle sorte, qu'elles nous empêchent de voir les fautes de jugement qu'il a faites en plusieurs endroits; & quelque harmonie en vers dont il nous frappe l'oreille, confessons que Mr. de la Fontaine ayant conté plus plaifamment une chose très-plaisante, il a mieux compris l'idée & le caractère de la narration.

Après cela, Monsieur, je ne pense pas que vous voulussiez exiger de moi de vous marquer ici exactement tous les défauts qui sont dans la piece de Monsieur Bouillon. J'aimerois autant être condamné à faire l'analyse exacte d'une chanson du Pontneuf, par les regles de la poétique d'Aristote. Jamais style ne fut plus vicieux que le sien, & jamais style ne fut plus éloigné de celui de M. de la Fontaine. Ce n'est pas, Monsieur, que je veuille faire passer ici l'ouvrage de M. de la Fontaine pour un ouvrage sans défaut; je le tiens assez galant homme pour tomber d'accord lui-même des négligences qui s'y peuvent rencontrer; & où ne s'en rencontre-t-il point? Il suffit pour moi que le bon y passe infiniment le mauvais, & c'est assez pour faire un ouvrage excellent.

*Ergo ubi plura nitent in carmine, non ego paucis
Offendar maculis.*

Il n'en est pas de même de M. Bouillon : c'est un auteur sec & aride, toutes ses expressions sont rudes & forcées, il ne dit jamais rien qui ne puisse être mieux dit : & bien qu'il bronche à chaque ligne, son ouvrage est moins à blâmer pour les fautes qui y sont, que pour l'esprit & le génie qui n'y est pas. Je ne doute point que vos sentimens en cela ne soient d'accord avec les miens ; mais s'il vous semble que j'aille trop avant, je veux bien, pour l'amour de vous, me faire un effort, & en examiner seulement une page.

*Astolfe, Roi de Lombardie,
A qui son frere plein de vie,
Laiſſa l'empire glorieux :
Pour ſe faire religieux :
Nâquit d'une forme ſi belle,
Que Zeuxis & le grand Apelle,
De leur docte & fameux pinceau
N'ont jamais rien fait de ſi beau.*

Que dites-vous de cette longue période ? N'est-ce pas bien entendre la manière de conter, qui doit être simple & coupée que de commencer une narration en vers, par un enchaînement de paroles à peine supportable dans l'exorde d'une oraison ?

A qui son frere plein de vie.

Plein de vie est une cheville, d'autant plus qu'il n'est pas du texte. M. Bouillon l'a ajouté de sa grace,

grace, car il n'y a point en cela de beauté qui l'y ait contraint.

Laisse l'empire glorieux.

Ne semble-t-il pas que selon M. Bouillon il y a un empire particulier des glorieux, comme il y a un empire des Ottomans & des Romains; & qu'il a dit *l'empire glorieux*, comme un autre diroit *l'empire Ottoman*? Ou bien il faut tomber d'accord que le mot de *glorieux* en cet endroit-là est une cheville, & une cheville grossiere & ridicule.

Pour se faire religieux.

Cette maniere de parler est basse, & nullement poétique.

Nâquit d'une forme si belle.

Pourquoi *Nâquit*? N'y a-t-il pas de gens qui naissent fort beaux, & qui deviennent fort laids dans la suite du tems? Et au contraire n'en voit-on pas qui viennent fort laids au monde, & que l'âge ensuite embellit?

Que Zeuxis & le grand Apelle.

On peut bien dire qu'*Apelle* étoit un grand peintre; mais qui a jamais dit *le grand Apelle*? Cette épithete de *grand* tout simple, ne se donne jamais qu'à des conquérans & à nos saints. On peut bien appeller Ciceron *grand* orateur; mais il seroit ridicule de dire *le grand Ciceron*; & cela auroit quelque chose d'enflé & de puerile. Mais qu'a fait ici le pauvre *Zeuxis*, pour demeurer sans

épithete, tandis qu'Apelle est *le grand Apelle*? Sans mentir, il est bien malheureux que la mesure du vers ne l'ait pas permis, car il auroit été au moins *le brave Zeuxis*.

*De leur docte & fameux pinceau,
N'ont jamais rien fait de si beau.*

Il a voulu ici exprimer la pensée de l'Arioste, que quand Zeuxis & Apelle auroient épuisé tous leurs efforts pour peindre une beauté doüée de toutes les perfections, cette beauté n'auroit pas égalé celle d'Astolfe. Mais qu'il y a mal réuffi! & que cette façon de parler est grossiere! *N'ont jamais rien fait de si beau de leur pinceau.*

Mais si sa grace sans pareille.

Sans pareille est là une cheville; & le poëte n'a pas pu dire cela d'Astolfe, puisqu'il déclare dans la suite qu'il y avoit un homme au monde plus beau que lui, c'est à savoir, Joconde.

Etoit du monde la merveille.

Cette transposition ne se peut souffrir.

*Ni les avantages que donne
Le royal éclat de son sang.*

Ne diriez-vous pas que le sang des Astolfes de Lombardie est ce qui donne ordinairement de l'éclat? Il falloit dire, *ni les avantages que lui donnoit le royal éclat de son sang.*

Dans les Italiques provinces.

Cette maniere de parler sent le poëme épique,
où

où même elle ne seroit pas fort bonne ; & ne vaut rien du tout dans un conte, où les façons de parler doivent être simples & naturelles.

Elevoient au-dessus des Anges.

Pour parler François, il falloit dire, *élevoient au-dessus de ceux des Anges.*

Au prix des charmes de son corps.

De son corps, est dit bassement & pour rimer. Il falloit dire *de sa beauté.*

Si jamais il avoit vu naître.

Naître est maintenant aussi peu nécessaire qu'il l'étoit tantôt.

Rien qui fut comparable à lui.

Ne voilà-t-il pas un joli vers.

Sire ; je crois que le soleil

Ne voit rien qui vous soit pareil,

Si ce n'est mon frere Joconde,

Qui n'a point de pareil au monde.

Le pauvre Bouillon s'est terriblement embarrassé dans ces termes de *pareil* & de *sans pareil*. Il a dit là-bas que la beauté d'Astolfe n'a point de pareille ; ici il dit que c'est la beauté de Joconde qui est sans pareille : de-là il conclut que la beauté sans pareille du Roi, n'a de pareille que la beauté sans pareille de Joconde. Mais sauf l'honneur de l'Arioste que M. Bouillon a suivi en cet endroit, je trouve ce compliment fort impertinent, puisqu'il n'est pas vraisemblable qu'un

courtifan aille de but-en-blanc dire à un Roi qui se pique d'être le plus bel homme de son siècle : *J'ai un frere plus beau que vous.* M. de la Fontaine a bien fait d'éviter cela, & de dire simplement que ce courtifan prit cette occasion de louer la beauté de son frere, fans l'élever néanmoins au-dessus de celle du Roi. Comme vous voyez, Monsieur, il n'y a pas un vers où il n'y ait quelque chose à reprendre, & que Quintilien n'envoyât rebattre sur l'enclume.

Mais en voilà assez, & quelque résolution que j'aye prise d'examiner la page entiere, vous trouverez bon que je me fasse grace à moi-même, & que je ne passe pas plus avant. Et que seroit-ce, bon Dieu ! si j'allois rechercher toutes les impertinences de cet ouvrage, les mauvaises façons de parler, les rudesses, les incongruités, les choses froides & platement dites qui s'y rencontrent partout ? Que dirions-nous *de ces murailles dont les ouvertures bâillent ? De ces erremens qu'Astolfe & Joconde suivent dans les pays flamans ? Suivre des erremens ! juste ciel ! quelle langue est-ce-là ?* Sans mentir, je suis honteux pour M. de la Fontaine, de voir qu'il ait pu être mis en parallele avec un tel auteur : mais je suis encore plus honteux pour votre ami. Je le trouve bien hardi sans doute, d'oser ainsi hasarder cent pistoles sur la foi de son jugement. S'il n'a point de meilleure caution, & qu'il fasse souvent de semblables gageures, il est au hasard de se ruiner. Voilà, Monsieur,

fieur, la maniere d'agir ordinaire des demi-critiques, de ces gens, dis-je, qui sous l'ombre d'un sens commun, tourné pourtant à leur mode, prétendent avoir droit de juger souverainement de toutes choses, corrigent, disposent, réforment, approuvent, condamnent tout au hafard. J'ai peur que votre ami ne foit un peu de ce nombre. Je lui pardonne cette haute estime qu'il fait de la piece de M. Bouillon; je lui pardonne même d'avoir chargé sa mémoire de toutes les sottises de cet ouvrage: mais je ne lui pardonne pas la confiance avec laquelle il se persuade que tout le monde confirmera son sentiment. Pense-t-il donc que trois des plus galans hommes de France, aillent de gaieté de cœur se perdre d'estime dans l'esprit des habiles gens, pour lui faire gagner cent pistoles? Et depuis Midas, d'impertinente mémoire, s'est-il trouvé personne qui ait rendu un jugement aussi absurde que celui qu'il attend d'eux? Mais, Monsieur, il me semble qu'il y a assez long-têms que je vous entretiens, & ma lettre pourroit à la fin passer pour une dissertation préméditée. Que voulez-vous? C'est que votre gageure me tient au cœur, & j'ai été bien aise de vous justifier à vous-même le droit que vous avez sur les cent pistoles de votre ami. J'espere que cela servira à vous faire voir avec combien de passion je suis, &c.

Fin du Tome Premier.

TABLE



T A B L E

D E S C O N T E S

Contenus dans le premier Tome.

Joconde.	page 1
Le Cocu battu & content.	20
Le Mari Confesseur.	26
Le Savetier.	28
Le Payfan qui avoit offensé son Seigneur.	29
Le Muletier.	33
La Servante justifiée.	38
La Gageure des trois Commeres.	43
Le Calendrier des Vieillards.	55
A Femme avare galant escroc.	64
On ne s'avise jamais de tout.	67
Le Gascon puni.	69
La Fiancée du Roi de Garbe.	73
La Coupe enchantée.	102
Le Faucon.	120
Le petit chien qui secoue de l'argent & des pier- reries.	130
Pâté d'anguille.	150
Le Magnifique.	155
La Matrone d'Ephese.	163
Belphégor.	170
La Clochette.	181
Le Glouton.	184
Les deux Amis.	185
Le Juge de Mêle.	186
Alix malade.	ibid.
Le baiser rendu.	187
Sœur Jeanne.	188
Imitation d'Anacréon.	ibid.
Autre Imitation d'Anacréon.	189
Dissertation sur la Joconde.	193

Fin de la Table du Tome I.



C O N T E S

ET

NOUVELLES

EN VERS

PAR MONSIEUR

DE LA FONTAINE.

TOME II.



Avec Privilège de Sa Majesté Imperiale.

A CARLSROUHE,
Chez CHRETIEN THEOPH. SCHMIEDER,
&
A REUTLINGUE,
Chez JEAN GEORGE FLEISCHHAUER,
MDCCLXXIX.



P R É F A C E

DE L'AUTEUR

Sur le second Tome de ces Contes.

*V*oici les derniers Ouvrages de cette nature qui partiront des mains de l'Auteur; & par conséquent la dernière occasion de justifier ses hardiesses, & les licences qu'il s'est données. Nous ne parlons point des mauvaises rimes, des vers qui enjambent, des deux voyelles sans élision, ni en général de ces sortes de négligences qu'il ne se pardonneroit pas lui-même en un autre genre de Poësie; mais qui sont inséparables, pour ainsi dire, de celui-ci. Le trop grand soin de les éviter jetteroit un Faiseur de Contes en de longs détours, en des récits aussi froids que beaux, en des contraintes fort inutiles, & lui feroit négliger le plaisir du cœur pour travailler à la satisfaction de l'oreille.

Il faut laisser les narrations étudiées pour les grands sujets, & ne pas faire un Poëme Epique des aventures de Renaud d'Ast. Quand celui qui a rimé ces Nouvelles y auroit apporté tout le soin & l'exactitude qu'on lui demande; outre que ce soin s'y remarqueroit d'autant plus qu'il y est moins nécessaire, & que cela contrevient aux préceptes de Quintilien; encore l'Auteur n'auroit-il pas satisfait au principal point, qui est d'attacher le lecteur, de le réjouir, d'attirer malgré lui son attention, de lui plaire enfin. Car, comme l'on sait, le secret de plaire ne consiste pas toujours en l'ajustement, ni même en la régularité: il faut du piquant & de l'agréable, si l'on veut toucher. Combien voyons-nous de ces beautés régulières qui ne touchent point, & dont personne n'est amoureux? Nous ne voulons pas ôter aux modernes la louange qu'ils ont méritée. Le beau tour des vers, le beau langage, la justesse, les bonnes rimes sont des perfections en un Poëte: cependant que l'on considère quelqu'unes de nos Epigrammes où tout cela se rencontre: peut-être y trouvera-t-on beaucoup moins de sel, j'oserois dire encore bien moins de graces, qu'en celles

celles de Marot & de S. Gelais; quoique les ouvrages de ces derniers soient presque tous pleins de ces mêmes fautes qu'on nous impute. On dira que ce n'étoient pas des fautes en leur siècle, & que ç'en sont de très-grandes au nôtre. A cela nous répondons par un même raisonnement, & disons comme nous avons déjà dit, que ç'en seroit en effet dans un autre genre de Poésie, mais que ce n'en sont point dans celui-ci. Feu Monsieur de Voiture en est le garant. Il ne faut que lire ceux de ses ouvrages où il fait revivre le caractère de Marot: car notre Auteur ne prétend pas que la gloire lui en soit due, ni qu'il ait mérité non plus de grands applaudissements du public pour avoir rimé quelques Contes. Il s'est véritablement engagé dans une carrière toute nouvelle, & l'a fournie le mieux qu'il a pu; prenant tantôt un chemin, tantôt l'autre; & marchant toujours plus assurément quand il a suivi la maniere de nos vieux Poètes, Quorum in hac re imitari negligentiam exoptat, potius quàm istorum diligentiam. Mais en disant que nous voulions passer ce point-là, nous nous sommes insensiblement engagés à l'examiner; & peut-être n'a-ce pas été inutilement;

car il n'y a rien qui ressemble mieux à des fautes que ces licences. Venons à la liberté que l'Auteur se donne de tailler dans le bien d'autrui ainsi que dans le sien propre, sans qu'il en excepte les Nouvelles même les plus connues, ne s'en trouvant point d'inviolable pour lui. Il retranche, il amplifie, il change les incidens & les circonstances, quelquefois le principal événement & la suite: enfin ce n'est plus la même chose; c'est proprement une Nouvelle nouvelle; & celui qui l'a inventée auroit de la peine à reconnoître son propre ouvrage. Non sic decet contaminari Fabulas, diront les Critiques. Et comment ne le diroient-ils pas? Ils ont bien fait le même reproche à Térence, mais Térence s'est moqué d'eux, & a prétendu avoir droit d'en user ainsi. Il a mêlé du sien parmi les sujets qu'il a tirés de Ménandre, comme Sophocle & Euripide ont mêlé du leur parmi ceux qu'ils ont tirés des Ecrivains qui les précédoient, n'épargnant Histoire ni Fable où il s'agissoit de la bienséance & des regles du Dramatique. Ce privilège cessera-t-il à l'égard des Contes faits à plaisir; & faudra-t-il avoir dorénavant plus de respect & plus de religion, s'il est permis d'ainsi dire, pour
le

le mensonge, que les Anciens n'en ont eu pour la vérité? Jamais ce qu'on appelle un bon Conte ne passe d'une main à l'autre sans recevoir quelque nouvel embellissement. D'où vient donc, nous pourra-t-on dire, qu'en beaucoup d'endroits l'Auteur retranche au lieu d'enrichir? Nous en demeurons d'accord, & il le fait pour éviter la longueur & l'obscurité, deux défauts intolérables dans ces matieres, le dernier sur-tout: car si la clarté est recommandable en tous les ouvrages de l'esprit, on peut dire qu'elle est nécessaire dans les récits, où une chose la plupart du tems, est la suite & la dépendance d'une autre, où le moindre fonde quelquefois le plus important; ensorte que si le fil vient une fois à se rompre, il est impossible au lecteur de le renouer. D'ailleurs, comme les narrations en vers sont très-mal aisées, il se faut charger de circonstances le moins qu'on peut. Par ce moyen vous vous soulagez vous-même, & vous soulagez aussi le lecteur à qui l'on ne sauroit manquer d'appréter des plaisirs sans peine. Que si l'Auteur a changé quelques incidens, & même quelque catastrophe, ce qui préparoit cette catastrophe & la nécessité de la rendre heureuse l'y ont contraint. Il a cru que dans ces sortes de Contes chacun devoit être content à la

fin: cela plaît au lecteur, à moins qu'on ne lui ait rendu les personnes trop odieuses: mais il n'en faut point venir là si l'on peut, ni faire rire & pleurer dans une même Nouvelle. Cette bigarrure déplaît à Horace sur toutes choses: il ne veut pas que nos compositions ressemblent aux crottesques, & que nous fassions un ouvrage moitié femme moitié poisson. Ce sont les raisons générales que l'Auteur a eues: on en pourroit encore alléguer de particulières, & défendre chaque endroit; mais il faut laisser quelque chose à faire à l'habileté & à l'indulgence des lecteurs. Ils se contenteront donc de ces raisons-ci. Nous les aurions mises un peu plus en jour, & fait valoir davantage, si l'étendue des Préfaces l'avoit permis.



C O N T E S
DE
DE LA FONTAINE.

L E S O Y E S
DE FRERE PHILIPPE.

Nouvelle tirée de Bocace.

Je dois trop au beau sexe ; il me fait trop d'honneur

De lire ces récits : si tant est qu'il les lise.
Pourquoi non ? C'est assez qu'il condamne en son cœur.

Celles qui font quelque sottise.
Ne peut-il pas, sans qu'il le dise,

Rire sous cape de ces tours,
 Quelque aventure qu'il y trouve!
 S'ils sont faux, ce sont vains discours;
 S'ils sont vrais, il les désapprouve.

Iroit-il après tout s'alarmer sans raison

Pour un peu de plaifanterie?

Je craindrois bien plutôt que la cajolerie

Ne mît le feu dans la maison.

Chassez les soupirans, belles; souffrez mon livre;

Je réponds de vous, corps pour corps;

Mais pourquoi les chasser? Ne sauroit-on bien
 vivre,

Qu'on ne s'enferme avec les morts?

Le monde ne vous connoît gueres,

S'il croit que les faveurs sont chez vous familières?

Non pas que les heureux amans

Soient ni phénix, ni corbeaux blancs;

Aussi ne sont-ce fourmillières.

Ce que mon livre en dit, doit passer pour chansons.

J'ai servi des beautés de toutes les façons;

Qu'ai-je gagné? Très-peu de chose;

Rien. Je m'aviserois sur le tard d'être cause

Que la moindre de vous commît le moindre mal.

Contons; mais contons bien: c'est le point
 principal;

C'est tout: à cela près, censeurs, je vous conseille
 De dormir, comme moi, sur l'une & l'autre oreille.

Censurez tant qu'il vous plaira

Méchans vers, & phrases méchantes;

Mais pour bons tours, laissez-les là;

Ce

Ce font choses indifférentes ;

Je n'y vois rien de périlleux.

Les meres, les maris, me prendront aux cheveux

Pour dix ou douze contes bleus !

Voyez un peu la belle affaire !

Ce que je n'ai pas fait, mon livre iroit le faire !

Beau sexe, vous pouvez le lire en sûreté ;

Mais je voudrois m'être acquitté

De cette grace par avance.

Que puis-je faire en récompense ?

Un conte où l'on va voir vos appas triompher :

Nulle précaution ne les put étouffer.

Vous auriez surpassé le printems & l'aurore

Dans l'esprit d'un garçon, si dès ses jeunes ans,

Outre l'éclat des cieus, & les beautés des champs,

Il eût vû les vôtres encore.

Aussi dès qu'il les vit, il en sentit les coups :

Vous surpassâtes tout : il n'eut d'yeux que pour

vous :

Il laissa les palais ; enfin votre personne

Lui parut avoir plus d'attraits ,

Que n'en auroient, à beaucoup près,

Tous les joyaux de la couronne.

On l'avoit dès l'enfance élevé dans un bois,

Là, son unique compagnie

Consistoit aux oiseaux : leur aimable harmonie

Le défennuyoit quelquefois.

Tout son plaisir étoit cet innocent ramage :

Encor ne pouvoit-il entendre leur langage.

En une école si sauvage

Son

Son pere l'amena dès ses plus tendres ans.
 Il venoit de perdre sa mere :
 Et le pauvre garçon ne connut la lumiere,
 Qu'afin qu'il ignorât les gens.
 Il ne s'en figura, pendant un fort long-temps,
 Point d'autres que les habitans
 De cette forêt; c'est-à-dire,
 Que des loups, des oiseaux, enfin ce qui respire,
 Pour respirer sans plus, & ne songer à rien.
 Ce qui porta son pere à fuir tout entretien,
 Ce furent deux raisons, ou mauvaises, ou bonnes,
 L'une, la haine des personnes,
 L'autre, la crainte; & depuis qu'à ses yeux
 Sa femme disparut, s'envolant dans les cieux,
 Le monde lui fut odieux.
 Las d'y gémir & de s'y plaindre,
 Et par tout des plaintes ouir.
 Sa moitié le lui fit par son trépas haïr,
 Et le reste des femmes craindre.
 Il voulut être hermite, & destina son fils
 A ce même genre de vie
 Ses biens aux pauvres départis,
 Il s'en va seul, sans compagnie,
 Que celle de ce fils qu'il portoit dans ses bras :
 Au fond d'une forêt il arrête ses pas.
 (Cet homme s'appelloit Philippe, dit l'histoire)
 Là, par un saint motif, & non par humeur noire,
 Notre hermite nouveau cache avec très-grand soin
 Cent choses à l'enfant, ne lui dit près ni loin
 Qu'il fût au monde aucune femme,
 Au-

Aucuns defirs , aucun amour ;

Au progrès de ses ans réglant en ce séjour
La nourriture de son ame.

A cinq il lui nomma des fleurs , des animaux ,
L'entretient de petits oiseaux ;

Et parmi ce discours , aux enfans agréable ,
Méla des menaces du diable ;

Lui dit qu'il étoit fait d'une étrange façon :

La crainte est aux enfans la premiere leçon.

Les dix ans expirés , matiere plus profonde

Se mit sur le tapis : un peu de l'autre monde

Au jeune enfant fut révélé ;

Et de la femme point parlé.

Vers quinze ans lui fut enseigné ,

Tout autant que l'on put , l'auteur de la nature ,

Et rien touchant la créature.

Ce propos n'est alors déjà plus de saison

Pour ceux qu'au monde on veut soustraire ;

Telle idée en ce cas est fort peu nécessaire.

Quand ce fils eut vingt ans , son pere trouva bon

De le mener à la ville prochaine.

Le vieillard tout cassé ne pouvoit plus qu'à peine

Aller quérir son vivre ; & lui mort après tout ,

Que feroit ce cher fils ? Comment venir à bout

De subsister sans connoître personne ?

Les loups n'étoient pas gens qui donnaient l'au-
mône.

Il favoit bien que le garçon

N'auroit de lui , pour héritage ,

Qu'une besace & qu'un bâton :

C'étoit

C'étoit un étrange partage.
 Le pere à tout cela songeoit sur ses vieux ans.
 Au reste, il étoit peu de gens
 Qui ne lui donnaient la miche.
 Frere Philippe eût été riche,
 S'il eût voulu. Tous les petits enfans
 Le connoissoient, & du haut de leur tête
 Ils crioient: Apprétez la quête;
 Voilà frere Philippe. Enfin dans la cité
 Frere Philippe fouhaité
 Avoit force dévots; de dévotes pas une:
 Car il n'en vouloit point avoir.
 Si-tôt qu'il crut son fils ferme dans son devoir,
 Le pauvre homme le mene voir
 Les gens de bien, & tente la fortune;
 Ce ne fut qu'en pleurant qu'il exposa ce fils.
 Voilà nos hermites partis.
 Ils vont à la cité superbe, bien bâtie,
 Et de tous objets affortie:
 Le Prince y faisoit son séjour.
 Le jeune homme tombé des nues,
 Demandoit: Qu'est-ce là? Ce sont des gens de
 cour.
 Et là? Ce sont palais. Ici? Ce sont statues.
 Il confidéroit tout, quand de jeunes beautés
 Aux yeux vifs, aux traits enchantés,
 Passerent devant lui; dès-lors nulle autre chose
 Ne pût ses regards attirer.
 Adieu palais, adieu ce qu'il vient d'admirer:
 Voici bien pis, & bien une autre cause
 D'éton-

D'étonnement.

Ravi, comme en extase à cet objet charmant,
Qu'est-ce là, dit-il à son pere,
Qui porte un si gentil habit?

Comment l'appelle-t-on? Ce discours ne plut
guere

Au bon vieillard, qui répondit:

C'est un oiseau qui s'appelle oye.

O l'agréable oiseau! dit le fils plein de joye:

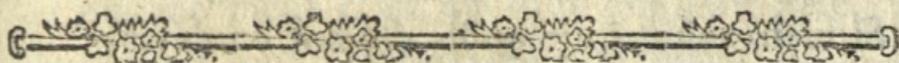
Oye, hélas! chante un peu, que j'entende ta voix:

Ne pourroit-on point te connoître?

Mon pere, je vous prie & mille & mille fois,

Menons-en une en notre bois:

J'aurai soin de la faire paître.



RICHARD MINUTOLO.

Nouvelle tirée de Bocace.

C'est de tout temps qu'à Naples on a vu
Régner l'amour & la galanterie.
De beaux objets cet état est pourvu,
Mieux que pas un qui soit en Italie.
Femmes y font, qui font venir l'envie
D'être amoureux, quand on ne voudroit pas.
Une sur-tout, ayant beaucoup d'appas,

Eut

Eut pour amant un jeune gentilhomme,
 Qu'on appelloit Richard Minutolo.
 Il n'étoit lors de Paris jusqu'à Rome
 Galant qui fût si bien le numéro.
 Force lui fut; d'autant que cette belle
 (Dont sous le nom de Madame Catelle
 Il est parlé dans le décameron)
 Fut un long-temps si dure & si rebelle,
 Que Minutol n'en fût tirer raison.
 Que fait-il donc? Comme il voit que son zele
 Ne produit rien, il feint d'être guéri;
 Il ne va plus chez Madame Catelle;
 Il se déclare amant d'une autre belle;
 Il fait semblant d'en être favori.
 Catelle en rit; pas grain de jalousie.
 Sa concurrente étoit sa bonne amie;
 Si bien qu'un jour qu'ils étoient en devis,
 Minutolo, pour lors de la partie,
 Comme en passant, mit dessus le tapis
 Certain propos de certaines coquettes,
 Certain mari, certaines amourettes,
 Qu'il controuva sans personne nommer
 Et fit si bien que Madame Catelle
 De son époux commence à s'alarmer,
 Entre en soupçon, prend le morceau pour elle.
 Tant en fut dit que la pauvre femelle
 Ne pouvant plus durer en tel tourment,
 Voulut savoir de son défunt amant,
 Qu'elle tira dedans une ruelle,
 De quelles gens il entendoit parler;

Qui,

Qui, quoi, comment, & ce qu'il vouloit dire.
Vous avez eu, lui dit-il, trop d'empire
Sur mon esprit, pour vous diffimuler.
Votre mari voit Madame Simonne:
Vous connoissez la galante que c'est;
Je ne le dis pour offenser personne;
Mais il y va tant de votre intérêt,
Que je n'ai pu me taire davantage.
Si je vivois dessous votre servage,
Comme autrefois, je me garderois bien
De vous tenir un semblable langage,
Qui de ma part ne seroit bon à rien.
De ses amans toujours on se méfie.
Vous penseriez que par supercherie
Je vous dirois du mal de votre époux;
Mais, grace à Dieu, je ne veux rien de vous:
Ce qui me meut n'est du tout que bon zele.
Depuis un jour j'ai certaine nouvelle,
Que votre époux chez Janot le baigneur
Doit se trouver avecque sa Donzelle.
Comme Janot n'est pas fort grand seigneur,
Pour cent ducats vous lui ferez tout dire;
Pour cent ducats il fera tout aussi.
Vous pouvez donc tellement vous conduire,
Qu'au rendez-vous trouvant votre mari,
Il sera pris sans s'en pouvoir dédire:
Voici comment. La Dame a stipulé
Qu'en une chambre, où tout sera fermé,
L'on les mettra; soit craignant qu'on ait vue
Sur le baigneur; soit que sentant son cas,

Simonne encor n'ait toute honte bue.
 Prenez sa place, & ne marchandez pas :
 Gagnez Janot ; donnez-lui cent ducats :
 Il vous mettra dedans la chambre noire ;
 Non pour jeûner , comme vous pouvez croire :
 Trop bien ferez tout ce qu'il vous plaira.
 Ne parlez point ; vous gâteriez l'histoire ,
 Et vous verrez comme tout en ira.
L'expédient plut très-fort à Catelle :
 De grand dépit Richard elle interrompt :
 Je vous entens ; c'est assez , lui dit-elle ,
 Laissez moi faire , & le drôle & sa belle
 Verront beau jeu , si la corde ne rompt.
 Pensent-ils donc que je sois quelque buse ?
 Lors pour fortir elle prend une excuse ;
 Et tout d'un pas s'en va trouver Janot ,
 A qui Richard avoit donné le mot.
 L'argent fait tout : si l'on en prend en France
 Pour obliger en de semblables cas ,
 On peut juger avec grande apparence ,
 Qu'en Italie on n'en refuse pas.
 Pour tout carquois , d'une large escarcelle
 En ce pays le dieu d'amour se fert.
 Janot en prend de Richard , de Catelle ;
 Il en eût pris du grand diable d'enfer.
 Pour abréger , la chose s'exécute
 Comme Richard s'étoit imaginé.
 Sa maîtresse eut d'abord quelque dispute
 Avec Janot , qui fit le réservé ;
 Mais en voyant bel argent bien compté ,

Il promet plus que l'on ne lui demande.
 Le temps venu d'aller au rendez-vous,
 Minutolo s'y rend seul de sa bande,
 Entre en la chambre, & n'y trouve aucuns trous
 Par où le jour puisse nuire à sa flamme.
 Guere n'attend: il tardoit à la Dame
 D'y rencontrer son perfide d'époux,
 Bien préparée à lui chanter sa gamme.
 Pas n'y manqua, l'on peut s'en assurer.
 Dans le lieu dit, Janot la fit entrer.
 Là ne trouva ce qu'elle alloit chercher:
 Point de mari; point de Dame Simonne;
 Mais au lieu d'eux Minutol en personne,
 Qui sans parler se mit à l'embrasser.
 Quant au surplus, je le laisse à penser:
 Chacun s'en doute assez, sans qu'on le die.
 De grand plaisir notre amant s'extasie.
 Que si le jeu plût beaucoup à Richard,
 Catelle aussi, toute rancune à part,
 Le laissa faire, & ne voulut mot dire.
 Il en profite, & se garde de rire;
 Mais toutefois ce n'est pas sans effort.
 De figurer le plaisir qu'a le fire,
 Il me faudroit un esprit bien plus fort.
 Premièrement, il jouit de sa belle:
 En second lieu il trompe une cruelle;
 Et croit gagner les pardons en cela.
 Mais à la fin Catelle s'emporta.
 C'est trop souffrir, traître, ce lui dit-elle;
 Je ne suis pas celle que tu prétens:

Laisse-moi là; si non à belles dents
 Je te déchire, & te faute à la vue.
 C'est donc cela que tu te tiens en mue,
 Fais le malade, & te plains tous les jours,
 Te réservant sans doute à tes amours?
 Parle, méchant, dis-moi, suis-je pourvue
 De moins d'appas? Ai-je moins d'agrément,
 Moins de beauté que ta Dame Simonne?
 Le rare oiseau! O la belle friponne!
 T'aimois-je moins. Je te hais à présent,
 Et plût à Dieu que je t'eusse vu pendre.
 Pendant cela Richard, pour l'appaiser,
 La careffoit, tâchoit de la baiser,
 Mais il ne put: elle s'en fut défendre.
 Laisse-moi là, se mit-elle à crier:
 Comme un enfant penfes-tu me traiter?
 N'approche point, je ne suis plus ta femme,
 Rens-moi mon bien; va-t-en trouver ta Dame:
 Va, déloyal, va-t-en, je te le dis.
 Je suis bien fotte, & bien de mon pays,
 De te garder la foi de mariage.
 A quoi tient-il, que pour te rendre sage,
 Tout sur le champ je n'envoye querir
 Minutolo, qui m'a si fort chérie?
 Je le devrois, afin de te punir;
 Et, sur ma foi, j'en ai presque l'envie.
 A ce propos le galant éclata.
 Tu ris, dit-elle: ô dieux, quelle insolence
 Rougira-t-il? Voyons sa contenance.
 Lors de ses bras la belle s'échappa,
D'une

D'une fenêtre à tâtons approcha,
L'ouvrit de force, & fut bien étonnée
Quand elle vit Minutol son amant.
Elle tomba plus d'à demi pâmée:
Ah! qui t'eût cru, dit-elle, si méchant?
Que dira-t-on? Me voilà diffamée,
Qui le sçaura? dit Richard à l'instant:
Janot est sûr; j'en répons sur ma vie.
Excusez donc si je vous ai trahie;
Ne me fachez mauvais gré d'un tel tour:
Adresse, force, & ruse, & tromperie,
Tout est permis en matiere d'amour.
J'étois réduit avant ce stratagème
A vous servir sans plus pour vos beaux yeux:
Ai-je failli de me payer moi-même?
L'eussiez-vous fait? Non sans doute: & les dieux
En ce rencontre ont tout fait pour le mieux.
Je suis content; vous n'êtes point coupable:
Est-ce de quoi paroître inconsolable?
Pourquoi gémir? J'en connois, Dieu merci,
Qui voudroient bien qu'on les trompât ainsi.
Mais ce discours n'appaisa point Catelle:
Elle se mit à pleurer tendrement.
En cet état elle parut si belle,
Que Minutol de nouveau s'enflammant,
Lui prit la main. Laisse-moi, lui dit-elle:
Contente-toi: veux-tu donc que j'appelle
Tous les voisins, tous les gens de Janot?
Ne faites point, dit-il, cette folie;
Votre plus court est de ne dire mot:

Pour de l'argent, & non par tromperie,
 [Comme le monde est à présent bâti]
 L'on vous croïoit venue en ce lieu-ci.
 Que si d'ailleurs cette supercherie
 Alloit jamais jusqu'à votre mari,
 Quel déplaisir! Songez-y, je vous prie:
 En des combats n'engagez point sa vie;
 Je suis du moins aussi mauvais que lui,
 A ces raisons enfin Catelle cède.
 La chose étant, poursuit-il, sans remede,
 Le mieux sera que vous vous consoliez:
 N'y pensez plus. Si pourtant vous vouliez.....
 Mais bannissons bien loin toute espérance,
 Jamais mon zele & ma persévérance
 N'ont eu de vous que mauvais traitement,
 Si vous vouliez, vous feriez aisément
 Que le plaisir de cette jouissance
 Ne seroit pas, comme il est, imparfait:
 Que reste-t-il? Le plus fort en est fait.
 Tant bien fût dire & prêcher, que la Dame
 Séchant ses yeux, rassérénant son ame,
 Plus doux que miel à la fin l'écouta.
 D'une faveur en une autre il passa;
 Eut un souris, puis après autre chose,
 Puis un baiser, puis autre chose encor:
 Tant que la belle, après un peu d'effort,
 Vient à son point, & le drôle en dispose.
 Heureux cent fois plus qu'il n'avoit été:
 Car quand l'amour d'un & d'autre côté
 Veut s'entremettre, & prend part à l'affaire,
Tout

Tout va bien mieux, comme m'ont assuré
Ceux que l'on tient savans en ce mystere.

Ainsi Richard jouit de ses amours,
Vécut content, & fit force bons tours,
Dont celui-ci peut passer à la montre.
Pas ne voudrois en faire un plus rusé.
Que plût à Dieu qu'en certaine rencontre
D'un pareil cas je me fusse avisé!



LES CORDELIERS DE CATALOGNE.

Nouvelle tirée des cent Nouvelles nouvelles.

Je vous veux conter la besogne
Des cordeliers de Catalogne;
Besogne où ces peres en Dieu
Témoignèrent en certain lieu
Une charité si fervente,
Que mainte femme en fut contente,
Et crut y gagner Paradis.
Telles gens par leurs bons avis,
Mettent à bien les jeunes ames,
Tirent à foi filles & femmes,
Se savent emparer du cœur,
Et dans la vigne du Seigneur

Travaillent ainsi qu'on peut croire,
Et qu'on verra par cette histoire.

Au temps que le sexe vivoit
Dans l'ignorance, & ne favoit
Glofer encor sur l'Évangile,
(Temps à coter fort difficile)
Un essaim de freres Mineurs,
Pleins d'appétit, & beaux dîneurs,
S'alla jetter dans une ville,
En jeunes beautés très-fertile.
Pour des galants, peu s'en trouvoit:
De vieux maris il en pleuvoit.
A l'abord une confrerie
Par les bons peres fut bâtie;
Femme n'étoit qui n'y courût,
Qui ne s'en mît, & qui ne crût
Par ce moyen être sauvée:
Puis quand leur foi fut éprouvée,
On vint au véritable point.
Frere André ne marchanda point,
Et leur fit ce beau petit prêche.
Si quelque chose vous empêche
D'aller tout droit en Paradis,
C'est d'épargner pour vos maris
Un bien dont ils n'ont plus que faire,
Quand ils ont pris leur nécessaire;
Sans que jamais il vous ait plu
Nous faire part du superflu.
Vous me direz que notre usage

Répugne aux dons du mariage :
 Nous l'avouons, &, Dieu merci,
 Nous n'aurions que voir en ceci,
 Sans le soin de vos consciences.
 La plus griève des offenses
 C'est d'être ingrate : Dieu l'a dit.
 Pour cela fatan fut maudit :
 Prenez-y garde ; & de vos restes
 Rendez grace aux bontés célestes,
 Nous laissant dîner sur un bien,
 Qui ne vous coûte presque rien.
 C'est un droit, ô troupe fidele,
 Qui vous témoigne notre zele ;
 Droit authentique & bien signé,
 Que les Papes nous ont donné ;
 Droit enfin, & non pas aumône :
 Toute femme doit en personne
 S'en acquitter trois fois le mois,
 Vers les enfans de saint François.
 Cela fondé sur l'Écriture :
 Car il n'est bien dans la nature,
 (Je le répète, écoutez-moi)
 Qui ne subisse cette loi
 De reconnoissance & d'hommage :
 Or les œuvres de mariage
 Etant un bien, comme savez,
 Ou savoir chacune devez,
 Il est clair que dîme en est dûe.
 Cette dîme fera reçue
 Selon notre petit pouvoir.

Quelque peine qu'il faille avoir,
 Nous la prendrons en patience:
 N'en faites point de conscience;
 Nous sommes gens qui n'avons pas
 Toutes nos aises ici bas.
 Au reste il est bon qu'on vous dise,
 Qu'entre la chair & la chemise
 Il faut cacher le bien qu'on fait:
 Tout ceci doit être secret,
 Pour vos maris & pour tout autre.
 Voici trois beaux mots de l'Apôtre
 Qui font à notre intention:
 Foi, charité, discrétion.

Frere André, par cette éloquence,
 Satisfit fort son audience,
 Et passa pour un Salomon;
 Peu dormirent à son sermon.
 Chaque femme, ce dit l'histoire,
 Gardra très-bien dans sa mémoire,
 Et mieux encor dedans son cœur
 Le discours du prédicateur.
 Ce n'est pas tout, il s'exécute:
 Chacune accourt; grande dispute
 A qui la première payra.
 Mainte bourgeoise murmura
 Qu'au lendemain on l'eût remise.
 Et notre mere sainte Eglise,
 Ne sachant comment renvoyer
 Cet escadron prêt à payer,

Fut contrainte enfin de leur dire :
De par Dieu souffrez qu'on respire ;
C'en est assez pour le présent ;
On ne peut faire qu'en faisant.
Réglez votre temps sur le nôtre ;
Aujourd'hui l'une, & demain l'autre.
Tout avec ordre, & croyez-nous :
On en va mieux, quand on va doux,

Le sexe fuit cette sentence.
Jamais de bruit pour la quittance ;
Trop bien quelque collation,
Et le tout par dévotion.
Puis de trinquer à la commere,
Je laisse à penser quelle chere
Faisoit alors frere Frapart.
Tel d'entr'eux avoit pour sa part
Dix jeunes femmes bien payantes,
Frisques, gaillardes, attrayantes.
Tel au douze & quinze passoit.
Frere Roc à vingt se chauffoit.
Tant & si bien que les Donzelles,
Pour se montrer plus ponctuelles,
Poyoient deux fois assez souvent :
Dont il avint que le couvent,
Las enfin d'un tel ordinaire,
Après avoir à cette affaire
Vaqué cinq ou six mois entiers,
Eût fait crédit bien volontiers.
Mais les Donzelles scrupuleuses

De s'acquitter étoient soigneuses,
 Croyant faillir en retenant
 Un bien à l'ordre appartenant.
 Point de dîmes accumulées :
 Il s'en trouva de si zélées,
 Que par avance elles payoient.
 Les beaux peres n'expédioient
 Que les fringantes & les belles,
 Enjoignant aux sempiternelles
 De porter en bas leur tribut :
 Car dans ces dîmes de rebut
 Les lais trouvoient encore à frire.
 Bref, à peine il se pourroit dire,
 Avec combien de charité
 Le tout étoit exécuté.

Il avint qu'une de la bande,
 Qui vouloit porter son offrande,
 Un beau soir, en chemin faisant,
 Et son mari la conduisant,
 Lui dit; Mon Dieu, j'ai quelque affaire
 Là dedans avec certain frere;
 Ce fera fait dans un moment.
 L'époux repondit brusquement :
 Quoi? Quelle affaire? Etes-vous folle?
 Il est minuit sur ma parole :
 Demain vous direz vos péchés,
 Tous les bons peres sont couchés.
 Cela n'importe, dit la femme.
 Et par Dieu si, dit-il, Madame,

Je tiens qu'il importe beaucoup,
 Vous ne bougerez pour ce coup.
 Qu'avez-vous fait, & quelle offense
 Presse ainsi votre conscience?
 Demain matin j'en suis d'accord.
 Ah! Monsieur, vous me faites tort.
 Reprit-elle; ce qui me presse,
 Ce n'est pas d'aller à confesse,
 C'est de payer; car si j'attens,
 Je ne le pourrai de long-temps;
 Le frere aura d'autres affaires.
 Quoi payer? La dîme aux bons peres.
 Quelle dîme? Savez-vous pas?
 Moi je le fais! C'est un grand cas
 Que toujours femme aux moines donne:
 Mais cette dîme, ou cette aumône,
 La saurai-je point à la fin?
 Voyez, dit-elle, qu'il est fin?
 N'entendez-vous pas ce langage?
 C'est des œuvres de mariage.
 Quelles œuvres? reprit l'époux.
 Et la, Monsieur, c'est ce que nous....
 Mais j'aurois payé depuis l'heure,
 Vous êtes cause qu'en demeure
 Je me trouve présentement;
 Et cela je ne fais comment:
 Car toujours je suis costumiere,
 De payer toute la premiere.
 L'époux rempli d'étonnement,
 Eut cent penfers en un moment;

Par tant d'endroits tourna sa femme,
 Qu'il apprit que mainte autre Dame
 Payoit la même pension ;
 Ce lui fut consolation,
 Sachez , dit la pauvre innocente,
 Que pas une n'en est exempte :
 Votre sœur paye à frere Aubri ;
 La baillie au frere Fabri ;
 Son alteffe au frere Guillaume ,
 Un des beaux moines du Royaume.
 Moi , qui paye à frere Girard ,
 Je voulois lui porter ma part.
 Que de maux la langue nous cause !
 Quand ce mari fut toute chose ,
 Il résolut premièrement ,
 D'en avertir secretelement
 Monseigneur , puis les gens de ville ;
 Mais comme il étoit difficile
 De croire un tel cas dès l'abord ,
 Il voulut avoir le rapport
 Du drôle à qui payoit sa femme.
 Le lendemain devant la Dame
 Il fait venir frere Girard ,
 Lui porte à la gorge un poignard ,
 Lui fait conter tout le mystere :
 Puis ayant enfermé ce frere
 A double clef , bien garotté ,
 Et la Dame d'autre côté ,
 Il va par-tout conter sa chance.
 Au logis du Prince il commence ;

Puis

Puis il descend chez l'Echevin ;
 Puis il fait sonner le tocsin,
 Chacun opine à la vengeance.
 L'un dit qu'il faut en diligence
 Aller massacrer ces cagots ;
 L'autre dit qu'il faut de fagots
 Les entourer dans leur repaire,
 Et brûler gens & monastere.
 Tel veut qu'ils soient à l'eau jettés,
 Dedans leurs frocs empaquetés ;
 Tel invente un autre supplice,
 Et chacun selon son caprice :
 Bref, tous conclurent à la mort ;
 L'avis du feu fut le plus fort.
 On court au couvent tout à l'heure ;
 Mais par respect de la demeure,
 L'arrêt ailleurs s'exécuta,
 Un bourgeois sa grange prêta.
 La penaille ensemble enfermée,
 Fut en peu d'heures consumée,
 Les maris sautans à l'entour,
 Et dansans au son du tambour.
 Rien n'échappa de leur colere,
 Ni moinillon, ni béat pere ;
 Robes, manteaux, & capuchons,
 Tout fut brûlé comme cochons.
 Tous périrent dedans les flammes.
 Je ne fais ce qu'on fit des femmes :
 Pour le pauvre frere Girard,
 Il avoit eu son fait à part.

LE BERCEAU.

Nouvelle tirée de Bocace.

NON loin de Rome un hôtelier étoit,
 Sur le chemin qui conduit à Florence,
 Homme fans bruit, & qui ne se piquoit
 De recevoir gens de groſſe dépense:
 Même chez lui, rarement on gîtoit.
 Sa femme étoit encor de bonne affaire,
 Et ne paſſoit de beaucoup les trente ans:
 Quant, au ſurplus, ils avoient deux enfans;
 Garçon d'un an, fille en âge d'en faire.
 Comme il arrive, en allant & venant,
 Pinucio, jeune homme de famille,
 Jetta ſi bien les yeux ſur cette fille,
 Tant la trouva gracieuſe & gentille,
 D'eſprit ſi doux, & d'air tant attrayant;
 Qu'il s'en piqua: très-bien le lui fut dire;
 Muet n'étoit, elle ſourde non plus,
 Dont il avint qu'il ſauta par-deſſus
 Ces longs ſoupirs, & tout ce vain martyre.
 Se ſentir pris, parler, être écouté,
 Ce fut tout un; car la difficulté
 Ne gilloit pas à plaire à cette belle.
 Pinuce étoit gentilhomme bien fait;
 Et juſques-là la fille n'avoit fait

Grand cas des gens de même étoffe qu'elle :
Non qu'elle crut pouvoir changer d'état ;
Mais elle avoit, nonobstant son jeune âge,
Le cœur trop haut, le goût trop délicat,
Pour s'en tenir aux amours de village.

Colette donc (ainfi l'on l'appelloit)

En mariage à l'envi demandée,
Rejettoit l'un, de l'autre ne vouloit,
Et n'avoit rien que Pinuce en l'idée.

Longs pourparlers avecque son amant
N'étoient permis ; tout leur faisoit obstacle.
Les rendez-vous & le soulagement
Ne se pouvoient, à moins que d'un miracle.

Cela ne fit qu'irriter leurs esprits.

Ne gênez point, je vous en donne avis,
Tant vos enfans, ô vous peres & meres,
Tant vos moitiés, vous époux & maris ;
C'est où l'amour fait le mieux ses affaires.

Pinucio, certain soir qu'il faisoit

Un temps fort brun, s'en vient en compagnie

D'un sien ami, dans cette hôtellerie

Demander gîte. On lui dit qu'il venoit

Un peu trop tard. Monsieur, ajoûta l'hôte,

Vous savez bien comme on est à l'étroit ;

Dans ce logis tout est plein jusqu'au toît :

Mieux vous vaudroit passer outre, sans faute :

Ce gîte n'est pour gens de votre état.

N'avez-vous point encor quelque grabat,
 Reprit l'amant, quelque coin de reserve?
 L'hôte repart: Il ne nous reste plus
 Que notre chambre, où deux lits sont tendus;
 Et de ces lits il n'en est qu'un qui serve
 Aux furvenans; l'autre nous l'occupons.
 Si vous voulez coucher de compagnie
 Vous & Monsieur, nous vous hébergerons.
 Pinuce dit: Volontiers; je vous prie
 Que l'on nous serve à manger au plutôt.
 Leur repas fait on les conduit en haut.

Pinucio, sur l'avis de Colette,
 Marque de l'œil comme la chambre est faite.
 Chacun couché, pour la belle on mettoit
 Un lit de camp: celui de l'hôte étoit
 Contre le mur, attendant de la porte,
 Et l'on avoit placé de même forte,
 Tout vis-à-vis celui du furvenant;
 Entre les deux, un berceau pour l'enfant,
 Et toutefois plus près du lit de l'hôte.
 Cela fit faire une plaisante faute
 A cet ami qu'avoit notre galant.
 Sur le minuit que l'hôte apparemment
 Devoit dormir, l'hôteesse en faire autant,
 Pinucio, qui n'attendoit que l'heure,
 Et qui comptoit les momens de la nuit,
 Son temps venu, ne fait longue demeure,
 Au lit de camp s'en va droit, & sans bruit.
 Pas ne trouva la pucelle endormie:

J'en

J'en jurerois. Colette apprit un jeu
Qui, comme on fait, lasse plus qu'il n'ennuie.
Treve se fit; mais elle dura peu:
Larcins d'amour ne veulent longue pose.
Tout à merveille alloit au lit de camp,
Quand cet ami qu'avoit notre galant,
Pressé d'aller mettre ordre à quelque chose,
Qu'honnêtement exprimer je ne puis,
Voulut fortir, & ne put ouvrir l'huis,
Sans enlever le berceau de sa place,
L'enfant avec, qu'il mit près de leur lit;
Le détourner auroit fait trop de bruit.
Lui revenu, près de l'enfant il passe,
Sans qu'il daignât le remettre en son lieu;
Puis se recouche, & quand il plût à Dieu,
Se rendormit. Après un peu d'espace,
Dans le logis je ne fais quoi tomba:
Le bruit fut grand; l'hôteffe s'éveilla,
Puis alla voir ce que ce pouvoit être.
A son retour le berceau la trompa.
Ne le trouvant joignant le lit du maître,
Saint Jean, dit-elle en foi-même aussitôt,
J'ai pensé faire une étrange bévue:
Près de ces gens je me suis, peu s'en faut,
Remise au lit en chemise ainsi nue;
C'étoit pour faire un bon charivari.
Dieu soit loué que ce berceau me montre
Que c'est ici que couche mon mari.
Disant ces mots, auprès de cet ami
Elle se met. Fou ne fut, n'étourdi

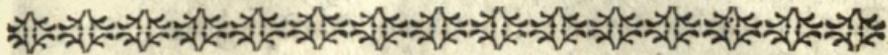
Le compagnon dedans un tel rencontre ;
 La mit en œuvre , & sans témoigner rien ,
 Il fit l'époux ; mais il le fit trop bien :
 Trop bien ! Je faux , & c'est tout le contraire :
 Il le fit mal ; car qui le veut bien faire
 Doit en besogne aller plus doucement.
 Aussi l'hôtesse eut quelque étonnement.
 Qu'a mon mari, dit-elle, & quelle joie
 Le fait agir en homme de vingt-ans ?
 Prenons ceci, puisque Dieu nous l'envoie ;
 Nous n'aurons pas toujours tel passe-temps.
 Elle n'eut dit ces mots entre ses dents,
 Que le galant recommence la fête.
 La Dame étoit de bonne emplette encor ;
 J'en ai, je crois, dit un mot dans l'abord :
 Chemin faisant, c'étoit fortune honnête.

Pendant cela , Colette appréhendant
 D'être surprise avecque son amant,
 Le renvoya le jour venant à poindre.
 Pinucio voulant aller rejoindre
 Son compagnon, tomba tout de nouveau
 Dans cette erreur que caufoit le berceau,
 Et pour son lit il prit le lit de l'hôte.
 Il n'y fut pas, qu'en abaissant sa voix,
 (Gens trop heureux font toujours quelque faute)
 Ami, dit-il, pour beaucoup je voudrois
 Te pouvoir dire à quel point va ma joie.
 Je te plains fort que le ciel ne t'envoie
 Tout maintenant même bonheur qu'à moi.

Ma foi, Colette est un morceau de Roi.
Si tu favois ce que vaut cette fille !
J'en ai bien vu ; mais de telle, entre nous,
Il n'en est point. C'est bien le cuir plus doux,
Le corps mieux fait, la taille plus gentille,
Et des tetons ! Je ne te dis pas tout.
Quoi qu'il en soit, avant que d'être au bout,
Gaillardement six postes se sont faites ;
Six de bon compte, & ce ne sont fornettes.
D'un tel propos l'hôte tout étourdi
D'un ton confus gronda quelques paroles.
L'hôtesse dit tout bas à cet ami,
Qu'elle prenoit toujours pour son mari :
Ne reçois plus chez toi ces têtes folles :
N'entens-tu point comme ils font en débat ?
En son féant l'hôte sur son grabat
S'étant levé, commence à faire éclat.
Comment, dit-il, d'un ton plein de colere,
Vous veniez donc ici pour cette affaire ?
Vous l'entendez : & je vous fais bon gré
De vous moquer encor comme vous faites.
Prétendez-vous, beau Monsieur que vous êtes,
En demeurer quitte à si bon marché ?
Quoi ! Ne tient-il qu'à honnir des familles ?
Pour vos ébats nous nourrirons nos filles !
J'en suis d'avis. Sortez de ma maison :
Je jure Dieu que j'en aurai raison.
Et toi, coquine, il faut que je te tue.
A ce discours proféré brusquement,
Pinucio ; plus froid qu'une statue,

Resta sans pouls, sans voix, sans mouvement.
Chacun se tut l'espace d'un moment.
Colette entra dans des peurs nompareilles.
L'hôteſſe ayant reconnu son erreur,
Tint quelque temps le loup par les oreilles.
Le seul ami se souvint par bonheur
De ce berceau, principe de la chose.
Adressant donc à Pinuce sa voix :
T'en tiendras-tu, dit-il, une autre fois ?
T'ai-je averti que le vin feroit cause
De ton malheur ? Tu fais que quand tu bois,
Toute la nuit tu cours, tu te démenes,
Et vas contant mille chimeres vaines,
Que tu te mets dans l'esprit en dormant :
Reviens au lit. Pinuce au même instant
Fait le dormeur, poursuit le stratagème,
Que le mari prit pour argent comptant.
Il ne fut pas jusqu'à l'hôteſſe même
Qui n'y voulût aussi contribuer :
Près de sa fille elle alla se placer,
Et dans ce poste elle se sentit forte.
Par quel moyen, comment, de quelle sorte,
S'écria-t-elle, auroit-il pu coucher
Avec Colette, & la deshonorer ?
Je n'ai bougé toute nuit d'auprès d'elle :
Elle n'a fait ni pis ni mieux que moi :
Pinucio nous l'alloit donner belle.
L'hôte reprit : C'est assez ; je vous crois.
On se leva : ce ne fut pas sans rire ;
Car chacun d'eux en avoit sa raison.

Tout fut secret; & quiconque eut du bon,
Par devers foi le garda sans rien dire.



L'ORAISON

DE SAINT JULIEN.

Nouvelle tirée de Bocace.

BEAUCOUP de gens ont une ferme foi
Pour les brevets, oraisons & paroles,
Je me ris d'eux; & je tiens quant à moi,
Que tous tels sorts sont receptes frivoles:
Frivoles sont; c'est sans difficulté.
Bien est-il vrai, qu'auprès d'une beauté
Paroles ont des vertus nompareilles;
Paroles font en amour des merveilles:
Tout cœur se laisse à ce charme amollir.
De tels brevets je veux bien me servir.
Des autres, non. Voici pourtant un conte,
Où l'oraison de Monsieur saint Julien
A Renaud d'Ast produisit un grand bien.
S'il ne l'eût dite, il eût trouvé mécompte
A son argent, & mal passé la nuit.
Il s'en alloit devers Château-Guillaume,
Quand trois quidams (bonnes gens & sans bruit,
Ce lui sembloit, tels qu'en tout un Royaume
Il n'auroit crû trois aussi gens de bien.)

Quand n'ayant, dis-je, aucun soupçon de rien ;
 Ces trois quidams tout pleins de courtoisie,
 Après l'abord, & l'ayant salué
 Fort humblement : Si notre compagnie,
 Lui dirent-ils, vous pouvoit être à gré,
 Et qu'il vous plût achever cette traite
 Avecque nous, ce nous feroit honneur.
 En voyageant, plus la troupe est complete,
 Mieux elle vaut ; c'est toujours le meilleur.
 Tant de brigands infectent la province,
 Que l'on ne fait à quoi songe le Prince
 De les souffrir ; mais quoi, les mal-vivans
 Seront toujours. Renaud dit à ces gens,
 Que volontiers. Une lieue étant faite,
 Eux discourans, pour tromper le chemin,
 De chose & d'autre, ils tomberent enfin
 Sur ce qu'on dit de la vertu secrette
 De certains mots, caracteres, brevets,
 Dont les aucuns ont de très-bons effets :
 Comme de faire aux infectes la guerre,
 Charmer les loups, conjurer le tonnerre ;
 Ainsi du reste : ou sans pact ni demi
 (De quoi l'on soit pour le moins averti)
 L'on se guérit ; l'on guérit sa monture,
 Soit du farcin, soit de la mémarchure ;
 L'on fait souvent ce qu'un bon médecin
 Ne fauroit faire avec tout son latin.

Ces survenans de mainte expérience
 Se vantoient tous, & Renaud en silence

Les écoutoit. Mais vous, ce lui dit-on,
Savez-vous point aussi quelque oraison ?
De tels secrets, dit-il, je ne me pique ;
Comme homme simple, & qui vis à l'antique :
Bien vous dirai, qu'en allant par chemin,
J'ai certains mots que je dis au matin,
Deffous le nom d'oraison ou d'antienne
De saint Julien, afin qu'il ne m'avienne
De mal gîter ; & j'ai même éprouvé,
Qu'en y manquant cela m'est arrivé.
J'y manque peu ; c'est un mal que j'évite
Par-deffus tous, & que je crains autant.
Et ce matin, Monsieur, l'avez-vous dite ?
Lui repartit l'un des trois en riant.
Out, dit Renaud. Or bien, repliqua l'autre,
Gageons un peu quel fera le meilleur,
Pour ce jourd'hui, de mon gîte ou du vôtre ?
Il faisoit lors un froid plein de rigueur ;
La nuit de plus étoit fort approchante,
Et la couchée encore assez distante.
Renaud reprit : Peut-être ainsi que moi,
Vous servez-vous de ces mots en voyage ?
Point, lui dit l'autre ; & vous jure ma foi,
Qu'invoquer saints n'est pas trop mon usage :
Mais si je perds, je le pratiquerai.
En ce cas-la volontiers gagerai,
Reprit Renaud, & j'y mettrois ma vie,
Pourvu qu'alliez en quelque hôtellerie ;
Car je n'ai là nulle maison d'ami.
Nous mettrons donc cette clause au pari,

Poursuivit-il, si l'avez agréable :
 C'est la raison. L'autre lui répondit :
 J'en suis d'accord , & gage votre habit ,
 Votre cheval , la bourse au préalable ;
 Sûr de gagner , comme vous allez voir.
 Renaud dès-lors pût bien s'appercevoir
 Que son cheval avoit changé d'étable ;
 Mais quel remede ? En cotoyant un bois ,
 Le parieur ayant changé de voix ,
 Çà descendez , dit-il , mon gentilhomme ;
 Votre oraison vous fera bon besoin :
 Château-Guillaume est encore un peu loin.
 Fallut descendre. Ils lui prirent en somme
 Chapeau , casaque , habit , bourse & cheval ;
 Bottes aussi. Vous n'aurez tant de mal
 D'aller à pied , lui dirent les perfides.
 Puis de chemin , sans qu'ils prissent de guides ,
 Changeant tous trois , ils furent aussi-tôt
 Perdus de vue ; & le pauvre Renaud ,
 En caleçons , en chausses , en chemise ,
 Mouillé , fangeux , ayant au nez la bise ,
 Va tout dolent , & craint avec raison ,
 Qu'il n'ait ce coup , malgré son oraison ,
 Très-mauvais gîte , hormis qu'en sa valise
 Il espéroit. Car il est à noter ,
 Qu'un sien valet contraint de s'arrêter ,
 Pour faire mettre un fer à sa monture ,
 Devoit le joindre. Or il ne le fit pas ;
 Et ce fut-là le pis de l'aventure.
 Le drôle ayant vu de loin tout le cas ,

(Com-

(Comme valets souvent ne valent gueres)

Prend à côté, pourvoit à ses affaires,
Laisse son maître, à travers champs s'enfuit,
Donne des deux, gagne devant la nuit
Château Guillaume, & dans l'hôtellerie
La plus fameuse, enfin la mieux fournie,
Attend Renaud près d'un foyer ardent,
Et fait tirer du meilleur cependant.

Son maître étoit jusqu'au cou dans les boues;
Pour en sortir avoit fort à tirer.

Il acheva de se désespérer,
Lorsque la neige, en lui donnant aux joues,
Vint à flocons, & le vent qui fouettoit.
Au prix du mal que le pauvre homme avoit,
Gens que l'on pend font sur des lits de roses.

Le sort se plaît à dispenser les choses
De la façon; c'est tout mal ou tout bien.
Dans ses faveurs il n'a point de mesures;
Dans son courroux de même il n'omet rien
Pour nous mater: témoin les aventures
Qu'eût cette nuit Renaud, qui n'arriva
Qu'une heure après qu'on eut fermé la porte.

Du pied du mur enfin il s'approcha;
Dire comment, je n'en fais pas la forte.
Son bon destin, par un très-grand hazard,
Lui fit trouver une petite avance
Qu'avoit un toit; & ce toit faisoit part
D'une maison voisine du rempart.

Renaud ravi de ce peu d'allégeance,
Se met dessous. Un bonheur, comme on dit,

Ne

Ne vient point seul. Quatre ou cinq brins de paille
 Se rencontrant, Renaud les étendit.
 Dieu soit loué, dit-il, voilà mon lit.
 Pendant cela le mauvais temps l'affaille
 De toutes parts : il n'en peut presque plus.
 Transi de froid, immobile & perclus,
 Au désespoir bien-tôt il s'abandonne,
 Claque des dents, se plaint, tremble & friffonne
 Si hautement, que quelqu'un l'entendit.
 Ce quelqu'un-là c'étoit une servante,
 Et sa maîtresse une veuve galante,
 Qui demouroit au logis que j'ai dit,
 Pleine d'appas, jeune & de bonne grace.
 Certain marquis, gouverneur de la place,
 L'entretenoit ; & de peur d'être vu,
 Troublé, distrait, enfin interrompu
 Dans son commerce, au logis de la Dame ;
 Il se rendoit souvent chez cette femme,
 Par une porte aboutissante aux champs ;
 Alloit, venoit, fans que ceux de la ville
 En fussent rien, non pas même ses gens.
 Je m'en étonne, & tout plaisir tranquille
 N'est d'ordinaire un plaisir de marquis :
 Plus il est fu, plus il leur semble exquis.

Or il avint que la même soirée
 Où notre Job sur la paille étendu
 Tenoit déjà sa fin toute assurée,
 Monsieur étoit de Madame attendu ;
 Le soupé prêt, la chambre bien parée,

Bôns restaurans , champignons & ragoûts ;
 Bains & parfums , matelats blancs & mous ;
 Vin du coucher , toute l'artillerie
 De Cupidon , non pas le langoureux ,
 Mais celui-là qui n'a fait en sa vie
 Que de bons tours , le patron des heureux ,
 Des jouiffans. Etant donc la Donzelle
 Prête à bien faire , avint que le marquis
 Ne put venir : elle en reçut l'avis
 Par un sien page , & de cela la belle
 Se confola : tel étoit leur marché.
 Renaud y gagne : il ne fut écouté
 Plus d'un moment , que pleine de bonté
 Cette fervante , & confite en tendresse ,
 Par aventure autant que sa maîtresse ,
 Dit à la veuve : Un pauvre souffreteux
 Se plaint là-bas ; le froid est rigoureux ;
 Il peut mourir : vous plait-il pas , Madame ,
 Qu'en quelque coin l'on le mette à couvert ?
 Oui , je le veux , répondit cette femme.
 Ce galetas qui de rien ne vous fert
 Lui viendra bien : dessus quelque couchette
 Vous lui mettrez un peu de paille nette ;
 Et là-dedans il faudra l'enfermer :
 De nos reliefs vous le ferez souper
 Auparavant , puis l'envoirez coucher.

Sans cet arrêt c'étoit fait de la vie
 Du bon Renaud. On ouvre , il remercie ;
 Dit qu'on l'avoit retiré du tombeau ,

Conte son cas, reprend force & courage :
 Il étoit grand, bien fait, beau personnage :
 Ne sembloit même homme en amour nouveau,
 Quoiqu'il fût jeune. Au reste, il avoit honte
 De sa misere, & de sa nudité :

L'amour est nud, mais il n'est pas crotté.

Renaud dedans, la chambriere monte,
 Et va conter le tout de point en point.

La dame dit, regardez si j'ai point
 Quelque habit d'homme encor dans mon armoire ;
 Car feu Monsieur en doit avoir laissé.

Vous en avez, j'en ai bonne mémoire,
 Dit la servante. Elle eut bien-tôt trouvé
 Le vrai balot. Pour plus d'honnêteté,

La Dame ayant appris la qualité
 De Renaud d'Ast (car il s'étoit nommé)
 Dit qu'on le mît au bain chauffé pour elle.

Cela fut fait; il ne se fit prier.

On le parfume avant que l'habiller.

Il monte en haut, & fait à la Donzelle
 Son compliment, comme homme bien appris.

On sert enfin le soupé du marquis.

Renaud mangea tout ainsi qu'un autre homme ;
 Même un peu mieux ; la chronique le dit :

On peut à moins gagner de l'appétit.

Quant à la veuve, elle ne fit en somme

Que regarder, témoignant son désir :

Soit que déjà l'attente du plaisir

L'eût disposée, ou soit par sympathie :

Ou que la mine, ou bien le procédé
 De Renaud d'Ast eussent son cœur touché,
 De tous côtés se trouvant assaillie,
 Elle se rend aux semonces d'amour.
 Quand je ferai, disoit-elle, ce tour,
 Qui l'ira dire? Il n'y va rien du nôtre.
 Si le marquis est quelque peu trompé,
 Il le mérite, & doit l'avoir gagné,
 Ou gagnera; car c'est un bon Apôtre.
 Homme pour homme, & péché pour péché,
 Autant me vaut celui-ci que cet autre.

Renaud n'étoit si neuf qu'il ne vît bien
 Que l'oraison de Monsieur saint Julien
 Feroit effet, & qu'il auroit bon gîte.
 Lui hors de table, on dessert au plus vite.
 Les voilà seuls: & pour le faire court,
 En beau début. La Dame s'étoit mise
 En un habit à donner de l'amour.
 La négligence à mon gré si requise,
 Pour cette fois fut sa Dame d'atour.
 Point de clinquant, jupe simple & modeste,
 Ajustement moins superbe que leste;
 Un mouchoir noir de deux grands doigts trop
 court;

Sous ce mouchoir ne fais quoi fait au tour:
 Par là Renaud s'imagina le reste.
 Mot n'en dirai: mais je n'omettrai point,
 Qu'elle étoit jeune, agréable & touchante,

Blanche sur-tout, & de taille avenante;
Trop ni trop peu de chair & d'embonpoint.
A cet objet qui n'eût eû l'ame émûe!
Qui n'eût aimé! Qui n'eût eû des desirs!
Un philosophe, un marbre, une statue,
Auroient senti comme nous ces plaisirs.
Elle commence à parler la première,
Et fait si bien que Renaud s'enhardit.
Il ne favoit comme entrer en matière:
Mais pour l'aider la marchande lui dit:
Vous rappelez en moi la souvenance
D'un qui s'est vu mon unique souci:
Plus je vous vois, plus je crois voir aussi
L'air & le port, les yeux, la remembrance
De mon époux: que Dieu lui fasse paix!
Voilà sa bouche, & voilà tous ses traits.
Renaud reprit: ce m'est beaucoup de gloire.
Mais vous, Madame, à qui ressemblez-vous?
A nul objet, & je n'ai point mémoire
D'en avoir vu qui m'ait semblé si doux.
Nulle beauté n'approche de la vôtre.
Or me voici d'un mal chu dans un autre:
Je transissois, je brûle maintenant.
Lequel vaut mieux? La belle s'arrêtant,
S'humilia pour être contredite.
C'est une adresse à mon sens non petite.
Renaud poursuit, louant par le menu
Tout ce qu'il voit, tout ce qu'il n'a point vu,
Et qu'il verroit volontiers, si la belle
Plus que de droit, ne se montrait cruelle.

Pour

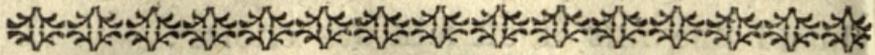
Pour vous louer comme vous méritez,
 Ajouta-t-il, & marquer les beautés
 Dont j'ai la vue avec le cœur frappée,
 (Car près de vous l'un & l'autre s'enfuit)
 Il faut un fiecle, & je n'ai qu'une nuit,
 Qui pourroit être encor mieux occupée.
 Elle souûrit : il n'en fallut pas plus.
 Renaud laissa les discours superflus.
 Le temps est cher en amour comme en guerre,
 Homme mortel ne s'est vu sur la terre .
 De plus heureux ; car nul point n'y manquoit.
 On résista tout autant qu'il falloit,
 Ni plus ni moins, ainsi que chaque belle
 Sait pratiquer, pucelle ou non pucelle.
 Au demeurant, je n'ai pas entrepris
 Dè raconter tout ce qu'il obtint d'elle ;
 Menu détail, baisers donnés & pris,
 La petite oye ; enfin ce qu'on appelle
 En bon François les préludes d'amour ;
 Car l'un & l'autre y favoit plus d'un tour.
 Au souvenir de l'état misérable
 Où s'étoit vu le pauvre voyageur,
 On lui faisoit toujours quelque faveur :
 Voilà, disoit la veuve charitable,
 Pour le chemin, voici pour les brigans,
 Puis pour la peur, puis pour le mauvais temps ;
 Tant que le tout pièce à pièce s'efface.
 Qui ne voudroit se racquitter ainsi ?
 Conclusion, que Renaud sur la place
 Obtint le don d'amoureuse merci.

Les doux propos recommencent ensuite,
 Puis les baisers, & puis la noix confite.
 On se coucha. La Dame ne voulant
 Qu'il s'allât mettre au lit de sa servante,
 Le mit au sien : ce fut fait prudemment,
 En femme sage, en personne galante.
 Je n'ai pas su ce qu'étant dans le lit
 Ils avoient fait; mais comme avec l'habit
 On met à part certain reste de honte,
 Apparemment le meilleur de ce conte
 Entre deux draps pour Renaud se passa.
 Là plus à plein il se récompensa
 Du mal souffert, de la perte arrivée.
 Dequoi s'étant la veuve bien trouvée,
 Il fut prié de la venir revoir;
 Mais en secret; car il falloit pourvoir
 Au gouverneur. La belle non contente
 De ces faveurs, étala son argent.
 Renaud n'en prit qu'une somme bastante
 Pour regagner son logis promptement.

Il s'en va droit à cette hôtellerie,
 Où son valet étoit encore au lit.
 Renaud le roffe, & puis change d'habit,
 Ayant trouvé sa valise garnie.
 Pour le combler, son bon destin voulut
 Qu'on attrapât les quidams ce jour même.
 Incontinent chez le juge il courut;
 Il faut user de diligence extrême
 En pareil cas : car le greffe tient bon,

Quand

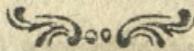
Quand une fois il est faisi des choses :
C'est proprement la caverne au lion ;
Rien n'en revient : là les mains ne sont closes
Pour recevoir, mais pour rendre trop bien :
Fin celui-là qui n'y laisse du sien.
Le procès fait, une belle potence
A trois côtés fut mise en plein marché :
L'un des quidams harangua l'assistance
Au nom de tous, & le trio branché
Mourut contrit & fort bien confessé.
Après cela, doutez de la puissance
Des oraisons. Ces gens gais & joyeux
Sont sur le point de partir leur chevance,
Lors qu'on les vient prier d'une autre danse.
En contr'échange un pauvre malheureux
S'en va périr, selon toute apparence ;
Quand sous la main lui tombe une beauté,
Dont un prélat se seroit contenté.
Il recouvrera son argent, son bagage,
Et son cheval, & tout son équipage ;
Et grace à Dieu, & Monsieur saint Julien,
Eut une nuit que ne lui coûta rien.



LE VILLAGEOIS QUI CHERCHE SON VEAU.

Conte tiré des cent Nouvelles nouvelles.

UN villageois ayant perdu son veau,
 L'alla chercher dans la forêt prochaine.
 Il se plaça sur l'arbre le plus beau,
 Pour mieux entendre, & pour voir dans la plaine.
 Vient une Dame avec un jouvenceau.
 Le lieu leur plaît, l'eau leur vient à la bouche :
 Et le galant, qui sur l'herbe la couche,
 Crie en voyant je ne fais quels appas :
 O Dieux, que vois-je, & que ne vois-je pas !
 Sans dire quoi ; car c'étoient lettres closes.
 Lors le manant les arrêtant tout coi :
 Homme de bien, qui voyez tant de choses.
 Voyez-vous point mon veau ? dites-le moi.



L' A N N E A U
D' H A N S C A R V E L,

Conte tiré de Rabelais,

H A N S Carvel prit sur ses vieux ans
 Femme jeune en toute maniere;
 Il prit aussi fouscuisans;
 Car l'un sans l'autre ne va guere.
 Babeau, (c'est la jeune femelle,
 Fille du bailli Concordat)
 Fut du bon poil, ardente, & belle,
 Et propre à l'amoureux combat,
 Carvel craignant de sa nature
 Le cocuage & les railleurs,
 Alléguoit à la créature,
 Et la légende, & l'écriture,
 Et tous les livres les meilleurs:
 Blâmoit les visites secretes;
 Frondoit l'attirail des coquettes;
 Et contre un monde de recettes,
 Et de moyens de plaire aux yeux,
 Invectivoit tout de son mieux.
 A tous ces discours la galande
 Ne s'arrêtoit aucunement.
 Et de sermons n'étoit friande,
 A moins qu'ils fussent d'un amant,
 Cela faisoit que le bon sire

Ne favoit tantôt plus qu'y dire ;
 Eût voulu souvent être mort.
 Il eut pourtant dans son martyre
 Quelques momens de réconfort :
 L'histoire en est très-véritable.
 Une nuit, qu'ayant tenu table ,
 Et bu force bon vin nouveau ,
 Carvel ronfloit près de Babeau ,
 Il lui fut avis que le diable
 Lui mettoit au doigt un anneau ;
 Qu'il lui disoit : Je fais la peine !
 Qui te tourmente , & qui te gêne ;
 Carvel , j'ai pitié de ton cas ;
 Tiens cette bague , & ne la lâches ;
 Car tandis qu'au doigt tu l'auras ,
 Ce que tu crains point ne feras ,
 Point ne feras , fans que le faches.
 Trop ne puis vous remercier ,
 Dit Carvel , la faveur est grande :
 Monsieur fatan , Dieu vous le rende ,
 Grand merci , Monsieur l'aumônier.
 Là-dessus achevant son somme ,
 Et les yeux encore aggravés ,
 Il se trouva que le bon homme
 Avoit le doigt où vous savez .



Qui demeuroid tout à l'extrémité.
 Elle n'avoit pour tout bien qu'une fille,
 Jeune, ingénue, agréable & gentille,
 Pucelle encor, mais à la vérité
 Moins par vertu que par simplicité;
 Peu d'entregent, beaucoup d'honnêteté,
 D'autre dot point; d'amans pas davantage.
 Du temps d'Adam qu'on naissoit tout vêtu,
 Je pense bien que la belle en eût eu;
 Car avec rien on montoit un ménage,
 Il ne falloit matelats ni linceul;
 Même le lit n'étoit pas nécessaire,
 Ce temps n'est plus: hymen qui marchoit seul,
 Mene à présent à sa suite un notaire,

L'anachorette, en quêtant par le bourg,
 Vit cette fille, & dit sous son capuce,
 Voici de quoi: si tu fais quelque tour,
 Il te le faut employer, frere Luce.
 Pas n'y manqua: voici comme il s'y prit,
 Elle logeoit, comme j'ai déjà dit,
 Tout près des champs, dans une maisonnette,
 Dont la cloison par notre anachorette
 Etant percée aisément & sans bruit,
 Le compagnon par une belle nuit,
 Belle, non pas; le vent & la tempête
 Favorisoient le dessein du galant.
 Une nuit donc, dans les pertuis mettant
 Un long cornet, tout du haut de la tête
 Il leur cria: Femmes écoutez-moi,

A cette voix, toutes pleines d'effroi,
Se blotissant, l'une & l'autre est en transe.
Il continue, & corne à toute outrance :
Réveillez-vous, créatures de Dieu,
Toi femme veuve, & toi fille pucelle,
Allez trouver mon serviteur fidelle,
L'Hermite Luce, & partez de ce lieu
Demain matin, sans le dire à personne ;
Car c'est ainsi que le ciel vous l'ordonne.
Ne craignez point ; je conduirai vos pas,
Luce est benin. Toi, veuve, tu feras
Que de ta fille il ait la compagnie ;
Car d'eux doit naître un Pape, dont la vie
Réformera tout le peuple chrétien.
La chose fut tellement prononcée,
Que dans le lit l'une & l'autre enfoncée,
Ne laissa pas de l'entendre fort bien.
La peur les tint un quart d'heure en silence.
La fille enfin met le nez hors des draps ;
Et puis tirant sa mere par le bras,
Lui dit d'un ton tout rempli d'innocence ;
Mon Dieu, maman, y faudra-t-il aller ?
Ma compagnie ? hélas ! qu'en veut-il faire ?
Je ne fais pas comment il faut parler ;
Ma cousine Anne est bien mieux son affaire,
Et retiendrait bien mieux tous ses sermons,
Sotte, tai-toi, lui répartit la mere,
C'est bien cela ; va, va, pour ces leçons
Il n'est besoin de tout l'esprit du monde :
Dès la premiere, ou bien dès la seconde,

Ta cousine Anne en faura moins que toi.
 Oui ? dit la fille , hé mon Dieu , menez moi :
 Partons bien-tôt , nous reviendrons au gîte.
 Tout doux , reprit la mere en fouriant ,
 Il ne faut pas que nous allions si vîte :
 Car que fait-on ? Le diable est bien méchant ,
 Et bien trompeur : si c'étoit lui , ma fille ,
 Qui fût venu pour nous tendre des lacs ?
 As-tu pris garde , il parloit d'un ton cas ,
 Comme je crois que parle la famille
 De lucifer. Le fait mérite bien ,
 Que sans courir , ni précipiter rien ,
 Nous nous gardions de nous laisser surprendre :
 Si la frayeur t'avoit fait mal entendre :
 Pour moi , j'avois l'esprit tout éperdu.
 Non , non , maman , j'ai fort bien entendu ,
 Dit la fillette. Or bien , reprit la mere ,
 Puis qu'ainfi va , mettons-nous en priere.

Le lendemain tout le jour se passa
 A raisonner , & par-ci , & par-là ,
 Sur cette voix & sur cette rencontre.
 La nuit venue arrive le corneur :
 Il leur cria d'un ton à faire peur :
 Femme incrédule , & qui vas à l'encontre
 Des volontés de Dieu ton créateur ,
 Ne tarde plus , va-t-en trouver l'hermite ,
 Ou tu mourras. La fillette reprit :
 Hé bien , maman , l'avois-je pas bien dit ?
 Mon Dieu , partons ; allons rendre visite

A l'homme saint : je crains tant votre mort,
Que j'y courrois, & tout de mon plus fort,
S'il le falloit. Allons donc, dit la mere.
La belle mit son corset des bons jours,
Son demi-ceint, ses pendans de velours,
Sans se douter de ce qu'elle alloit faire :
Jeune fillette a toujours soin de plaire.
Notre cagot s'étoit mis aux aguets,
Et par un trou qu'il avoit fait exprès
A sa cellule, il vouloit que ces femmes
Le pûssent voir, comme un brave soldat,
Le fouet en main, toujours en un état
De pénitence, & de tirer des flammes
Quelque défunt puni pour ses méfaits,
Faisant si bien en frappant tout auprès,
Qu'on crût ouir cinquante disciplines.
Il n'ouvrit pas à nos deux pélerines
Du premier coup, & pendant un moment
Chacune pût l'entrevoir s'escrimant
Du saint outil. Enfin la porte s'ouvre,
Mais ce ne fut d'un bon *Miserere*.
Le papelard contrefait l'étonné.
Tout en tremblant la veuve lui découvre,
Non fans rougir, le cas comme il étoit.
A six pas d'eux la filette attendoit
Le résultat, qui fut que notre hermite
Les renvoya, fit le bon hypocrite.
Je crains, dit-il ; les ruses du malin :
Dispensez-moi ; le sexe féminin
Ne doit avoir en ma cellule entrée.

Jamais

Jamais de moi S. Pere ne naîtra.
 La veuve dit, toute déconfortée,
 Jamais de vous ! Hé pourquoi ne fera ?
 Elle ne put en tirer autre chose.
 En s'en allant la fillette disoit,
 Hélas, maman, nos péchés en font cause.
 La nuit revient, & l'une & l'autre étoit
 Au premier somme, alors que l'hypocrite
 Et son cornet font bruire la maison.
 Il leur cria toujours du même ton :
 Retournez voir Luce le saint hermite ;
 Je l'ai changé, retournez dès demain.
 Les voilà donc derechef en chemin.
 Pour ne tirer plus en long cette histoire,
 Il les reçut. La mere s'en alla,
 Seule, s'entend, la fille demeura,
 Tout doucement il vous l'apprivoisa ;
 Lui prit d'abord son joli bras d'yvoire ;
 Puis s'approcha, puis en vint au baiser,
 Puis aux beautés que l'on cache à la vue ;
 Puis le galant vous la mit toute nue,
 Comme s'il eût voulu la baptiser.

O papelards, qu'on se trompe à vos mines !
 Tant lui donna du retour de matines,
 Que maux de cœur vinrent premièrement,
 Et maux de cœur chassés, Dieu fait comment.
 Enfin finale, une certaine enflure
 La contraignit d'allonger sa ceinture ;
 Mais en cachette, & sans en avertir

Le forge Pape, encore moins la mere.
Elle craignoit qu'on ne la fît partir :
Le jeu d'amour commençoit à lui plaire.
Vous me direz : D'où lui vint tant d'esprit
D'où ? De ce jeu , c'est l'arbre de science.
Sept mois entiers la galande attendit ;
Elle allégua son peu d'expérience.
Dès que la mere eut indice certain
De sa grossesse , elle lui fit soudain
Trouffler bagage , & remercier l'hôte.
Lui de sa part rendit grace au Seigneur,
Qui soulageoit son pauvre serviteur.
Puis au départ il leur dit que fans faute
Moyennant Dieu , l'enfant viendroit à bien.
Gardez pourtant , Dame , de faire rien ,
Qui puisse nuire à votre géniture.
Ayez grand soin de cette créature ;
Car tout bonheur vous en arrivera.
Vous régnerez , ferez la signora ,
Ferez monter aux grandeurs tous les vôtres ,
Princes les uns , & grands seigneurs les autres ,
 Vos cousins ducs , cardinaux vos neveux :
Places , châteaux , tant pour vous que pour eux
Ne manqueront en aucune maniere ,
Non plus que l'eau qui coule en la riviere.
Leur ayant fait cette prédiction ,
Il leur donna sa bénédiction.

La signora de retour chez sa mere ,
S'entretenoit jour & nuit du S. Pere ,

Préparoit tout, lui faisoit des beguins ;
 Au demeurant, prenoit tous les matins
 La couple d'œufs ; attendoit en liesse
 Ce qui viendrait d'une telle grosseffe
 Mais ce qui vint détruisit les châteaux,
 Fit avorter les mitres, les chapeaux,
 Et les grandeurs de toute la famille.
 La signora mit au monde une fille.



M A Z E T

DE LAMPORECHIO.

Nouvelle tirée de Bocace.

LE voile n'est le rampart le plus sûr
 Contre l'amour, ni le moins accessible :
 Un bon mari, mieux que grille ni mur,
 Y pourvoira, si pourvoir est possible.
 C'est à mon sens une erreur trop visible
 A des parens, pour ne dire autrement,
 De présumer, après qu'une personne
 Bongré, malgré s'est mise en un couvent,
 Que Dieu prendra ce qu'ainsi l'on lui donne.
 Abus, abus ; je tiens que le malin
 N'a revenu plus clair & plus certain.
 (Sauf toutefois l'assistance divine.)
 Encore un coup, ne faut qu'on s'imagine,
 Que d'être pure & nette de péché,

Soit

Soit privilège à la guimpe attaché.
Nenni da, non; je prétens qu'au contraire
Filles du monde ont toujours plus de peur
Que l'on ne donne atteinte à leur honneur;
La raison est, qu'elles en ont affaire,
Moins d'ennemis attaquent leur pudeur.
Les autres n'ont pour un seul adverfaire;
Tentation, fille d'oïfiveté,
Ne manque pas d'agir de son côté:
Puis le desir, enfant de la contrainte.
Ma fille est nonne, *Ergo* c'est une sainte:
Mal raisonné. Des quatre parts les trois
En ont regret & se mordent les doigts,
Font souvent pis, au moins l'ai-je oui dire:
Car pour ce point je parle sans favoir.
Bocace en fait certain conte pour rire,
Que j'ai rimé, comme vous allez voir.

Un bon vieillard en un couvent de filles,
Autrefois fut, labouroit le jardin.
Elles étoient toutes assez gentilles,
Et volontiers jasoient dès le matin.
Tant ne songeoient au service divin,
Qu'à foi montrer ès parloirs aguimpées,
Bien blanchement, comme droites poupées,
Prête chacune à tenir coup aux gens;
Et n'étoit bruit qu'il se trouvât léans
Fille qui n'eut de quoi rendre le change,
Se renvoyant l'un à l'autre l'éteuf.
Huit sœurs étoient, & l'abbesse font neuf;

Si mal d'accord que c'étoit chose étrange,
 De la beauté la plûpart en avoient ;
 De la jeunesse elles en avoient toutes,
 En cetui lieu beaux peres fréquentoient,
 Comme on peut croire, & tant bien supputoient
 Qu'ils ne manquoient à tomber sur leurs routes.

Le bon vieillard jardinier dessus dit,
 Près de ces sœurs perdoit presque l'esprit :
 A leur caprice il ne pouvoit suffire,
 Toutes vouloient au vieillard commander ;
 Dont ne pouvant entr'elles s'accorder,
 Il souffroit plus que l'on ne sauroit dire.

Force lui fut de quitter la maison ;
 Il en sortit de la même façon
 Qu'étoit entré là-dedans le pauvre homme
 Sans croix, ne pile, & n'ayant rien en somme
 Qu'un vieil habit. Certain jeune garçon
 De Lamporech, si j'ai bonne mémoire,
 Dit au vieillard un beau jour après boire,
 Et raisonnant sur le fait des nonnains,
 Qu'il passeroit bien volontiers sa vie
 Près de ces sœurs ; & qu'il avoit envie
 De leur offrir son travail & ses mains,
 Sans demander recompense ni gages.
 Le compagnon ne visoit à l'argent :
 Trop bien croyoit, ces sœurs étant peu sages,
 Qu'il en pourroit croquer une en passant,
 Et puis une autre, & puis toute la troupe.

Nuto lui dit (c'est le nom du vieillard)
Crois-moi, Mazet, mets-toi quelque autre part.
J'aiderois mieux être sans pain ni soupe,
Que d'employer en ce lieu mon travail.
Les nonnes sont un étrange bétail.
Qui n'a tâté de cette marchandise,
Ne fait encor ce que c'est que tourment.
Je te le dis, laisse-là ce couvent;
Car d'espérer les servir à leur guise,
C'est un abus, l'une voudra du mou,
L'autre du dur; parquoi je te tiens fou,
D'autant plus fou que ces filles sont fottes;
Tu n'auras pas œuvre faite, entre nous;
L'une voudra que tu plantes des choux,
L'autre voudra que ce soit de carottes.
Mazet reprit, ce n'est pas là le point.
Vois tu, Nuto, je ne suis qu'une bête;
Mais dans ce lieu tu ne me verras point
Un mois entier, sans qu'on m'y fasse fête.
La raison est, que je n'ai que vingt ans;
Et comme toi je n'ai pas fait mon temps.
Je leur suis propre, & ne demande en somme
Que d'être admis. Alors dit le bon homme:
Au factotum tu n'as qu'à t'adresser;
Allons nous-en de ce pas lui parler.
Allons, dit l'autre. Il me vient une chose
Dedans l'esprit. Je ferai le muet
Et l'idiot. Je pense qu'en effet,
Reprit Nuto, cela peut être cause
Que le pater avec le factotum

N'auront de toi ni crainte , ni soupçon.
 La chose alla cômme ils l'avoient prévue.
 Voilà Mazet, à qui pour bien-venue
 L'on fait bêcher la moitié du jardin.
 Il contrefait le sot & le badin ,
 Et cependant laboure comme un fire.
 Autour de lui les nonnes alloient rire.

Un certain jour le compagnon dormant,
 Ou bien feignant de dormir , il n'importe;
 Bocace dit qu'il en faisoit semblant,
 Deux des nonnains le voyant de la forte
 Seul au jardin; car sur le haut du jour,
 Nulle des sœurs ne faisoit long séjour
 Hors le logis, le tout crainte du hâle:
 De ces deux donc, l'une approchant Mazet,
 Dit à sa sœur: Dedans ce cabinet
 Menons ce sot. Mazet étoit beau mâle,
 Et la galande à le considérer
 Avoit pris goût, parquoi sans différer
 Amour lui fit proposer cette affaire.
 L'autre reprit: Là dedans? Hé quoi faire?
 Quoi? dit la sœur, je ne fais, l'on verra;
 Ce que l'on fait alors qu'on en est là:
 Ne dit-on pas qu'il se fait quelque chose;
 JESUS, reprit l'autre sœur se signant,
 Que dis-tu là? Notre règle défend
 De tels pensers. S'il nous fait un enfant?
 Si l'on nous voit? Tu t'en vas être cause
 De quelque mal. On ne nous verra point,

Dit

Dit la premiere; & quant à l'autre point
 C'est s'alarmer avant que le coup vienne.
 Ufons du temps, fans nous tant mettre en peine,
 Et fans prévoir les choses de si loin.
 Nul n'est ici, nous avons tout à point,
 L'heure, & le lieu si touffu que la vue
 N'y peut passer: & puis sur l'avenue
 Je suis d'avis qu'une fassé le guet:
 Tandis que l'autre étant avec Mazet,
 A son bel aise aura lieu de s'instruire:
 Il est muet, & n'en pourra rien dire.
 Soit fait, dit l'autre: il faut à ton desir
 Acquiescer, & te faire plaisir.
 Je passerai si tu veux la premiere,
 Pour t'obliger: au moins à ton loisir
 Tu t'ébattras puis après, de maniere
 Qu'il ne fera besoin d'y retourner:
 Ce que j'en dis, n'est que pour t'obliger.
 Je le vois bien, dit l'autre plus sincere:
 Tu ne voudrois fans cela commencer
 Assurément, & tu serois honteuse.
 Tant y resta cette sœur scrupuleuse,
 Qu'à la fin l'autre allant la dégager
 De faction la fut faire changer.

Notre muet fait nouvelle partie:
 Il s'en tira non si gaillardement:
 Cette sœur fut beaucoup plus mal lotie;
 Le pauvre gars acheva simplement
 Trois fois le jeu, puis après il fit chassé.

Les deux nonnains n'oublierent la trace
Du cabinet, non plus que du jardin;
Il ne falloit leur montrer le chemin.
Mazet pourtant se ménagea de forte
Qu'à sœur Agnès quelques jours en fuyant
Il fit apprendre une semblable note
En un pressoir tout au bout du couvent.
Sœur Angélique & sœur Claude suivirent,
L'une au dortoir, l'autre dans un cellier :
Tant qu'à la fin la cave & le grenier
Du fait des sœurs maintes choses apprirent.
Point n'en resta, que le sire Mazet
Ne régâlât au moins mal qu'il pouvoit.
L'Abbesse aussi voulut entrer en danse.
Elle eut son droit, double & triple pitance,
De quoi les sœurs jeûnerent très-long-temps.
Mazet n'avoit faute de restaurans ;
Mais restaurans ne son pas grande affaire
A tant d'emploi. Tant presserent le here,
Qu'avec l'abbesse un jour venant au choc,
J'ai toujours oui, ce dit-il, qu'un bon coq
N'en a que sept : au moins qu'on ne me laisse
Toutes les neufs. Miracle, dit l'abbesse,
Venez mes sœurs, nos jeûnes ont tant fait
Que Mazet parle. Alentour du muet,
Non plus muet, toutes huit accoururent :
Tinrent chapitre, & sur l'heure conclurent,
Qu'à l'avenir Mazet seroit choyé,
Pour le plus sûr : car qu'il fût renvoyé,
Cela rendoit la chose manifeste.

Le compagnon bien nourri, bien payé,
 Fit ce qu'il put, d'autres firent le reste.
 Il les engea de petits Mazillons,
 Desquels on fit de petits moinillons ;
 Ces moinillons devinrent bien-tôt peres,
 Comme les sœurs devinrent bien-tôt meres
 A leur regret, pleines d'humilité ;
 Mais jamais nom ne fut mieux mérité.

LA MANDRAGORE.

Nouvelle tirée de Machiavel.

AU présent conte on verra la sottise
 D'un Florentin. Il avoit femme prise,
 Honnête & sage autant qu'il est besoin,
 Jeune pourtant, du reste toute belle :
 Et n'eût on cru de jouissance telle,
 Dans le pays, ni même encor plus loin.
 Chacun l'aimoit, chacun la jugeoit digne
 D'un autre époux, car quant à celui-ci,
 Qu'on appelloit Nicia Calfucci,
 Ce fut un sot en son temps très-infigne.
 Bien le montra, lorsque bongré malgré
 Il résolut d'être pere appellé ;
 Crut qu'il feroit beaucoup pour sa patrie,
 S'il la pouvoit orner de Calfuccis :
 Sainte ni saint n'étoit en Paradis

Qui de ses vœux n'eût la tête étourdie.
Tous ne favoient où mettre ses présens.
Il consultoit matrônes, charlatans,
Diseurs de mots, experts sur cette affaire :
Le tout en vain : car il ne put tant faire
Que d'être pere. Il étoit buté là,
Quand un jeune homme, après avoir en France
Etudié, s'en revint à Florence ;
Aussi leurré qu'aucun de par de-là ;
Propre, galant, cherchant par tout fortune,
Bien fait de corps, bien voulu de chacune ;
Il fut dans peu la carte du pays ;
Connut les bons & les méchans maris ;
Et de quels bois se chauffoient leurs femelles ;
Quels surveillans ils avoient mis près d'elles ;
Les si, les car, enfin tous les détours ;
Comment gagner les confidens d'amours,
Et la nourrice, & le confesseur même,
Jusques au chien ; tout y fait quand on aime :
Tout tend aux fins, dont un seul yota
N'étant omis, d'abord le personnage
Jette son plomb sur Messier Nicia,
Pour lui donner l'ordre du cocuage.
Hardi dessein ! L'épouse de léans,
A dire vrai, recevoit bien les gens :
Mais c'étoit tout : aucun de ses amans
Ne s'en pouvoit promettre davantage.
Celui-ci seul, Callimaque nommé,
Dès qu'il parut, fut très-fort à son gré.
Le galant donc près de la forteresse

Affiet son camp, vous investit Lucrece;
Qui ne manqua de faire la tigresse
A l'ordinaire, & l'envoya jouer.
Il ne favoit à quel saint se vouer,
Quand le mari, par sa sottise extrême,
Lui fit juger qu'il n'étoit stratagème,
Panneau n'étoit, tant étrange semblât,
Où le pauvre homme à la fin ne donnât
De tout son cœur, & ne s'en affublât.
L'amant & lui, comme étant gens d'étude,
Avoient entr'eux lié quelque habitude;
Car Nice étoit docteur en droit canon:
Mieux eût valu l'être en autre science,
Et qu'il n'eût pris si grande confiance
En Callimaque. Un jour au compagnon
Il se plaignit de se voir sans lignée.
A qui la faute? Il étoit vert galant,
Lucrece jeune, & drue & bien taillée,
Lorsque j'étois à Paris, dit l'amant,
Un curieux y passa d'aventure:
Je l'allai voir; il m'apprit cent secrets;
Entr'autres un pour avoir géniture;
Et n'étoit chose à son compte plus sûre.
Le grand Mogol l'avoit avec succès,
Depuis deux ans, éprouvé sur sa femme;
Mainte Princesse, & mainte & mainte Dame
En avoit fait aussi d'heureux essais.
Il disoit vrai; j'en ai vu des effets.
Cette récepte est une médecine
Faitte du jus de certaine racine

Ayant pour nom Mandragore ; & ce jus
Pris par la femme opère beaucoup plus,
Que ne fit onc nulle ombre monachale
D'aucun couvent de jeunes freres plein,
Dans dix mois d'hui je vous fais pere enfin,
Sans demander un plus long intervalle :
Et touchez-là ; dans dix mois & devant ,
Nous porterons au baptême l'enfant.
Dites-vous vrai ? répartit Messer Nice :
Vous me rendez un merveilleux office.
Vrai ? Je l'ai vu : faut-il répéter tant ?
Vous moquez-vous d'en douter seulement ?
Par votre foi , le Mogol est-il homme
Que l'on osât de la sorte affronter ?
Ce curieux en toucha telle somme ,
Qu'il n'eut sujet de s'en mécontenter.
Nice reprit : voilà chose admirable,
Et qui doit être à Lucrece agréable.
Quand lui verrai-je un poupon sur le sein ?
Notre féal , vous ferez le parrein ;
C'est la raison : dès-hui je vous en prie.
Tout doux , reprit alors notre galant ;
Ne foyez pas si prompt , je vous supplie :
Vous allez vite : il faut auparavant
Vous dire tout. Un mal est dans l'affaire ;
Mais ici bas peut-on jamais tant faire,
Que de trouver un bien pur & fans mal ?
Ce jus doué de vertu tant insigne ,
Porte d'ailleurs qualité très-maligne :
Presque toujours il se trouve fatal

A celui-là qui le premier careffe
La patiente ; & souvent on en meurt.
Nice reprit auffi-tôt , ferviteur ;
Plus de votre herbe , & laiffons-là Lucrece ,
Telle qu'elle est : bien grand-merci du foin.
Que fervira , moi mort , fi je fuis pere ?
Pourvoyez-vous de quelque autre compere :
C'est trop de peine ; il n'en eft pas befoin.
L'amant lui dit : Quel efprit eft le vôtre ?
Toujours il va d'un excès dans un autre ,
Le grand defir de vous voir un enfant
Vous transportoit nagueres d'allégreffe ;
Et vous voilà , tant vous avez de preffe ,
Découragé fans attendre un moment.
Oyez le refte ; & fachez que nature
A mis rémede à tout , fors à la mort.
Qu'est-il de faire , afin que l'aventure
Nous réuffiffe , & qu'elle aille à bon port ?
Il nous faudra choisir quelque jeune homme
D'entre le peuple , un pauvre malheureux
Qui vous précède au combat amoureux ,
Tente la voie ; attire & prenne en fomme
Tout le venin ; puis le danger ôté ,
Il conviendra que de votre côté
Vous agiffiez , fans tarder davantage :
Car foyez sûr d'être alors garanti.
Il nous faut faire *in anima vili*
Ce premier pas ; & prendre un personnage
Lourd & de peu ; mais qui ne foit pourtant
Mal fait de corps , ni par trop dégoûtant ;

Ni d'un toucher si rude & si sauvage,
 Qu'à votre femme un supplice ce soit,
 Nous favons bien que Madame Lucrece,
 Accoûtumée à la délicatesse,
 De Nicia, trop de peine en auroit:
 Même il se peut qu'en venant à la chose,
 Jamais son cœur n'y voudroit consentir.
 Or ai-je dit un jeune homme, & pour cause;
 Car plus fera d'âge pour bien agir,
 Moins laissera de venin sans nul doute;
 Je vous promets qu'il n'en laissera goutte.
 Nice d'abord eut peine à digérer
 L'expédient; allégua le danger,
 Et l'infamie; il en seroit en peine;
 Le magistrat pourroit le rechercher,
 Sur le soupçon d'une mort si soudaine.
 Empoisonner un de ses citadins!
 Lucrece étoit échappée aux blondins;
 On l'alloit mettre entre les bras d'un rustre!
 Je suis d'avis qu'on prenne un homme illustre,
 Dit Callimaque, ou quelqu'un qui bien-tôt
 En mille endroits cornera le mystère.
 Sottise & peur contiendront ce pitaut.
 Au pis aller, l'argent le fera taire.
 Votre moitié n'ayant lieu de s'y plaire
 Et le coquin même n'y songeant pas,
 Vous ne tombez proprement dans le cas
 De cocuage. Il n'est pas dit encore
 Qu'un tel paillard ne résiste au poison;
 Et ce nous est une double raison

De le choisir tel, que la Mandragore
 Consomme en vain sur lui tout son venin.
 Car quand je dis qu'on meurt, je n'entens dire
 Assurément. Il vous faudra demain
 Faire choisir sur la brune le fire,
 Et dès ce soir donner la potion:
 J'en ai chez moi de la confection.
 Gardez-vous bien au reste, Messier Nice,
 D'aller paroître en aucune façon,
 Ligurio choisira le garçon;
 C'est-là son fait: laissez-lui cet office,
 Vous vous pouvez fier à ce valet,
 Comme à vous-même: il est sage & discret.
 J'oublie encor que pour plus d'assurance,
 On bandera les yeux à ce paillard:
 Il ne saura qui, quoi, n'en quelle part,
 N'en quel logis, ni si dedans Florence,
 Ou bien dehors on vous l'aura mené.
 Par Nicia le tout fut approuvé.
 Restoit sans plus d'y disposer sa femme.
 De prime face, elle crut qu'on rioit;
 Puis se fâcha; puis jura sur son ame,
 Que mille fois plutôt on la tueroit.
 Que diroit-on, si le bruit en couroit?
 Outre l'offense & péché trop énorme,
 Calface & Dieu savoient que de tout temps,
 Elle avoit crainit ces devoirs complaisans,
 Qu'elle enduroit seulement pour la forme,
 Puis il viendrait quelque matin difforme
 L'incommoder, la mettre sur les dents:

Suis-

Suis-je de taille à souffrir toutes gens ?
 Quoi, recevoir un pitaut dans ma couche ?
 Puis-je y fonger qu'avecque du dédain ?
 Et par saint Jean, ni pitaut, ni blondin,
 Ni roi, ni roc, ne feront qu'autre touche
 Que Nicia jamais onc à ma peau.

Lucrece étant de la forte arrêtée,
 On eut recours à frere Timothée.
 Il la prêcha; mais si bien & si beau,
 Qu'elle donna les mains par pénitence.
 On l'affura de plus qu'on choisiroit
 Quelque garçon d'honnête corpulence;
 Non trop rustaut; & qui ne lui feroit
 Mal ni dégoût. La potion fut prise,
 Le lendemain notre amant se déguise,
 Et s'enfarine en vrai garçon meûnier;
 Un faux menton, barbe d'étrange guise;
 Mieux ne pouvoit se métamorphoser.
 Ligurio, qui de la faciende
 Et du complot avoit toujours été,
 Trouve l'amant tout tel qu'il le demande,
 Et ne doutant qu'on n'y fût attrapé,
 Sur le minuit le mene à Messer Nice,
 Les yeux bandés, le poil teint, & si bien
 Que notre époux ne reconnut en rien
 Le compagnon. Dans le lit il se glisse
 En grand silence; en grand silence aussi
 La patiente attend sa destinée;
 Bien blanchement, & ce soir atournée.

Voire ce soir ? Atournée ; & pour qui ?
 Pour qui ? J'entens : n'est-ce pas que la Dame
 Pour un meûnier prenoit trop de fouci ?
 Vous vous trompez ; le sexe en use ainsi.
 Meûniers ou Rois, il veut plaire à toute ame :
 C'est double honneur, ce semble, en une femme,
 Quand son mérite échauffe un esprit lourd,
 Et fait aimer les cœurs nés sans amour.

Le travesti changea de personnage,
 Si-tôt qu'il eut Dame de tel corsage
 A ses côtés, & qu'il fut dans le lit.
 Plus de meûnier ; la galante sentit
 Auprès de foi la peau d'un honnête homme.
 Et ne croyez qu'on employât au somme
 De tels momens. Elle disoit tout bas :
 Qu'est ceci donc ? Ce compagnon n'est pas
 Tel que j'ai cru, le drôle a la peau fine,
 C'est grand dommage, il ne merite, hélas !
 Un tel destin : j'ai regret qu'au trépas
 Chaque moment de plaisir l'achemine.
 Tandis l'époux enrôle tout de bon,
 De sa moitié plaignoit bien fort la peine.
 Ce fut avec une fierté de Reine,
 Qu'elle donna la première façon
 De cocuage ; & pour le décoron
 Point ne voulut y joindre ses careffes.
 A ce garçon la perle des Lucreces
 Prendroit du goût ? Quand le premier venin
 Fut emporté, notre amant prit la main

De sa maîtresse ; & de baisers de flamme
 La parcourant : Pardon , dit-il , Madame ;
 Ne vous fâchez du tour qu'on vous a fait ;
 C'est Callimaque : approuvez son martyre.
 Vous ne sauriez ce coup vous en dédire :
 Votre rigueur n'est plus d'aucun effet.
 S'il est fatal toutefois que j'expire,
 J'en suis content : vous avez dans vos mains
 Un moyen sûr de me priver de vie ;
 Et le plaisir , bien mieux qu'aucuns venins ,
 M'achevera , tout le reste est folie.

Lucrece avoit jusque-là résisté,
 Non par défaut de bonne volonté,
 Ni que l'amant ne plût fort à la belle :
 Mais la pudeur & la simplicité
 L'avoient rendue ingrate en dépit d'elle.
 Sans dire mot, sans oser respirer,
 Pleine de honte & d'amour tout ensemble,
 Elle se met aussi-tôt à pleurer.
 A son amant peut-elle se montrer
 Après cela ? Qu'en pourra-t-il penser ?
 Dit-elle en foi , & qu'est-ce qu'il lui semble ?
 J'ai bien manqué de courage & d'esprit.
 Incontinent un excès de dépit
 Saisit son cœur , & fait que la pauvrete
 Tourne la tête , & vers le coin du lit
 Se va cacher , pour dernière retraite.
 Elle y voulut tenir bon , mais en vain :
 Ne lui restant que ce peu de terrain,

La place fut incontinent rendue.
 Le vainqueur l'eut à sa discrétion :
 Il en usa selon sa passion :
 Et plus ne fut de larme répandue.
 Honte cessa, scrupule autant en fit.
 Heureux sont ceux qu'on trompe à leur profit !
 L'aurore vint trop tôt pour Callimaque ,
 Trop tôt encor pour l'objet de ses vœux.
 Il faut, dit-il, beaucoup plus d'une attaque
 Contre un venin tenu si dangereux.
 Les jours suivans notre couple amoureux
 Y fut pourvoir : l'époux ne tarda gueres
 Qu'il n'eût atteint tous ses autres confreres.

Pour ce coup-là fallut se séparer :
 L'amant courut chez soi se recoucher.
 A peine au lit il s'étoit mis encore,
 Que notre époux joyeux & triomphant
 Le va trouver, & lui conte comment
 S'étoit passé le jus de Mandragore.
 D'abord, dit-il, j'allai tout doucement
 Auprès du lit écouter si le fire
 S'approcheroit, & s'il en vouloit dire.
 Puis je priai notre épouse tout bas,
 Qu'elle lui fît quelque peu de caresse,
 Et ne craignît de gâter ses appas.
 C'étoit au plus une nuit d'embarras.
 Et ne pensez, ce lui dis-je, Lucrece,
 Ni l'un ni l'autre en ceci me tromper.
 Je saurai tout : Nice se peut vanter

D'être

D'être homme à qui l'on n'en donne à garder :
Vous savez bien qu'il y va de ma vie.
N'allez donc point faire la renchérie :
Montrez par-là que vous savez aimer
Votre mari , plus qu'on ne croit encore :
C'est un beau champ. Que si cette pécore
Fait le honteux , envoyez sans tarder
M'en avertir : car je me vais coucher,
Et n'y manquez : nous y mettrons bon ordre.
Besoin n'en eut : tout fut bien jusqu'au bout.
Savez-vous bien que ce rustre y prit goût ?
Le drôle avoit tantôt peine à démordre.
J'en ai pitié : je le plains après tout.
N'y songeons plus : qu'il meure , & qu'on l'en-
terre ,
Et quant à vous , venez-nous voir souvent.
Nargue de ceux qui me faisoient la guerre :
Dans neuf mois d'hui je leur livre un enfant.

LES REMOIS.

Il n'est cité, que je préfère à Reims :
 C'est l'ornement & l'honneur de la France :
 Car sans compter l'Ampoule & les bons vins ,
 Charmans objets y sont en abondance.
 Par ce point-là je n'entens, quant à moi,
 Tours ni porteaux, mais gentilles Galoises ;
 Ayant trouvé telle de nos Remoises,
 Friande assez pour la bouche d'un Roi.
 Une avoit pris un peintre en mariage,
 Homme estimé dans sa profession :
 Il en vivoit : que faut-il davantage ?
 C'étoit assez pour sa condition.
 Chacun trouvoit sa femme fort heureuse.
 Le drôle étoit, grace à certain talent,
 Très-bon époux, encor meilleur galant.
 De son travail mainte Dame amoureuse
 L'alloit trouver ; & le tout à deux fins :
 C'étoit le bruit, à ce que dit l'histoire :
 Moi qui ne suis en cela des plus fins ,
 Je m'en rapporte à ce qu'il en faut croire.
 Dès que le sire avoit Donzelle en main,
 Il en rioit avecque son épouse.
 Les droits d'hymen allant toujours leur train ,
 Besoin n'étoit qu'elle fit la jalouse.

Même elle eût pu le payer de ses tours ;
 Et comme lui voyager en amours ;
 Sauf d'en user avec plus de prudence,
 Ne lui faisant la même confiance.

Entre les gens qu'elle fut attirer,
 Deux fiens voisins se laisserent leurrer
 A l'entretien libre & gai de la Dame ;
 Car c'étoit bien la plus trompeuse femme
 Qu'en ce point-la l'on eût su rencontrer :
 Sage sur tout ; mais aimant fort à rire.
 Elle ne manque incontinent de dire
 A son mari l'amour des deux bourgeois,
 Tous deux gens fots, tous deux gens à fornettes ;
 Lui raconta mot pour mot leurs fleurettes,
 Pleurs & soupirs, gémissemens Gaulois.
 Ils avoient lu, ou plutôt oui dire,
 Que d'ordinaire en amour on soupire.
 Ils tâchoient donc d'en faire leur devoir,
 Que bien, que mal, & selon leur pouvoir,
 A frais communs se conduisoit l'affaire.
 Ils ne devoient nulle chose se taire.
 Le premier d'eux qu'on favoriseroit
 De son bonheur part à l'autre feroit.
 Femmes, voilà souvent comme on vous traite,
 Le seul plaisir est ce que l'on souhaite.
 Amour est mort ; le pauvre compagnon
 Fut enterré sur les bords du Lignon ;
 Nous n'en avons ici ni vent ni voie.
 Vous y servez de jouet & de proie

A jeunes gens, indiscrets, scélérats :
 C'est bien raison qu'au double on le leur rende :
 Le beau premier qui fera dans vos lacs ,
 Plumez-le moi, je vous le recommande.

La Dame donc, pour tromper ses voisins ;
 Leur dit un jour : Vous boirez de nos vins
 Ce soir chez nous. Mon mari s'en va faire
 Un tour aux champs : & le bon de l'affaire
 C'est qu'il ne doit au gîte revenir.
 Nous nous pourrons à l'aïse entretenir.
 Bon , dirent-ils, nous viendrons sous la brune.
 Or les voilà compagnons de fortune.
 La nuit venue, ils font au rendez-vous.
 Eux introduits, croyant ville gagnée,
 Un bruit survint; la fête fut troublée.
 On frappe à l'huis; le logis aux verroux
 Etoit fermé: la femme à la fenêtre
 Court en disant, celui-là frappe en maître :
 Seroit-ce point par malheur mon époux ?
 Oui, cachez-vous, dit-elle, c'est lui-même.
 Quelque accident, ou bien quelque soupçon
 Le font venir coucher à la maison.
 Nos deux galants dans ce péril extrême
 Se jettent vite en certain cabinet :
 Car s'en aller, comment auroient-ils fait ?
 Ils n'avoient pas le pied hors de la chambre,
 Que l'époux entre, & voit au feu le membre
 Accompagné de maint & maint pigeon,
 L'un au hâtier, les autres au chaudron.

Oh, oh! dit-il, voilà bonne cuisine!
 Qui traitez-vous? Alis notre voisine,
 Reprit l'épouse, & Simonette aussi.
 Loué soit Dieu qui vous ramene ici,
 La compagnie en fera plus complete.
 Madame Alis, Madame Simonette
 N'y perdront rien. Il faut les avertir
 Que tout est prêt, qu'elles n'ont qu'à venir.
 J'y cours moi-même. Alors la créature
 Les va prier. Or c'étoient les moitiés
 De nos galants & chercheurs d'aventure,
 Qui fort chagrins de se voir enfermés,
 Ne laissoient pas de louer leur hôtesse,
 De s'être ainsi tirée avec adresse
 De cet apprêt. Avec elle à l'instant
 Leurs deux moitiés entrent tout en chantant:
 On les salue, on les baise, on les loue
 De leur beauté, de leur ajustement:
 On les contemple, on patine, on se joue.
 Cela ne plût aux maris nullement.
 Du cabinet la porte à demi close,
 Leur laissant voir le tout distinctement,
 Ils ne prenoient aucun goût à la chose:
 Mais passe encor pour ce commencement.
 Le souper mis presque au même moment,
 Le peintre prit par la main les deux femmes,
 Les fit asseoir, entr'elles se plaça.
 Je bois, dit-il à la santé des Dames:
 Et de trinquer: passe encor pour cela.
 On fit raison, le vin ne dura guere.

L'hôteſſe étant alors ſans chambrière
Court à la cave : & de peur des eſprits
Mene avec ſoi Madame Simonette.
Le peintre reſte avec Madame Alis,
Provinciale aſſez belle, & bien faite,
Et ſ'en piquant, & qui pour le pays
Se pouvoit dire honnêtement coquette.
Le compagnon vous la tenant ſeulement,
La conduiſit de fleurette en fleurette
Jusqu'au toucher, & puis un peu plus loin,
Puis tout-à-coup levant la colerette,
Prit un baiſer dont l'époux fut témoin.
Jusque-là paſſe ; époux, quand ils ſont ſages,
Ne prennent garde à ces menus ſuffrages,
Et d'en tenir regiſtre c'eſt abus.
Bien eſt-il vrai qu'en rencontre pareille
Simples baiſers font craindre le ſurplus ;
Car ſatan lors vient frapper ſur l'oreille
De tel qui dort, & fait tant qu'il s'éveille.
L'époux vit donc, que tandis qu'une main
Se promenoit ſur la gorge à ſon aïſe,
L'autre prenoit tout un autre chemin.
Ce fut alors, Dame, ne vous déplaïſe,
Que le courroux lui montant au cerveau,
Il ſ'en alloit enfonçant ſon chapeau,
Mettre l'alarme en tout le voiſinage,
Battre ſa femme, & dire au peintre rage,
Et témoigner qu'il n'avoit les bras gourds.
Gardez-vous bien de faire une ſottife,
Lui dit tout bas ſon compagnon d'amours,

Tenez-vous coi. Le bruit en nulle guise
N'est bon ici, d'autant plus qu'en vos lacs
Vous êtes pris : ne vous montrez donc pas.
C'est le moyen d'étouffer cette affaire :
Il est écrit qu'à nul il ne faut faire
Ce qu'on ne veut à soi-même être fait.
Nous ne devons quitter ce cabinet
Que bien à point, & tantôt quand cet homme
Etant au lit prendra son premier somme :
Selon mon sens, c'est le meilleur parti.
A tard viendrait aussi-bien la querelle.
N'êtes vous pas cocu plus d'à demi ?
Madame Alis au fait a consenti :
Cela suffit, le reste est bagatelle.
L'époux goûta quelque peu ces raisons.
Sa femme fit quelque peu de façons,
N'ayant le temps d'en faire davantage.
Et puis ? Et puis, comme personne sage,
Elle remit sa coëffure en état.
On n'eût jamais soupçonné ce ménage,
Sans qu'il restoit un certain incarnat
Dessus son teint ; mais c'étoit peu de chose :
Dame fleurette en pouvoit être cause.
L'une pourtant des tireuses de vin
De lui sourire au retour ne fit faute :
Ce fut la peintre. On se remit en train ;
On releva grillades & festin :
On but encore à la santé de l'hôte,
Et de l'hôteffe, & de celle des trois
Qui la premiere auroit quelque aventure,

Le vin manqua pour la seconde fois.
L'hôtesse adroite & fine créature,
Soutient toujours qu'il revient des esprits
Chez les voisins. Ainsi Madame Alis
Servit d'Escorte. Entendez que la Dame
Pour l'autre emploi inclinait en son ame;
Mais on l'emmena, & par ce moyen-là
De faction Simonette changea.
Celle-ci fait d'abord plus la sévère,
Veut suivre l'autre, ou feint le vouloir faire;
Mais se sentant par le peintre tirer,
Elle demeure, étant trop ménagère,
Pour se laisser son habit déchirer.
L'époux voyant quel train prenoit l'affaire,
Voulut sortir. L'autre lui dit: Tout doux:
Nous ne voulons sur vous nul avantage.
C'est bien raison que Messier cocuage
Sur son état vous couche ainsi que nous;
Sommes-nous pas compagnons de fortune?
Puisque le peintre en a caressé l'une,
L'autre doit suivre. Il faut bongré malgré
Qu'elle entre en danse, & s'il est nécessaire,
Je m'offrirai de lui tenir le pied:
Voulez ou non, elle aura son affaire.
Elle l'eut donc; notre peintre y pourvût
Tout de son mieux: aussi le valoit-elle.
Cette dernière eut ce qu'il lui fallut:
On en donna le loisir à la belle.

Quand le vin fut de retour, on conclut
 Qu'il ne falloit s'attabler davantage.
 Il étoit tard; & le peintre avoit fait
 Pour ce jour-là suffisamment d'ouvrage.
 On dit bon soir. Le drôle satisfait
 Se met au lit. Nos gens sortent de cage.
 L'hôteffe alla tirer du cabinet
 Les regardans honteux, mal contens d'elle,
 Cocus de plus. Le pis de leur méchef
 Fut qu'aucun d'eux ne put venir à chef
 De son dessein, ni rendre à la Donzelle
 Ce qu'elle avoit à leurs femmes prêté:
 Par conséquent c'est fait: j'ai tout conté.



LA COURTISANE

AMOUREUSE.

Le jeune Amour, bien qu'il ait la façon
 D'un dieu qui n'est encor qu'à sa leçon,
 Fut de tout temps grand faiseur de miracles.
 En gens coquets il change les Catons;
 Par lui les fots deviennent des oracles;
 Par lui les loups deviennent des moutons.
 Il fait si bien que l'on n'est plus le même.
 Témoin Hercule, & témoin Polyphème
 Mangeur de gens. L'un sur un Roc affis

Chantoit aux vents ses amoureux fouscis ;
 Et pour charmer sa nymphe joliette
 Tailloit sa barbe, & se miroit dans l'eau.
 L'autre changea sa massue en fuseau
 Pour le plaisir d'une jeune fillette.
 J'en dirois cent. Bocace en rapporte un,
 Dont j'ai trouvé l'exemple peu commun.
 C'est de Chimon, jeune homme tout sauvage,
 Bien fait de corps, mais ours quant à l'esprit.
 Amour le léche, & tant, qu'il le polit.
 Chimon devint un galant personnage.
 Qui fit cela ? Deux beaux yeux seulement.
 Pour les avoir apperçus un moment,
 Encore à peine, & voilés par le somme,
 Chimon aima, puis devint honnête-homme.
 Ce n'est le point dont il s'agit ici.

Je veux conter comme une de ces femmes
 Qui font plaisir aux enfans sans souci,
 Pût en son cœur loger d'honnêtes flammes,
 Elle étoit fiere, & bizarre sur-tout.
 On ne favoit comme en venir à bout.
 Rome c'étoit le lieu de son négoce.
 Mettre à ses pieds la mître avec la croffe
 C'étoit trop peu : les simples Monseigneurs
 N'étoient d'un rang digne de ses faveurs.
 Il lui falloit un homme du Conclave,
 Et des premiers, & qui fût son esclave ;
 Et même encore il y profitoit peu,
 A moins que d'être un cardinal neveu.

Le Pape enfin, s'il se fût piqué d'elle,
 N'auroit été trop bon pour la Donzelle.
 De son orgueil ses habits se sentoient.
 Force brillans sur sa robe éclatoient,
 La chamarure avec la broderie.
 Lui voyant faire ainsi la rencherie,
 Amour se mit en tête d'abaïffer
 Ce cœur si haut; & pour un gentilhomme
 Jeune, bien fait, & des mieux mis de Rome,
 Jusques au vif il voulut la bleffer.
 L'adolescent avoit pour nom Camille,
 Elle, Constance. Et bien qu'il fût d'humeur
 Douce, traitable, à se prendre facile,
 Constance n'eût si-tôt l'amour au cœur,
 Que la voilà craintive devenue.
 Elle n'osa déclarer ses desirs
 D'autre façon qu'avecque des soupirs.
 Auparavant pudeur ni retenue
 Ne l'arrêtoient; mais tout fut bien changé.
 Comme on n'eût cru qu'amour se fût logé
 En cœur si fier, Camille n'y prit garde.
 Incessamment Constance le regarde;
 Et puis soupirs, & puis regards nouveaux;
 Toujours rêveuse au milieu des cadeaux:
 Sa beauté même y perdit quelque chose:
 Bien-tôt le lys l'emporta sur la rose.

Avint qu'un soir Camille régala
 De jeunes gens: il eut aussi des femmes,
 Constance en fut. La chose se passa

Joyeu-

Joyeusement; car peu d'entre ces Dames
Etoient d'humeur à tenir des propos
De fainteté, ni de philosophie.
Constance seule étant sourde aux bons mots
Laissoit railler toute la compagnie.
Le soupé fait, chacun se retira.
Tout dès l'abord Constance s'éclipfa,
S'allant cacher en certaine ruelle.
Nul n'y prit garde: & l'on crut que chez elle,
Indisposée, ou de mauvaise humeur,
Ou pour affaire, elle étoit retournée.
La compagnie étant donc retirée,
Camille dit à ses gens, par bonheur,
Qu'on le laissât, & qu'il vouloit écrire.
Le voilà seul, & comme le desire
Celle qui l'aime, & qui ne fait comment
Ni l'aborder, ni par quel compliment
Elle pourra lui déclarer sa flamme.
Tremblante enfin, & par nécessité
Elle s'en vient. Qui fut bien étonné,
Ce fut Camille: Hé quoi, dit-il, Madame,
Vous surprenez ainsi vos bons amis?
Il la fit seoir; & puis s'étant remis,
Qui vous croiroit, reprit-il, demeurée?
Et qui vous a cette cache montrée?
L'amour, dit-elle. A ce seul mot sans plus
Elle rougit; chose que ne font guere
Celles qui sont prêtresses de Venus:
Le vermillon leur vient d'autre maniere,
Camille avoit déjà quelque soupçon

Que

Que l'on l'aimoit : il n'étoit si novice
 Qu'il ne connût ses gens à la façon.
 Pour en avoir un plus certain indice,
 Et s'égayer, & voir si ce cœur fier,
 Jusques au bout pourroit s'humilier,
 Il fit le froid. Notre amante en soupire,
 La violence enfin de son martyre
 La fait parler : elle commence ainsi,
 Je ne fais pas ce que vous allez dire,
 De voir Constance oser venir ici
 Vous déclarer sa passion extrême,
 Je ne faurois y penser sans rougir :
 Car du métier de nymphe me couvrir,
 On n'en est plus dès le moment qu'on aime.
 Puis quelle excuse ! Hélas, si le passé
 Dans votre esprit pouvoit être effacé !
 Du moins, Camille, excusez ma franchise.
 Je vois fort bien que quoi que je vous dise
 Je vous déplais. Mon zele me nuira.
 Mais nuise, ou non, Constance vous adore :
 Méprifez-la, chassez-la, battez-la ;
 Si vous pouvez, faites-lui pis encore ;
 Elle est à vous. Alors le jouvenceau ;
 Critiquer gens m'est, dit-il, fort nouveau ;
 Ce n'est mon fait : & toutefois, Madame,
 Je vous dirai tout net que ce discours
 Me surprend fort ; & que vous n'êtes femme
 Qui dût ainsi prévenir nos amours.
 Outre le sexe, & quelque bienfiance
 Qu'il faut garder, vous vous êtes fait tort.

A quel

A quel propos toute cette éloquence ?
Votre beauté m'eût gagné fans effort,
Et de son chef. Je vous le dis encor,
Je n'aime point qu'on me fasse d'avance.
Ce propos fut à la pauvre Constance
Un coup de foudre. Elle reprit pourtant :
J'ai mérité ce mauvais traitement ;
Mais ose-t-on vous dire sa pensée ?
Mon procédé ne me nuiroit pas tant,
Si ma beauté n'étoit point effacée.
C'est compliment ce que vous m'avez dit :
J'en suis certaine, & lis dans votre esprit :
Mon peu d'appas n'a rien qui vous engage.
D'où me vient-il ? Je m'en rapporte à vous.
N'est-il pas vrai que naguere, entre nous,
A mes attraits chacun rendoit hommage ?
Ils font éteints ces dons si précieux.
L'amour que j'ai, m'a causé ce dommage.
Je ne suis plus assez belle à vos yeux.
Si je l'étois, je serois assez sage.
Nous parlerons tantôt de ce point-là,
Dit le galant ; il est tard, & voilà
Minuit qui sonne ; il faut que je me couche.
Constance crut qu'elle auroit la moitié
D'un certain lit, que d'un œil de pitié
Elle voyoit : mais d'en ouvrir la bouche
Elle n'osa, de crainte de refus.
Le compagnon, feignant d'être confus,
Se tut long-tems ; puis dit : Comment ferai-je ?
Je ne me puis tout seul deshabiller.

Et bien, Monsieur, dit-elle, appellerai-je ?
 Non, reprit-il : gardez-vous d'appeller,
 Je ne veux pas qu'en ce lieu on vous voie ;
 Ni qu'en ma chambre une fille de joie
 Passe la nuit au fû de tous mes gens.
 Cela suffit, Monsieur, repartit-elle.
 Pour éviter ces inconveniens,
 Je me pourrois cacher en la ruelle :
 Mais faisons mieux, & ne laissons venir
 Personne ici : l'amoureuse Constance
 Veut aujourd'hui de laquais vous servir.
 Accordez-lui pour toute recompense
 Cet honneur-là. Le jeune homme y consent.
 Elle s'approche ; elle le déboutonne ;
 Touchant sans plus à l'habit, & n'osant
 Du bout du doigt toucher à la personne.
 Ce ne fut tout ; elle le déchauffa.
 Quoi, de sa main ? Quoi, Constance elle-même ?
 Qui fut-ce donc ? Est-ce trop que cela ?
 Je voudrois bien déchauffer ce que j'aime.

Le compagnon dans le lit se plaça ;
 Sans la prier d'être de la partie.
 Constance crut dans le commencement
 Qu'il la vouloit éprouver seulement :
 Mais tout cela passoit la raillerie.
 Pour en venir au point plus important,
 Il fait, dit-elle, un temps froid comme glace ;
 Où me coucher ?

Camille.

Par tout où vous voudrez.

Constance.

Quoi, sur ce siege?

Camille.

Et bien non; vous viendrez

Dedans mon lit.

Constance.

Délacez-moi, de grace.

Camille.

Je ne saurois, il fait froid, je suis nud;
 Délacez-vous. Notre amante ayant vu
 Près du chevet un poignard dans sa gaine,
 Le prend, le tire, & coupe ses habits,
 Corps piqué d'or, garniture de prix,
 Ajustemens de Princesse & de Reine;
 Ce que les gens en deux mois à grand' peine
 Avoient brodé, périt en un moment:
 Sans regretter ni plaindre aucunement
 Ce que le sexe aime plus que sa vie.
 Femmes de France, en feriez-vous autant?
 Je crois que non, j'en suis sûr, & partant
 Cela fut beau sans doute en Italie.

La pauvre amante approche en tapinois,
 Croyant tout fait; & que pour cette fois
 Aucun bizarre & nouveau stratagème
 Ne viendrait plus son aise reculer.
 Camille dit: C'est trop dissimuler;
 Femme qui vient se produire elle-même

N'aura

N'aura jamais de place à mes côtés.
 Si bon vous semble, allez-vous mettre aux pieds.
 Ce fut bien-là qu'une douleur extrême
 Saisit la belle, & si lors par hazard
 Elle avoit eu dans ses mains le poignard,
 C'en étoit fait: elle eût de part en part
 Percé son cœur. Toutefois l'espérance
 Ne mourut pas encor dans son esprit.
 Camille étoit trop connu de Constance;
 Et que ce fut tout de bon qu'il eût dit
 Chose si dure, & pleine d'insolence;
 Lui qui s'étoit jusques-là comporté
 En homme doux, civil, & sans fierté,
 Cela sembloit contre toute apparence.
 Elle va donc en travers se placer
 Aux pieds du fire; & d'abord les lui baïse;
 Mais point trop fort, de peur de le blesser.
 On peut juger si Camille étoit aise.
 Quelle victoire! Avoir mis à ce point
 Une beauté si superbe & si fiere!
 Une beauté! je ne la décris point;
 Il me faudroit une semaine entiere.
 On ne pouvoit reprocher seulement
 Que la pâleur à cet objet charmant,
 Pâleur encor dont la cause étoit telle
 Qu'elle donnoit du lustre à notre belle.
 Camille donc s'étend: & sur un sein
 Pour qui l'yvoire auroit eu de l'envie;
 Pose ses pieds, & sans cérémonie
 Il s'accommode, & s'en fait un couffin:

Puis

Puis feint qu'il cède aux charmes de Morphée.
 Par des sanglots notre amante étouffée
 Lâche la bonde aux pleurs cette fois-là;
 Ce fut la fin. Camille l'appella,
 D'un ton de voix qui plut fort à la belle.
 Je suis content, dit-il, de votre amour,
 Venez, venez, Constance, c'est mon tour.
 Elle se glisse: & lui s'approchant d'elle,
 M'avez-vous cru si dur & si brutal,
 Que d'avoir fait tout de bon le sévère?
 Dit-il d'abord, vous me connoissiez mal:
 Je vous voulois donner lieu de me plaire.
 Or bien je fais le fond de votre cœur.
 Je suis content, satisfait, plein de joie,
 Comblé d'amour: & que votre rigueur,
 Si bon lui semble, à son tour se déploie:
 Elle le peut: usez-en librement.
 Je me déclare aujourd'hui votre amant,
 Et votre époux; & ne fais nulle Dame,
 De quelque rang & beauté que ce soit,
 Qui vous valût pour maîtresse & pour femme;
 Car le passé rappeler ne se doit
 Entre nos deux. Une chose ai-je à dire:
 C'est qu'en secret il nous faut marier.
 Il n'est besoin de vous spécifier
 Pour quel sujet: cela vous doit suffire.
 Même il est mieux de cette façon-là.
 Un tel hymen à des amours ressemble;
 On est époux & galant tout ensemble.
 L'histoire dit que le drôle ajoûta:

Voulez-vous pas , en attendant le prêtre ,
 A votre amant vous fier aujourd'hui ?
 Vous le pouvez , je vous répons de lui ;
 Son cœur n'est pas d'un perfide & d'un traître.
 A tout cela Constance ne dit rien.
 C'étoit tout dire : il le reconnut bien ,
 N'étant novice en semblables affaires.
 Quant au surplus , ce sont de tels myſteres ,
 Qu'il n'est beſoin d'en faire le récit.
 Voilà comment Constance réuſſit.

Or faites-en , nymphes , votre profit.
 Amour en a dans ſon académie ,
 Si l'on vouloit venir à l'examen ,
 Que j'aimerois pour un pareil hymen
 Mieux que mainte autre à qui l'on ſe marie ,
 Femme qui n'a filé toute ſa vie
 Tâche à paſſer bien des choſes ſans bruit ,
 Témoin Conſtance & tout ce qui ſ'enſuit :
 Noviciat d'épreuves un peu dures :
 Elle en reçut abondamment le fruit :
 Nonnes je fais , qui voudroient chaque nuit
 En faire un tel à toutes aventures.

Ce que poſſible on ne croira pas vrai ,
 C'eſt que Camille , en careſſant la belle ,
 Des dons d'amour lui fit goûter l'eſſai.
 L'eſſai ? Je faux : Conſtance en étoit-elle
 Aux élémens ? Oui Conſtance en étoit
 Aux élémens. Ce que la belle avoit

Pris & donné de plairirs en sa vie,
Compter pour rien jusqu'alors se devoit.
Pourquoi cela ? Quiconque aime le die.

N I C A I S E.

U N apprentif marchand étoit,
Qu'avec droit Nicaïse on nommoit :
Garçon très-neuf, hors sa boutique,
Et quelque peu d'arithmétique :
Garçon novice dans les tours
Qui se pratiquent en amours.
Bons bourgeois, du temps de nos peres,
S'avisoient tard d'être bons freres ;
Ils n'apprenoient cette leçon,
Qu'ayant de la barbe au menton.
Ceux d'aujourd'hui, sans qu'on les flatte,
Ont soin de s'y rendre favans,
Aussi-tôt que les autres gens.
Le jouvenceau de vieille date,
Possible un peu moins avancé,
Par les degrés n'avoit passé.
Quoi qu'il en foit, le pauvre fire
En très-beau chemin demeura,
Se trouvant court par celui-là ;
C'est par l'esprit que je veux dire,
Une belle pourtant l'aima :
C'étoit la fille de son maître ;

Fille aimable autant qu'on peut l'être,
 Et ne tournant autour du pot:
 Soit par humeur franche & sincere,
 Soit qu'il fût force d'ainfi faire,
 Etant tombée aux mains d'un sot.
 Quelqu'un de trop de hardiesse
 Ira la taxer, & moi non;
 Tels procédés ont leur raison.
 Lors que l'on aime une déesse,
 Elle fait ces avances-là:
 Notre belle favoit cela.
 Son esprit, ses traits, sa richesse
 Engageoient beaucoup de jeunesse
 A sa recherche; heureux seroit
 Celui d'entr'eux qui cueilleroit
 En nom d'hymen certaine chose,
 Qu'à meilleur titre elle promet
 Au jouvenceau ci-dessus dit.
 Certain dieu par fois en dispose,
 Amour nommé communément.
 Il plut à la belle d'élire
 Pour ce point l'apprentif marchand.
 Bien est vrai (car il faut tout dire)
 Qu'il étoit très-bien fait de corps,
 Beau, jeune, & frais: ce sont trésors
 Que ne méprise aucune Dame,
 Tant soit son esprit précieux.
 Pour une qu'amour prend par l'ame,
 Il en prend mille par les yeux.
 Celle-ci donc des plus galantes,

Par mille choses engageantes
Tâchoit d'encourager le gars,
N'étoit chiche de ses regards,
Le pinçoit, lui venoit souïrire,
Sur les yeux lui mettoit la main
Sur le pied lui marchoit enfin.
A ce langage il ne fut dire
Autre chose que des souïpirs,
Interprètes de ses desirs,

Tant fut, à ce que dit l'histoire,
De part & d'autre souïpiré,
Que leur feu dûement déclaré,
Les jeunes gens, comme on peut croire,
Ne s'épargnerent ni fermens,
Ni d'autres points bien plus charmans,
Comme baisers à grosse usure:
Le tout sans compte & sans mesure,
Calculateur que fût l'amant,
Brouiller falloit incessamment:
La chose étoit tant infinie,
Qu'il y faisoit toujours abus:
Somme toute, il n'y manquoit plus
Qu'une seule cérémonie.
Bon fait aux filles l'épargner.
Ce ne fut pas sans témoigner
Bien du regret, bien de l'envie.
Par vous, disoit la belle amie,
Je me la veux faire enseigner,
Ou ne la savoir de ma vie.

Je la faurai, je vous promets ;
 Tenez-vous certain désormais
 De m'avoir pour votre apprentie.
 Je ne puis pour vous que ce point.
 Je suis franche ; n'attendez point
 Que par un langage ordinaire,
 Je vous promette de me faire
 Religieuse, à moins qu'un jour
 L'hymen ne suive notre amour.
 Cet hymen seroit bien mon compte,
 N'en doutez point : mais le moyen ?
 Vous m'aimez trop, pour vouloir rien
 Qui me pût causer de la honte.
 Tels & tels m'ont fait demander.
 Mon pere est prêt de m'accorder.
 Moi je vous promets d'espérer
 Qu'à qui que ce soit qu'on m'engage,
 Soit conseiller, soit président,
 Soit veille ou jour de mariage,
 Je serai vôtre auparavant,
 Et vous aurez mon pucelage.

Le garçon la remerçia
 Comme il put. A huit jours de là
 Il s'offre un parti d'importance.
 La belle dit à son ami :
 Tenons-nous-en à celui-ci ;
 Car il est homme, que je pense,
 A passer la chose au gros fas.
 La belle en étant sur ce cas,

On la promet, on la commence :
Le jour des noces se tient prêt.

Entendez ceci, s'il vous plait.
Je pense voir votre pensée
Sur ce mot-là de commencée.
C'étoit alors sans point d'abus
Fille promise & rien de plus.

Huit jours donnés à la fiancée,
Comme elle appréhendoit encor
Quelque rupture en cet accord,
Elle diffère le négoce
Jusqu'au propre jour de la noce;
De peur de certain accident,
Qui les filettes va perdant.
On mene au moûtier cependant
Notre galande encor pucelle.
Le oui fut dit à la chandelle.
L'époux voulut avec la belle
S'en aller coucher au retour.
Elle demande encor ce jour,
Et ne l'obtient qu'avecque peine.
Il fallut pourtant y passer.
Comme l'aurore étoit prochaine,
L'épousé au lieu de se coucher
S'habille. On eût dit une Reine.
Rien ne manquoit aux vêtements,
Perles, joyaux, & diamans;
Son épousé la faisoit Dame.

Son ami pour la faire femme
 Prend heure avec elle au matin.
 Ils devoient aller au jardin,
 Dans un bois propre à telle affaire,
 Une compagne y devoit faire
 Le guet autour de nos amans,
 Compagne instruite du mystere.
 La belle s'y rend la premiere,
 Sous le prétexte d'aller faire
 Un bouquet, dit-elle, à ses gens.
 Nicaise, après quelques momens,
 La va trouver: & le bon fire
 Voyant le lieu, se met à dire:
 Qu'il fait ici d'humidité!
 Foin, votre habit fera gâté.
 Il est beau: ce seroit dommage.
 Souffrez, sans tarder davantage,
 Que j'aïlle querir un tapis.
 Eh mon dieu, laissons les habits,
 Dit la belle toute piquée,
 Je dirai que je suis tombée.
 Pour la perte n'y songez point.
 Quand on a temps si fort à point,
 Il en faut user; & périssent
 • Tous les vêtemens du pays:
 Que plutôt tous les beaux habits
 Soient gâtés, & qu'ils se salissent,
 Que d'aller ainsi consumer
 Un quart-d'heure: un quart-d'heure est cher.
 Tandis que tous les gens agissent

Pour

Pour ma noce, il ne tient qu'à vous
D'employer des momens si doux.

Ce que je dis ne me fied guere :

Mais je vous chéris, & vous veux
Rendre honnête homme, si je peux,

En vérité, dit l'amoureux,

Conferver étoffe si chere

Ne fera point mal fait à nous.

Je cours ; c'est fait ; je suis à vous :

Deux minutes feront l'affaire.

Là-dessus il part, sans laisser

Le temps de lui rien repliquer.

Sa sottise guérit la Dame :

Un tel dédain lui vint en l'ame :

Qu'elle reprit dès ce moment

Son cœur, que trop indignement

Elle avoit placé. Quelle honte !

Prince des fots, dit-elle en soi,

Va, je n'ai nul regret de toi :

Tout autre eût été mieux mon compte.

Mon bon Ange a considéré

Que tu n'avois pas mérité

Une faveur si précieuse.

Je ne veux plus être amoureuse

Que de mon mari ; j'en fais vœu.

Et de peur qu'un reste de feu

A le trahir ne me rengage,

Je vais, sans tarder davantage,

Lui porter un bien qu'il auroit,

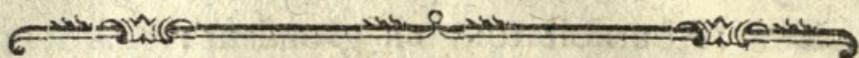
Quand Nicaise en son lieu seroit.
A ces mots la pauvre épousée
Sort du bois fort scandalisée.
L'autre revient, & son tapis;
Mais ce n'est plus comme jadis.
Amans, la bonne heure ne sonne
A toutes les heures du jour.
J'ai lu dans l'alphabet d'amour,
Qu'un galant près d'une personne
N'a toujours le temps comme il veut:
Qu'il le prenne donc comme il peut.
Tous délais y font du dommage:
Nicaise en est un témoignage.
Fort essoufflé d'avoir couru,
Et joyeux de telle prouesse,
Il s'en revient, bien résolu
D'employer tapis & maîtresse.
Mais quoi, la Dame au bel habit,
Mordant ses levres de dépit,
Retournoit vers la compagnie;
Et de sa flamme bien guérie,
Possible alloit dans ce moment,
Pour se venger de son amant,
Porter à son mari la chose
Qui lui causoit ce dépit-là.
Quelle chose? C'est celle-là
Que fille dit toujours qu'elle a.
Je le crois; mais d'en mettre jà
Mon doigt au feu, ma foi, je n'ose:

Ce que je fais, c'est qu'en tel cas
Fille qui ment ne péche pas.

Grace à Nicaïse, notre belle,
Ayant sa fleur en dépit d'elle,
S'en retournoit tout en grondant :
Quand Nicaïse la rencontrant,
A quoi tient, dit-il à la Dame,
Que vous ne m'ayez attendu ?
Sur ce tapis bien étendu
Vous feriez en peu d'heure femme.
Retournons-donc sans consulter :
Venez cesser d'être pucelle ;
Puis que je puis, sans rien gâter,
Vous témoigner quel est mon zele.
Non pas cela, reprit la belle :
Mon pucelage dit qu'il faut
Remettre l'affaire à tantôt.
J'aime votre fanté, Nicaïse ;
Et vous conseille auparavant
De reprendre un peu votre vent,
Or respirez tout à votre aise.
Vous êtes apprentif marchand ;
Faites-vous apprentif galant :
Vous n'y ferez pas si-tôt maître.
A mon égard, je ne puis être
Votre maîtresse en ce métier,
Sire Nicaïse, il vous faut prendre
Quelque servante du quartier.
Vous savez des étoffes vendre,

Et

Et leur prix en perfection ;
 Mais ce que vaut l'occasion
 Vous l'ignorez, allez l'apprendre.



COMMENT L'ESPRIT

VIENT AUX FILLES.

L est un jeu divertissant sur tous,
 Jeu dont l'ardeur souvent se renouvelle :
 Il divertit & la laide & la belle :
 Soit jour, soit nuit, à toute heure il est doux :
 Or devinez comment ce jeu s'appelle.

Le beau du jeu n'est connu de l'époux :
 C'est chez l'amant que ce plaisir excelle.
 De regardans, pour y juger des coups,
 Il n'en faut point, jamais on n'y querelle.
 Or devinez comment ce jeu s'appelle.
 Qu'importe-t-il ? Sans s'arrêter au nom,
 Ni badiner là-dessus davantage,
 Je vais encor vous en dire l'usage,
 Il fait venir l'esprit & la raison.
 Nous le voyons en mainte bestiole,
 Avant que Life allât en cette école,
 Life n'étoit qu'un misérable oison,
 Coudre & filer étoit son exercice,

Non

Non pas le sien, mais celui de ses doigts :
 Car que l'esprit eût part à cet office,
 Ne le croyez; il n'étoit nuls emplois
 Où Life pût avoir l'ame occupée:
 Life songeoit autant que sa poupée.
 Cent fois le jour sa mere lui disoit:
 Va-t-en chercher de l'esprit, malheureuse.
 La pauvre fille aussi-tôt s'en alloit
 Chez les voisins, affligée & honteuse,
 Leur demandant où se vendoit l'esprit.
 On en rioit: à la fin on lui dit:
 Allez trouver pere Bonaventure,
 Car il en a bonne provision.
 Incontinent la jeune créature
 S'en va le voir, non sans confusion;
 Elle craignoit que ce ne fût dommage
 De détourner ainsi tel personnage.
 Me voudroit-il faire de tels présens,
 A moi qui n'ai que quatorze ou quinze ans?
 Vaux-je cela? disoit en soi la belle.
 Son innocence augmentoit ses appas:
 Amour n'avoit à son croc de pucelle
 Dont il crût faire un aussi bon repas.
 Mon révérend, dit-elle au béat homme,
 Je viens vous voir; des personnes m'ont dit,
 Qu'en ce couvent on vendoit de l'esprit:
 Votre plaisir seroit-il qu'a crédit
 J'en pûsse avoir? Non pas pour grosse somme;
 A gros achat mon trésor ne suffit:
 Je reviendrai, s'il m'en faut davantage:

Et cependant prenez ceci pour gage.
 A ce discours, je ne fais quel anneau,
 Qu'elle tiroit de son doigt avec peine,
 Ne venant point, le pere dit: Tout beau,
 Nous pourvions à ce qui vous amene,
 Sans éxiger nul falaire de vous:
 Il est marchande, & marchande entre nous;
 A l'une on vend ce qu'à l'autre l'on donne.
 Entrez ici; suivez-moi hardiment;
 Nul ne nous voit, aucun ne nous entend,
 Tous font au chœur; le portier est personne
 Entièrement à ma dévotion;
 Et ces murs ont de la discrétion.
 Elle le fuit: ils vont à sa cellule.
 Mon révérend la jette sur un lit;
 Veut la baiser; la pauvrete recule
 Un peu la tête; & l'innocente dit:
 Quoi, c'est ainsi qu'on donne de l'esprit?
 Et vraiment oui, repart sa révérence:
 Puis il lui met la main sur le teton.
 Encore ainsi? Vraiment oui; comment donc?
 La belle prend le tout en patience;
 Il fuit sa pointe, & d'encor en encor
 Toujours l'esprit s'infinue & s'avance,
 Tant & si bien qu'il arrive à bon port.
 Life rioit du succès de la chose.
 Bonaventure à six momens de là
 Donne d'esprit une seconde dose.
 Ce ne fut tout, une autre succéda;
 La charité du beau pere étoit grande.

Et bien, dit-il, que vous semble du jeu?
 A nous venir l'esprit tarde bien peu,
 Reprit la belle; & puis elle demande:
 Mais s'il s'en va? S'il s'en va? Nous verrons;
 D'autres secrets se mettent en usage.
 N'en cherchez point, dit Life, davantage;
 De celui-ci nous nous contenterons.
 Soit fait, dit-il, nous recommencerons,
 Au pis aller, tant & tant, qu'il suffise,
 Le pis aller sembla le mieux à Life.
 Le secret même encor se répéta
 Par le *Pater*; il aimoit cette danse.
 Life lui fait une humble révérence;
 Et s'en retourne en songeant à cela.
 Life songer! Quoi, déjà Life songe!
 Elle fait plus, elle cherche un mensonge,
 Se doutant bien qu'on lui demanderoit,
 Sans y manquer, d'où ce retard venoit.
 Deux jours après sa compagne Nannette
 S'en vient la voir: pendant leur entretien
 Life rêvoit. Nannette comprit bien
 Comme elle étoit clair-voyante & finette,
 Que Life alors ne rêvoit pas pour rien.
 Elle fait tant, tourne tant son amie,
 Que celle-ci lui déclare le tout.
 L'autre n'étoit à l'ouir endormie,
 Sans rien cacher, Life, de bout en bout
 De point en point, lui conte le mystère,
 Dimensions de l'esprit du beau pere,
 Et les encor, enfin tout le phœbé.

Mais vous, dit-elle, apprenez-nous, de grace,
 Quand & par qui l'esprit vous fut donné.
 Anne reprit: Puisqu'il faut que je fasse
 Un libre aveu, c'est votre frere Alain
 Qui m'a donné de l'esprit un matin.
 Mon frere Alain! Alain! s'écria Life,
 Alain mon frere! Ah, je suis bien surprise;
 Il n'en a point, comme en donneroit-il?
 Sotte, dit l'autre, hélas! tu n'en fais guere;
 Apprens de moi que pour pareille affaire
 Il n'est besoin que l'on soit si subtil.
 Ne me crois-tu? Sache-le de ta mere,
 Elle est experte au fait dont il s'agit.
 Sur ce point-là l'on t'aura bien-tôt dit,
 Vivent les fots pour donner de l'esprit.



L'ABBESSE MALADE.

L'Exemple sert, l'exemple nuit aussi:
 Lequel des deux doit l'emporter ici,
 Ce n'est mon fait: l'un dira que l'abbesse
 En usa bien, l'autre au contraire, mal,
 Selon les gens: bien ou mal, je ne laisse
 D'avoir mon compte, & montre en général,
 Par ce que fit tout un troupeau de nonnes,
 Que brebis sont la plûpart des personnes;
 Qu'il en passe une, il en passera cent;
 Tant sur les gens est l'exemple puissant.

Agnès

Agnès passa , puis autre sœur , puis une :
 Tant qu'à passer s'entrepessant chacune ,
 On vit enfin celle qui les gardoit
 Passer aussi : c'est en gros tout le conte :
 Voici comment en détail on le conte.

Certaine abbesse un certain mal avoit,
 Pâles couleurs nommé parmi les filles ;
 Mal dangereux , & qui des plus gentilles
 Détruit l'éclat , fait languir les attraits.
 Notre malade avoit la face blême
 Tout justement comme un saint de carême,
 Bonne d'ailleurs , & gente à cela près.
 La faculté sur ce point consultée ,
 Après avoir la chose examinée ,
 Dit que bien-tôt Madame tomberoit
 En fièvre lente , & puis qu'elle mourroit.
 Force sera que cette humeur la mange ;
 A moins que de . . . l'à moins est bien étrange :
 A moins enfin qu'elle n'ait à souhait
 Compagnie d'homme. Hippocrate ne fait
 Choix de ses mots , & tant tourner ne fait.
 Jésus , reprit toute scandalisée
 Madame abbesse : hé que dites-vous là ?
 Fi : Nous disons , repartit à cela
 La faculté , que pour chose assurée
 Vous en mourrez , à moins d'un bon galant.
 Bon le faut-il , c'est un point important ;
 Autre que bon n'est ici suffisant :
 Et si bon n'est , deux en prendrez , Madame ,

Ce fut bien pis : non pas que dans son ame
 Ce bon ne fût par elle souhaité :
 Mais le moyen que sa communauté
 Lui vît sans peine approuver telle chose ?
 Honte souvent est de dommage cause.
 Sœur Agnès dit : Madame croyez-les.
 Un tel remede est chose bien mauvaise,
 S'il a le goût méchant à beaucoup près
 Comme la mort. Vous faites cent secrets,
 Faut-il qu'un seul vous choque & vous déplaîse.
 Vous en parlez, Agnès, bien à votre aise,
 Reprit l'abbesse : or çà, par votre Dieu,
 Le feriez-vous ? Mettez-vous en mon lieu.
 Oui-dà, Madame ; & dis bien davantage :
 Votre fanté m'est chere jusques-là,
 Que s'il falloit pour vous souffrir cela,
 Je ne voudrois que, dans ce témoignage
 D'affection, pas une de céans
 Me devançât. Mille remerciemens
 A sœur Agnès donnés par son abbesse,
 La faculté dit adieu là-dessus,
 Et protesta de ne revenir plus.
 Tout le couvent se trouvoit en tristesse,
 Quand sœur Agnès, qui n'étoit de ce lieu
 La moins sensée, au reste bonne ~~ame~~,
 Dit à ses sœurs : Tout ce qui tient Madame
 Est seulement belle honte de Dieu.
 Par charité n'en est-il point quelqu'une
 Pour lui montrer l'exemple & le chemin ?
 Cet avis fut approuvé de chacune :

On l'applaudit, il court de main en main,
 Pas une n'est, qui montre en ce dessein
 De la froideur, soit nonne, soit nonnette,
 Mere prieure, ancienne, ou discrete.

Le billet trotte : on fait venir des gens
 De toute guise, & des noirs, & des blancs,
 Et des tannés. L'escadron, dit l'histoire,
 Ne fut petit, ni comme l'on peut croire,
 Lent à montrer de sa part le chemin.

Ils ne cédoient à pas une nonnain,
 Dans le desir de faire que Madame
 Ne fût honteuse, ou bien n'eût dans son ame
 Tel récipé possible à contre cœur.

De ses brebis à peine la premiere
 A fait le faut, qu'il suit une autre sœur.

Une troisieme entre dans la carriere :
 Nulle ne veut demeurer en arriere ;
 Presse se met pour n'être la derniere.

Que dirai plus ? Enfin l'impression
 Qu'avoit l'abbesse encontre ce remede.

Sage rendue à tant d'exemples cède.

Un jouvenceau fait l'opération

Sur la malade. Elle redevient rose,

Oeillet, aurore, & si quelque autre chose

De plus riant se peut imaginer.

O doux remede, ô remede à donner,

Remede ami de mainte créature ;

Ami des gens, ami de la nature,

Ami de tout, point d'honneur excepté.

Point d'honneur est une autre maladie :

Dans ses écrits Madame faculté
N'en parle point. Que de maux en la vie!



LES TROQUEURS.

Le changement de mets réjouit l'homme :
Quand je dis l'homme; entendez qu'en ceci
La femme doit être comprise aussi :
Et ne fais pas comme il ne vient de Rome
Permission de troquer en hymen,
Non si souvent qu'on en auroit envie,
Mais tout au moins une fois en sa vie;
Peut-être un jour nous l'obtiendrons, Amen,
Ainsi soit-il. Semblable indult en France
Viendroit fort bien; j'en répons, car nos gens
Sont grands troqueurs, Dieu nous créa changeans.

Près de Rouen, pays de sapience,
Deux villageois avoient chacun chez soi
Forte femelle, & d'assez bon aloi
Pour telles gens qui n'y raffinent guere :
Chacun fait bien qu'il n'est pas nécessaire
Qu'amour les traite ainsi que des prélats.
Avint pourtant que tous deux étant las
De leurs moitiés, leur voisin le notaire
Un jour de fête avec eux chopinoit.
Un des manans lui dit: Sire Oudinet,
J'ai dans l'esprit une plaisante affaire.

Vous

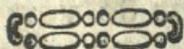
Vous avez fait fans doute en votre temps
 Plufieurs contrats de diverfe nature :
 Ne peut-on point en faire un , où les gens
 Troquent de femme , ainfi que de monture ?
 Notre pafteur a bien changé de cure ;
 La femme eft-elle un cas fi différent ?
 Eh pargué non ; car Meffire Grégoire
 Difoit toujours , fi j'ai bonne mémoire ,
 Mes brebis font ma femme : cependant
 Il a changé : changeons auffi , compere.
 Très-volontiers , reprit l'autre manant ;
 Mais tu fais bien que notre ménagere
 Eft la plus belle : Or ça , fire Oudinet ,
 Sera-ce trop , s'il donne fon mulet
 Pour le retour ? Mon mulet ? Et parguenne ,
 Dit le premier des villageois fufdits ,
 Chacune vaut en ce monde fon prix ;
 La mienne ira but à but pour la tienne ;
 On ne regarde aux femmes de fi près :
 Point de retour , vois-tu , compere Etienne ,
 Mon mulet , c'eft . . . C'eft le roi des mulets.
 Tu ne devrois me demander mon âne
 Tant feulement : troc pour troc , touche là.
 Sire Oudinet raifonnant fur cela ,
 Dit : Il eft vrai que Tiennette a fur Jeanne
 De l'avantage , à ce qu'il femble aux gens ;
 Mais le meilleur de la bête , à mon fens ,
 N'eft ce qu'on voit : femmes ont maintes chofes
 Que je préfere , & qui font lettres closes ;
 Femmes auffi trompent affez fouvent ;

Jà ne les faut éplucher trop avant.
 Or fus, voisins, faisons les choses nettes.
 Vous ne voulez chat en poche donner
 Ni l'un ni l'autre: allons donc confronter
 Vos deux moitiés, comme Dieu les a faites.
 L'expédient fut approuvé de tous:
 Trop bien voilà Messieurs les deux époux,
 Qui sur ce point triomphent de s'étendre.
 Tiennette n'a ni furot ni malandre,
 Dit le second. Jeanne, dit le premier,
 A le corps net comme un petit denier;
 Ma foi c'est bême. Et Tiennette est ambroïse,
 Dit son époux; telle je la maintien.
 L'autre reprit: compere, tien-toi bien;
 Tu ne connois Jeanne ma villageoise;
 Je t'avertis qu'à ce jeu . . . m'entens-tu?
 L'autre manant jura, par la vertu,
 Tiennette & moi nous n'avons qu'une noïse,
 C'est qui des deux y fait de meilleurs tours;
 Tu m'en diras quelques mots dans deux jours:
 A toi, compere; & de prendre la tasse,
 Et de trinquer: allons, sire Oudinet,
 A Jeanne, top; puis à Tiennette, masse:
 Somme qu'enfin la soute du mulet
 Fut accordée, & voilà marché fait.
 Notre notaire assura l'un & l'autre
 Que tels traités alloient leur grand chemin.
 Sire Oudinet étoit un bon apôtre
 Qui se fit bien payer son parchemain.
 Par qui payer? Par Jeanne & par Tiennette:

Il ne voulut rien prendre des maris.
Les villageois furent tous deux d'avis,
Que pour un temps la chose fût secrète;
Mais il en vint au curé quelque vent.
Il prit aussi son droit, je m'en assure,
Et n'y étois; mais la vérité pure
Est que curés y manquent peu souvent.
Le clerc non plus ne fit du sien remise;
Rien ne se perd entre les gens d'Eglise.
Les permuteurs ne pouvoient bonnement
Exécuter un pareil changement
Dans ce village, à moins que de scandale:
Aussi bien-tôt l'un & l'autre détale,
Et va planter le piquet en un lieu
Où tout fut bien d'abord, moyennant Dieu.
C'étoit plaisir que de les voir ensemble.
Les femmes même, à l'envi des maris,
S'entredisoient en leurs menus devis:
Bon fait troquer, commere, à ton avis?
Si nous troquions de valet? Que t'en semble?
Ce dernier troc, s'il se fit, fut secret.
L'autre d'abord eut un très-bon effet.
Le premier mois très-bien ils s'en trouverent:
Mais à la fin nos gens se dégoûterent.
Compere Etienne, ainsi qu'on peut penser,
Fut le premier des deux à se lasser;
Pleurant Tiennette: il y perdoit sans doute.
Compere Gille eut regret à sa foute.
Il ne voulut retroquer toutefois.
Qu'en avint-il? Un jour parmi les bois

Etienne vit toute fine feulette
 Près d'un ruisseau sa défunte Tiennette,
 Qui par hazard dormoit sous la coudrette.
 Il s'approcha l'éveillant en sursaut.
 Elle du troc ne se souvint pour l'heure;
 Dont le galant, sans plus longue demeure,
 En vint au point. Bref ils firent le faut.
 Le conte dit qu'il la trouva meilleure
 Qu'au premier jour. Pourquoi cela? Pourquoi?
 Belle demande! en l'amoureuse loi,
 Pain qu'on dérobe & qu'on mange en cachette,
 Vaut mieux que pain qu'on cuit, ou qu'on achette,
 Je m'en rapporte aux plus savans que moi.
 Il faut pourtant que la chose soit vraie,
 Et qu'après tout hymenée & l'amour
 Ne soient pas gens à cuire en même four:
 Témoin l'ébat qu'on prit sous la coudraie.
 On y fit chere, il ne s'y servit plat
 Où maître amour, cuisinier délicat,
 Et plus friand que n'est maître hymenée;
 N'eût mis la main. Tiennette retournée,
 Compere Etienne, homme neuf en ce fait,
 Dit à part soi: Gille a quelque secret;
 J'ai retrouvé Tiennette plus jolie
 Qu'elle ne fut onc en jour de sa vie.
 Reprenons-la, faisons tour de Normand:
 Dédifons-nous, usons du privilege.
 Voilà l'exploit qui trotte incontinent,
 Aux fins de voir le troc & changement
 Déclaré nul, & cassé nettement.

Gille assigné de son mieux se défend.
Un promoteur intervient pour le siege
Episcopal, & vendique le cas.
Grand bruit par tout, ainsi que d'ordinaire :
Le parlement évoque à foi l'affaire.
Sire Oudinet le faiseur de contrats
Est amené : l'on l'entend sur la chose.
Voilà l'état où l'on dit qu'est la cause ;
Car c'est un fait arrivé depuis peu.
Pauvre ignorant que le compere Etienne !
Contre ses fins cet homme en premier lieu
Va de droit fil ; car s'il prit à ce jeu
Quelque plaisir, c'est qu'alors la chrétienne
N'étoit à lui. Le bon sens vouloit donc
Que pour toujours il la laissât à Gille ;
Sauf la coudraie, où Tiennette, dit-on,
Alloit souvent en chantant sa chanson :
L'y rencontrer étoit chose facile ;
Et supposé que facile ne fût,
Falloit qu'alors son plaisir d'autant crût.
Mais allez-moi prêcher cette doctrine
A des manans : ceux-ci pourtant avoient
Fait un bon tour, & très-bien s'en trouvoient ;
Sans le dédit ; c'étoit piece assez fine
Pour en devoir l'exemple à d'autres gens.
J'ai grand regret de n'en avoir les gands !



LE CAS DE CONSCIENCE.

Les gens du pays des fables
 Donnent ordinairement
 Noms & titres agréables
 Affiez libéralement ;
 Cela ne leur coûte guere :
 Tout leur est nymphe ou bergere,
 Et déesse bien souvent.
 Horace n'y faisoit faute.
 Si la servante de l'hôte
 Au lit de notre homme alloit,
 C'étoit aussi-tôt Ilie,
 C'étoit la nymphe Egerie,
 C'étoit tout ce qu'on vouloit.
 Dieu, par sa bonté profonde,
 Un beau jour mit dans le monde
 Apollon son serviteur ;
 Et l'y mit justement comme
 Adam le nomenclateur :
 Lui disant, te voilà, nomme.
 Suivant cette antique loi
 Nous sommes parrains du Roi.
 De ce privilege insigne
 Moi, faiseur de vers indigne,
 Je pourrois user aussi
 Dans les contes que voici ;

Et s'il me plaifoit de dire,
Au lieu d'Anne, Sylvanire,
Et pour Messire Thomas
Le grand druide Adamas,
Me mettroit-on à l'amende ?
Non : mais tout considéré,
Le présent conte demande
Qu'on dise Anne & le curé ;

Anne, puis qu'ainfi va, passoit dans son village
Pour la perle & le parangon.

Etant un jour près d'un rivage,
Elle vit un jeune garçon

Se baigner nud. La fillette étoit drue,
Honnête toutefois. L'objet plut à sa vue.

Nuls défauts ne pouvoient être au gars reprochés :
Puis dès auparavant aimé de la bergere,

Quand il en auroit eu, l'amour les eût cachés ;
Jamais tailleur n'en fut mieux que lui la maniere.

Anne ne craignoit rien : des saules la couvroient,
Comme eût fait une jaloufie :

Çà & là ses regards en liberté couroient
Où les portoit leur fantaisie.

Çà & là, c'est-à-dire aux différens attraits
Du garçon au corps jeune & frais,

Blanc, poli, bien formé, de taille haute & droite,
Digne enfin des regards d'Annette.

D'abord une honte secrète

La fit quatre pas reculer,

L'amour huit autres avancer :

Le scrupule survint, & pensa tout gêter.

Anne

Anne avoit bonne conscience ;
 Mais comment s'abstenir ? Est-il quelque défense
 Qui l'emporte sur le desir ,
 Quand le hazard fait naître un sujet de plaisir ?
 La belle à celui-ci fit quelque résistance.
 A la fin ne comprenant pas
 Comme on peut pécher de cent pas ,
 Elle s'assit sur l'herbe ; & très-fort attentive
 Annette la contemplative
 Regarda de son mieux. Quelqu'un n'a-t'il point vu
 Comme on dessine sur nature ?
 On vous campe une créature ,
 Une Eve, ou quelque Adam : j'entens un objet
 nud ;
 Puis force gens assis , comme notre bergere ,
 Font un crayon conforme à cet original.
 Au fond de sa mémoire Anne en fut fort bien faire
 Un qui ne ressembloit pas mal.
 Elle y seroit encor, si Guillot (c'est le fire)
 Ne fût sorti de l'eau. La belle se retire
 A propos ; l'ennemi n'étoit plus qu'à vingt pas,
 Plus fort qu'à l'ordinaire , & c'eût été grand cas
 Qu'après de semblables idées
 Amour en fût demeuré-là :
 Il contoit pour siennes déjà
 Les faveurs qu'Anne avoit gardées.
 Qui ne s'y fût trompé ? Plus je songe à cela ,
 Moins je le puis comprendre. Anne la scrupuleuse
 N'osa, quoi qu'il en foit , le garçon régaler ;
 Ne laissant pas pourtant de récapituler

Les points qui la rendoient encor toute honteuse.
Pâques vint, & ce fut un nouvel embarras.
Anne, faisant passer ses péchés en revue,
Comme un passevolant mit en un coin ce cas ;
Mais la chose fut apperçue.

Le curé Messire Thomas

Sut relever le fait ; & comme on le peut croire,
En confesseur exact il fit conter l'histoire,
Et circonstancier le tout fort amplement,
Pour en connoître l'importance,
Puis faire aucunement quadrer la pénitence :
Chose où ne doit errer un confesseur prudent.

Celui-ci mal mena la belle.

Etre dans ses regards à tel point sensuelle !

C'est, dit-il, un très-grand péché.

Autant vaut l'avoir vu que de l'avoir touché.

Cependant la peine imposée

Fut à souffrir assez aisée.

Je n'en parlerai point ; seulement on saura
Que Messieurs les curés, en tous ces cantons-là,
Ainsi qu'au nôtre, avoient des dévots & dévotes,

Qui pour l'examen de leurs fautes

Leur payoien un tribut ; qui plus, qui moins, selon
Que le compte à rendre étoit long.

Du tribut de cet an Anne étant soucieuse,

Arrive que Guillot pêche un brochet fort grand :

Tout aussi-tôt le jeune amant

Le donne à sa maîtresse ; elle toute joyeuse

Le va porter du même pas

Au curé Messire Thomas.

Il reçoit le présent, il l'admire, & le drôle
 D'un petit coup sur l'épaule
 La fillette régala,
 Lui sourit, lui dit : Voilà
 Mon fait; joignant à cela
 D'autres petites affaires.

C'étoit jour de calende, *) & nombre de confreres
 Devoient dîner chez lui. Voulez-vous double-
 ment

M'obliger? dit-il à la belle;
 Accommodez chez-vous ce poisson promptement,
 Puis l'apportez incontinent;
 Ma servante est un peu nouvelle.

Anne court; & voilà les prêtres arrivés:
 Grand bruit, grand cohuë, en cave on se transporte.

Aucuns des vins sont approuvés:
 Chacun en raisonne à sa forte.

On met sur table, & le doyen
 Prend place, en saluant toute la compagnie.

Raconter leurs propos seroit chose infinie;

Puis le lecteur s'en doute bien.

On permuta cent fois, sans permuter pas une.
 Santés, Dieu fait combien: chacun à sa chacune
 But en faisant de l'œil, nul scandale: on servit
 Potage, menus mets, & même jusqu'au fruit
 Sans que le brochet vînt: tout le dîner s'acheve

Sans

*) C'est un jour de chaque mois où tous les curés du diocèse s'assemblent, pour conférer ensemble sur des matieres de religion, chez quelqu'un d'eux qui leur donne à dîner.

Sans brochet ; pas un brin. Guillot sachant ce don
L'avoit fait retracter pour plus d'une raison.

Légere de brochet la troupe enfin se leve.

Qui fut bien étonné ? Qu'on le juge. Il alla

Dire ceci, dire cela

A Madame Anne le jour même ;

L'appella cent fois fotte, & dans sa rage ex-
trême

Lui pensa reprocher l'aventure du bain.

Traiter votre curé, dit-il, comme un coquin !

Pour qui nous prenez-vous ? Pasteurs font-ce
canailles ?

Alors par droit de repréfailles,

Anne dit au prêtre outragé :

Autant vaut l'avoir vu, que de l'avoir mangé.

LE DIABLE

DE PAPEFIGUIERE.

MAITRE François dit que Papimanie
Est un pays, où les gens sont heureux,
Le vrai dormir ne fut fait que pour eux :
Nous n'en avons ici que la copie.

Et par saint Jean, si Dieu me prête vie,
Je le verrai ce pays où l'on dort :

On y fait plus, on n'y fait nulle chose :

C'est un emploi que je recherche encor :

Ajou-

Ajoûtez-y quelque petite dose
 D'amour honnête, & puis me voilà fort.
 Tout au rebours, il est une province
 Où les gens sont haïs, maudits de Dieu.
 On les connoît à leur visage mince,
 Le long dormir est exclus de ce lieu :
 Partant, lecteurs, si quelqu'un se présente
 A vos regards, ayant face riante,
 Couleur vermeille, & visage replet,
 Taille non pas de quelque mingrelet,
 Dire pourrez, sans que l'on vous condamne :
 Cettui me semble à le voir Papimane.
 Si d'autre part celui que vous verrez
 N'a l'œil riant, le corps rond, le teint frais,
 Sans hésiter, qualifiez cet homme
 Papefiguier. Papefigue se nomme
 L'isle & province où les gens autrefois
 Firent la figue au portrait du saint Pere :
 Punis en sont, rien chez eux ne prospere :
 Ainsi nous l'a conté maître François. *)
 L'isle fut lors donnée en appanage
 A lucifer, c'est sa maison des champs.
 On voit courir par-tout cet héritage
 Ses commenceaux, rudes à pauvres gens,
 Peuple ayant queue, ayant cornes & griffes,
 Si maints tableaux ne sont point apocryphes.
 Advint un jour qu'un de ces beaux Messieurs
 Vit un manant rûsé, des plus trompeurs,
 Verser un champ dans l'isle dessusdite.

Bien

*) *Rabelais.*

Bien paroiffoit la terre être maudite,
 Car le manant avec peine & fueur
 La retournoit, & faisoit fon labour.
 Survint un diable, à titre de feigneur.
 Ce diable étoit des gens de l'Evangile,
 Simple, ignorant, à tromper très-facile,
 Bon gentil-homme, & qui dans fon courroux
 N'avoit encor tonné que fur les choux :
 Plus ne favoit apporter de dommage.
 Vilain, dit-il, vaquer à nul ouvrage
 N'est mon talent : je fuis un diable iffu
 De noble race, & qui n'a jamais fu
 Se tourmenter ainfi que font les autres.
 Tu fais, vilain, que tous ces champs font nôtres.
 Ils font à nous dévolus par l'édit
 Qui mit jadis cette isle en interdit.
 Vous y vivez deffous notre police.
 Partant, vilain, je puis avec justice
 M'attribuer tout le fruit de ce champ :
 Mais je fuis bon, & veux que dans un an
 Nous partagions fans noife & fans querelle.
 Quel grain veux-tu répandre dans ces lieux ?
 Le manant dit : Monfeigneur, pour le mieux
 Je crois qu'il faut les couvrir de touzelle ;
 Car c'est un grain qui vient fort aifément.
 Je ne connois ce grain-là nullement,
 Dit le lutin ; comment dis-tu ? Touzelle ?
 Mémoire n'ai d'aucun grain qui s'appelle
 De cette forte : or emplis-en ce lieu :
 Touzelle foit, touzelle de par Dieu ;

J'en suis content. Fais donc vîte, & travaille,
Manant, travaille, & travaille, vilain;
Travailler est le fait de la canaille;
Ne t'attens pas que je t'aide un seul brin;
Ni que par moi ton labour se consume;
Je t'ai ja dit que j'étois gentilhomme:
Né pour chommer, & pour ne rien savoir,
Voici comment ira notre partage.
Deux lots feront; dont l'un, c'est à savoir
Ce qui hors terre & dessus l'héritage,
Aura pouffé, demeurera pour toi;
L'autre dans terre est réservé pour moi.

L'oût arrivé, la touzelle est fiée,
Et tout d'un temps sa racine arrachée,
Pour satisfaire au lot du diableteau.
Il y croyoit la semence attachée,
Et que l'épi non plus que le tuyau
N'étoit qu'une herbe inutile & séchée.
Le laboureur vous la ferra très-bien.
L'autre au marché porta son chaume vendre;
On le hua, pas un n'en ofrit rien:
Le pauvre diable étoit prêt à se pendre.
Il s'en alla chez son compartageant:
Le drôle avoit la touzelle vendue,
Pour le plus sûr, en gerbe & non battue,
Ne manquant pas de bien cacher l'argent.
Bien le cacha; le diable en fut la dupe.
Coquin, dit-il, tu m'as joué d'un tour:
C'est ton métier: je suis diable de cour,

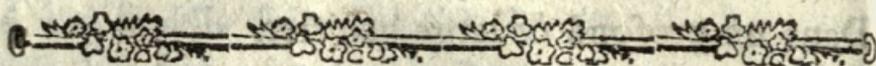
Qui

Qui comme vous à tromper ne m'occupe.
 Quel grain veux-tu semer pour l'an prochain ?
 Le manant dit : Je crois qu'au lieu de grain
 Planter me faut ou navets ou carottes,
 Vous en aurez, Monseigneur, pleines hottes ;
 Si mieux n'aimez raves dans la saison.
 Raves, navets, carottes : tout est bon,
 Dit le lutin ; mon lot sera hors terre ;
 Le tien dedans. Je ne veux point de guerre
 Avecque toi, si tu ne m'y contrains.
 Je vais tenter quelques jeunes nonnains.
 L'auteur ne dit ce que firent les nonnes.
 Le temps venu de recueillir encor,
 Le manant prend raves belles & bonnes,
 Feuilles sans plus tombent pour tout trésor
 Au diableteau, qui l'épaule chargée
 Court au marché. Grande fut la risée :
 Chacun lui dit son mot cette fois-là.
 Monsieur le diable, où croit cette denrée ?
 Où mettrez-vous ce qu'on en donnera ?
 Plein de courroux & vuide de pécune,
 Leger d'argent, & chargé de rancune,
 Il va trouver le manant, qui rioit
 Avec sa femme, & se folacioit.
 Ah ! par la mort, par le sang, par la tête,
 Dit le démon, il le payra parbieu.
 Vous voici donc, Phlipot la bonne bête ;
 Ça, ça galons-le en enfant de bon lieu :
 Mais il vaut mieux remettre la partie :
 J'ai sur les bras une Dame jolie

A qui je dois faire franchir le pas.
Elle le veut, & puis ne le veut pas.
L'époux n'aura dedans la confrerie
Si-tôt un pied, qu'à vous je reviendrai,
Maître Phlipot, & tant vous galeraï
Que ne jouerez ces tours de votre vie.
A coups de griffe il faut que nous voyons
Lequel aura de nous deux belle amie,
Et jouira du fruit de ces fillons.
Prendre pourrois d'autorité suprême
Touzelle & grain, champ & rave, enfin tout:
Mais je les veux avoir par le bon bout,
N'espérez plus user de stratagême.
Dans huit jours d'hui je suis à vous, Phlipot;
Et touchez-là, ceci fera mon arme.
Le villageois étourdi du vacarme,
Au farfadet ne put répondre un mot.
Perrette en rit, c'étoit sa ménagere,
Bonne galande en toutes les façons,
Et qui fut plus que garder les moutons,
Tant qu'elle fut en âge de bergere.
Elle lui dit: Phlipot, ne pleure point:
Je veux d'ici renvoyer de tout point
Ce diableteau: c'est un jeune novice
Qui n'a rien vu. Je t'en tirerai hors:
Mon petit doigt sauroit plus de malice,
Si je voulois, que n'en fait tout son corps.
Le jour venu, Phlipot, qui n'étoit brave,
Se va cacher, non point dans une cave,
Trop bien va-t-il se plonger tout entier

Dans

Dans un profond & large bénitier.
 Aucun démon n'eut su par où le prendre,
 Tant fut subtil; car d'étoles, dit-on,
 Il s'affubla le chef, pour s'en défendre,
 S'étant plongé dans l'eau jusqu'au menton.
 Or le laissons, il n'en viendra pas faite.
 Tout le clergé chante autour à voix haute,
Vade retro. Perrette cependant
 Est au logis le lutin attendant.
 Le lutin vient: Perrette échevelée
 Sort, & se plaint de Philipot, en criant:
 Ah, le bourreau, le traître, le méchant!
 Il m'a perdue, il m'a toute affolée.
 Au nom de Dieu, Monseigneur, sauvez-vous,
 A coups de griffe il m'a dit en courroux,
 Qu'il se devoit contre votre excellence
 Battre tantôt, & battre à toute outrance:
 Pour s'éprouver le perfide m'a fait
 Cette balafre. A ces mots au follet
 Elle fait voir. . . Et quoi? Chose terrible.
 Le diable en eut une peur tant horrible,
 Qu'il se signa, pensa presque tomber;
 Onc n'avoit vu, ne lu, n'oüi conter
 Que coups de griffe eüssent semblable forme.
 Bref, aussi-tôt qu'il apperçut l'énorme
 Solution de continuité,
 Il demeura si fort épouvanté,
 Qu'il prit la fuite & laissa là Perrette.
 Tous les voisins chommerent la défaite
 De ce démon: le clergé ne fut pas
 Des plus tardifs à prendre part au cas.



F E R O N D E

O U

L E P U R G A T O I R E .

Vers le Levant le vieil de la Montagne
 Se rendit craint par un moyen nouveau.
 Craint n'étoit-il pour l'immense campagne
 Qu'il possédât, ni pour aucun monceau
 D'or ou d'argent; mais parce qu'au cerveau
 De ses sujets il imprimoit des choses
 Qui de maint fait courageux étoient causes.
 Il choissoit entr'eux les plus hardis;
 Et leur faisoit donner du Paradis
 Un avant-goût à leurs sens perceptible,
 Du Paradis de son législateur.
 Rien n'en a dit ce prophète menteur,
 Qui ne devint très-croyable & sensible
 A ces gens-là. Comment s'y prenoit-on?
 On les faisoit boire tous de façon,
 Qu'ils s'enyvroient, perdoient sens & raison,
 En cet état, privés de connoissance,
 On les portoit en d'agréables lieux,
 Ombrages frais, jardins délicieux.
 Là se trouvoient tendrons en abondance,
 Plus que maillés, & beaux par excellence,
 Chaque réduit en avoit à couper.

Si se venoient joliment attrouper
 Près de ces gens, qui, leur boiffon cuvée,
 S'émerveilloient de voir cette couvée ;
 Et se croyoient habitans devenus
 Des champs heureux qu'assigne à ses élus
 Le faux Mahom. Lors de faire accointance,
 Turcs d'approcher, tendrons d'entrer en danse ;
 Au gazouillis des ruisseaux de ces bois,
 Au son des luts accompagnant les voix
 Des rossignols: il n'est plaisir au monde
 Qu'on ne goûtât dedans ce Paradis :
 Les gens trouvoient en son charmant pourpris
 Les meilleurs vins de la machine ronde ;
 Dont ne manquoient encor de s'enyvrer,
 Et de leurs sens perdre l'entier usage.
 On les faisoit aussi-tôt reporter
 Au premier lieu. De tout ce tripotage
 Qu'arrivoit-il ? Ils croyoient fermement
 Que quelque jour de semblables délices
 Les attendoient, pourvu que hardiment,
 Sans redouter la mort ni les supplices,
 Ils fissent chose agréable à Mahom,
 Servant leur prince en toute occasion.
 Par ce moyen leur prince pouvoit dire
 Qu'il avoit gens à sa dévotion
 Déterminés, & qu'il n'étoit empire
 Plus redouté que le sien ici bas.
 Or ai-je été prolix sur ce cas,
 Pour confirmer l'histoire de Féronde.
 Féronde étoit un sot de par le monde,

Riche manant, ayant foin du tracas,
Dixmes, & cens, revenus, & ménage
D'un abbé blanc. J'en fais de ce plumage
Qui valent bien les noirs à mon avis,
En fait que d'être aux maris fecourables,
Quand forte tâche ils ont en leur logis,
Si qu'il y faut moines & gens capables.
Au lendemain celui-ci ne songeoit,
Et tout son fait dès la veille mangeoit,
Sans rien garder, non plus qu'un droit Apôtre;
N'ayant autre œuvre, autre emploi, penser autre,
Que de chercher où gissoient les bons vins,
Les bons morceaux, & les bonnes commeres,
Sans oublier les gaillardes nonnains,
Dont il faisoit peu de part à ses freres.
Féronde avoit un joli chaperon
Dans son logis, femme sienne, & dit-on
Que parentelle étoit entre la Dame
Et notre abbé; car son prédécesseur
Oncle & parrain, dont Dieu veuille avoir l'ame,
En étoit pere, & la donna pour femme
A ce manant, qui tint à grand honneur
De l'épouser, chacun fait que de race
Communément fille bâtarde chassée:
Celle-ci donc ne fit mentir le mot.
Si n'étoit pas l'époux homme si sot,
Qu'il n'en eût doute, & ne vît en l'affaire
Un peu plus clair qu'il n'étoit nécessaire.
Sa femme alloit toujours chez le prélat;
Et prétexloit ses allées & venues

Des soins divers de cet économat.
 Elle alléguoit mille affaires menues.
 C'étoit un compte, ou c'étoit un achat;
 C'étoit un rien; tant peu plaignoit sa peine.
 Bref, il n'étoit nul jour en la semaine,
 Nulle heure au jour, qu'on ne vît en ce lieu
 La receveuse. Alors le pere en Dieu
 Ne manquoit pas d'écarter tout son monde:
 Mais le mari, qui se doutoit du tour,
 Rompoit les chiens, ne manquant au retour
 D'imposer mains sur Madame Féronde.
 Onc il ne fut un moins commode époux.
 Esprits ruraux volontiers sont jaloux,
 Et sur ce point à chauffer difficiles,
 N'étant pas faits aux coûtumes des villes.
 Monsieur l'abbé trouvoit cela bien dur,
 Comme prélat qu'il étoit, partant homme
 Fuyant la peine, aimant le plaisir pur,
 Ainsi que fait tout bon suppôt de Rome.
 Ce n'est mon goût, je ne veux de plain faut
 Prendre la ville, aimant mieux l'escalade;
 En amour dà; non en guerre: il ne faut
 Prendre ceci pour guerriere bravade,
 Ni m'enrôler là-dessus malgré moi.
 Que l'autre usage ait la raison pour foi,
 Je m'en rapporte, & reviens à l'histoire
 Du receveur qu'on mit en Purgatoire
 Pour le guérir, & voici comme quoi.
 Par le moyen d'une poudre endormante
 L'abbé le plonge en un très-long sommeil.

On le croit mort, on l'enterre, l'on chante :
 Il est surpris de voir à son réveil
 Autour de lui gens d'étrange maniere :
 Car il étoit au large dans sa biere,
 Et se pouvoit lever de ce tombeau,
 Qui conduisoit en un profond caveau.
 D'abord la peur se saisit de notre homme,
 Qu'est-ce cela ? Songe-t-il ? Est-il mort ?
 Seroit-ce point quelque espece de fort ?
 Puis il demande aux gens comme on les nomme,
 Ce qu'ils font-là, d'où vient que dans ce lieu
 L'on le retient, & qu'à-t-il fait à Dieu ?
 L'un d'eux lui dit : Console-toi, Féronde,
 Tu te verras citoyen du haut monde
 Dans mille ans d'hui complets & bien comptés.
 Auparavant il faut d'aucuns péchés
 Te nettoyer en ce saint Purgatoire.
 Ton ame un jour plus blanche que l'yvoire
 En sortira. L'ange consolateur
 Donne à ces mots au pauvre receveur
 Huit ou dix coups de forte discipline,
 En lui disant : C'est ton humeur mutine,
 Et trop jalouse, & déplaisante à Dieu,
 Qui te retient pour mille ans en ce lieu.
 Le receveur s'étant frotté l'épaule,
 Fait un soupir : Mille ans, c'est bien du temps !
 Vous noterez que l'ange étoit un drôle,
 Un frere Jean novice de léans.
 Ses compagnons jouoient chacun un rôle
 Pareil au sien deffous un feint habit.

Le receveur requiert pardon, & dit :
 Las ! si jamais je rentre dans la vie,
 Jamais soupçon, ombrage & jalousie
 Ne rentreront dans mon maudit esprit :
 Pourrois-je point obtenir cette grace ?
 On la lui fait espérer ; non si-tôt :
 Force est qu'un an dans ce séjour se passe ;
 Là cependant il aura ce qu'il faut
 Pour substenter son corps ; rien davantage ;
 Quelque grabat, du pain pour tout potage ;
 Vingt coups de fouet chaque jour, si l'abbé,
 Comme prélat rempli de charité,
 N'obtient du ciel qu'au moins on lui remette,
 Non le total des coups, mais quelque quart,
 Voire moitié, voire la plus grand' part.
 Doubter ne faut qu'il ne s'en entremette,
 A ce sujet disant mainte oraison.
 L'ange en après lui fait un long sermon.
 A tort, dit-il, tu conçus du soupçon.
 Les gens d'Eglise ont-ils de ces pensées ?
 Un abbé blanc ! C'est trop d'ombrage avoir ;
 Il n'écherroit que dix coups pour un noir.
 Défais-toi donc de tes erreurs passées.
 Il s'y résout. Qu'eût-il fait ? Cependant
 Sire prélat & Madame Féronde
 Ne laissent perdre un seul petit moment.
 Le mari dit : Que fait ma femme au monde ?
 Ce qu'elle y fait ? Tout bien : notre prélat
 L'a consolée, & ton économat
 S'en va son train, toujours à l'ordinaire.

Dans

Dans le couvent toujours a-t-elle affaire ?
 Où donc ? Il faut qu'ayant seule à présent
 Le faix entier sur soi, la pauvre femme,
 Bongré malgré léans aille souvent,
 Et plus encor que pendant ton vivant.
 Un tel discours ne plaifoit point à l'ame.
 Ame j'ai cru le devoir appeller,
 Ses pourvoyeurs ne le faisant manger
 Ainsi qu'un corps. Un mois à cette épreuve
 Se passe entier, lui jeûnant, & l'abbé
 Multipliant œuvres de charité,
 Et mettant peine à consoler la veuve.
 Tenez pour sûr qu'il y fit de son mieux.
 Son soin ne fut long-temps infructueux :
 Pas ne feroit en une terre ingrate.
Pater Abbas, avec juste sujet,
 Appréhenda d'être père en effet.
 Comme il n'est bon que telle chose éclate,
 Et que le fait ne puisse être nié,
 Tant & tant fut par sa paternité
 Dit d'oraisons, qu'on vit du Purgatoire
 L'ame sortir, légère, & n'ayant pas
 Once de chair. Un si merveilleux cas
 Surprit les gens. Beaucoup ne vouloient croire
 Ce qu'ils voyoient. L'abbé passa pour saint.
 L'époux pour sien le fruit posthume tint,
 Sans autrement de calcul oser faire.
 Double miracle étoit en cette affaire,
 Et la grossesse, & le retour du mort.
 On en chanta *Te Deum* à renfort.

Stérilité régnoit en mariage
 Pendant cet an, & même au voisinage
 De l'abbaye, encor bien que léans
 On se vouât pour obtenir enfans
 A tant laissons l'économe & sa femme;
 Et ne soit dit que nous autres époux
 Nous méritions ce qu'on fit à cette ame,
 Pour la guérir de ses soupçons jaloux.



LE PSEAUTIER.

Nonnes, souffrez pour la dernière fois
 Qu'en ce recueil malgré moi je vous place.
 De vos bons tours les contes ne sont froids.
 Leur aventure a ne fais quelle grace
 Qui n'est ailleurs : ils emportent les voix.
 Encore un donc, & puis c'en seront trois.
 Trois? Je faux d'un; c'en seront au moins quatre.
 Comptons-les bien. Mazet le compagnon;
 L'abbessé ayant besoin d'un bon garçon
 Pour la guérir d'un mal opiniâtre;
 Ce conte-ci qui n'est le moins fripon;
 Quant à sœur Jeanne ayant fait un poupon,
 Je ne tiens pas qu'il le faille rabattre.
 Les voilà tous : quatre c'est compte rond.
 Vous n.e direz; c'est une étrange affaire,
 Que nous ayons tant de part en ceci.
 Que voulez-vous? Je n'y saurois que faire,

Ce

Ce n'est pas moi qui le souhaite ainsi.
 Si vous teniez toujours votre bréviaire,
 Vous n'auriez rien à démêler ici.
 Mais ce n'est pas votre plus grand fouci.
 Passons donc vite à la présente histoire.

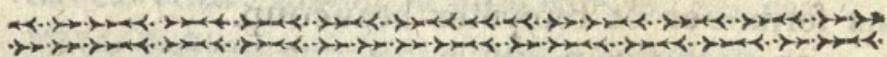
Dans un couvent de nonnes fréquentoit
 Un jouvenceau friand, comme on peut croire,
 De ces oiseaux. Telle pourtant prenoit
 Goût à le voir, & des yeux le couvoit,
 Lui sourioit, faisoit la complaisante,
 Et se disoit sa très-humble servante,
 Qui pour cela d'un seul point n'avançoit.
 Le conte dit que léans il n'étoit
 Vieille ni jeune, à qui le personnage
 Ne fît songer quelque chose à part soi.
 Soupirs trottoient; bien voyoit le pourquoi,
 Sans qu'il s'en mît en peine davantage.
 Sœur Ifabeau seule pour son usage
 Eut le galant: elle le méritoit,
 Douce d'humeur, gentille de corsage;
 Et n'en étant qu'à son apprentissage,
 Belle de plus. Ainsi l'on l'envioit
 Pour deux raisons; son amant, & ses charmes.
 Dans ses amours chacune l'épioit;
 Nul bien sans mal, nul plaisir sans alarmes:
 Tant & si bien l'épièrent les sœurs,
 Qu'une nuit sombre & propre à ces douceurs
 Dont on confie aux ombres le mystère,
 En sa cellule on ouit certains mots,

Certaine voix, enfin certains propos
Qui n'étoient pas sans doute en son bréviaire.
C'est le galant, ce dit-on, il est pris.
Et de courir, l'alarme est aux esprits :
L'efflaim frémit, sentinelle se pose.
On va conter en triomphe la chose
A mere abbesse; & heurtant à grands coups,
On lui cria : Madame, levez-vous :
Sœur Isabelle a dans sa chambre un homme.
Vous noterez que Madame n'étoit
En oraison, ni ne prenoit son somme :
Trop bien alors dans son lit elle avoit
Messire Jean, curé du voisinage.
Pour ne donner aux sœurs aucun ombrage,
Elle se leve, en hâte, étourdimement,
Cherche son voile, & malheureusement
Dessous sa main tombe du personnage
Le haut de-chauffe assez bien ressemblant,
Pendant la nuit quand on n'est éclairée,
A certain voile aux nonnes familier,
Nommé pour lors entr'elles le pseautier.
La voilà donc de grégues affublée.
Ayant sur soi ce nouveau couvre-chef,
Et s'étant fait raconter de rechef
Tout le catus, elle fit l'irritée :
Voyez un peu la petite effrontée,
Fille du diable, & qui nous gâtera
Notre couvent : si Dieu plaît, ne fera :
S'il plaît à Dieu bon ordre s'y mettra :
Vous la verrez tantôt bien chapitrée.

Chapitre donc, puisque chapitre y a,
 Fut assemblé. Mere abbessé entourée
 De son sénat, fait venir Isabeau,
 Qui s'arrosoit de pleurs tout le visage,
 Se souvenant qu'un maudit jouvenceau
 Venoit d'en faire un différent usage.
 Quoi, dit l'abbessé, un homme dans ce lieu !
 Un tel scandale en la maison de Dieu !
 N'êtes-vous point morte de honte encore ?
 Qui nous a fait recevoir parmi nous
 Cette voirie ? Isabeau, favez-vous
 (Car desormais qu'ici l'on vous honore
 Du nom de sœur, ne le prétendez pas)
 Savez-vous, dis-je, à quoi dans un tel cas
 Notre institut condamne une méchante ?
 Vous l'apprendrez devant qu'il soit demain.
 Parlez, parlez. Lors la pauvre nonnain,
 Qui jusques-là confuse & repentante
 N'osoit branler, & la vue abaissoit,
 Leve les yeux; par bonheur apperçoit
 Le haut-de-chauffe, à quoi toute la bande,
 Par un effet d'émotion trop grande,
 N'avoit pris garde, ainsi qu'on voit souvent.
 Ce fut hazard qu'Isabelle à l'instant
 S'en apperçut. Aussi-tôt la pauvrette
 Reprend courage; & dit tout doucement:
 Votre pseautier a ne fais quoi qui pend;
 Racommodez-le. Or c'étoit l'éguillette:
 Assez souvent pour bouton l'on s'en fert.
 D'ailleurs ce voile avoit beaucoup de l'air
 D'un

D'un haut de chauffe: & la jeune nonnette
 Ayant l'idée encor fraîche des deux,
 Ne s'y méprit. Non pas que le Messire
 Eût chauffe faite ainsi qu'un amoureux:
 Mais à peu-près; cela devoit suffire.
 L'abbessé dit: Elle ose encore rire!
 Quelle insolence! Un péché si honteux
 Ne la rend pas plus humble & plus soumise!
 Veut-elle point que l'on la canonise?
 Laissez mon voile, esprit de lucifer:
 Songez, songez, petit tison d'enfer,
 Comme on pourra raccommo^{der} votre ame.
 Pas ne finit mere abbessé sa gamme,
 Sans sermoner & tempêter beaucoup.
 Sœur Isabeau lui dit encore un coup:
 Raccommodez-votre pseautier, Madame.
 Tout le troupeau se met à regarder.
 Jeunes de rire, & vieilles de gronder:
 La voix manquant à notre sermoneuse,
 Qui de son troc bien fâchée & honteuse,
 N'eut pas le mot à dire en ce moment;
 L'essaim fit voir par son bourdonnement,
 Combien rouloient de diverses pensées
 Dans les esprits. Enfin l'abbessé dit:
 Devant qu'on eût tant de voix ramassées,
 Il seroit tard. Que chacune en son lit
 S'aille remettre. A demain toute chose.
 Le lendemain ne fut tenu, pour cause,
 Aucun chapitre; & le jour ensuivant
 Tout aussi peu. Les sages du couvent

Furent d'avis que l'on se devoit taire ;
 Car trop d'éclat eût pu nuire au troupeau.
 On n'en vouloit à la pauvre Ifabeau ,
 Que par envie. Ainsi n'ayant pu faire,
 Qu'elle lâchât aux autres le morceau ,
 Chaque nonnain, faute de jouvenceau ,
 Songe à pourvoir d'ailleurs à son affaire.
 Les vieux amis reviennent de plus beau.
 Par préciput à notre belle on laisse
 Le jeune fils, le pasteur à l'abbessé ;
 Et l'union alla jusques au point,
 Qu'on en prêtoit à qui n'en avoit point.



LE ROI CANDAULE,

ET

LE MAITRE EN DROIT.

Force gens ont été l'instrument de leur mal :
 Candaule en est un témoignage.
 Ce Roi fut en sottise un très-grand personnage,
 Il fit pour Gyges son vassal
 Une galanterie imprudente & peu sage.
 Vous voyez, lui dit-il, le visage charmant,
 Et les traits délicats dont la Reine est pourvue :
 Je vous jure ma foi que l'accompagnement
 Est d'un tout autre prix, & passe infiniment ;

Ce

Ce n'est rien qui ne l'a vue
Toute nue.

Je vous la veux montrer, sans qu'elle en fache
rien ;

Car j'en fais un très-bon moyen :
Mais à condition ; vous m'entendez fort bien,
Sans que j'en dise davantage ;
Gyges , il vous faut être sage,
Point de ridicule desir.

Je ne prendrois pas de plaisir
Aux vœux impertinens , qu'une amour sotte &
vaine

Vous feroit faire pour la Reine.

Proposez-vous de voir tout ce corps si char-
mant,

Comme un beau marbre seulement.

Je veux que vous disiez que l'art, que la pensée,
Que même le souhait ne peut aller plus loin.

Dedans le bain je l'ai laissée :

Vous êtes connoisseur , venez être témoin
De ma félicité suprême.

Ils vont. Gyges admire. Admirer, c'est trop peu ;
Son étonnement est extrême.

Ce doux objet joua son jeu :

Gyges en fut ému, quelque effort qu'il pût faire.

Il auroit voulu se taire,

Et ne point témoigner ce qu'il avoit senti ;

Mais son silence eût fait soupçonner du mystère :

L'exagération fut le meilleur parti

Il s'en tient donc pour averti ;

Et sans faire le fin, le froid, ni le modeste,
Chaque point, chaque article, eut son fait, fut
loué.

Dieux! disoit-il au Roi, quelle félicité!
Le beau corps! le beau cuir! O ciel! & tout
le reste

De ce gaillard entretien
La Reine n'entendit rien;
Elle l'eût pris pour outrage:
Car en ce siècle ignorant
Le beau sexe étoit sauvage,
Il ne l'est plus maintenant,
Et des louanges pareilles
De nos Dames d'à présent
N'écorchent point les oreilles.

Notre examinateur soupiroit dans sa peau.
L'émotion croissoit, tant tout lui sembloit beau.
Le Prince s'en doutant, l'emmena; mais son ame
Emporta cent traits de flamme.
Chaque endroit lança le sien.
Hélas! fuir n'y sert de rien:
Tourmens d'amour font si bien
Qu'ils font toujours de la fuite.

Près du prince, Gyges eut assez de conduite:
Mais de sa passion la Reine s'aperçut:

Elle fut

L'origine du mal: le Roi prétendant rire,
S'avisa de lui tout dire.
Ignorant! favoit-il point
Qu'une Reine sur ce point

N'ose

N'ose entendre raillerie ?

Et supposé qu'en son cœur

Cela lui plaîse , elle rie.

Il lui faut pour son honneur

Contrefaire la furie.

Celle-ci le fut vraiment,

Et réserva dans soi-même,

De quelque vengeance extrême

Le desir très-véhément.

Je voudrois pour un moment,

Lecteur, que tu fusses femme:

Tu ne saurois autrement

Concevoir, jusqu'où la Dame

Porta son secret dépit.

Un mortel eut le crédit

De voir de si belles choses,

A tous mortels lettres closes !

Tels dons étoient pour des dieux,

Pour des Rois, voulois-je dire,

L'un & l'autre y vient de cire ;

Je ne fais quel est le mieux.

Ces pensers incitoient la Reine à la vengeance.

Honte, dépit, courroux, son cœur employa
tout.

Amour même, dit-on fut de l'intelligence :

De quoi ne vient-il point à bout ?

Gyges étoit bien fait ; on l'excusa sans peine :

Sur le montreur d'appas tomba toute la haine.

Il étoit mari ; c'est son mal ;

Et les gens de ce caractère

Ne fauroient en aucune affaire
 Commettre de péché qui ne soit capital.
 Qu'est-il besoin d'user un plus ample prologue?
 Voilà le Roi haï, voilà Gyges aimé,
 Voilà tout fait & tout formé

Un époux du grand catalogue:
 Dignité peu brigüée & qui fleurit pourtant.
 La sottise du Prince étoit d'un tel mérite,
 Qu'il fut fait *in petto* confrere de Vulcan;
 De-là jusqu'au bonnet la distance est petite.
 Cela n'étoit que bien; mais la parque maudite
 Fut aussi de l'intrigue; & sans perdre de temps,
 Le pauvre Roi par nos amans
 Fut député vers le Cocite.

On le fit trop boire d'un coup:
 Quelquefois, hélas! c'est beaucoup.

Bien-tôt un certain breuvage

Lui fit voir le noir rivage,

Tandis qu'aux yeux de Gyges

S'étaoient de blancs objets:

Car fût-ce amour, fût-ce rage,

Bien-tôt la Reine le mit

Sur le trône & dans son lit.

Mon dessein n'étoit pas d'étendre cette histoire:
 On la favoit assez; mais je me fais bon gré;

Car l'exemple a très-bien quadré:

Mon texte y va tout droit: même j'ai peine à
 croire

Que le docteur en loix dont je vais discourir,

Puisse

Puisse mieux que Candaule à mon but concourir.
Rome pour ce coup-ci me fournira la scène :
Rome, non celle-là que les mœurs du vieux
temps

Rendoient triste, sévère, incommode aux galants,
Et de fottes femelles pleine;

Mais Rome d'aujourd'hui, séjour charmant &
beau,

Où l'on fuit un train plus nouveau.

Le plaisir est la seule affaire

Dont se piquent ses habitans.

Qui n'auroit que vingt ou trente ans

Ce seroit un voyage à faire.

Rome donc eut n'aguere un maître dans cet art

Qui du tien & du mien tire son origine;

Homme qui hors de là faisoit le goguenard;

Tout passoit par son étamine:

Aux dépens du tiers & du quart

Il se divertissoit. Advint que le légiste.

Parmi ses écoliers, dont il avoit toujours

Longue liste,

Eut un François moins propre à faire en droit

un cours

Qu'en amours.

Le docteur un beau jour le voyant sombre &

triste,

Lui dit: Notre féal, vous voilà de relais;

Car vous avez la mine, étant hors de l'école,

De ne lire jamais

Bartole.

Que ne vous pouffiez-vous ? Un François être
ainsi

Sans intrigue & fans amourettes !

Vous avez des talens, nous avons des coquettes,

Non pas pour une, Dieu merci.

L'étudiant reprit : Je suis nouveau dans Rome :

Et puis, hors les beautés qui font plairir aux
gens

Pour la somme,

Je ne vois pas que les galants

Trouvent ici beaucoup à faire.

Toute maison est monastere :

Double porte, verroux, une matrône austere,

Un mari, des Argus. Qu'irai-je, à votre avis,

Chercher en de pareils logis ?

Prendre la lune aux dents, feroit moins difficile.

Ha, ha, la lune aux dents, repartit le docteur,

Vous nous faites beaucoup d'honneur.

J'ai pitié de gens neufs comme vous ; notre ville

Ne vous est pas connue, autant que je puis voir.

Vous croyez donc qu'il faille avoir

Beaucoup de peine à Rome en fait que d'aven-
tures ?

Sachez que nous avons ici des créatures,

Qui feront leurs maris cocus

Sur la moustache des Argus.

La chose est chez nous très-commune :

Témoignez seulement que vous cherchez fortune.

Placez-vous dans l'église auprès du bénitier.

Présentez sur le doigt aux Dames l'eau sacrée :

C'est

C'est d'amourettes les prier,

Si l'air du suppliant à quelque Dame agréé,

Celle-là sachant son métier,

Vous envoira faire un message.

Vous serez déterré, logeassiez-vous en lieu

Qui ne fût connu que de Dieu.

Une vieille viendra, qui, faite au badinage,

Vous saura ménager un secret entretien :

Ne vous embarrassez de rien.

De rien ? C'est un peu trop ; j'excepte quelque
chose :

Il est bon de vous dire en passant, notre ami,

Qu'à Rome il faut agir en galant & demi.

En France on peut conter des fleurettes, l'on
cause :

Ici tous les momens sont chers & précieux.

Romaines vont au but. L'autre reprit : Tant
mieux.

Sans être Gascon, je puis dire

Que je suis un merveilleux sire.

Peut-être ne l'étoit-il point ;

Tout homme est Gascon sur ce point.

Les avis du docteur furent bons. Le jeune homme

Se campe en une Eglise, où venoit tous les jours

La fleur & l'élite de Rome,

Des Graces, des Vénus, avec un grand concours

D'Amours.

C'est-à-dire en chrétien, beaucoup d'anges femelles.

Sous leur voile brilloient des yeux pleins d'é-
tincelles.

Benitier, le lieu saint n'étoit pas fans cela.
 Notre homme en choisit un, chanceux pour ce
 point-là ;

A chaque objet qui passe adoucit ses prunelles :
 Révérences, le drôle en faisoit des plus belles,
 Des plus dévotes : cependant

Il offroit l'eau lustrale. Un ange entre les autres
 En prit de bonne grace. Alors l'étudiant

Dit en son cœur : elle est des nôtres.
 Il retourne au logis ; vieille vient ; rendez-vous.
 D'en conter le détail, vous vous en doutez tous.

Il s'y fit nombre de folies.

La Dame étoit des plus jolies,

Le passe-temps fut des plus doux.

Il le conte au docteur. Discretion Françoisse
 Est chose outre nature, & d'un trop grand effort.

Diffimuler un tel transport,

Cela sent son humeur bourgeoise.

Du fruit de ses conseils le docteur s'applaudit,
 Rit en juriconsulte, & des maris se raille.

Pauvres gens, qui n'ont pas l'esprit

De garder du loup leur ouaille !

Un berger en a cent ; des hommes ne sauront

Garder la feule qu'ils auront !

Bien lui sembloit ce soin chose un peu mal-aisée ;

Mais non pas impossible ; & fans qu'il eût cent
 yeux

Il défioit, graces aux cieux :

Sa femme, encor que très-rufée.

A ce discours, ami lecteur,

Vous

Vous ne croiriez jamais, sans avoir quelque
honte,

Que l'héroïne de ce conte

Fût propre femme du docteur.

Elle l'étoit pourtant. Le pis est que mon homme

En s'informant de tout, & des fi & des cas,

Et comme elle étoit faite, & quels secrets appas,

Vit que c'étoit sa femme en somme.

Un seul point l'arrêtoit : c'étoit certain talent

Qu'avoit en sa moitié trouvé l'étudiant,

Et que pour le mari n'avoit pas la Donzelle.

A ce signe ce n'est pas elle,

Difoit en soi le pauvre époux;

Mais les autres points y sont tous :

C'est elle. Mais ma femme au logis est rêveuse,

Et celle-ci paroît causeuse,

Et d'un agréable entretien;

Affurément ç'en est une autre.

Mais du reste il n'y manque rien,

Taille, visage, traits, même poil; c'est la nôtre.

Après avoir bien dit tout bas,

Ce l'est, & puis ce ne l'est pas,

Force fut qu'au premier en demeurât le sire.

Je laisse à penser son courroux,

Sa fureur, afin de mieux dire.

Vous vous êtes donnés un second rendez-vous?

Poursuivit'il. Oui, reprit notre apôtre;

Elle & moi n'avons eu garde de l'oublier,

Nous trouvant trop bien du premier,

Pour n'en pas ménager un autre;

Très-

Très-résolus tous deux de ne nous rien devoir.
 La résolution, dit le docteur, est belle;
 Je saurois volontiers quelle est cette Donzelle.
 L'écolier repartit: Je ne l'ai pu savoir.
 Mais qu'importe? Il suffit que je sois content
 d'elle.

Dès à présent je vous réponds
 Que l'époux de la Dame a toutes ses façons;
 Si quelqu'une manquoit, nous la lui donnerons
 Demain en tel endroit, à telle heure, sans faute.

On doit m'attendre entre deux draps,
 Champ de bataille propre à de pareils combats.
 Le rendez-vous n'est point dans une chambre
 haute;

Le logis est propre & paré.
 On m'a fait à l'abord traverser un passage,
 Où jamais le jour n'est entré;
 Mais aussi-tôt après la vieille du message
 M'a conduit en des lieux, où loge en bonne foi
 Tout ce qu'amour a de délices;
 On peut s'en rapporter à moi.

A ce discours jugez quels étoient les supplices
 Qu'enduroit le docteur. Il forme le dessein

De s'en aller le lendemain

Au lieu de l'écolier, & sous ce personnage
 Convaincre sa moitié, lui faire un vasselage
 Dont il fût à jamais parlé.

N'en déplaise au nouveau confrere,
 Il n'étoit pas bien conseillé:

Mieux valoit pour le coup se taire:

Sauf

Sauf d'apporter en temps & lieu
Remede au cas, moyennant Dieu.

Quand les épouses font un récipiendaire
Au benoît état de cocu,
S'il en peut sortir franc, c'est à lui beaucoup
faire;

Mais quand il est déjà reçu,
Une façon de plus ne fait rien à l'affaire.
Le docteur raisonna d'autre forte, & fit tant
Qu'il ne fit rien qui vaille. Il crut qu'en préve-

nant

Son parrain en cocuage,
Il feroit tour d'homme sage;
Son parrain, cela s'entend,
Pourvu que sous ce galant
Il eût fait apprentissage;

Chose dont à bon droit le lecteur peut douter.

Quoi qu'il en soit, l'époux ne manque pas d'aller
Au logis de l'aventure,

Croyant que l'allée obscure,

Son silence & le soin de se cacher le nez,

Sans qu'il fût reconnu, le feroient introduire

En ces lieux si fortunés:

Mais par malheur la vieille avoit pour se conduire

Une lanterne sourde, & plus fine cent fois

Que le plus fin docteur en loix.

Elle reconnut l'homme; & sans être surprise,

Elle lui dit: attendez-là;

Je vais trouver Madame Elise,

Il la faut avertir; je n'ose sans cela

Vous

Vous mener dans sa chambre : & puis vous devez être

En autre habit pour l'aller voir :

C'est-à-dire en un mot qu'il n'en faut point avoir.
Madame attend au lit. A ces mots notre maître,
Pouffé dans quelque bouge, y voit d'abord paroître

Tout un deshabillé ; des mules, un peignoir,
Bonnet, robe de chambre, avec chemise d'homme ;
Parfums sur la toilette, & des meilleurs de Rome :
Le tout propre, arrangé, de même qu'on eût fait

Si l'on eût attendu le cardinal préfet.

Le docteur se dépouille, & cette gouvernante
Revient, & par la main le conduit en des lieux,
Où notre homme, privé de l'usage des yeux,
Va d'une façon chancelante.

Après ces détours ténébreux,

La vieille ouvre une porte, & vous pousse le fire
En un fort mal plaisant endroit,
Quoique ce fût son propre empire ;
C'étoit en l'école de droit.

En l'école de droit ! Là même, le pauvre homme
Honteux, surpris, confus, non sans quelque
raison,

Pensa tomber en pâmoison.

Le conte en courut par tout Rome.

Les écoliers alors attendoient leur régent ;
Cela seul acheva sa mauvaise fortune.

Grand éclat de risée, & grand chuchillement,

Univer-

Universel étonnement.

Est-il fou ? Qu'est-ce la ? Vient-il de voir quel-
qu'une ?

Ce ne fût pas le tout : sa femme se plaint.

Procès. La parenté se joint en cause, & dit,
Que du docteur venoit tout le mauvais ménage ;
Que cet homme étoit fou, que sa femme étoit
fage.

On fit casser le mariage,

Et puis la Dame se rendit

Belle & bonne religieuse

A saint Croissant en Vavoureuse :

Un prélat lui donna l'habit.

LE DIABLE

EN ENFER.

Qui craint d'aimer, a tort, selon mon sens,
S'il ne fuit pas dès qu'il voit une belle.
Je vous connois, objets doux & puissans,
Plus ne m'irai brûler à la chandelle.
Une vertu fort de vous, ne fais quelle,
Qui dans le cœur s'introduit par les yeux.
Ce qu'elle y fait, besoin n'est de le dire ;
On meurt d'amour, on languit, on soupire :
Pas ne tiendrait aux gens qu'on ne fît mieux,
A tels périls ne faut qu'on s'abandonne.
J'en vais donner pour preuve une personne,
Dont

Dont la beauté fit trébucher Rustic.
Il en avint un fort plaisant trafic :
Plaisant fut-il, au péché près, sans faute ;
Car pour ce point, je l'excepte & je l'ôte,
Et ne suis pas du goût de celle-là,
Qui bûvant frais (ce fut, je pense, à Rome)
Disoit, que n'est-ce un péché que cela.
Je la condamne ; & veux prouver en somme
Qu'il fait bon craindre encor que l'on soit saint.
Rien n'est plus vrai. Si Rustic avoit craint,
Il n'auroit pas retenu cette fille,
Qui jeune & simple, & pourtant très-gentille,
Jusques au vif vous l'eût bien-tôt atteint.
Alibech fut son nom, si j'ai mémoire ;
Fille un peu neuve, à ce que dit l'histoire.
Lisant un jour, comme quoi certains saints,
Pour mieux vaquer à leurs pieux desseins,
Se séquestroient, vivoient comme des anges,
Qui çà, qui là, portant toujours leurs pas
En lieux cachés ; choses, qui bien qu'étranges,
Pour Alibech avoient quelques appas,
Mon Dieu, dit-elle, il me prend une envie
D'aller mener une semblable vie.
Alibech donc s'en va, sans dire adieu,
Mere, ni sœur, nourrice, ni compagne
N'est avertie. Alibech en campagne
Marche toujours, n'arrête en pas un lieu.
Tant court enfin, qu'elle entre en un bois sombre :
Et dans ce bois elle trouve un vieillard,
Homme possible autrefois plus gaillard ;

Mais

Mais n'étant lors qu'un squelette & qu'une ombre.
Pere, dit-elle, un mouvement m'a pris ;
C'est d'être sainte , & mériter pour prix
Qu'on me révère , & qu'on chomme ma fête.
O quel plaisir j'aurois, si tous les ans ,
La palme en main, les rayons sur la tête,
Je recevois des fleurs & des présens !
Votre métier est-il si difficile ?
Je fais déjà jeûner plus d'à demi.
Abandonnez ce penser inutile ,
Dit le vieillard ; je vous parle en ami.
La fainteté n'est chose si commune,
Que le jeûner suffise pour l'avoir.
Dieu gard de mal fille & femme qui jeûne,
Sans pour cela guere mieux en valoir :
Il faut encor pratiquer d'autres choses,
D'autres vertus, qui me font lettres closes,
Et qu'un hermite, habitant de ces bois,
Vous apprendra mieux que moi mille fois.
Allez le voir ; ne tardez davantage :
Je ne retiens tels oiseaux dans ma cage.
Disant ces mots le vieillard la quitta,
Ferma sa porte, & se barricada.
Très-sage fut d'agir ainsi sans doute,
Ne se fiant à vieillesse, ni gouste,
Jeûne, ni haire, enfin à rien qui soit.
Non loin de là notre sainte apperçoit
Celui de qui ce bon vieillard parloit,
Homme ayant l'ame en Dieu toute occupée,
Et se faisant tout blanc de son épée :

C'étoit Rustic, jeune saint très-fervent ;
 Ces jeunes-là s'y trompent bien souvent.
 En peu de mots l'appétit d'être sainte
 Lui fut d'abord par la belle expliqué ;
 Appétit tel, qu'Alibech avoit crainte
 Que quelque jour son fruit n'en fût marqué.
 Rustic sourit d'une telle innocence.
 Je n'ai, dit-il, que peu de connoissance
 En ce métier ; mais ce peu-là que j'ai
 Bien volontiers vous fera partagé :
 Nous vous rendrons la chose familière.
 Maître Rustic eût dû donner congé
 Tout dès l'abord à semblable écolière,
 Il ne le fit : en voici les effets.
 Comme il vouloit être des plus parfaits,
 Il dit en soi : Rustic que fais-tu faire ?
 Veiller, prier, jeûner, porter la haire :
 Qu'est-ce cela ? Moins que rien ; tous le font :
 Mais d'être seul auprès de quelque belle,
 Sans la toucher ; il n'est victoire telle,
 Triomphes grands chez les anges en font :
 Méritons-les ; retenons cette fille :
 Si je résiste à chose si gentille,
 J'atteins le comble, & me tire du pain.
 Il la retint ; & fut si téméraire,
 Qu'outre fatan il défia la chair,
 Deux ennemis toujours prêts à mal faire.
 Or sont nos saints logés sous même toit.
 Rustic apprête en un petit endroit
 Un petit lit de jonc pour la novice ;

Car de coucher sur la dure d'abord,
Quelle apparence ? Elle n'étoit encor
Accoûtumée à si rude exercice.
Quant au souper, elle eut pour tout service
Un peu de fruit, du pain non pas trop beau.
Faites état que la magnificence
De ce repas ne consista qu'en l'eau
Claire, d'argent, belle par excellence.
Rustic jeûna : la fille eut appétit.
Couchés à part, Alibech s'endormit :
L'hermite non. Une certaine bête,
Diable nommée, un vrai serpent maudit,
N'eut point de paix qu'il ne fût de la fête.
On l'y reçoit. Rustic roule en sa tête
Tantôt les traits de la jeune beauté,
Tantôt sa grace & sa naïveté,
Et ses façons, & sa maniere douce,
L'âge, la taille, & sur-tout l'embonpoint,
Et certain sein ne se reposant point,
Allant, venant, sein qui pousse & repousse
Certain corset, en dépit d'Alibech,
Qui tâche en vain de lui clorre le bec ;
Car toujours parle : il va, vient, & respire :
C'est son patois ; Dieu fait ce qu'il veut dire.
Le pauvre hermite ému de passion
Fit de ce point sa méditation.
Adieu la haire, adieu la discipline ;
Et puis voilà de ma dévotion ;
Voilà mes saints. Celui-ci s'achemine
Vers Alibech, & l'éveille en sursaut.

Ce n'est bien fait que de dormir si-tôt,
 Dit le frater : il faut au préalable
 Qu'on fasse une œuvre à Dieu fort agréable,
 Emprisonnant en enfer le malin,
 Créé ne fut pour aucune autre fin.
 Procédons-y. Tout à l'heure il se glisse
 Dedans le lit. Alibech sans malice,
 N'entendoit rien à ce mystere-là,
 Et ne sachant ni ceci, ni cela,
 Moitié forcée & moitié consentante,
 Moitié voulant combattre ce desir,
 Moitié n'osant, moitié peine & plaisir,
 Elle crut faire acte de repentance;
 Bien humblement rendit grace au frater;
 Sût ce que c'est que le diable en enfer.
 Désormais faut qu'Alibech se contente
 D'être martyre, en cas que sainte soit :
 Frere Rustic peu de vierges faisoit.
 Cette leçon ne fut la plus aisée;
 Dont Alibech, non encor déniaisée,
 Dit: Il faut bien que le diable en effet
 Soit une chose étrange & bien mauvaise:
 Il brise tout. Voyez le mal qu'il fait
 A sa prison, non pas qu'il m'en déplaise;
 Mais il mérite, en bonne vérité,
 D'y retourner. Soit fait, ce dit le frere.
 Tant s'appliqua Rustic à ce mystere,
 Tant prit de soin, tant eut de charité,
 Qu'enfin l'enfer s'accoutumant au diable,
 Eût eu toujours sa présence agréable,

Si l'autre eût pu toujours en faire effai.
 Sur quoi la belle : On dit encor bien vrai
 Qu'il n'est prison si douce, que son hôte
 En peu de temps ne s'y lasse sans faute.
 Bien-tôt nos gens ont noise fur ce point.
 En vain l'enfer son prisonnier rappelle ;
 Le diable est sourd, le diable n'entend point.
 L'enfer s'ennuye, autant en fait la belle :
 Ce grand desir d'être sainte s'en va.
 Rustic voudroit être dépêtré d'elle.
 Elle pourvoit d'elle-même à cela.
 Furtivement elle quitte le fire ;
 Par le plus court s'en retourne chez soi.
 Je suis en soin de ce qu'elle pût dire
 A ses parens ; c'est ce qu'en bonne foi
 Jusqu'à présent je n'ai bien su comprendre.
 Apparemment elle leur fit entendre
 Que son cœur mû d'un appétit d'enfant
 L'avoit portée à tâcher d'être sainte.
 Ou l'on la crut, ou l'on en fit semblant.
 Sa parenté prit pour argent comptant
 Un tel motif ; non que de quelque atteinte
 A son enfer on n'eût quelque soupçon ;
 Mais cette chartre *) est faite de façon
 Qu'on n'y voit goutte ; & maint geolier s'y
 trompe.

Alibech fût festinée en grand' pompe.
 L'histoire dit, que par simplicité
 Elle conta la chose à ses compagnes.

*) Prison.

Besoin n'étoit que votre fainteté,
Ce lui dit-on, traversât ces campagnes :
On vous auroit, sans bouger du logis,
Même leçon, même secret appris.
Je vous aurois, dit l'une. offert mon frere ;
Vous auriez eu, dit l'autre, mon cousin ;
Et Neherbal, notre proche voisin,
N'est pas non plus novice en ce mystere :
Il vous recherche ; acceptez ce parti,
Devant qu'on soit d'un tel cas averti.
Elle le fit. Neherbal n'étoit homme
A cela près. On donna telle somme
Qu'avec les traits de la jeune Alibech,
Il prit pour bon un enfer très-suspect,
Usant des biens que l'hymen nous envoie.
A tous époux Dieu doit pareille joie !

LA JUMENT

DU COMPERE PIERRE.

Messire Jean (c'étoit certain curé
 Qui prêchoit peu, finon sur la vendange)
 Sur ce sujet, sans être préparé,
 Il triomphoit; vous eussiez dit un ange.
 Encore un point étoit touché de lui,
 Non si souvent qu'eût voulu le Messire;
 Et ce point-là, les enfans d'aujourd'hui
 Savent que c'est; besoin n'ai de le dire.
 Messire Jean, tel que je le décris,
 Faisoit si bien que femmes & maris
 Le recherchoient, estimoient sa science:
 Au demeurant il n'étoit conscience
 Un peu jolie, & bonne à diriger,
 Qu'il ne voulût lui-même interroger:
 Ne s'en fiant aux soins de son vicaire:
 Messire Jean auroit voulu tout faire;
 S'entremettoit en zélé directeur,
 Alloit par-tout, disant qu'on bon pasteur
 Ne peut trop bien ses ouailles connoître,
 Dont par lui-même instruit en vouloit être.
 Parmi les gens de lui les mieux venus,
 Il fréquentoit chez le compere Pierre,
 Bon villageois, à qui pour toute terre,

Pour tout domaine & pour tous revenus,
Dieu ne donna que ses deux bras tout nuds,
Et son louchet; dont pour toute ustencile,
Pierre faisoit subsister sa famille.

Il avoit femme & belle & jeune encor,
Ferme sur-tout: le hâle avoit fait tort
A son visage, & non à sa personne.

Nous autres gens peut-être aurions voulu
Du délicat; ce rustic ne m'eût plu:

Pour des curés la pâte en étoit bonne,
Et convenoit à semblables amours.

Messire Jean la regardoit toujours

Du coin de l'œil, toujours tournoit la tête
De son côté, comme un chien qui fait fête
Aux os qu'il voit n'être pas trop chétifs;

Que s'il en voit un de belle apparence,
Non décharné, plein encor de substance,

Il tient dessus ses regards attentifs:

Il s'inquiete, il trépigne, il remue

Oreille & queue, il a toujours la vue

Dessus cet os, & le ronge des yeux

Vingt fois devant que son palais s'en fente.

Messire Jean tout ainsi se tourmente

A cet objet pour lui délicieux.

La villageoise étoit fort innocente,

Et n'entendoit aux façons du pasteur

Mystere aucun; ni son regard flatteur,

Ni ses présens ne touchoient Madelaine:

Bouquets de thym, & pots de marjolaine

Tomboient à terre: avoir cent menus soins,

C'étoit

C'étoit parler Bas-Breton tout au moins.
Il s'avifa d'un plaifant stratagême.
Pierre étoit lourd , fans esprit : je crois bien
Qu'il ne se fût précipité lui-même ;
Mais par de-là de lui demander rien ,
C'étoit abus & très-grande sottife.
L'autre lui dit : Compere mon ami ,
Te voilà pauvre , & n'ayant à demi
Ce qu'il te faut ; fi je t'apprens la guife
Et le moyen d'être un jour plus content
Qu'un petit Roi , fans te tourmenter tant ,
Que me veux-tu donner pour mes étrennes ?
Pierre répond : Parbleu : Messire Jean ,
Je fuis à vous , disposez de mes peines ;
Car vous savez que c'est tout mon vaillant.
Notre cochon ne nous faudra pourtant :
Il a mangé plus de fon , par mon ame ,
Qu'il n'en tiendrait trois fois dans ce tonneau ;
Et d'abondant la vache à notre femme
Nous a promis qu'elle feroit un veau ;
Prenez le tout. Je ne veux nul falaire ,
Dit le pafteur ; obliger mon compere
Ce m'est affez : je te dirai comment.
Mon deffein eft de rendre Magdelaine
Jument le jour , par art d'enchantement ,
Lui redonnant fur le foir forme humaine.
Très-grand profit pourra certainement
T'en revenir ; car ton âne eft fi lent ,
Que du marché l'heure eft presque paffée
Quand il arrive : ainfi tu ne vends pas ,

Comme tu veux , tes herbes , ta denrée ,
 Tes choux , tes aulx , enfin tout ton tracas.
 Ta femme étant jument forte & membrue ,
 Ira plus vîte ; & si-tôt que chez toi
 Elle fera du marché revenue ,
 Sans pain ni soupe , un peu d'herbe menue
 Lui suffira. Pierre dit : sur ma foi ,
 Messire Jean , vous êtes un sage homme ;
 Voyez que c'est d'avoir étudié !
 Vend-on cela ? Si j'avois grosse somme
 Je vous l'aurois , parbleu , bientôt payé.
 Jean poursuivit : Or çà t'apprendrai
 Les mots , la guise & toute la maniere ,
 Par où jument bien faite & pouliniere
 Auras de jour , belle femme de nuit :
 Corps , tête , jambe , & tout ce qui s'enfuit
 Lui reviendra ; tu n'as qu'à me voir faire.
 Tai-toi sur-tout ; car un mot seulement
 Nous gâteroit tout notre enchantement :
 Nous ne pourrions revenir au mystere
 De notre vie ; encore un coup *motus* ,
 Bouche cousue ; ouvre les yeux sans plus ;
 Toi-même après pratiqueras la chose.
 Pierre promet de se taire , & Jean dit :
 Sus Madelaine , il se faut , & pour cause ,
 Dépouiller nue , & quitter cet habit :
 Dégrafez-moi cet atour des dimanches ;
 Fort bien. Otez ce corset & ces manches ;
 Encore mieux. Défaites ce jupon ;
 Très-bien cela. Quand vint à la chemise ,

La pauvre épouse eut en quelque façon
De la pudeur. Etre nue ainsi mise
Aux yeux des gens! Madelaine aimoit mieux
Demeurer femme, & juroit ses grands Dieux
De ne souffrir une telle vergogne.

Pierre lui dit: Voilà grande besogne!

Et bien, tous deux nous saurons comme quoi
Vous êtes faite. Est-ce par votre foi

De quoi tant craindre? Et là, là, Madelaine,

Vous n'avez pas toujours eu tant de peine

A tout ôter. Comment donc faites-vous

Quand vous cherchez vos puces? Dites-nous:

Messire Jean est-ce quelqu'un d'étrange?

Que craignez-vous? Hé quoi? Qu'il ne vous
mange?

çà dépêchons; c'est par trop marchandé.

Depuis le temps Monsieur notre curé

Auroit déjà parfait son entreprise.

Disant ces mots, il ôte la chemise,

Regarde faire, & ses lunettes prend.

Messire Jean par le nombril commence,

Pose dessus une main, en disant:

Que ceci soit beau poitrail de jument;

Puis cette main dans les pays s'avance.

L'autre s'en va transformer ces deux monts,

Qu'en nos climats les gens nomment tetons;

Car quant à ceux qui sur l'autre hémisphere

Sont étendus, plus vastes en leur tour,

Par révérence on ne les nomme guere;

Messire Jean leur fait aussi sa cour;

Disant

Disant toujours pour la cérémonie,
 Que ceci soit telle ou telle partie,
 Ou belle croupe, ou beaux flancs, tout enfin.
 Tant de façons mettoient Pierre en chagrin,
 Et ne voyant nul progrès à la chose,
 Il prioit Dieu pour la métamorphose.
 C'étoit en vain; car de l'enchantement
 Toute la force & l'accomplissement
 Gissoit à mettre une queue à la bête:
 Tel ornement est chose fort honnête.
 Jean ne voulant un tel point oublier,
 L'attache donc: lors Pierre de crier,
 Si haut qu'on l'eût entendu d'une lieue:
 Messire Jean, je n'y veux point de queue:
 Vous l'attachez trop bas, Messire Jean.
 Pierre à crier ne fut si diligent,
 Que bonne part de la cérémonie
 Ne fût déjà par le prêtre accomplie.
 A bonne fin le reste auroit été,
 Si, non content d'avoir déjà parlé,
 Pierre encor n'eût tiré par la foutane
 Le curé Jean, qui lui dit: Foin de toi!
 T'avois-je pas recommandé, gros âne,
 De ne rien dire, & de demeurer coi?
 Tout est gâté: ne t'en prens qu'à toi-même.
 Pendant ces mots l'époux gronde à part soi,
 Madelaine est en un courroux extrême,
 Querelle Pierre, & lui dit: Malheureux,
 Tu ne feras qu'un misérable gueux
 Toute ta vie; & puis vien-t-en me braire;

Vien me conter ta faim & ta douleur.
 Voyez un peu : Monsieur notre pasteur
 Veut de sa grace à ce traîne-malheur
 Montrer de quoi finir notre misere :
 Mérite-t-il le bien qu'on lui veut faire ?
 Messire Jean , laissons-là cet oyson ?
 Tous les matins tandis que ce veau lie
 Ses choux , ses aulx , ses herbes , son oignon ,
 Sans l'avertir venez à la maison ;
 Vous me rendrez une jument polie.
 Pierre reprit : Plus de jument , ma mie ;
 Je suis content de n'avoir qu'un grifon.



LES LUNETTES.

J'*avois* juré de laisser-là les nonnes ;
 Car que toujours on voie en mes écrits
 Même sujet & semblables personnes,
 Cela pourroit fatiguer les esprits.
 Ma muse met guimpe sur le tapis ;
 Et puis quoi ; guimpe ; & puis guimpe sans cesse,
 Bref toujours guimpe , & guimpe sous la presse ;
 C'est un peu trop. Je veux que les nonnains
 Fassent les tours en amour les plus fins ;
 Si ne faut-il pour cela qu'on épuise
 Tout le sujet. Le moyen ? C'est un fait
 Par trop fréquent : je n'aurois jamais fait :
 Il n'est greffier dont la plume y suffise.

Si j'y tâchois, on pourroit soupçonner
Que quelque cas m'y feroit retourner :
Tant sur ce point mes vers font de rechûtes ;
Toujours souvient à Robin de ses flûtes.
Or apportons à cela quelque fin :
Je le prétens, cette tâche ici faite.

Jadis s'étoit introduit un blondin
Chez des nonnains, à titre de fillette :
Il n'avoit pas quinze ans, que tout ne fût ;
Dont le galant passa pour sœur Colette,
Auparavant que la barbe lui crût.
Cet entre-temps ne fut sans fruit ; le fire
L'employa bien : Agnès en profita :
Las ! Quel profit ! J'eusse mieux fait de dire,
Qu'à sœur Agnès malheur en arriva.
Il lui fallut élargir sa ceinture,
Puis mettre au jour petite créature,
Qui ressembloit comme deux gouttes d'eau,
Ce dit l'histoire, à la sœur jouvenceau.
Voilà scandale & bruit dans l'abbaye :
D'où cet enfant est-il plû ? Comme a-t-on,
Disoient les sœurs en riant, je vous prie,
Trouvé céans ce petit champignon ?
Si ne s'est-il après tout fait lui-même.
La prieure est en un courroux extrême.
Avoir ainsi souillé cette maison !
Bien-tôt on mit l'accouchée en prison ;
Puis il fallut faire enquête du pere :
Comment est-il entré ? Comment sorti ?

Les murs sont hauts, antique la tourriere,
Double la grille, & le tour très-petit.
Seroit-ce point quelque garçon en fille ?
Dit la prieure, & parmi nos brebis
N'aurions-nous point, sous de trompeurs habits,
Un jeune loup ? Sus, qu'on se déshabille :
Je veux savoir la vérité du cas.
Qui fut bien pris ? Ce fut la feinte ouaille :
Plus son esprit à songer se travaille,
Moins il espere échapper d'un tel pas.
Nécessité, mere de stratagème,
Lui fit. . . Eh bien ? Lui fit en ce moment
Lier. . . Eh quoi ? Foin, je suis court moi-même :
Où prendre un mot qui dise honnêtement
Ce que lia le pere de l'enfant ?
Comment trouver un détour suffisant
Pour cet endroit ? Vous avez oui dire,
Qu'au temps jadis le genre humain avoit
Fenêtre au corps ; de sorte qu'on pouvoit
Dans le dedans tout à son aise lire ;
Chose commode aux medecins d'alors.
Mais si d'avoir une fenêtré au corps
Etoit utile, une au cœur au contraire
Ne l'étoit pas, dans les femmes sur-tout ;
Car le moyen qu'on pût venir à bout
De rien cacher ? Notre commune mere
Dame nature, y pourvût sagement
Par deux lacets de pareille mesure.
L'homme & la femme eurent également
De quoi fermer une telle ouverture.

La femme fut lacée un peu trop dru :
Ce fut sa faute ; elle-même en fut cause,
N'étant jamais à son gré trop bien close.
L'homme au rebours ; & le bout du tiffu
Rendit en lui la nature perplexe ;
Bref le lacet à l'un & l'autre sexe
Ne put quadrer, & se trouva, dit-on,
Aux femmes court, aux hommes un peu long.
Il est facile à présent qu'on devine
Ce que lia notre jeune imprudent ;
C'est ce surplus, ce reste de machine,
Bout de lacet aux hommes excédant.
D'un brin de fil il l'attacha de forte,
Que tout sembloit aussi plat qu'aux nonnains ;
Mais fil ou foye, il n'est bride assez forte
Pour contenir ce que bien-tôt je crains
Qui ne s'échappe. Amenez-moi des saints ;
Amenez-moi, si vous voulez des Anges ;
Je les tiendrai créatures étranges,
Si vingt nonnains, telles qu'on les vit lors,
Ne font trouver à leurs esprits un corps.
J'entens nonnains ayant tous les trésors
De ces trois sœurs dont la fille de l'onde
Se fait servir ; chiches & fiers appas,
Que le soleil ne voit qu'au nouveau monde :
Car celui-ci ne les lui montre pas.
La prieure a sur son nez des lunettes,
Pour ne juger du cas légèrement.
Tout à l'entour sont debout vingt nonnettes
En un habit, que vraisemblablement

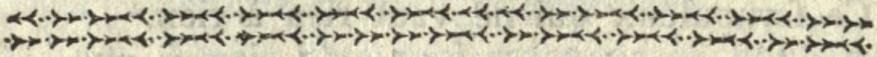
N'avoient

N'avoient pas fait les tailleurs du couvent.
 Figurez-vous la question qu'au fire
 On donna lors; besoin n'est de le dire.
 Touffes de lys, proportion du corps,
 Secrets appas, embonpoint, & peau fine,
 Fermes tetons, & semblables ressorts.
 Eurent bien-tôt fait jouer la machine.
 Elle échappa, rompit le fil d'un coup,
 Comme un Courlier qui romproit son licou,
 Et fauta droit au nez de la prieure,
 Faisant voler lunettes tout à l'heure
 Jusqu'au plancher. Il s'en fallut bien peu
 Que l'on ne vît tomber la lunetiere.
 Elle ne prit cette accident en jeu.
 L'on tint chapitre, & sur cette matiere
 Fut raisonné long-temps dans le logis.
 Le jeune loup fut aux vieilles brebis
 Livré d'abord. Elles vous l'empoignerent,
 A certain arbre en leur cour l'attacherent,
 Ayant le nez devers l'arbre tourné,
 Le dos à l'air avec toute la fuite;
 Et cependant que la troupe maudite
 Songe comment il fera guerdonné,
 Que l'une va prendre dans les cuisines
 Tous les balais, & que l'autre s'en court
 A l'arsenal où sont les disciplines,
 Qu'une troisieme enferme à double tour
 Les sœurs qui sont jeunes & pitoyables;
 Bref que le fort, ami du marjolet,
 Ecarte ainsi toutes les détestables,

Vient un meûnier monté sur son mulet,
 Garçon quarré, garçon couru des filles,
 Bon Compagnon, & beau joueur de quilles.
 Oh, oh! dit-il, qu'est-ce là que je voi?
 Le plaifant faint! Jeune homme, je te prie,
 Qui t'a mis là? Sont-ce ces sœurs? Dis-moi:
 Avec quelqu'une as-tu fait la folie?
 Te plaifoit-elle? Etoit-elle jolie?
 Car à te voir, tu me portes, ma foi,
 (Plus je regarde & mire ta personne)
 Tout le minois d'un vrai croqueur de nonne.
 L'autre répond: Hélas! c'est le rebours:
 Ces nonnes m'ont en vain prié d'amours,
 Voilà mon mal: Dieu me doint patience,
 Car de commettre une si grande offense,
 J'en fais scrupule, & fût-ce pour le Roi;
 Me donnât-on auffi gros d'or que moi.
 Le meûnier rit, & fans autre mystere
 Vous le délie, & lui dit: Idiot,
 Scrupule, toi, qui n'es qu'un pauvre haire!
 C'est bien à nous qu'il appartient d'en faire!
 Notre curé ne seroit pas si fot.
 Vîte, fui-t'en, m'ayant mis en ta place:
 Car auffi-bien tu n'es pas comme moi
 Franc du collier & bon pour cet emploi:
 Je n'y veux point de quartier ni de grace:
 Viennent ces sœurs; toutes, je te répond,
 Verront beau jeu, si la corde ne rompt.
 L'autre deux fois ne se le fait redire:
 Il vous l'attache, & puis lui dit adieu.

Large d'épaule, on auroit vu le fire
 Attendre nud les nonnains en ce lieu.
 L'escadron vient, porte en guise de cierges,
 Gaules & fouets; procession de verges,
 Qui fit la ronde à l'entour du meûnier,
 Sans lui donner le temps de se montrer,
 Sans l'avertir. Tout beau, dit-il, Mesdames;
 Vous vous trompez; considérez-moi bien:
 Je ne suis pas cet ennemi des femmes,
 Ce scrupuleux qui ne vaut rien à rien.
 Employez-moi, vous verrez des merveilles:
 Si je dis faux, coupez-moi les oreilles.
 D'un certain jeu je viendrai bien à bout;
 Mais quant au fouet, je n'y vaux rien du tout.
 Qu'entend ce rustre, & que nous veut-il dire?
 S'écria lors une de nos fans-dents:
 Quoi, tu n'es pas notre faiseur d'enfans?
 Tant pis pour toi, tu payras pour le fire.
 Nous n'avons pas telles armes en main,
 Pour demeurer en un si beau chemin:
 Tien, tien; voilà l'ébat que l'on desire.
 A ce discours, fouets de rentrer en jeu,
 Verges d'aller, & non pas pour un peu;
 Meûnier de dire en langue intelligible,
 Crainte de n'être assez bien entendu,
 Mesdames, je..... ferai tout mon possible
 Pour m'acquitter de ce qui vous est dû,
 Plus il leur tient des discours de la forte,
 Plus la fureur l'antique cohorte
 Se fait sentir, long-temps il s'en souvint.

Pendant qu'on donne au maître l'anguillade,
 Le mulet fait sur l'herbette gambade.
 Ce qu'à la fin l'un & l'autre devint,
 Je ne le fais, ni ne m'en mets en peine:
 Suffit d'avoir sauvé le jouvenceau.
 Pendant un temps les lecteurs, pour douzaine
 De ces nonnains au corps gent & si beau,
 N'auroient voulu, je gage, être en sa peau.



L E C U V I E R.

Soyez amant, vous serez inventif:
 Tour ni détour, ruse ne stratagème
 Ne vous faudront: le plus jeune apprentif
 Est vieux routier, dès le moment qu'il aime.
 On ne vit onc que cette passion
 Demeurât court faite d'invention:
 Amour fait tant qu'enfin il a son compte.
 Certain cuvier, dont on fait certain conte,
 En fera foi. Voici ce que j'en fais,
 Et qu'un quidam me dit ces jours passés.

Dedans un bourg ou ville de province,
 (N'importe pas du titre, ni du nom)
 Un tonnelier & sa femme Nannon
 Entretenoient un ménage assez mince.
 De l'aller voir Amour n'eut à mépris,

Y con-

Y conduisant un de ses bons amis.
C'est cocuage : il fut de la partie ;
Dieux familiers, & sans cérémonie,
Se trouvant bien dans toute hôtellerie ;
Tout est pour eux bon gîte & bon logis ;
Sans regarder si c'est louvre ou cabane.
Un drôle donc careffoit Madame Anne,
Ils en étoient sur un point, sur un point....
C'est dire assez de ne le dire point ;
Lorsque l'époux revient tout hors d'haleine
Du cabaret : justement, justement...
C'est dire encor ceci bien clairement.
On le maudit ; nos gens sont fort en peine :
Tout ce qu'on put, fut de cacher l'amant :
On vous le serre en hâte & promptement
Sous un cuvier, dans une cour prochaine.
Tout en entrant l'époux dit : J'ai vendu
Notre Cuvier. Combien ? dit Madame Anne.
Quinze beaux francs. Va, tu nes qu'un gros âne,
Repartit elle ; & je t'ai d'un écu
Fait aujourd'hui profit par mon adresse,
L'ayant vendu six écus avant toi.
Le marchand voit s'il est de bon alloi,
Et par dedans le tâte pièce à pièce,
Examinant si tout est comme il faut ;
Si quelque endroit n'a point quelque défaut.
Que ferois-tu, malheureux, sans ta femme ?
Monsieur s'en va chopiner, cependant
Qu'on se tourmente ici le corps & l'ame ;
Il faut agir sans cesse en l'attendant :

Je n'ai goûté jusqu'ici nulle joie ;
J'en goûterai désormais, attend-t'y.
Voyez un peu, le galant à bon foye ;
Je suis d'avis qu'on laisse à tel mari
Telle moitié. Doucement, notre épouse,
Dit le bon homme. Or fus, Monsieur, fortéz ;
Çà que je racle un peu de tous côtés
Votre cuvier, & puis que je l'arrouse :
Par ce moyen vous verrez s'il tient eau ;
Je vous répons qu'il n'est moins bon que beau.
Le galant fort : l'époux entre en sa place,
Racle par tout, la chandelle à la main,
Deçà delà, sans qu'il se doute brin
De ce qu'Amour en dehors vous lui brasse :
Rien n'en pût voir, & pendant qu'il repasse
Sur chaque endroit, affublé du cuveau,
Les Dieux fudits lui viennent de nouveau
Rendre visite, imposant un ouvrage
A nos amans bien différent du sien.
Il regrata, grata, frotta si bien,
Que notre couple ayant repris courage,
Reprit aussi le fil de l'entretien
Qu'avoit troublé le galant personnage.
Dire comment le tout se pût passer,
Ami lecteur, tu dois m'en dispenser ;
Suffit que j'ai très-bien prouvé ma thèse.
Ce tour fripon du couple augmentoit l'aïse :
— Nul d'eux n'étoit à tels jeux apprentif.
Soyez amant, vous ferez inventif.

LA CHOSE IMPOSSIBLE.

Un démon plus noir que malin,
 Fit un charme si souverain
 Pour l'amant de certaine belle,
 Qu'à la fin celui-ci posséda sa cruelle.
 Le pact de notre amant & de l'esprit follet,
 Ce fut que le premier jouiroit à souhait
 De sa charmante inexorable.
 Je te la rens dans peu, dit fatan, favorable;
 Mais par tel si, qu'au lieu qu'on obéit au diable,
 Quand il a fait ce plaisir-là,
 A tes commandemens le diable obéira
 Sur l'heure même, & puis sur la même heure
 Ton serviteur lutin, sans plus longue demeure,
 Ira te demander autre commandement,
 Que tu lui feras promptement:
 Toujours ainsi, sans nul retardement:
 Si-non, ni ton corps, ni ton ame
 N'appartiendront plus à ta Dame:
 Ils feront à fatan, & fatan en fera
 Tout ce que bon lui semblera.
 Le galant s'accorde à cela.
 Commander étoit-ce un mystere?
 Obéir est bien autre affaire.
 Sur ce penser-là notre amant
 S'en va trouver sa belle, en a contentement,
 Goûte des voluptés qui n'ont point de pareilles,

Se trouve très-heureux ; hormis qu'incessamment

Le diable étoit à ses oreilles.

Alors l'amant lui commandoit

Tout ce qui lui venoit en tête ;

De bâtir des palais, d'exciter la tempête ;

En moins d'un tour de main cela s'accomplissoit,

Mainte pistole se glissoit

Dans l'escarcelle de notre homme.

Il envoyoit le diable à Rome :

Le diable revenoit tout chargé de pardons.

Aucuns voyages n'étoient longs ,

Aucune chose mal-aisée.

L'amant, à force de rêver

Sur les ordres nouveaux qu'il lui falloit trouver,

Vit bien-tôt sa cervelle usée.

Il s'en plaignit à sa divinité,

Lui dit de bout en bout toute la vérité.

Quoi, ce n'est que cela ? lui répartit la Dame :

Je vous aurai bientôt tiré

Une telle épine de l'ame.

Quand le diable viendra, vous lui présenterez

Ce que je tiens, & lui direz :

Défrise-moi ceci ; fais tant par tes journées

Qu'il devienne tout plat. Lors elle lui donna

Je ne fais quoi, qu'elle tira

Du verger de Cypris, labyrinthe des Fées,

Ce qu'un duc autrefois jugea si précieux,

Qu'il voulut l'honorer d'une chevalerie ;

Illustre & noble confrérie

Moins pleine d'hommes que de dieux.

L'amant

L'amant dit au démon: C'est ligne circulaire
 Et courbe que ceci; je t'ordonne d'en faire
 Ligne droite & sans nuls retours:
 Va-t'en y travailler, & cours.
 L'esprit s'en va, n'a point de cesse,
 Qu'il n'ait mis le fil sous la presse,
 Tâche de l'appplatir à grands coups de marteau,
 Fait séjourner au fond de l'eau,
 Sans que la ligne fût d'un seul point étendue:
 De quelque tour qu'il se servît,
 Quelque secret qu'il eût, quelque charme qu'il fit,
 C'étoit temps & peine perdue:
 Il ne put mettre à la raison
 La toison.
 Elle se révoltoit contre le vent, la pluie,
 La neige, les brouillards: plus fatan y touchoit,
 Moins l'annelure se lâchoit.
 Qu'est-ceci, disoit-il, je ne vis de ma vie
 Chose de telle étoffe: il n'est point de lutin
 Qui n'y perdit tout son latin.
 Messire diable un beau matin
 S'en va trouver son homme, & lui dit: je te
 laisse.
 Apprens-moi seulement ce que c'est que cela:
 Je te le rends, tien, le voilà;
 Je suis *victus*, je le confesse.
 Notre ami Monsieur le luiton,
 Dit l'homme, vous perdez un peu trop-tôt courage;
 Celui-ci n'est pas seul, & plus d'un compagnon
 Vous auroit taillé de l'ouvrage.

LE TABLEAU.

On m'engage à conter d'une manière honnête
 Le sujet d'un de ces tableaux,
 Sur lesquels on met des rideaux.
 Il me faut tirer de ma tête

Nombre de traits nouveaux, piquans & délicats,
 Qui disent & ne disent pas,
 Et qui soient entendus sans notes
 Des Agnès même les plus sottes :

Ce n'est pas coucher gros ; ces extrêmes Agnès
 Sont oiseaux qu'on ne vit jamais.

Toute matrone sage, à ce que dit Catule,
 Regarde volontiers le gigantesque don,
 Fait au fruit de Vénus par la main de Junon :
 A ce plaisant objet si quelqu'une recule,

Cette quelqu'une dissimule,
 Ce principe posé, pourquoi plus de scrupule ?
 Pourquoi moins de licence aux oreilles qu'aux
 yeux ?

Puisqu'on le veut ainsi, je ferai de mon mieux :
 Nuls traits à découvert n'auront ici de place ;
 Tout y sera voilé ; mais de gase ; & si bien,
 Que je crois qu'on n'en perdra rien.

Qui pense finement, & s'exprime avec grace,
 Fait tout passer ; car tout passe :
 Je l'ai cent fois éprouvé :
 Quand le mot est bien trouvé,

Le sexe en sa faveur à la chose pardonne :
Ce n'est plus elle alors, c'est elle encor pourtant :

Vous ne faites rougir personne ;

Et tout le monde vous entend.

J'ai besoin aujourd'hui de cet art important.

Pourquoi, me dira-t-on, puisque sur ces merveilles

Le sexe porte l'œil sans toutes ces façons ?

Je réponds à cela : Chastes sont ses oreilles,

Encor que les yeux soient fripons.

Je veux, quoi qu'il en soit, expliquer à des belles

Cette chaise rompue, & ce rustre tombé :

Muses, venez m'aider, mais vous êtes pucelles

Au joli jeu d'amour ne sachant A ni B.

Muses, ne bougez donc : seulement par bonté

Dites au dieu des vers, que dans mon entreprise

Il est bon qu'il me favorise,

Et de mes mots fasse le choix ;

Ou je dirai quelque sottise,

Qui me fera donner du busque sur les doigts.

C'est assez raisonner ; venons à la peinture.

Elle contient une aventure

Arrivée au pays d'Amours.

Jadis la ville de Cythère

Avoit en l'un de ses fauxbourgs

Un monastère ;

Vénus en fit un seminaire,

Il étoit de nonnains, & je puis dire ainsi,

Qu'il étoit de galants aussi.

En ce lieu hantoient d'ordinaire

Gens de cour, gens de ville, & sacrificateurs,

Et

Et docteurs,
 Et bacheliers sur-tout. Un de ce dernier ordre
 Passoit dans la maison pour être des amis ;
 Propre, toujours rasé, bien disant, & beau fils :
 Sur son chapeau luisant, sur son rabat bien mis

La médifance n'eût su mordre.

Ce qu'il avoit de plus charmant,
 C'est que deux des nonnains alternativement

En tiroient maint & maint service.

L'une n'avoit quitté les atours de novice
 Que depuis quelques mois; l'autre encor les portoit;

La moins jeune à peine comptoit

Un an entier par dessus seize;

Age propre à soutenir thèse,

Thèse d'amour : le bachelier

Leur avoit rendu familier

Chaque point de cette science,

Et le tout par expérience.

Une assignation pleine d'impatience

Fut un jour par les sœurs donnée à cet amant;

Et pour rendre complet le divertissement,

Bachus avec Cerès, de qui la compagnie

Met Vénus en train bien souvent,

Devoient être ce coup de la cérémonie.

Propreté toucha seule aux apprêts du régal;

Elle fût s'en tirer avec beaucoup de grace:

Tout passa par ses mains, & le vin, & le glace,

Et les caraffes de cristal:

On s'y feroit miré. Flore à l'haleine d'ambre,

Sema de fleurs toute la chambre:

Elle

Elle en fit un jardin. Sur le linge ces fleurs
Formoient des lacs d'amour, & le chiffre des sœurs.

Leurs cloîtrières excellences
Aimoient fort ces magnificences :
C'est un plaisir de nonne. Au reste, leur beauté
Aiguifloit l'appétit aussi de son côté.

Mille secrettes circonstances
De leurs corps polis & charmans
Augmentoient l'ardeur des amans.
Leur taille étoit presque semblable.

Blancheur, délicatesse, embonpoint raisonnable,
Fermeté, tout charmoit, tout étoit fait au tour ;

En mille endroits nichoit l'amour,
Sous une guimpe, un voile, & sous un scapulaire,
Sous ceci, sous cela, que voit peu l'œil du jour,
Si celui du galant ne l'appelle au mystère.

A ces sœurs l'enfant de Cythere
Mille fois le jour s'en venoit
Les bras ouverts, & les prenoit
L'une après l'autre pour sa mère.

Tel ce couple attendoit le bachelier trop lent ;
Et de lui, tout en l'attendant,

Elles disoient du mal, puis du bien, puis les belles
Imputoient son retardement

A quelques amitiés nouvelles.
Qui peut le retenir, disoit l'une, est-ce amour ?
Est-ce affaire ? Est-ce maladie ?

Qu'il y revienne de sa vie,
Disoit l'autre il aura son tour.

Tandis qu'elles cherchoient là-dessus du mystère,

Passé

Passe un Mazet portant à la dépositaire
 Certain fardeau peu nécessaire.
 Ce n'étoit qu'un prétexte, & selon qu'on m'a dit,
 Cette dépositaire ayant grand appétit,
 Faisoit sa portion des talens de ce rustre,
 Tenu dans tels repas pour un traiteur illustre.
 Le coquin, lourd d'ailleurs, & de très-court esprit
 • A la cellule se méprit,
 Il alla chez les attendantes
 Frapper avec ses mains pesantes.
 On ouvre, on est surpris, on le maudit d'abord,
 Puis on voit que c'est un trésor.
 Les nonnains s'éclatent de rire.
 Toutes deux commencent à dire,
 Comme si toutes deux s'étoient donné le mot:
 Servons-nous de ce maître sot,
 Il vaut bien l'autre, que t'en semble?
 La professe ajoûta: C'est très-bien avisé;
 Qu'attendions-nous ici? Qu'il nous fût débité
 De beaux discours? Non, non, ni rien qui leur
 ressemble?
 Ce pitaut doit valoir, pour le point souhaité,
 Bachelier & docteur ensemble.
 Elle en jugeoit très-bien. La taille du garçon,
 Sa simplicité, sa façon,
 Et le peu d'intérêt qu'en tout il sembloit prendre,
 Faisoient de lui beaucoup attendre.
 C'étoit l'homme d'Esopé, il ne songeoit à rien,
 Mais il buvoit & mangeoit bien:
 Et si Xantus l'eût laissé faire,

Il auroit pouffé loin l'affaire.
 Ainsi, bien-tôt apprivoisé,
 Il se trouva tout disposé
 Pour exécuter sans remise
 Les ordres des nonnains, les servant à leur guise
 Dans son office de Mazet,
 Dont il lui fut donné par les sœurs un brevet.

Ici la peinture commence,
 Nous voilà parvenus au point.
 Dieu des vers, ne me quitte point;
 J'ai recours à ton assistance.

Dis-moi pourquoi ce rustre assis,
 Sans peine de sa part, & très-fort à son aise,
 Laisse le soin de tout aux amoureux fous
 De sœur Claude & de sœur Thérèse.

N'auroit-il pas mieux fait de leur donner la chaise
 Il me semble déjà que je vois Apollon
 Qui me dit: Tout beau, ces matieres
 A fond ne s'examinent gueres.

J'entens; & l'Amour est un étrange garçon;
 J'ai tort d'ériger un fripon
 En maître de cérémonies.
 Dès qu'il entre en une maison,
 Regles & loix en sont bannies,
 Sa fantaisie est sa raison;

Le voilà qui rompt tout; c'est assez sa coutume;
 Ses jeux sont violens. A terre on vit bien-tôt
 Le galant cathédral; ou soit par le défaut
 De la chaise un peu foible; ou soit que du pitaut

Le corps ne fût pas fait de plume;
 Ou soit que sœur Thérèse eût chargé d'action
 Son discours véhément, & plein d'émotion;
 On entendit craquer l'amoureuse tribune.

Le rustre tombe à terre en cette occasion.

Ce premier point eut par fortune
 Malheureuse conclusion.

Censeurs, n'approchez point d'ici votre œil
 profane.

Vous gens de bien, voyez comme sœur Claude mit.
 Un tel incident à profit.

Thérèse en ce malheur perdit la tramontane,
 Claude la débusqua, s'emparant du timon.

Thérèse, pire qu'un démon,
 Tâche à la retirer, & se remettre au trône;
 Mais celle-ci n'est pas personne
 A céder un poste si doux.

Sœur Claude, prenez garde à vous;
 Thérèse en veut venir aux coups;
 Elle a le poing levé. Qu'elle ait. C'est bien ré-
 pondre,

Quiconque est occupé comme vous, ne sent rien:
 Je ne m'étonne pas que vous sachiez confondre

Un petit mal dans un grand bien.

Malgré la colere marquée

Sur le front de la débusquée,

Claude suit son chemin, le rustre aussi le sien;

Thérèse est mal contente & gronde.

Les plaisirs de Vénus sont sources de débats;

Leur fureur n'a point de seconde.

J'en

J'en prens à témoin les combats
 Qu'on vit sur la terre & sur l'onde,
 Lorsque Pâris à Ménélas
 Ota la merveille du monde.
 Quoique Bellone ait part ici,
 J'y vois peu de corps de cuirasse,
 Dame Vénus se couvre ainsi,
 Quand elle entre en champ clos avec le dieu de
 Thrace.

Cette armure a beaucoup de grace.
 Belles, vous m'entendez: je n'en dirai pas plus:
 L'habit de guerre de Vénus
 Est plein de choses admirables.
 Les Cyclopes aux membres nus
 Forgent peu de harnois qui lui soient compa-
 rables:

Celui du preux Achille auroit été plus beau,
 Si Vulcain eût dessus gravé notre tableau.

Or ai-je des nonnains mis en vers l'aventure,
 Mais non avec des traits dignes de l'action;
 Et comme celle-ci déchet dans la peinture,
 La peinture déchet dans ma description:
 Les mots & les couleurs ne font choses pareilles,
 Ni les yeux ne font les oreilles.

J'ai laissé long-temps au filet
 Sœur Thérèse la détrônée:
 Elle eut son tour: notre Mazet
 Partagea si bien sa journée,
 Que chacun fut content. L'histoire finit là;

Du festin pas un mot : je veux croire , & pour
cause ,

Que l'on bût & que l'on mangea :

Ce fut l'interméde & la pose.

Enfin tout alla bien , hormis qu'en bonne foi
L'heure du rendez-vous m'embarrasse , & pourquoi ?
Si l'amant ne vint pas , sœur Claude & sœur Thérèse
Eurent à tout le moins de quoi se consoler ;
S'il vint , on fut cacher le lourdaut & la chaise ,
L'amant trouva bien-tôt encore à qui parler.



L E B A S T.

U n peintre étoit , qui , jaloux de sa femme ,
Allant aux champs , lui peignit un baudet
Sur le nombril , en guise de cachet.

Un sien confrere , amoureux de la Dame ,
La va trouver , & l'âne efface net ,

Dieu fait comment ; puis un autre en remet
Au même endroit , ainsi que l'on peut croire.

A celui-ci , par faute de mémoire ,

Il mit un bast , l'autre n'en avoit point.

L'époux revient , veut s'éclaircir du point.

Voyez , mon fils , dit la bonne commere ,

L'âne est témoin de ma fidélité.

Diantre soit fait , dit l'époux en colere ,

Et du témoin , & de qui l'a bâte.



LE
FAISEUR D'OREILLES,
ET LE
RACOMMODEUR DE MOULES.

*Conte tiré des cent Nouvelles nouvelles, & d'un
 Conte de Bocace.*

Sire Guillaume allant en marchandise,
 Laissa sa femme enceinte de six mois,
 Simple, jeunette, & d'assez bonne guise,
 Nommée Alix, du pays Champenois.
 Compere André l'alloit voir quelquefois :
 A quel dessein, besoin n'est de le dire ;
 Et Dieu le fait : c'étoit un maître sire,
 Il ne tendoit guere en vain ses filets ;
 Ce n'étoit pas autrement sa coûtume :
 Sage eût été l'oiseau, qui de ses rets
 Se fût fauvé sans laisser quelque plume.

Alix étoit fort neuve sur ce point ;
 Le trop d'esprit ne l'incommodoit point :
 De ce défaut on n'accusoit la belle.
 Elle ignoroit les malices d'amour.
 La pauvre Dame alloit tout devant elle,
 Et n'y favoit ni finesse ni tour.

Son mari donc se trouvant en emplette,
Elle au logis, en sa chambre feulette,
André survient, qui sans long compliment
La considère; & lui dit froidement:
Je m'ébahis comme au bout du Royaume
S'en est allé le compere Guillaume,
Sans achever l'enfant que vous portez;
Car je vois bien qu'il lui manque une oreille:
Votre couleur me le démontre assez,
En ayant vu mainte épreuve pareille.
Bonté de Dieu! reprit-elle aussi-tôt,
Que dites-vous? Quoi d'un enfant monaut
J'accoucherois! N'y savez-vous remede?
Si deà, fit-il; je vous puis donner aide
En ce besoin, & vous jurerai bien
Qu'autre que vous ne m'en feroit tant faire.
Le mal d'autrui ne me tourmente en rien,
Fors excepté ce qui touche au compere:
Quant à ce point je m'y ferois mourir.
Or essayons, sans plus en discourir,
Si je suis maître à forger des oreilles.
Souvenez-vous de les rendre pareilles,
Reprit la femme. Allez, n'ayez fouci,
Repliqua-t-il, je prens sur moi ceci.
Puis le galant montre ce qu'il fait faire,
Tant ne fut nice (encor que nice fût)
Madame Alix, que le jeu ne lui plût.
Philosopher ne faut pour cette affaire.
André vaquoit de grande affection
A son travail; faisant ore un tendon,

Ore un rempli, puis quelque cartilage;
Et n'y plaignant l'étoffe & la façon.
Demain, dit-il, nous polirons l'ouvrage:
Puis le mettrons en sa perfection,
Tant & si bien qu'en ayez bonne issue.
Je vous en fais, dit-elle, bien tenue;
Bon fait avoir ici bas un ami.
Le lendemain pareille heure venue,
Compere André ne fut pas endormi.
Il s'en alla chez la pauvre innocente,
Je viens, dit-il, toute affaire cessante,
Pour achever l'oreille que savez.
Et moi, dit-elle, allois par un message
Vous avertir de hâter cet ouvrage:
Montons en haut. Dès qu'ils furent montés,
On poursuivit la chose commencée.
Tant fut ouvré, qu'Alix dans la pensée
Sur cette affaire un scrupule se mit;
Et l'innocente au bon apôtre dit:
Si cet enfant avoit plusieurs oreilles,
Ce ne seroit à vous bien besogné.
Rien, rien, dit-il, à cela j'ai soigné:
Jamais ne faux en rencontres pareilles.
Sur le métier l'oreille étoit encor,
Quand le mari revient de son voyage;
Careffe Alix, qui du premier abord,
Vous aviez fait, dit-elle, un bel ouvrage;
Nous en tenions sans le compere André;
Et notre enfant d'une oreille eût manqué.
Souffrir n'ai pu chose tant indécente.

Sire André donc, toute affaire cessante,
 En a fait une: il ne faut oublier
 De l'aller voir, & l'en remercier:
 De tels amis on a toujours affaire.
 Sire Guillaume, au discours qu'elle fit,
 Ne comprenant, comme il se pouvoit faire,
 Que son épouse eût eu si peu d'esprit,
 Par plusieurs fois lui fit faire un récit
 De tout le cas: puis outré de colere
 Il prit une arme à côté de son lit;
 Voulut tuer la pauvre Champenoise,
 Qui prétendoit ne l'avoir mérité.

Son innocence & sa naïveté
 En quelque sorte appaisèrent la noise.
 Hélas! Monsieur, dit la belle en pleurant,
 En quoi vous puis-je avoir fait du dom-
 mage?

Je n'ai donné vos draps ni votre argent;
 Le compte y est; & quant au demeurant,
 André me dit quand il parfit l'enfant,
 Qu'en trouveriez plus que pour votre usage:
 Vous pouvez voir; si je ments, tuez-moi:
 Je m'en rapporte à votre bonne foi.

L'époux fortant quelque peu de colere,
 Lui répondit: Or bien, n'en parlons plus;
 On vous l'a dit, vous avez cru bien faire,
 J'en suis d'accord: contester là-dessus
 Ne produiroit que discours superflus:

Je n'ai qu'un mot. Faites demain enforte
Qu'en ce logis j'attrape le galant.
Ne parlez point de notre différend;
Soyez secrette, ou bien vous êtes morte.
Il vous le faut avoir adroitement;
Me feindre absent en un second voyage,
Et lui mander, par lettre ou par meffage,
Que vous avez à lui dire deux mots.
André viendra; puis de quelques propos
L'amuferez, fans toucher à l'oreille;
Car elle faite, il n'y manque plus rien.
Notre innocente exécuta très-bien
L'ordre donné: ce ne fut pas merveille;
La crainte donne aux bêtes de l'esprit.
André venu, l'époux guere ne tarde,
Monte, & fait bruit. Le compagnon regarde
Où se fauver; nul endroit il ne vit,
Qu'une ruelle en laquelle il se mit.
Le mari frappe: Alix ouvre la porte;
Et de la main fait signe incontinent,
Qu'en la ruelle est caché le galant.

Sire Guillaume étoit armé de forte,
Que quatre Andrés n'auroient pu l'étonner.
Il fort pourtant, & va quérir main forte,
Ne le voulant fans doute affaffiner;
Mais quelque oreille au pauvre homme cou-
per;
Peut-être pis, ce qu'on coupe en Turquie,

Pays cruel & plein de barbarie.
 C'est ce qu'il dit à sa femme tout bas :
 Puis l'emmena, sans qu'elle osât rien dire ;
 Ferma très-bien la porte sur le fire.
 André se crut forti d'un mauvais pas ,
 Et que l'époux ne favoit nulle chose.
 Sire Guillaume , en rêvant à son cas ,
 Change d'avis, en soi-même propose
 De se venger avecque moins de bruit ,
 Moins de scandale, & beaucoup plus de fruit.
 Alix, dit-il, allez querir la femme
 De fire André; contez-lui votre cas
 De bout en bout; courez; n'y manquez pas.
 Pour l'amener vous direz à la Dame
 Que son mari court un péril très-grand ;
 Que je vous ai parlé d'un châtiment
 Qui la regarde; & qu'aux faiseurs d'oreilles
 On fait souffrir, en rencontres pareilles,
 Chose terrible, & dont le seul penser
 Vous fait dresser les cheveux à la tête ;
 Que son époux est tout prêt d'y passer ;
 Qu'on n'attend qu'elle afin d'être à la fête.
 Que toutefois, comme elle n'en peut mais,
 Elle pourra faire changer la peine.
 Amenez-la, courez : je vous promets
 D'oublier tout, moyennant qu'elle vienne.

Madame Alix bien joyeuse s'en fut
 Chez fire André, dont la femme accourut
 En diligence, & quasi hors d'haleine;

Puis

Puis monta seule; & ne voyant André,
Crut qu'il étoit quelque part enfermé.
Comme la Dame étoit en ces alarmes,
Sire Guillaume ayant quitté ses armes,
La fait asséoir, & puis commence ainsi:
L'ingratitude est mere de tout vice.
André m'a fait un notable service,
Parquoi devant que vous fortiez d'ici,
Je lui rendrai, si je puis, la pareille.
En mon absence il a fait une oreille
Au fruit d'Alix: je veux d'un si bon tour
Me revancher; & je pense une chose.
Tous vos enfans ont le nez un peu court:
Le moule en est assurément la cause.
Or je les fais des mieux raccommo-der.
Mon avis donc est que sans retarder
Nous pourvoyons de ce pas à l'affaire.
Disant ces mots, il vous prend la commere,
Et près d'André la jetta sur le lit;
Moitié raisin, moitié figue, en jouit.
La Dame prit le tout en patience;
Benit le ciel, de ce que la vengeance
Tomboit sur elle, & non sur sire André;
Tant elle avoit pour lui de charité.
Sire Guillaume étoit de son côté
Si fort émû, tellement irrité,
Qu'à la pauvrete il ne fit nulle grace
Du talion, rendant à son époux
Fèves pour pois, & pain blanc pour fouace.
Qu'on dit bien vrai, que se venger est doux!

Très-sage fut d'en user de la forte :
 Puisqu'il vouloit son honneur réparer,
 Il ne pouvoit mieux que par cette porte
 D'un tel affront à mon sens se tirer.
 André vit tout, & n'osa murmurer ;
 Jugea des coups ; mais ce fut sans rien dire ;
 Et loua Dieu que le mal n'étoit pire.
 Pour une oreille, il auroit composé.
 Sortir à moins, c'étoit pour lui merveilles,
 Je dis à moins ; car vaut mieux, tout prisé,
 Cornes gagner, que perdre ses oreilles.



L E F L E U V E

S C A M A N D R E.

Mie voilà prêt à conter de plus belle ;
 Amour le veut, & rit de mon serment :
 Hommes & dieux, tout est sous sa tutelle,
 Tout obéit, tout cede à cet enfant :
 J'ai désormais besoin en le chantant
 De traits moins forts, & déguisant la chose :
 Car après tout, je ne veux être cause
 D'aucun abus : que plutôt mes écrits
 Manquent de sel, & ne soient d'aucun prix.
 Si dans ces vers j'introduis & je chante
 Certain trompeur, & certaine innocente ;
 C'est dans la vue & dans l'intention
 Qu'on se méfie en telle occasion.

J'ouvre

J'ouvre l'esprit, & rens le sexe habile
A se garder de ces pièges divers.
Sotte ignorance en fait trébucher mille,
Contre une seule à qui nuiroient mes vers.

J'ai lu qu'un orateur estimé dans la Grece,
Des beaux arts autrefois souveraine maîtresse,
Banni de son pays, voulut voir le séjour
Où subsistoient encor les ruines de Troye;
Cimon son camarade eut sa part de la joie:
Du débris d'Ilion s'étoit construit un bourg
Noble par ses malheurs; la Priam & sa cour
N'étoient plus que des noms, dont le temps fait
sa Proie.

Ilion, ton nom seul a des charmes pour moi;
Lieu fécond en sujets propres à notre emploi,
Ne verrai-je jamais rien de toi, ni la place
De ces murs élevés & détruits par des dieux,
Ni ces champs où couroient la fureur & l'audace,
Ni des temps fabuleux enfin la moindre trace,
Qui pût me présenter l'image de ces lieux?
Pour revenir au fait, & ne point trop m'étendre,
Cimon le héros de ces vers,
Se promenoit près du Scamandre.

Une jeune ingénue en ce lieu se vient rendre,
Et goûter la fraîcheur sur ces bords toujours verts.
Son voile au gré des vents va flottant dans les airs:
Sa parure est sans art, elle a l'air de bergere,
Une beauté naïve, une taille légère.

Cimon en est surpris, & croit que sur ces bords
Vénus

Vénus vient étaler ses plus rares trésors.
 Un antre étoit auprès : l'innocente pucelle
 Sans soupçon y descend , aussi simple que belle.
 Le chaud , la solitude ; & quelque Dieu malin
 L'inviterent d'abord à prendre un demi bain.
 Notre banni se cache : il contemple , il admire ,

Il ne fait quels charmes élire ;
 Il dévore des yeux & du cœur cent beautés.
 Comme on étoit rempli de ces divinités
 Que la fable a dans son empire ,
 Il songe à profiter de l'erreur de ces temps ;
 Prend l'air d'un dieu des eaux , mouille ses vé-

temens ,
 Se couronne de joncs , & d'herbe dégoutante ;
 Puis invoque Mercure , & le dieu des amans.
 Contre tant de trompeurs qu'eût fait une in-
 nocente ?

La belle enfin découvre un pied , dont la blancheur
 Auroit fait honte à Galatée ,

Puis le plonge en l'onde argentée ,
 Et regarde ses lys , non sans quelque pudeur.
 Pendant qu'à cet objet sa vue est arrêtée ,
 Cimon approche d'elle : elle court se cacher
 Dans le plus profond du rocher.

Je suis , dit-il , le dieu qui commande à cette onde ;
 Soyez-en la déesse , & réglez avec moi.
 Peu de fleuves pourroient dans leur grotte pro-
 fonde

Partager avec vous un aussi digne emploi :
 Mon cristal est très-pur , mon cœur l'est davantage ;

Je couvrirai pour vous de fleurs tout ce rivage,
Trop heureux, si vos pas le daignent honorer,
Et qu'au fond de mes eaux vous daigniez vous
mirer.

Je rendrai toutes vos compagnes
Nymphes aussi, soit aux montagnes,
Soit aux eaux, soit aux bois ; car j'étens mon pou-
voir

Sur tout ce que votre œil à la ronde peut voir.
L'éloquence du dieu, la peur de lui déplaire,
Malgré quelque pudeur qui gâtoit le mystère,
Conclurent tout en peu de temps.

La superstition cause mille accidens.
On dit même qu'Amour intervint à l'affaire.
Tout fier de ce succès, le banni dit adieu.

Revenez, dit-il, en ce lieu :

Vous garderez que l'on ne sache

Un hymen qu'il faut que je cache :

Nous le déclarerons, quand j'en aurai parlé
Au conseil qui sera dans l'olympé assemblé.

La nouvelle déesse à ces mots se retire,
Contente ? Amour le fait. Un mois se passe & deux,
Sans que pas un du bourg s'apperçut de leurs jeux.
O mortels ! est-il dit qu'à force d'être heureux
Vous ne le foyez plus ! Le banni, sans rien dire,
Ne va plus visiter cet antre si souvent.

Une noce enfin arrivant,

Tous pour la voir passer sous l'orme se vont rendre.
La belle apperçoit l'homme, & crie en ce moment,

Ah ! voilà le fleuve Scamandre.

On

On s'étonne, on la presse, elle dit bonnement
 Que son hymen se va conclure au firmament :
 On en rit : car que faire ? Aucuns à coups de pierre
 Pour suivirent le dieu, qui s'enfuit à grand'erre.
 D'autres rirent sans plus. Je crois qu'en ce temps-ci
 L'on feroit au Scamandre un très-méchant parti.

En ce temps-là semblables crimes
 S'excusoient aisément : tous temps, toutes ma-
 ximes.

L'épouse du Scamandre en fut quitte à la fin

Pour quelques traits de raillerie ;

Même un de ses amans l'en trouva plus jolie :

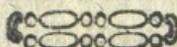
C'est un goût : il s'offrit à lui donner la main :

Les dieux ne gâtent rien : puis quand ils fe-
 roient cause

Qu'une fille en valût un peu moins, dotez-la,

Vous trouverez qui la prendra,

L'argent répare toute chose.





LA CONFIDENTE
SANS LE SAVOIR,

OU

LE STRATAGÈME.

Je ne connois rhéteur, ni maître-ès-arts
 Tel que l'Amour : Il excelle en bien dire ;
 Ses argumens, ce font de doux regards,
 De tendres pleurs, un gracieux foûrire.
 La guerre auffi s'exerce en fon empire :
 Tantôt il met aux champs fes étendards,
 Tantôt couvrant fa marche & fes fineffes,
 Il prend des cœurs entourés de remparts.
 Je le foûtiens : pofez deux fortereffes ;
 Qu'il en batte une, une autre le dieu Mars ;
 Que celui-ci faffe agir tout un monde,
 Qu'il foit armé, qu'il ne lui manque rien ;
 Devant fon fort je veux qu'il fe morfonde,
 Amour tout nud fera rendre le fien ;
 C'eft l'inventeur des tours & stratagèmes.
 J'en vais dire un de mes plus favoris ;
 J'en ai bien lu, j'en vois pratiquer mêmes,
 Et d'affez bons, qui ne font rien au prix.

La jeune Aminte à Geronte donnée
Méritoit mieux qu'un si triste hyménée ;
Elle avoit pris en cet homme un époux
Mal gracieux, incommode & jaloux.
Il étoit vieux ; elle à peine en cet âge,
Où quand un cœur n'a point encore aimé,
D'un doux objet il est bien-tôt charmé,
Celui d'Aminte ayant sur son passage
Trouvé Cléon, beau, bien fait, jeune & sage,
Il s'acquitta de ce premier tribut,
Trop bien peut-être, & mieux qu'il ne fallut :
Non toutefois que la belle n'oppose
Devoir & tout à ce doux sentiment ;
Mais lors qu'Amour prend le fatal moment,
Devoir & tout, & rien c'est même chose.
Le but d'Aminte en cette passion
Étoit, sans plus, la consolation
D'un entretien sans crime, où la pauvre
Verfât ses soins en une ame discrète.
Je croirois bien qu'ainsi l'on le prétend ;
Mais l'appétit vient toujours en mangeant ;
Le plus sûr est ne se point mettre à table.
Aminte croit rendre Cléon traitable :
Pauvre ignorante ! Elle songe au moyen
De l'engager à ce simple entretien,
De lui laisser entrevoir quelque estime,
Quelque amitié, quelque chose de plus,
Sans y mêler rien que de légitime :
Plutôt la mort empêchât tel abus !
Le point étoit d'entamer cette affaire.

Les lettres font un étrange mystère,
Il en provient maint & maint accident.
Le meilleur est quelque fûr confident.
Où le trouver? Geronte est homme à craindre.
J'ai dit tantôt qu'Amour favoit atteindre
A ses desseins d'une ou d'autre façon:
Ceci me sert de preuve & de leçon.
Cléon avoit une vieille parente,
Sévère & prude, & qui s'attribuoit
Autorité sur lui de gouvernante.
Madame Alis (Ainsi l'on l'appelloit)
Par un beau jour eut de la jeune Aminte
Ce compliment, ou plutôt cette plainte:
Je ne fais pas pourquoi votre parent,
Qui m'est & fut toujours indifférent,
Et le fera tout le temps de ma vie,
A de m'aimer conçu la fantaisie.
Sous ma fenêtre il passe incessamment:
Je ne saurois faire un pas seulement
Que je ne l'aye aussi-tôt à mes trouffes;
Lettres, billets pleins de paroles douces,
Me sont donnés par une, dont le nom
Vous est connu; je le tais pour raison.
Faites cesser pour Dieu cette poursuite;
Elle n'aura qu'une mauvaise suite.
Mon mari peut prendre feu là-dessus.
Quant à Cléon, ses pas sont superflus,
Dites-le lui de ma part, je vous prie.
Madame Alis la loue, & lui promet
De voir Cléon, de lui parler si net,

Que de l'aimer il n'aura plus d'envie.
 Cléon va voir Alis le lendemain :
 Elle lui parle, & le pauvre homme nie,
 Avec ferment, qu'il eût un tel dessein.
 Madame Alis l'appelle enfant du diable ;
 Tout vilain cas, dit-elle, est reniable ;
 Ces sermens vains & peu dignes de foi
 Mériteroient qu'on vous fît votre fausse.
 Laissons cela, la chose est vraie ou fausse,
 Mais fausse ou vraie, il faut, & croyez-moi,
 Vous mettre bien dans la tête qu'Aminte
 Est femme sage, honnête, & hors d'atteinte :
 Renoncez-y. Je le puis aisément,
 Reprit Cléon. Puis au même moment
 Il va chez lui songer à cette affaire.
 Rien ne lui peut débrouiller le mystère.
 Trois jours n'étoient passés entièrement :
 Que revoici chez Alis notre belle :
 Vous n'avez pas, Madame, lui dit-elle,
 Encore vu, je pense, notre amant ;
 De plus en plus sa poursuite s'augmente.
 Madame Alis s'emporte, se tourmente :
 Quel malheureux ! Puis l'autre la quittant,
 Elle le mande : il vient tout à l'instant.
 Dire en quels mots Alis fit sa harangue,
 Il me faudroit une langue de fer ;
 Et quand de fer j'aurois même la langue,
 Je n'y pourrois parvenir. Tout l'enfer
 Fut employé dans cette reprimande.
 Allez, fatan, allez vrai lucifer,

Maudit de Dieu. La fureur fut si grande,
Que le pauvre homme étourdi dès l'abord
Ne fut que dire: avouer qu'il eût tort,
C'étoit trahir par trop sa conscience.
Il s'en retourne, il rumine, il repense,
Il rêve tant, qu'enfin il dit en foi:
Si c'étoit-là quelque ruse d'Aminte?
Je trouve, hélas! mon devoir dans sa plainte,
Elle me dit, ô Cléon, aime-moi,
Aime-moi donc, en disant que je l'aime:
Je l'aime aussi, tant pour son stratagème
Que pour ses traits. J'avoue en bonne foi
Que mon esprit d'abord n'y voyoit goutte;
Mais à présent je n'en fais aucun doute:
Aminte veut mon cœur assurément.
Ah! si j'osois, dès ce même moment,
Je l'irois voir, & plein de confiance
Je lui dirois quelle est la violence,
Quel est le feu dont je me sens épris.
Pourquoi n'oser? Offense pour offense,
L'amour vaut mieux encor que le mépris.
Mais si l'époux m'attrapoit au logis?
Laiissons-la faire; & laissons-nous conduire,
Trois autres jours n'étoient passés encor,
Qu'Aminte va chez Alis pour instruire
Son cher Cléon du bonheur de son sort.
Il faut, dit-elle, enfin que je déserte;
Votre parent a résolu ma perte;
Il ma prétend avoir par des présens:
Moi des présens! C'est bien choisir sa femme:

Tenez, voilà rubis & diamans,
Voilà bien pis, c'est mon portrait Madame.
Assurément de mémoire on l'a fait;
Car mon époux a tout seul mon portrait.
A mon lever cette personne honnête,
Que vous savez, & dont je tais le nom,
S'en est venue, & m'a laissé le don.
Votre parent mérite qu'à la tête
On le lui jette; & s'il étoit ici. ...
Je ne me sens presque pas de colere.
Oyez le reste: il m'a fait dire aussi
Qu'il fait fort bien qu'aujourd'hui pour affaire
Mon mari couche à sa maison des champs;
Qu'incontinent qu'il croira que mes gens
Seront couchés, & dans leur premier somme,
Il se rendra devers mon cabinet.
Qu'espere-t'il? Pour qui me prend cet homme?
Un rendez-vous? Est-il fol en effet?
Sans que je crains de commettre Geronte,
Je poserois tantôt un si bon guet,
Qu'il seroit pris, ainsi qu'au trébuchet,
Ou s'enfueroit avec sa courte honte.
Ces mots finis, Madame Aminte sort.
Une heure après Cleon vint, & d'abord
On lui jetta les joyaux & la boîte:
On l'auroit pris à la gorge au besoin.
Eh bien, cela vous semble-t'il honnête?
Mais ce n'est rien: vous allez bien plus loin.
Alis dit lors mot pour mot ce qu'Aminte
Venoit de dire en sa dernière plainte.

Cléon

Cléon se tint pour dûement averti :
 J'aimois, dit-il, il est vrai, cette belle ;
 Mais puisqu'il faut ne rien espérer d'elle,
 Je me retire, & prendrai ce parti.
 Vous ferez bien, c'est celui qu'il faut prendre,
 Lui dit Alis. Il ne le prit pourtant.
 Trop bien minuit à grand'peine sonnait,
 Le compagnon sans faute se va rendre
 Devers l'endroit qu'Aminte avoit marqué :
 Le rendez-vous étoit bien expliqué.
 Ne doutez-pas qu'il n'y fût sans escorte.
 La jeune Aminte attendoit à la porte :
 Un profond somme occupoit tous les yeux ;
 Même ceux-là qui brillent dans les cieux
 Etoient voilés par une épaisse nue.
 Comme on avoit toute chose prévue,
 Il entre vîte, & sans autre discours,
 Ils vont ; ils vont au cabinet d'amours.
 Là le galant dès l'abord se récrie,
 Comme la Dame étoit jeune & jolie,
 Sur sa beauté : la bonté vint après,
 Et celle-ci suivit l'autre de près.
 Mais dites-moi, de grace, je vous prie,
 Qui vous a fait aviser de ce tour ?
 Car jamais tel ne se fit en amour.
 Sur les plus fins je prétens qu'il excelle ;
 Et vous devez vous-même l'avouer,
 Elle rougit, & n'en fut que plus belle ;
 Sur son esprit, sur ses traits, sur son zele,
 Il la loua : ne fit-il que louer ?

L E R E M E D E.

Si l'on se plaît à l'image du vrai,
 Combien doit-on rechercher le vrai-même ?
 J'en fais souvent dans mes contes l'essai,
 Et vois toujours que sa force est extrême,
 Et qu'il attire à foi tous les esprits.
 Non qu'il ne faille en de pareils écrits
 Feindre les noms : le reste de l'affaire
 Se peut conter, fans en rien déguiser ;
 Mais quant aux noms, il faut au moins les taire,
 Et c'est ainsi que je vais en user.

Près du Mans donc, pays de sapience,
 Gens pesant l'air, fine fleur de Normand,
 Une pucelle eut naguere un amant,
 Frais, délicat, & beau par excellence ;
 Jeune sur-tout : à peine son menton
 S'étoit vêtu de son premier coton.
 La fille étoit un parti d'importance :
 Charms & dot, aucun point n'y manquoit ;
 Tant & si bien que chacun s'appliquoit
 A la gagner : tout le Mans y couroit.
 Ce fut en vain ; car le cœur de la fille
 Inclinoit trop pour notre jouvenceau :
 Les seuls parens, par un esprit Manceau,

La déstinioient pour une autre famille.
Elle fit tant autour d'eux, que l'amant,
Bongré, malgré, je ne fais pas comment,
Eut à la fin accès chez sa maîtresse.
Leur indulgence, ou plutôt son adresse,
Peut-être aussi son sang & sa noblesse
Les fit changer : que fais-je quoi ? Tout duit
Aux gens heureux ; car aux autres tout nuit.
L'amant le fut : les parens de la belle
Surent prifer son mérite & son zele :
C'étoit-là tout : Eh que faut-il encor ?
Force comptant : les biens du siecle d'or
Ne font plus biens, ce n'est qu'une ombre vaine.
O temps heureux ! je prévois qu'avec peine
Tu reviendras dans le pays du Maine :
Ton innocence eût fécondé l'ardeur
De notre amant, & hâté cette affaire ;
Mais des parens l'ordinaire lenteur
Fit que la belle, ayant fait dans son cœur
Cet hyménée, acheva le mystere
Selon les us de l'isle de Cythere.
Nos vieux romans, en leur style plaissant,
Nomment cela *paroles de présent*.
Nous y voyons pratiquer cet usage,
Demi amour, & demi-mariage,
Table d'attente, avant goût de l'hymen.
Amour n'y fit un trop long examen :
Prêtre & parent tout ensemble, & notaire,
En peu de jours il consumma l'affaire ;
L'esprit Manceau n'eut point part à ce fait.

Voilà notre homme heureux & satisfait,
Passant les nuits avec son épousee ;
Dire comment, ce feroit chose aisée ;
Les doubles clefs , les breches à l'enclos,
Les menus dons qu'on fit à la soubrette,
Rendoient l'époux jouissant en repos
D'une faveur douce autant que secrette.
Avint pourtant que notre belle un soir,
En se plaignant, dit à sa gouvernante,
Qui du secret n'étoit participante :
Je me sens mal , n'y fauroit-on pourvoir ?
L'autre reprit : Il vous faut un remede ;
Demain matin nous en dirons deux mots.
Minuit venu , l'époux mal-à-propos,
Tout plein encor du feu qui le possède,
Vient de sa part chercher soulagement ;
Car chacun sent ici bas son tourment.
On ne l'avoit averti de la chose.
Il n'étoit pas sur les bords du sommeil,
Qui fuit souvent l'amoureux appareil,
Qu'incontinent l'Aurore aux doigts de rose,
Ayant ouvert les portes d'Orient ,
La gouvernante ouvrit tout en riant,
Remede en main , les portes de la chambre :
Par grand bonheur, il s'en rencontra deux :
Car la saison approchoit de septembre,
Mois où le chaud & le froid sont douteux.
La fille alors ne fut pas assez fine ;
Elle n'avoit qu'à tenir bonne mine,
Et faire entrer l'amant au fond des draps ;

Chose

Chose facile autant que naturelle :
L'émotion lui tourna la cervelle ;
Elle se cache elle-même , & tout bas
Dit en deux mots quel est son embarras.
L'amant fut sage : il présenta pour elle
Ce que Brunel à Marphise montra.
La gouvernante ayant mis ses lunettes,
Sur le galant son adresse éprouva :
Du bain interne elle le régala ,
Puis dit adieu , puis après s'en alla.
Dieu la conduise , & toutes celles-là
Qui vont nuisant aux amitiés secretes.
Si tout ceci passoit pour des forniettes ,
(Comme il se peut , je n'en voudrois jurer)
On chercheroit de quoi me censurer.
Les critiqueurs sont un peuple sévere :
Ils me diront : votre belle en fortit
En fille fotte & n'ayant point d'esprit ;
Vous lui donnez un autre caractère :
Cela nous rend suspecte cette affaire ;
Nous avons lieu d'en douter : auquel cas
Votre prologue ici ne convient pas.
Je répondrai . . . Mais que fert de répondre ?
C'est un procès qui n'auroit point de fin :
Par cent raisons j'aurois beau les confondre ;
Cicéron même y perdrait son latin.
Il me suffit de n'avoit en l'ouvrage
Rien avancé qu'après des gens de foi :
J'ai mes garants ; que veut-on davantage ?
Chacun ne peut en dire autant que moi.



LES AVEUX

INDISCRETS.

Paris sans pair n'avoit en son enceinte
 Rien dont les yeux semblaient si ravis
 Que de la belle, aimable, & jeune Aminte,
 Fille à pourvoir, & des meilleurs partis.
 Sa mere encor la tenoit sous son aîle;
 Son pere avoit du comptant & du bien:
 Faites état qu'il ne lui manquoit rien.
 Le beau Damon s'étant piqué pour elle,
 Elle reçut les offres de son cœur:
 Il fit si bien l'esclave de la belle,
 Qu'il en devint le maître & le vainqueur:
 Bien entendu sous le nom d'hyménée;
 Pas ne voudrois qu'on le crût autrement.
 L'an révolu ce couple si charmant,
 Toujours d'accord, de plus en plus s'aimant;
 (Vous eussiez dit la première journée)
 Se promettoit la vigne de l'abbé;
 Lorsque Damon, sur ce propos tombé,
 Dit à sa femme: Un point trouble mon ame;
 Je suis épris d'une si douce flamme,
 Que je voudrois n'avoir aimé que vous,
 Que mon cœur n'eût senti que vos coups,
 Qu'il n'eût logé que votre seule image,
 Digne,

Digne, il est vrai, de son premier hommage,
J'ai cependant éprouvé d'autres feux ;
J'en dis ma coulpe, & j'en suis tout honteux,
Il m'en souvient, la nymphe étoit gentille,
Au fond d'un bois, l'amour seul avec nous ;
Il fit si bien, si mal, me direz-vous,
Que de ce fait il me reste une fille.

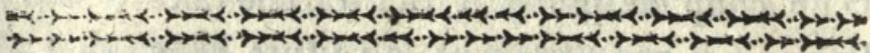
Voilà mon fort, dit Aminte à Damon ;
J'étois un jour seulette à la maison ;
Il me vint voir certain fils de famille,
Bien fait & beau, d'agréable façon ;
J'en eus pitié, mon naturel est bon :
Et pour conter tout de fil en aiguille,
Il m'est resté de ce fait un garçon.
Elle eut à peine achevé la parole,
Que du mari l'ame jalouse & folle
Au désespoir s'abandonne aussi-tôt.
Il fort plein d'ire, il descend tout d'un faut,
Rencontre un bast, se le met, & puis crie :
Je suis bété. Chacun au bruit accourt,
Les pere & mere, & toute la mégnie,
Jusqu'aux voisins. Il dit, pour faire court,
Le beau sujet d'une telle folie.
Il ne faut pas que le lecteur oublie
Que les parens d'Aminte, bons bourgeois,
Et qui n'avoient que cette fille unique,
La nourrissoient, & tout son domestique,
Et son époux, sans que, hors cette fois,
Rien eût troublé la paix de leur famille.

La mere donc s'en va trouver sa fille ;
 Le pere fuit, laisse sa femme entrer,
 Dans le dessein seulement d'écouter.
 La porte étoit entr'ouverte : il s'approche ;
 Bref il entend la noise & le reproche
 Que fit sa femme à leur fille en ces mots :
 Vous avez tort : j'ai vu beaucoup de fots,
 Et plus encor de fottes en ma vie ;
 Mais qu'on pût voir telle indiscretion,
 Qui l'auroit cru ? Car enfin, je vous prie,
 Qui vous forçoit ? Quelle obligation
 De révéler une chose semblable ?
 Plus d'une fille a forligné ; le diable
 Est bien subtil ; bien malins sont les gens :
 Non pour cela que l'on soit excusable ;
 Il nous faudroit toutes dans des couvents
 Claquemurer, jusques à l'hyménée.
 Moi qui vous parle ai même destinée ;
 J'en garde au cœur un sensible regret.
 J'eus trois enfans avant mon mariage.
 A votre pere ai-je dit ce secret ?
 En avons-nous fait plus mauvais ménage ?
 Ce discours fut à peine proféré,
 Que l'écoutant s'en court, & tout outré
 Trouve du bast la fangle & se l'attache,
 Puis va criant par-tout : *Je suis sanglé.*
 Chacun en rit, encor que chacun sache
 Qu'il a de quoi faire rire à son tour.
 Les deux maris vont dans maint carrefour,
 Criant, courant, chacun à sa maniere :

Bâté, le gendre, & *sanglé*, le beau-pere.
 On doutera de ce dernier point-ci ;
 Mais il ne faut telles choses mécroire.
 Et par exemple , écoutez bien ceci :
 Quand Roland fut les plaisirs & la gloire
 Que dans la grotte avoit eu son rival ,
 D'un coup de poing il tua son cheval.
 Pouvoit-il pas , traînant la pauvre bête ,
 Mettre de plus la felle sur son dos ?
 Puis s'en aller , tout du haut de sa tête ,
 Faire crier , & redire aux échos ,
Je suis bâté , sanglé , car il n'importe ,
 Tous deux font bons. Vous voyez de la forte
 Que ceci peut contenir vérité :
 Ce n'est assez , cela ne doit suffire ;
 Il faut aussi montrer l'utilité
 De ce récit ; je m'en vais vous la dire.
 L'heureux Damon me semble un pauvre sire :
 Sa confiance eut bien-tôt tout gâté ,
 Pour la sottise & la simplicité
 De sa moitié , quant à moi , je l'admire.
 Se confesser à son propre mari ?
 Quelle folie. Imprudence est un terme
 Foible à mon sens pour exprimer ceci.
 Mon discours donc en deux points se renferme.
 Le nœud d'hymen doit être respecté ,
 Veut de la foi , veut de l'honnêteté :
 Si par malheur quelque atteinte un peu forte
 Le fait clocher d'un ou d'autre côté ,
 Comportez-vous de maniere & de forte

Que

Que ce secret ne soit point éventé.
 Gardez de faire aux égards banqueroute :
 Mentir alors est digne de pardon.
 Je donne ici de beaux conseils sans doute ;
 Les ai-je pris pour moi-même ? Hélas ! non.



LE CONTRAT.

Le malheur des maris, les bons tours des Agnès
 Ont été de tout temps le sujet de la fable :
 Ce fertile sujet ne tarira jamais ;
 C'est une source inépuisable.
 A de pareils malheurs tous hommes sont sujets :
 Tel qui s'en croit exempt est tout seul à le croire ;
 Tel rit d'une ruse d'amour,
 — Qui doit devenir à son tour
 Le risible sujet d'une semblable histoire.
 D'un tel revers se laisser accabler,
 Est à mon gré sottise toute pure.
 Celui dont j'écris l'aventure,
 Trouva dans son malheur de quoi se consoler.
 Certain riche bourgeois s'étant mis en ménage,
 N'eut pas l'ennui d'attendre trop long-temps
 Les doux fruits du mariage ;
 Sa femme lui donna bien-tôt deux beaux enfans ;
 Une fille d'abord, un garçon dans la suite.
 Le fils devenu grand fut mis sous la conduite
 D'un

D'un précepteur; non pas de ces pédans,
Dont l'aspect est rude & sauvage.
Celui-ci gentil personnage,
Grand maître-ès-arts, sur-tout en l'art d'aimer,
Du beau monde avoit quelque usage,
Chantoit bien, & favoit aimer;

Et s'il faut déclarer tout le secret mystere,
Amour, dit-on, l'avoit fait précepteur.

Il ne s'étoit introduit près du frere,
Que pour voir de plus près sa sœur.
Il obtient tout ce qu'il délire,
Sous ce trompeur déguisement:
Bon précepteur, fidele amant,
Soit qu'il régente, ou qu'il soupire,
Il réuffit également.

Déjà son jeune pupille
Explique Horace & Virgile,

Et déjà la beauté qui fait tous ses desirs,
Sait le langage des soupirs:

Notre maître en galanterie
Très-bien lui fit pratiquer ses leçons.
Cette pratique aussi-tôt fut suivie

De maux de cœur, de pâmoisons;
Non sans donner de terribles soupçons

Du sujet de la maladie:

Enfin tout se découvre, & le pere irrité
Ménace, tempête, crie.

Le docteur épouvanté
Se dérobe à sa furie.

La belle volontiers l'auroit pris pour époux;

Pour

Pour femme volontiers il auroit pris la belle :
L'hymen étoit l'objet de leurs vœux les plus
doux ;

Leur tendresse étoit mutuelle :

Mais l'amour aujourd'hui n'est qu'une bagatelle ;
L'argent seul aujourd'hui forme les plus beaux
nœuds :

Elle étoit riche, il étoit gueux :

C'étoit beaucoup pour lui, c'étoit trop peu
pour elle.

Quelle corruption ! O siècle ! ô temps ! ô
mœurs !

Conformité de biens , différence d'humeurs :
Souffrirons-nous toujours ta puissance fatale,
Méprifable intérêt, opprobre de nos jours,
Tyran des plus tendres amours ?
Mais faisons trêve à la morale,
Et reprenons notre discours.

Le pere bien fâché, la fille bien marrie ;
Mais que faire ? Il faut réparer ce malheur,
Et mettre à couvert son honneur.

Quel remede ? On la marie ,

Non au galant : j'en ai dit les raisons ;

Mais à certain quidam amoureux de testons,
Plus que de fillette gentille,

Riche suffisamment & de bonne famille ;

Au surplus bon enfant, sot, je ne le dis pas,
Puisqu'il ignoroit tout le cas ;

Mais quand il le fauroit, fait-il mauvaise em-
plette ?

On

On lui donne à la fois vingt mille bons ducats,
Jeune épouse & besongne faite.

Combien de gens avec semblable dot,
Ont pris, le sachant bien, la fille & le gros lot?
Et celui-ci crut prendre une pucelle.

Bien est-il vrai qu'elle en fit les façons :
Mais quatre mois après la savante Donzelle
Montre le prix de ses leçons :
Elle mit au monde une fille.
Quoi déjà pere de famille,
Dit l'époux étant bien surpris!

Au bout de quatre mois ; c'est trop-tôt : je suis
pris :

Quatre mois , ce n'est pas mon compte.
Sans tarder, au beau-pere il va conter sa honte,
Prétend qu'on le sépare, & fait bien du fracas.
Le beau-pere soûrit, & lui dit : Parlons bas,
Quelqu'un pourroit bien nous entendre :
Comme vous, jadis je fus gendre,
Et me plaignis en pareil cas :

Je parlai, comme vous, d'abandonner ma femme ;
C'est l'ordinaire effet d'un violent dépit.

Mon beau-pere défunt, Dieu veuille avoir son
ame,

Il étoit honnête-homme, & me remit l'esprit.
La pillule, à vrai dire, étoit assez amere ;
Mais il fut la dorer, & pour me satisfaire,
D'un bon contrat de quatre mille écus,
Qu'autrefois pour semblable affaire,
Il avoit eu de son beau-pere,

Il augmenta la dot : je ne m'en plains plus.
Ce contrat doit passer de famille en famille...

Je le gardois exprès ; ayez-en même soin :

Vous pourrez en avoir besoin ,

Si vous mariez votre fille.

A ce discours, le gendre moins fâché

Prend le contrat, & fait la révérence.

Dieu préserve de mal ceux qu'en telle occurrence

On console à meilleur marché.



LES QUI-PRO-QUO.

Dame fortune aime souvent à rire,
 Et nous jouant un tour de son métier,
 Au lieu des biens où notre cœur aspire,
 D'un *Qui-pro-quo* se plaît à nous payer.
 Ce sont ses jeux ; j'en parle à juste cause :
 Il m'en souvient ainsi qu'au premier jour.
 Cloris & moi nous nous aimions d'amour :
 Au bout d'un an la belle se dispose
 A me donner quelque soulagement,
 Foible & léger, à parler franchement,
 C'étoit son but ; mais quoi qu'on se propose,
 L'occasion & le discret amant
 Sont à la fin les maîtres de la chose.
 Je vais au soir chez cet objet charmant :
 L'époux étoit aux champs heureusement ;
 Mais il revint, la nuit à peine close.
 Point de Cloris : le dédommagement
 Fut que le sort en sa place suppose
 Une soubrette à mon commandement ;
 Elle paya cette fois pour la Dame.
 Disons un troc, où réciproquement
 Pour la soubrette on employa la femme.
 De pareils traits tous les livres sont pleins :
 Bien est-il vrai qu'il faut d'habiles mains.

Pour amener chose ainsi surprenante.
 Il est besoin d'en bien fonder le cas,
 Sans rien forcer, & sans qu'on violente
 Un incident qui ne s'attendoit pas.
 L'aveugle enfant, joueur de passe-passe,
 Et qui voit clair à tendre maint panneau,
 Fait de ces tours : celui-là du berceau
 Leve la paille à l'égard de Bocace ;
 Car quant à moi, ma main pleine d'audace
 En mille endroits a peut-être gâté
 Ce que la fienne a bien exécuté.
 Or il est temps de finir ma préface,
 Et de prouver par quelque nouveau tour
 Les *Qui-pro-quo* de fortune & d'amour.
 On ne peut mieux établir cette chose,
 Que par un fait à Marseille arrivé.
 Tout en est vrai ; rien n'en est controuvé.
 Là Clidamant, que par respect je n'ose
 Sous son nom propre introduire en ces vers,
 Vivoit heureux, se pouvoit dire en femme
 Mieux que pas un qui fût en l'Univers.
 L'honnêteté, la vertu de la Dame,
 Sa gentillesse, & même sa beauté,
 Devoient tenir Clidamant arrêté.
 Il ne le fut : le diable est bien habile ;
 Si c'est adresse & tour d'habileté,
 Que de nous tendre un piège aussi facile
 Qu'est le desir d'un peu de nouveauté.
 Près de la Dame étoit une personne ;
 Une suivante, ainsi qu'elle, mignonne,

De même taille & de pareil maintien,
 Gente de corps : il ne lui manquoit rien
 De ce qui plaît aux chercheurs d'aventures.
 La Dame avoit un peu plus d'agrément ;
 Mais sous le masque on n'eût su bonnement
 Laquelle élire entre ces créatures.
 Le Marfeillois, Provençal un peu chaud,
 Ne manque pas d'attaquer au plutôt
 Madame Alix ; c'étoit une foubrette.
 Madame Alix, encor qu'un peu coquette,
 Renvoya l'homme. Enfin il lui promet
 Cent beaux écus , bien comptés , clair & net.
 Payer ainsi des marques de tendresse,
 En la suivante, étoit, vu le pays,
 Selon mon sens, un fort honnête prix.
 Sur ce pied là, qu'eût coûté la maîtresse ?
 Peut-être moins ; car le hazard y fait :
 Mais je me trompe, & la Dame étoit telle,
 Que tout amant , & tant fût-il parfait,
 Auroit perdu son latin auprès d'elle :
 Ni dons, ni soins, rien n'auroit réussi.
 Devrois-je y faire entrer les dons aussi ?
 Las ! ce n'est plus le siècle de nos peres.
 Amour vend tout, & nymphes & bergeres :
 Il met le taux à maint objet divin :
 C'étoit un Dieu, ce n'est qu'un échevin.
 O temps ! ô mœurs ! ô coûtume perverse !
 Alix d'abord rejette un tel commerce,
 Fait l'irritée, & puis s'apaise enfin,
 Change de ton, dit que le lendemain,

Tout doucement le signal nécessaire.
 On ouvre, on entre, & sans retardement,
 Sans lui donner le temps de reconnoître
 Ceci, cela, l'erreur, le changement,
 La différence enfin qui pouvoit être
 Entre l'époux & son affocié,
 Avant qu'il pût aucun change paroître,
 Au dieu d'amour il fut sacrifié.
 L'heureux ami n'eut pas toute la joie,
 Qu'il auroit eue en connoissant sa proie.
 La Dame avoit un peu plus de beauté,
 Outre qu'il faut compter la qualité.
 A peine fut cette scene achevée,
 Que l'autre acteur, par sa prompte arrivée,
 Jette la Dame en quelque étonnement;
 Car comme époux, comme Clidamant même,
 Il ne montrait toujours si fréquemment
 De cette ardeur l'emportement extrême.
 On imputa cet excès de fureur
 A la foubrette, & la Dame en son cœur
 Se proposa d'en dire sa pensée.
 La fête étant de la sorte passée,
 Du noir séjour ils n'eurent qu'à sortir.
 L'affocié des frais & du plaisir
 S'en court en haut en certain vestibule;
 Mais quand l'époux vit sa femme monter,
 Et qu'elle eût vu l'ami se présenter,
 On peut juger quel soupçon, quel scrupule,
 Quelle surprise eurent les pauvres gens:
 Ni l'un ni l'autre ils n'avoient eu le temps

De composer leur mine & leur visage.
 L'époux vit bien qu'il falloit être sage ;
 Mais sa moitié pensa tout découvrir.
 J'en suis surpris : femmes savent mentir ;
 La moins habile en connoît la science.
 Aucuns ont dit qu'Alix fit conscience
 De n'avoir pas mieux gagné son argent ;
 Plaignant l'époux, & le dédommageant,
 Et voulant bien mettre tout sur son compte :
 Tout cela n'est que pour rendre le conte
 Un peu meilleur. J'ai vu les gens mouvoir
 Deux questions ; l'une , c'est à favoir
 Si l'époux fut du nombre des confreres ,
 A mon avis , n'a point de fondement ,
 Puisque la Dame & l'ami nullement
 Ne prétendoient vaquer à ces mysteres.
 L'autre point est touchant le talion ;
 Et l'on demande en cette occasion ,
 Si pour user d'une juste vengeance ,
 Prétendre erreur & cause d'ignorance ,
 A cette Dame auroit été permis.
 Bien que ce soit assez là mon avis ,
 La Dame fut toujours inconsolable.
 Dieu gard' de mal celles qu'en cas semblable
 Il ne faudroit nullement consoler :
 J'en connois bien qui n'en feroient que rire ;
 De celles-là je n'ose plus parler ,
 Et je ne vois rien des autres à dire.



A V E R T I S S E M E N T.

Quoique les Contes suivans n'approchent que médiocrement de ceux de M. de la Fontaine, cependant comme depuis long-temps ils paroissent dans toutes les Editions des Contes de ce Poëte inimitable, nous n'avons pas jugé à propos de les supprimer.



L A C O U T U R I E R E.

Certeine sœur dans un couvent,
Avoit certain amant en ville,
Qu'elle ne voyoit pas souvent :

La chose, comme on fait, est assez difficile.
Tous deux eussent voulu qu'elle l'eût été moins;
Tous deux à s'entrevoir apportoient tous leurs
soins.

Notre sœur en trouva le secret la première :
Nonnettes en ceci manquent peu de talent.

Elle introduisit le galant
Sous le titre de couturiere,
Sous le titre, & l'habit aussi.
Le tour ayant bien réussi,
Sans causer le moindre scrupule,

Nos amans eurent soin de fermer la cellule,
Et passerent le jour assez tranquillement

A cou-

A coudre ; mais Dieu fait comment.

La nuit vint ; c'étoit grand dommage :

Quand on a le cœur à l'ouvrage ,

Il fallut le quitter. Adieu, ma sœur, bon soir,

Couturiere, jusqu'au revoir ;

Et ma sœur fut au réfectoire

Un peu tard ; & c'est-là le fâcheux de l'histoire.

L'abbesse l'apperçut, & lui dit en courroux :

Pourquoi donc venir la dernière ?

Madame, dit la sœur, j'avois la couturiere.

Vos guimpes ont donc bien des trous,

Pour la tenir une journée entiere ?

Quelle besogne avez-vous tant chez-vous ;

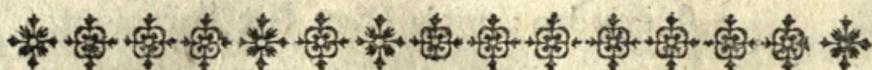
Où jusqu'au soir elle soit nécessaire ?

Elle en avoit encor dit-elle pour veiller :

Au métier qu'elle a fait, on a beau travailler,

On y trouve toujours à faire.





L E G A S C O N.

¶
 Je soupçonne fort une histoire,
 Quand le héros en est l'auteur.
 L'amour propre & la vaine gloire
 Rendent souvent l'homme vanteur.
 On fait toujours si bien son compte,
 Qu'on tire de l'honneur de tout ce qu'on ra-
 conte.

A ce propos, un Gascon l'autre jour,
 A table au cabaret, avec un camarade,
 De gasconade en gasconade,
 Tomba sur ses exploits d'amour.
 Dieu fait si là-dessus il en avoit à dire.
 Une grosse servante, à quatre pas de-là,
 Prêtoit l'oreille à tout cela,
 Et faisoit de son mieux pour s'empêcher de rire.
 A l'entendre conter, il n'étoit dans Paris
 De Cloris,
 Dont il ne connût la ruelle,
 Dont il n'eût eu quelques faveurs.
 Son air étoit le trebuchet des cœurs :
 Il aimoit celle-là, parce qu'elle étoit belle ;
 Celle-ci payoit ses douceurs ;
 Il avoit chaque jour des garnitures d'elle.

De plus, il étoit fort heureux ;
Il n'étoit pas moins vigoureux :

Telle Dame en étoit amplement assurée.

A telle autre en une foirée

Il avoit su donner jusques à dix assauts.

Ah ! pour le coup notre servante

Ne put pas s'empêcher de s'écrier tout haut :

Malepeste, comme il se vante,

Je voudrois, par ma foi, avoir ce qu'il s'en faut.



LA CRUCHE.

Un de ces jours Dame Germaine.
 Pour certain besoin qu'elle avoit,
 Envoya Jeanne à la fontaine :
 Elle y courut ; cela pressoit.
 Mais en courant, la pauvre créature
 Eut une fâcheuse aventure.
 Un malheureux caillou, qu'elle n'apperçut pas,
 Vint se rencontrer sous ses pas.
 A ce caillou Jeanne trébuche,
 Tombe enfin, & casse sa cruche ;
 Mieux eût valu cent fois s'être cassé le cou.
 Casser une cruche si belle !
 Que faire ? Que deviendra-t'elle ?
 Pour en avoir une autre, elle n'a pas un sou.
 Quel bruit va faire sa maîtresse
 De sa nature très-diablesse ?
 Comment éviter son courroux ?
 Quel emportement ? Que de coups !
 Oserai-je jamais me r'offrir à sa vue ?
 Non, non, dit-elle : il faut enfin que je me tue.
 Tuons-nous. Par bonheur, un voisin près de là,
 Accourut, entendant cela ;
 Et pour consoler l'affligée,
 Lui chercha les raisons les meilleures qu'il put ;
 Mais pour bon orateur qu'il fût,
Elle

Elle n'en fut point foulagée ;
 Et la belle toujours s'arrachant les cheveux ,
 Faisoit couler deux ruisseaux de ses yeux.
 Enfin voulut mourir ; la chose étoit conclue.

Hé bien , veux-tu que je te tue ,
 Lui dit-il. Volontiers. Lui sans autre façon
 Vous la jette sur le gazon ,
 Obéit à ce qu'elle ordonne ;

A la tuer des mieux apprête ses efforts ,
 Leve sa cotte , & puis lui donne
 D'un poignard à travers le corps.

On a grande raison de dire
 Que pour les malheureux la mort a ses plaisirs ,
 Jeanne roule les yeux , se pâme , enfin expire :
 Mais après les derniers soupirs
 Elle remercia le sire.

Ah ! le brave homme que voilà !
 Grand'merci , Jean , je suis la plus humble des
 vôtres :

Les tuez-vous comme cela ?

Vraiment j'en casserai bien d'autres.

*Le sujet du Conte suivant a été pris d'une Balade
 faite autrefois pour Mr. Fouquet, & qui se trouve
 dans le Recueil qui a paru sous le nom de Mr. de la
 Fontaine , & sous celui de Mr. de Maucroy.*



PROMETTRE EST UN,
ET TENIR EST UN AUTRE.

Jean amoureux de la jeune Perrette,
 Ayant en vain auprès d'elle employé
 Soupirs, sermens, doux jargon d'amourette,
 Sans que jamais rien lui fût octroyé,
 Pour la fléchir, s'avise de lui dire,
 En lui montrant de ses mains les dix doigts,
 Qu'il lui pourroit prouver autant de fois
 Qu'en fait d'amour il étoit un grand fire.
 De tels signaux parlent éloquemment,
 Et pour toucher ont souvent plus de force,
 Que soins, soupirs, & que tendre serment.
 Perrette aussi se prit à cette amorce.
 Jà ses regards sont plus doux mille fois,
 Plus de fierté; l'amour a pris sa place:
 Tout est changé, jusqu'au son de sa voix.
 On souffre Jean, voire même on l'agace,
 On lui soufrit; on le pince par fois,
 Et le galant voyant l'heure venue,
 L'heure aux amans tant seulement connue,
 Ne perd point temps, prend quelques menus
 droits,
 Va plus avant, & si bien s'insinue,
 Qu'il acquitta le premier de ses doigts:

Passé au second, au tiers, au quatrième;
Reprend haleine, & fournit le cinquième.
Mais qui pourroit aller toujours de même!
Ce n'est moi jà, quoique d'âge à cela,
Ne Jean aussi; car il en resta là.
Perrette donc en son compte trompée;
Si toutefois c'est tromper que ceci,
Car j'en connois mainte très-haut huppée
Qui voudroit bien être trompée ainsi:
Perrette, dis-je, abusée en son compte,
Et ne pouvant rien de plus obtenir,
Se plaint à Jean, lui dit que c'est grand'honte
D'avoir promis, & de ne pas tenir.
Mais à cela cettui trompeur apôtre,
De son travail suffisamment content,
Sans s'émouvoir répond en la quittant,
Promettre est un, & tenir est un autre.
Avec le temps j'acquitterai les dix,
En attendant, Perrette, adieu vous dis.





LE ROSSIGNOL.

Pour garder certaine toison,
 On a beau faire sentinelle ;
 C'est temps perdu , lorsqu'une belle
 Y sent grande démangeaison.
 Un adroit & charmant Jason ,
 Avec l'aide de la Donzelle
 Et de maître expert Cupidon ,
 Trompe facilement & taureau & dragon.
 La contrainte est l'écueil de la pudeur des filles ;
 Les surveillans , les verroux & les grilles
 Sont une foible digue à leur tempérament.
 A douze ans aujourd'hui , point d'Agnès à cet
 âge :
 Fillette nuit & jour s'applique uniquement
 A trouver les moyens d'endormir finement
 Les Argus de son pucelage.
 Larmes de crocodile, yeux lascifs, doux langage,
 Soûris, soûpirs flatteurs, tout est mis en usage,
 Quand il s'agit d'attraper un amant.
 Je n'en dirai pas davantage.
 Lecteurs regardez seulement
 La finette Cataut jouer son personnage,
 Et comment elle met le Rossignol en cage :
 Après je m'en rapporte à votre jugement.

Dans une ville d'Italie,
Dont je n'ai jamais su le nom,
Fut une fille fort jolie,

Son pere étoit Messire Varambon.

Bocace ne dit pas comme on nommoit la mere ;
Aussi cela n'est pas trop utile à favoir :

La fille s'appelloit Catherine ; & pour plaire
Elle avoit amplement tout ce qu'il faut avoir :
Age de quatorze ans, teint de lis & de roses ,

Beaux yeux, belle gorge, & beaux bras,
Grands préjugés pour les secrets appas.

Le lecteur pense bien qu'avec toutes ces choses

Fillette manque rarement

D'un amant.

Aussi n'en manqua la pucelle :

Richard la vit, l'aima, fit tant en peu de jours
Par ses regards, par ses discours,

Qu'il alluma pour lui dans le cœur de la belle

La même ardeur qu'il ressentoit pour elle.

L'un de l'autre déjà faisoit tous les plaisirs :

Déjà mêmes langueurs, déjà mêmes desirs ;

Desirs de quoi ? Besoin n'ai de le dire ;

Sans trop d'habileté l'on peut le deviner ;

Quand un cœur amoureux à cet âge soupire ,

On fait assez ce qu'il peut desirer.

Un point de nos amans retardoit le bonheur :

La mere aimoit sa fille avecque tant d'ardeur,

Qu'elle n'auroit su vivre un seul moment sans elle ;

Le jour l'avoit toujours pendue à son côté ;

Et la nuit la faisoit coucher dans sa ruelle.

Un peu moins de tendresse, & plus de liberté
Eût mieux accommodé la belle.

Cet excès d'amour maternelle

Est bon pour les petits enfans :

Mais fillette de quatorze ans

Bien-tôt s'en lasse & s'en ennuie.

Catherine en jour de sa vie

N'avoit pu profiter d'un seul petit moment,

Pour entretenir son amant :

C'étoit pour tous les deux une peine infinie.

Quelquefois par hazard il lui ferroit la main,

Quand il la trouvoit en chemin ;

Quelquefois un baiser pris à la dérobée :

Et puis c'est tout ; mais qu'est-ce que cela ?

C'est proprement manger son pain à la fumée.

Tous deux étoient trop fins pour en demeurer là.

Or voici comme il en alla.

Un jour par un bonheur extrême,

Ils se trouverent seuls, sans mere & sans jaloux ;

Que me sert, dit Richard, hélas ! que je vous aime ?

Que me sert d'être aimé de vous ?

Cela ne fait qu'augmenter mon martyre ;

Je vous vois, sans vous voir ; je ne puis vous
parler ;

Si je me plains, si je soupire,

Il me faut tout dissimuler.

Ne sauroit-on enfin vous voir sans votre mere ?

Ne sauriez-vous trouver quelque moyen ?

Hélas ! vous le pouvez, si vous le voulez bien :

Mais

Mais vous ne m'aimez pas. Si j'étois moins sincere ;

Dit Catherine à son amant ,

Je vous parlerois autrement :

Mais le temps nous est cher ; voyons ce qu'il faut
faire.

Il faudroit donc , lui dit Richard ,

Si vous avez dessein de me sauver la vie ,

Vous faire mettre un lit dans quelque chambre à
part.

Par exemple , à la galerie ,

On y pourroit vous aller voir

Sur le soir ,

Alors que chacun se retire ,

Autrement on ne peut vous parler qu'à demi :

Et j'ai cent choses à vous dire

Que je ne puis vous dire ici.

Ce mot fit la belle sourire :

Elle se douta bien de ce qu'on lui diroit ;

Elle promit pourtant au fire

De faire ce qu'elle pourroit.

La chose n'étoit pas facile ;

Mais l'amour donne de l'esprit ;

Et fait faire une Agnès habile :

Voici comme elle s'y prit.

Elle ne dort point durant toute la nuit ,

Ne fit que s'agiter & mena tant de bruit

Que ni son pere ni sa mere

Ne purent fermer la paupiere

Un seul moment.

Ce n'étoit pas grande merveille.

Fille qui pense à son amant absent,
 Toute la nuit, dit-on, a la puce à l'oreille,
 Et ne dort que fort rarement.

Dès le matin Cataut se plaignit à sa mere
 Des puces de la nuit, du grand chaud qu'il faisoit:
 On ne peut point dormir, Maman, s'il vous plaisoit
 Me faire tendre un lit dans cette galerie;
 Il y fait bien plus frais; & puis dès le matin,
 Du rossignol, qui vient chanter sous ce feuillage,
 J'entendrois le ramage.

La bonne mere y consentit,
 Va trouver son homme, & lui dit:
 Cataut voudroit changer de lit,
 Afin d'être au frais & d'entendre
 Le rossignol. Ah! qu'est ceci?

Dit le bon homme, & quelle fantaisie,
 Allez, vous êtes folle, & votre fille aussi;
 Avec son rossignol, qu'elle se tienne ici,
 Il fera cette nuit-ci
 Plus frais que la nuit passée;
 Et puis elle n'est pas, je croi,
 Plus délicate que moi;

J'y couche bien. Cataut se tint fort offensée
 De ce refus; & la seconde nuit
 Fit cinquante fois plus de bruit,
 Qu'elle n'avoit fait la première,
 Pleura, gémit, se dépita,
 Et dans son lit se tourmenta,
 D'une si terrible maniere,
 Que la mere s'en affligea,

Et dit à son mari, vous êtes bien mauffade,
Et n'aimez gueres votre enfant,
Vous vous jouez assurément
A la faire tomber malade.

Je la trouve déjà tout je ne fais comment :

Répondez-moi, quelle bizarrerie

De ne la pas coucher dans cette galerie,

Elle est tout aussi près de nous.

A la bonne heure, dit l'époux,

Je ne faurois tenir contre femme qui crie;

Vous me feriez devenir fou;

Passez-en votre fantaisie;

Et qu'elle entende tout son faoul

Le rossignol & la fauvette.

Sans délai la chose fut faite,

Catherine à son père obéit promptement,

Se fait dresser un lit, fait signe à son amant

Pour le soir. Qui voudroit savoir présentement

Combien dura pour eux toute cette journée,

Chaque moment une heure, & chaque heure

une année,

C'est tout le moins : mais la nuit vint;

Et Richard fit si bien, à l'aide d'une échelle,

Qu'un fripon de valet lui tint,

Qu'il parvint au lit de la belle.

De dire ce qui s'y passa,

Combien de fois on s'embrassa,

En combien de façons l'amant & la maîtresse

Se témoignèrent leur tendresse,

Ce seroit temps perdu ; les plus doctes discours
Ne fauroient jamais faire entendre
Le plaisir des tendres amours ;
Il faut l'avoir goûté pour le pouvoir comprendre.

Le rossignol chanta toute la nuit,
Et quoiqu'il ne fit pas grand bruit,
Catherine en fut fort contente.

Celui qui chante au bois son amoureux fouci ;
Ne lui parut qu'un âne auprès de celui-ci :
Mais le malheur voulut que l'amant & l'amante
Trop foibles de moitié pour leurs ardens desirs,
Et lassés par leurs doux plaisirs,
S'endormirent tous deux sur le point que l'aurore
Commençoit à s'apercevoir.

Le pere en se levant, fut curieux de voir
Si sa fille dormoit encore.

Voyons un peu, dit-il, quel effet ont produit
Le chant du rossignol, le changement de lit.

Il entre dans la galerie,
Et s'étant approché sans bruit,
Il trouva sa fille endormie.

A cause du grand chaud nos deux amans dormans
Etoient sans drap ni couverture,
En état de pure nature :

Justement comme on peint nos deux premiers
Parents,

Excepté qu'au lieu de la pomme,
Catherine avoit dans sa main

Ce qui servoit au premier homme

A conserver le genre humain.

Ce que vous ne sauriez prononcer sans scrupule,

Belles, qui vous piquez de sentimens si fiers ;

Et dont vous vous servez pourtant très-volontiers,

Si l'on en croit le bon Catulle.

Le bon homme à ses yeux à peine ajoute foi ;

Mais enfin renfermant le chagrin dans son ame,

Il rentre dans sa chambre & reveille sa femme ;

Levez-vous, lui dit-il, & venez avec moi :

Je ne m'étonne plus pourquoi

Catulle vous témoignoit si grand desir d'entendre

Le rossignol ; vraiment ce n'étoit pas en vain :

Elle avoit dessein de le prendre,

Et l'a si bien guetté qu'elle l'a dans sa main.

La mere se leva, pleurant presque de joie,

Un rossignol ! Vraiment il faut que je le voie.

Est-il grand ? Chante-t'il ? Fera-t'il des petits ?

Hélas ! la pauvre enfant, comment l'a-t'elle pris ?

Vous l'allez voir, reprit le pere ;

Mais sur-tout songez à vous taire :

Si l'oiseau vous entend, c'est autant de perdu,

Vous gâterez tout le mystere.

Qui fut surpris ? ce fut la mere,

Aussi-tôt qu'elle eut apperçu

Le rossignol que tenoit Catherine.

Elle voulut crier, & l'appeller mâtine,

Chienne, effrontée ; enfin tout ce qu'il vous plaira,

Peut-être faire pis ; mais l'époux l'empêcha.
Ce n'est pas de vos cris que nous avons à faire :
Le mal est fait , dit-il , & quand on pestera ,

Ni plus ni moins il en fera :

Mais savez-vous ce qu'il faut faire ?

Il faut le réparer le mieux que l'on pourra.

Qu'on aille querir le notaire ,

Et le prêtre & le commissaire ,

Avec leur bon secours tout s'accommodera.

Pendant tous ces discours notre amant s'éveilla,
Et voyant le soleil : Hélas ! dit-il , ma chere ,

Le jour nous a surpris , je ne fais comment faire

Pour m'en aller. Tout ira bien ,

Lui répondit alors le pere ;

Or çà , fire Richard , il ne fert plus de rien

De me plaindre de vous , de me mettre en colere ;

Vous m'avez fait outrage ; il n'est qu'un seul

moyen

Pour m'appaiser & pour me satisfaire :

C'est qu'il vous faut ici , sans délai ni refus ,

Sinon dites votre *in manus* ,

Epouser Catherine , elle est bien Demoiselle.

Si Dieu ne l'a pas faite aussi riche que vous ,

Pour le moins elle est jeune , & vous la trou-

vez belle.

S'exposer à souffrir une mort très-cruelle ,

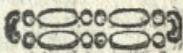
Et cela seulement pour avoir refusé

De prendre à femme une fille qu'on aime ,

Ce seroit à mon sens être mal-avisé.

Aussi

Aussi dans ce péril extrême,
Richard fut habile homme, & ne balançâ pas
Entre la fille & le trépas.
Sa maîtresse avoit des appas ;
Il venoit de goûter la nuit entre ses bras
Le plus doux plaisir de la vie,
Il n'avoit pas apparemment envie
D'en partir si brusquement ;
Or pendant que notre amant
Songe à se faire époux pour se tirer d'affaire,
Cataut se réveillant à la voix de son pere,
Lâcha le rossignol dessus sa bonne foi ;
Et tirant doucement le bout du drap sur soi,
Cacha les trois quarts de ses charmes,
Le notaire arrivé mit fin à leurs alarmes,
On écrivit, & l'on signa.
Ainsi se fit le mariage,
Et puis jusqu'à midi chacun les laissa là,
Le pere en les quittant, leur dit, prenez courage,
Enfans, le rossignol est maintenant en cage,
Il peut chanter tant qu'il voudra,

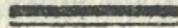




E P I T A P H E
 DE MONSIEUR
 DE LA FONTAINE.
 FAITE PAR LUI-MEME.

Jean s'en alla comme il étoit venu,
 Mangeant son fonds après son revenu;
 Croyant le bien chose peu nécessaire.
 Quant à son tems, bien sçut le dispenser?
 Deux parts en fit, dont il souloit passer
 L'une à dormir & l'autre à ne rien faire.

F I N.



* * * * *

T A B L E
D E S C O N T E S

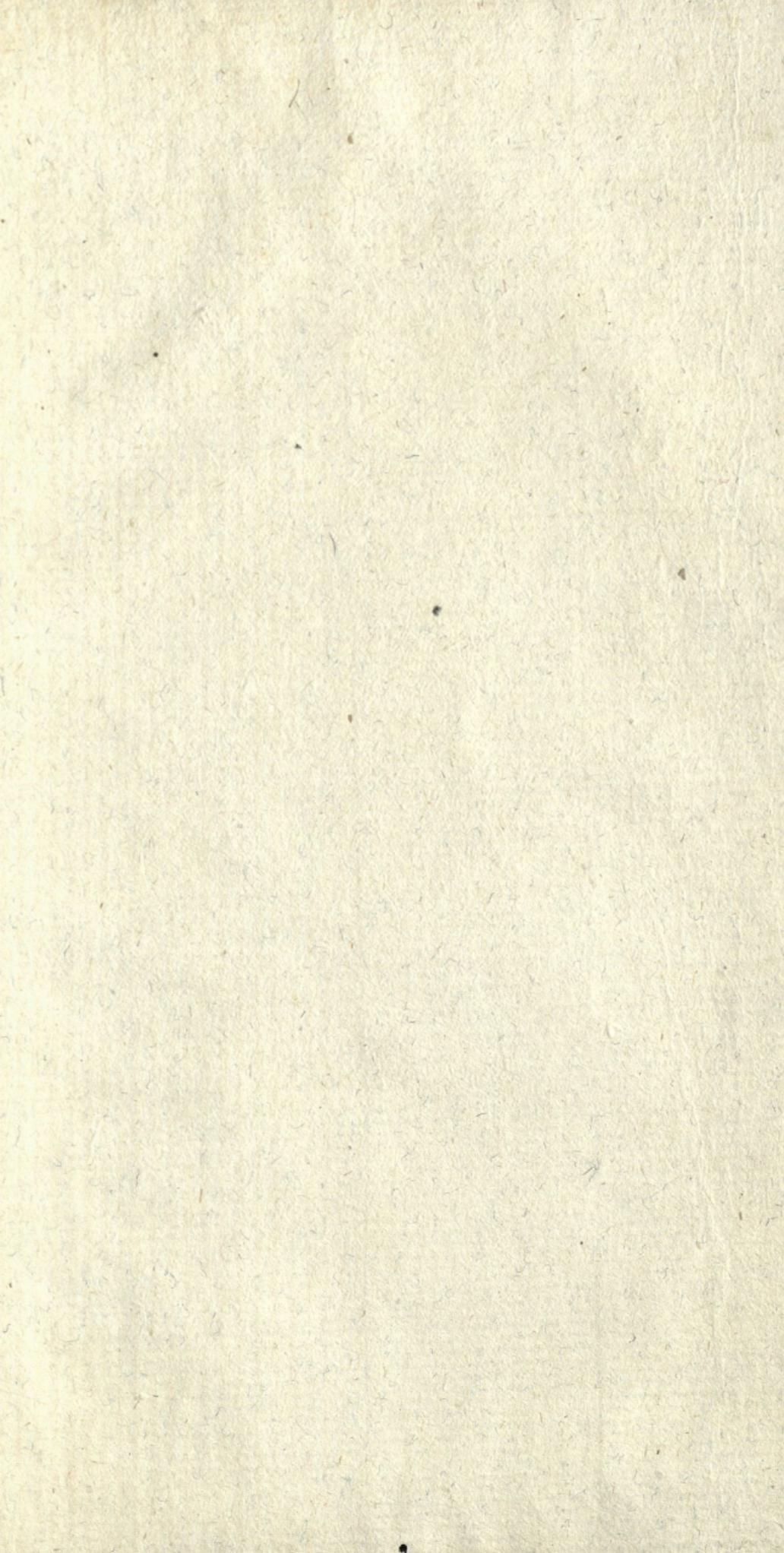
Contenus dans le seconde Tome.

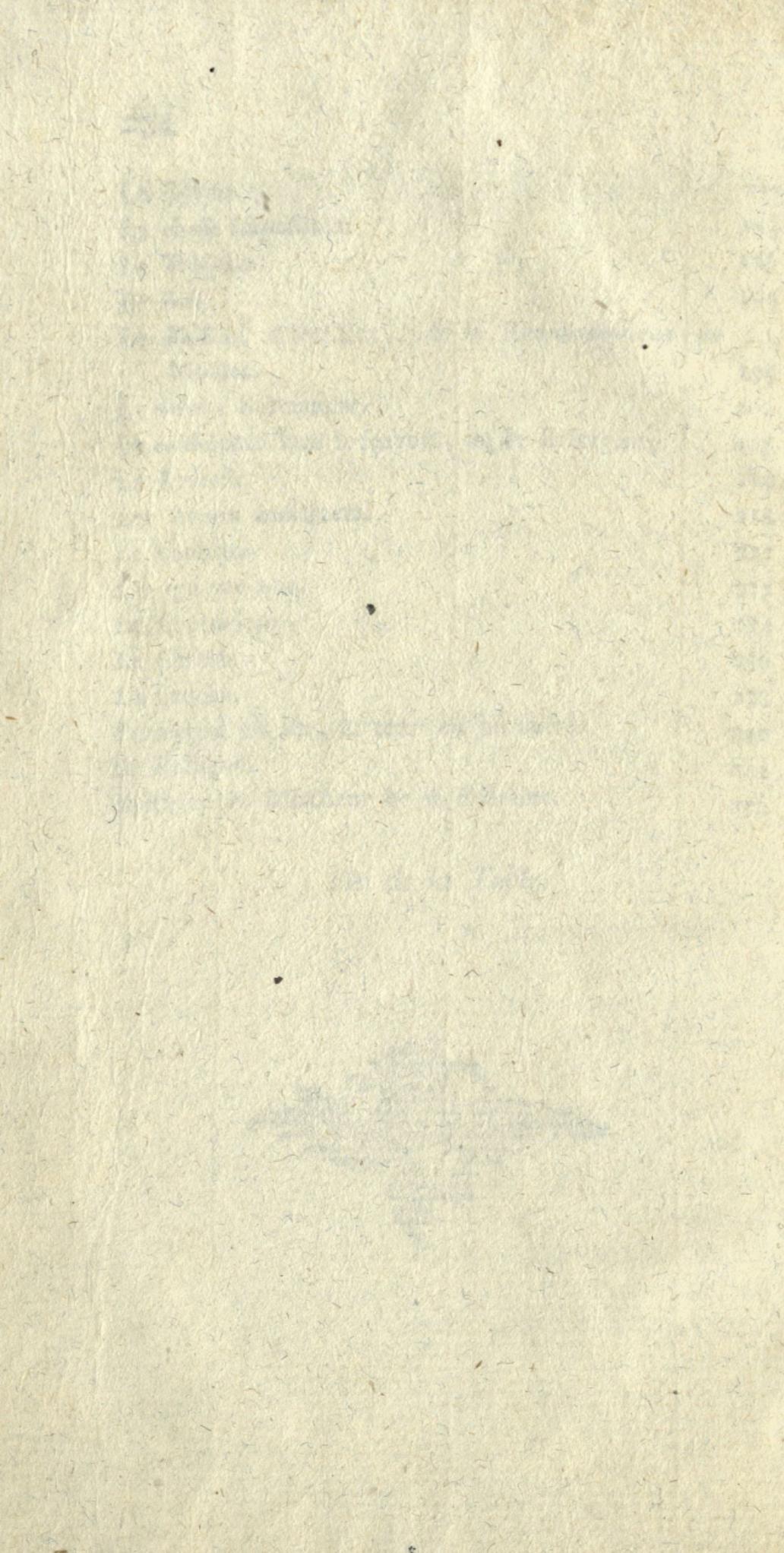
Les Oyes de Frere Philippe.	page 9
Richard Minutolo.	16
Les Cordeliers de Catalogne.	23
Le Berceau.	32
L'oraifon de S. Julien.	39
Le Villageois qui cherche fon Veau.	52
L'Anneau d'Hans Carvel.	53
L'Hermite.	55
Mazet de Lamporecchio.	62
La Mandragore.	69
Les Remois.	81
La Courtifane Amoureuse.	88
Nicaife.	99
Comment l'efprit vient aux filles.	108
L'Abbeffe malade.	112
Les Troqueurs.	116
Le Cas de confcience.	122
Le Diable de Papefiguiere.	127
Feronde ou le Purgatoire.	134
Le Pfeautier.	141
Le Roi Candaule, & le Maître en droit.	146
Le Diable en enfer.	159
La Jument du Compere Pierre.	167
Les Lunettes.	173
	Le

Le Cuvier.	180
La chose impossible.	183
Le Tableau.	186
Le Bast.	194
Le Faiseur d'Oreilles, & le Raccommodeur de Moules.	195
Le fleuve Scamandre.	202
La confidente fans le sçavoir, ou le stratagême.	207
Le Remede.	214
Les Aveux indiscrets.	218
Le Contrat.	222
Les qui-pro-quo.	227
La Couturiere.	234
Le Gascon.	236
La Cruche.	238
Promettre est un, & tenir est un autre.	240
Le Rossignol.	242
Épitaphe de Monsieur de la Fontaine.	252

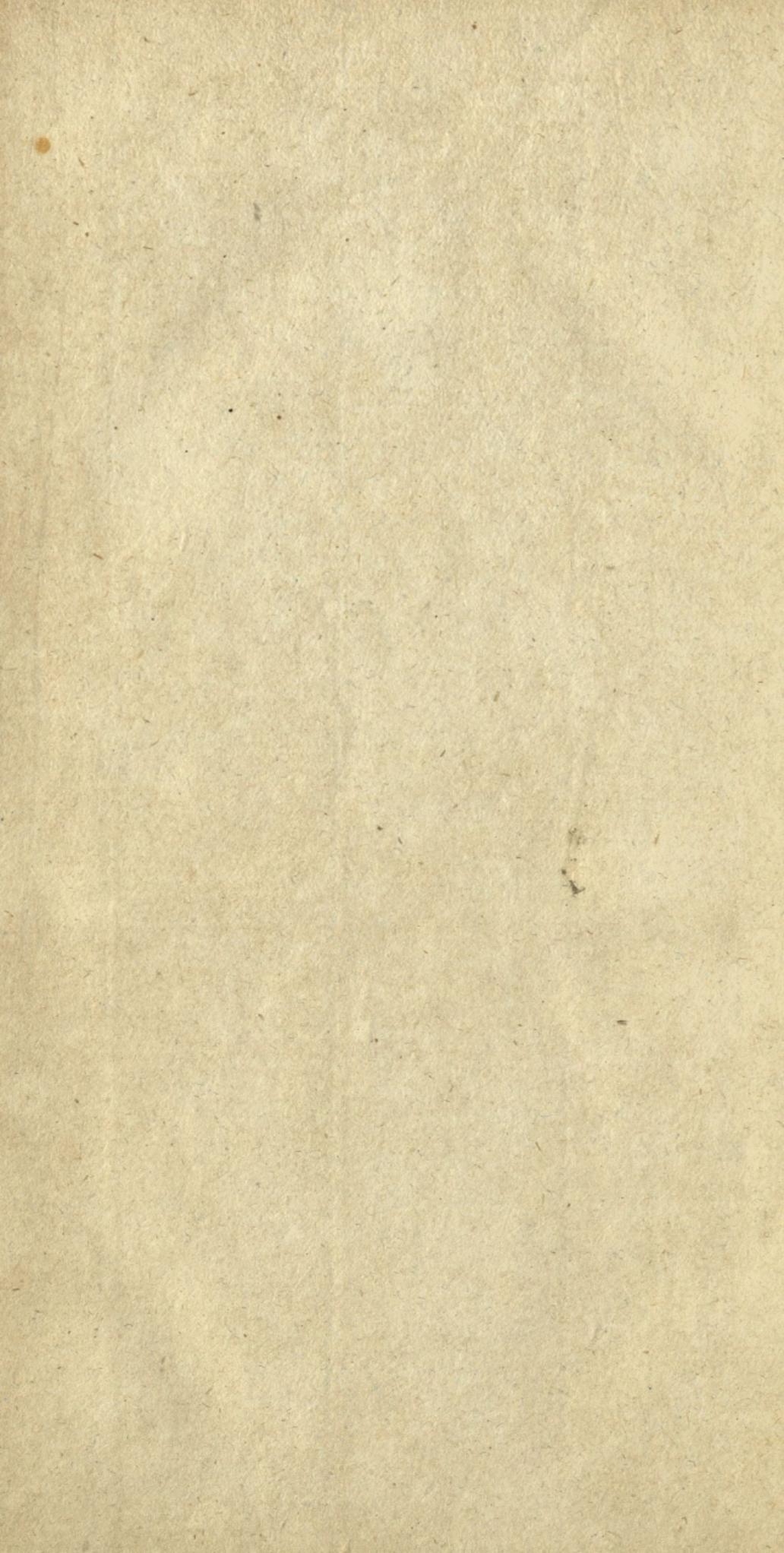
Fin de la Table.











NARODNA IN UNIVERZITETNA
KNJIŽNICA

COBISS



00000320893





